Chefs d'oeuvre du théâtre espagnol

Pedro Calderón de la Barca

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chefs d'oeuvre du théâtre espagnol

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel cl de la connaissance humaine cl sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de:

CiS

B. COM

IIBERMA

NOTICE SUR CALDERON

De tous les dramatisles qui ont fondé la gloire du théâtre espagnol , Calderon est aujourd'hui , dans l'Europe lettrée, le plus célèbre, le plus populaire. Voilà pourquoi , voulant donner une traduction des œuvres choisies des principaux dramatistes espagnols, nous commençons par Calderon. Bien qu'il soit l'un des derniers venus dans l'ordre des temps , c'est à lui qu'il appartient de disposer le public français à la connaissance des poètes ses compatriotes.

On sait peu de chose sur la vie de Calderon. Son premier biographe , don Juan de Vera-Tasis y Villaroè'l , n'a laissé, louchant le grand poète dont il avait eu pourtant l'honneur d'être l'ami , qu'un récit d'une sécheresse extrême, et ce n'est pas sans beau-

coup de peines que nous avons pu réunir quelques détails d'un certain intérêt.

Don Pedro Calderon de la Barca naquit à Madrid dans les premiers jours de l'année 1600(i) 4 . Son père, don Diègue Calderon de la Barca Barreda , secrétaire du conseil des finances, était le dernier rejeton d'une vieille famille noble, originaire du Val de Carriedo, dans la province appelée la Montagne de Burgos (2). Sa mère, dona Maria de Henao y Riano, descendait d'une noble famille des Pays-Bas de Flandre, établie de temps immémorial en Castille. — Dorothée Calderon de la Barca, sœur de notre poète et religieuse au couvent de Sainte- Claire de Tolède, se plaisait à raconter qu'avant la naissance de son frère, on l'avait entendu gémir à trois reprises différentes dans le sein maternel; et cet événement merveilleux était pour elle le présage du bruit extraordinaire que l'enfant devait faire un jour dans le monde.

Après avoir passé ses premières années dans la maison paternelle, le jeune Calderon fut placé , avant l'âge de neuf ans accomplis, au collège impérial de Madrid, dirigé par les Jésuites. Làj il eut bientôt dépassé tous ses condisciples. Avant

1 Voyez à la fin «le la Notice.

d'avoir atteint sa quatorzième année, il avait composé une comédie intitulée le Char du ciel (el Carro del cielo), qui, malheureusement, ne se retrouve plus parmi ses œuvres.

A celte époque, notre poète fut envoyé à l'université de Salamanque , alors appelée avec raison la Mère des sciences. A cette célèbre école s'étaient formés la plupart des hommes éminens de

la génération précédente,' H urtado de Mendoza, Cervantes , etc. , etc. Grâce à une facilité prodigieuse , Calderon apprit en se jouant toutes les sciences que Ton enseignait alors à la jeunesse espagnole : mathématiques , géographie, chronologie , histoire politique et sacrée , droit civil el canonique, philosophie, théologie, etc., etc. Ces graves études ne purent absorber tout entier cet esprit souple et vigoureux; et à dix-neuf ans, lorsqu'il acheva ses cours, Galderon avait déjà fait représenter quelques ouvrages dramatiques sur les principaux théâtres de l'Espagne.

Au sortir de l'université, Calderon retourna à Madrid dans sa famille. Son biographe ne dit point comment il employa les années qui suivirent. Il est à croire qu'il fréquenta assidûment les théâtres où se jouaient alors les pièces de Lope , et que lui-même il composa de nouvelles comédies : tout cela, un peu, sans doute, malgré les désirs de son père, qui, j'imagine, aurait voulu le faire entrer au conseil des finances.

A vingt-cinq ans, entraîné comme Cervantes, comme Lope, par son inclination guerrière, il se fait soldat { c'était un titre que ne dédaignaient point les Gis des plus nobles familles(3), et va passer dix années dans le Milanais et en Flandre. On voit par ses comédies qu'il étudia soigneusement et l'Italie et la littérature italienne. Plusieurs de ses pièces pourraient même donner à penser qu'il ne fut pas indifférent aux charmes des dames de Milan et de Parme; et je ne serais pas étonné que, jeune et plein d'ardeur, il ait eu là quelques-unes des aventures qu'il a mises sur le compte de ses g al ans. En même temps il continuait d'écrire pour le théâtre ; et Lope , qui alors distribuait la gloire en Espagne comme chez nous Voltaire au xvm e siècle , et qui devait bientôt lui laisser le sceptre de la comédie (4) , Lope , dans le

Laurier d'Apollon, publié en 1630, le plaçait déjà au premier rang des poètes.

En 4636 (Lope était mort l'année précédente), Calderon revint en Espagne. Il y était appelé par le roi Philippe IV,

NOTICE SUR CALDERON. iij

qui lui confia la direction de ses fêtes, et il passa plusieurs années à la cour comme intendant des plaisirs dramatiques du roi. Celui-ci , pour prix de ses nouveaux services , lui donnal'habit militaire de Saint- Jacques. Calderon prouva qu'il était digne de cette haute distinction. En 1640, les chevaliers des quatre ordres ayant été appelés à l'armée de Catalogne , commandée par le comte-duc Olivarez, le roi, qui désirait une comédie de son poète favori , voulut le dispenser de le campagne; mais Calderon eut à cœur de satisfaire à touter ses obligations : il composa rapidement sa comédie, et se hâU d'aller rejoindre l'armée en Catalogne (5).

À la paix il revient à la cour, où le roi lui donne , sur le fonds de l'artillerie, une pension de trente écus par mois somme qui ne laissait pas que d'être assez considérable pour le temps , surtout si l'on songe à l'état de détresse où devaient se trouver en ce moment les Gnances d'Espagne. Cette faveur, Calderon la reconnaît en travaillant à de nouveaux ouvrages. Quelques années après , lors du mariage du roi avec Marie- Anne d'Autriche sa nièce , on voit le grand poète composer les devises des arcs de triomphe dressés en l'honneur de la princesse.

En 1651 , Calderon entra dans les ordres sacrés. Il avait commencé et finissait comme Lope. Les motifs qui le déterminèrent peuvent aisément s'apprécier. Ce fut d'abord, on n'en saurait

douter, la dévotion la plus sincère et la plus ardente. Mais , si je ne m'abuse , la situation où se trouvait alors l'Espagne ne dut pas être tout-à-fait étrangère à cette résolution. L'Espagne, si puissante sous Charles-Quint, et même encore sous Philippe II , un demi-siècle auparavant, expiait sa grandeur passée ; elle perdait ses plus riches provinces, subissait des revers inouïs (6). On comprend dès lors qu'une âme fière et sensible ait renoncé à servir sous un drapeau humilié, et se soit réfugiée dans la religion et la poésie, qui toutes deux lui montraient la gloire.

Selon l'esprit et les habitudes de ce temps , Calderon , en entrant dans les ordres , n'en eut que plus de loisirs à donner au théâtre. Mais, à présent , ce fut l'Église qui récompensa ses travaux. Nommé d'abord chapelain des Rois nouveaux de Tolède (7) , il ne tarda pas à être rappelé par le roi, qui le nomma son chapelain honoraire , en lui laissant les émolu-

:.-■• .• .. ...—.-?. - •*. . *i-!ii ni ieîieiit:e en Sicile.

...» *-r*.". -fi.rr. »-•«- « Hi.crvxauMQ le àaûtt-

■•-—• r.. .••«-r- .«- .-^ïr^ if* ■ V4.ii ira. !>>is ans après il

.1.. - t..... . •*. .... ■iT'ui >iiL r*r.:i un bi>nnear

■ ;.■•:-• ni. «'tii .i ■*:•" i*r lien vivemeuLsa sen- • -: t ■ r ;-«ji-»:i î.-aa,rie ie célébrer les /"•:»..— • ■ • ■ :-• .•.-; * ■ • ii* .i .-••ji^tjw.i JL.»ja île pièces allé- .• r-ii i- .. r. n.—> i"«* i.r — rtif-TiéV;.* i i:.i* sacramen laies;: ••».ni .• • >>. • :.. ^,n 1 1 i»'ir.*i j 'twmm.iri'îe d'un au/o • .« • . . i .i :■ i-t !.i r*'i^ .jae pût ambitionner un

■•'■• «..i .•*!■ . •» •.i.î t* j :-» : :•"* ir.r.ees lie suite d'écrire les . */ .< . » V(« .- •: i i ■ .: *a i un succès prodigieux: les t «m. m ;. *

»? p-.-ur .>i s <«lr«***érent a lui pour les autos; »: f»*r.ij4r.i tr-:.i*-«*M ans il fut le privilège exclusif de fourrer <»•■ '*-» «. r*r*grn lot^ie . Setiile . (irenade, enfin toutes Im r*pi?4l?4 <i> t'^nr ienne Kspagne.

A uni *>".uiait r.fite glorieuse vieillesse, lorsque, le 25 mai i r;'.J , Immi rappela a lui son poèie. Ce jour-là ou célébrait la f'-tf (k l.i perilf-rotr; Unîtes le* villes d'Espagne avaient reprémiiii' <ml m ne lie ment 1rs actes sacramentels de (laideron , et l'un a ri*iii»ri|iir c|ii"il expira vers le soir, à l'heure où les t l'pirifMiInliuii* viMitiiout ih* linir. Les chants avaient cessé !

Pu n* ii tir mu ii'iinr ôililiou <le Calilcron se trouve un pornuit iln lui lui! roinarquahlo . et dont la vue a excité au plus l»\ni |iuiut notre inteiel. C.aldrronc*t revêtu du costume eccl é- *-i.i«iit|iio \\ poito *uv la poitimo le* insignes de Saint-Jacques ri île r.il.n»,i\;r So« irait* sont £mid<ol beaux, le front d'une im|»loiti vinv ô$alo I o iy«ai\î proï^nd et brillant annonce une iuôiit;a;ion m*pi>v \ % ivr* Ko» da or»m !e $»lus noble. o»t i\mmm, t,v ,i o'*. v.i *i^i v ïv lo;;5^ Vu %*»»" r**pir* je ne sais i|tvV,o '..mi, 1 -mi •- > Or ,v* rt vr< rv- - „"<-<' *v pretre.ee jss\o a %\, v *.-' t% , , ,-•- ri •« . {• x f ■«riv,»" t H^cyr^faaJer,

V ."*»* ,■ , v ■ i.v • i y., i r .-K-* ■ 1 v» ii« h !•■»> ■— If t, '.}À

.'l.'v W ^ «.» Vvvn

NOTICK SUR CALDERON. v

poètes ses contemporains . qui admiraient son génie , n'aimaient pas moins ses qualités morales. Le connétable de Castille , le duc d'Infantado , le duc d'Albe , le duc de Médina de las

Torres, le comte-duc Olivarez, enfin tous les plus grands seigneurs de ce temps recherchaient avec empressement sa société.

Il parait aussi que notre poète vivait familièrement avec le roi Philippe IV, qui lui-même s'occupait de poésie dramatique (8). Souvent, dit-on, Philippe IV et Calderon , à la mode d'Italie , jouaient ensemble des comédies improvisées. On raconte même à ce propos une anecdote assez eu rieuse. - Un jour le poète-roi et le roi des poètes improvisaient une comédie dont le sujet était tout simplement la Création du monde. Le roi , comme de raison , représentait le personnage de Dieu ; Calderon faisait le rôle d'Adam. C'était au tour de Calderon. Il décrivait le paradis et s'oubliait dans sa description, quand, tout-à-coup, il voit le roi qui bâillait... royalement. Interdit, il s'arrête, et d'un regard inquiet interroge. «Vive moi! (c'est-à-dire, vive Dieu î) réplique aussitôt Philippe IV, je ne croyais pas avoir créé un Adam si bavard ! » — Et Calderon de rire, et la comédie de continuer gravement après celle espèce d'intermède.

Cette anecdote, qui à nos yeux ne diminue en rien le grand poète, nous l'avons surtout rapportée comme indication des mœurs et de l'esprit de l'époque. En effet , si l'Espagne a vu s'évanouir au xvir siècle son influence politique, du moins elle ne déchut pas dans les lettres et les arts , et cette époque fut bien réellement la seconde partie du siècle d'or (9). Le mouvement d'intelligence et d'imagination qui s'était manifesté au xvi e siècle se continua en prenant une nouvelle force. Ce fut comme une inspiration universelle. De tous côtés, à Madrid , à Séville , à Valence , s'élevaient de grands poètes , de grands peintres, de grands musiciens. C'est le temps de Cervantes, de Lope, de Calderon ; c'est le temps de Velasquez et de Murillo , c'est le temps de ces maîtres

de Valence dont les noms sont peu connus , mais dont les œuvres sont immortelles. Ajoutez à cela un prince spirituel , aimant les arts , cultivant les lettres , et tellement fou de théâtre , qu'il se consolait de la perte de ses provinces en jouant la co-

medie. Quel moment pour un poète du génie le plus heureux et le plus facile, connaissant le monde, et passionné pour la gloire !

D'après les renseignemens , plus ou moins exacts, fournis par son biographe , Galderon a composé : cent vingt comédies ou pièces profanes, quel qu'en soit le dénouement , heureux ou malheureux; cent actes sacramentels ou autos, pièces allégoriques , avons-nous dit , qui se jouaient dans les grandes fêtes religieuses ; deux cents louanges divines ou humaines (loas, espèce de prologues) ; cent intermèdes; un poème sur l'entrée en Espagne de la reine Marie-Anne d'Autriche ; un poème sur le déluge universel ; un poème sur les quatre fins dernières de l'homme ; un poème en l'honneur de la peinture; un poème apologétique de la comédie ; et un nombre infini de chansons , de sonnets , de romances , etc. , etc. De tous ces ouvrages, il ne reste aujourd'hui que les comédies, au nombre de cent huit , et soixante-douze autos précédés de leurs loas (10).

Lorsque nous publierons un choix des pièces de Cervantes, dont le grand nom peut marquer la première époque d'un théâtre espagnol vraiment national , nous raconterons les commencemens, les progrès, en un mot l'histoire de ce théâtre. De même, en publiant les œuvres choisies de Lopc de Vega, nous aurons l'occasion d'examiner la poétique de cette comédie espagnole

dont Lope fut le législateur ingénieux en même temps que le glorieux fondateur. Pour aujourd'hui , nous nous occuperons uniquement de Calderon. Et comme des critiques plus habiles et plus éloquens, MM.Schlegeletde Sismondi l'ont déjà considéré dans ses rapports avec la civilisation de l'Espagne au xviu e siècle, nous nous bornerons à l'étudier sous ses aspects les plus généraux, du point de vue de l'art. Nous allons le décomposer, l'analyser, et nous essayerons d'établir au juste sa valeur dans chacune des parties qui constituent le poète dramatique.

Et d'abord , l'invention. — Sans être aussi prodigieuse que celle de Lope, l'invention de Calderon n'est peut-être pas moins remarquable. Il n'a point produit, comme Lope, quinze cents comédies ; mais , à mon avis, il féconde mieux un sujet.

Ainsi , par exemple , sa comédie intitulée Ne badinez pan avec l'amour (No ay burlas con el araor) a inspiré à Molière l'idée générale et plusieurs détails essentiels des Femmes savantes; elle a inspiré à M. Scribe deux de ses plus jolis chefs-d'œuvre (1 ») ; et il y aurait encore dans cette pièce une charmante comédie pour qui saurait l'y trouver comme Molière et M. Scribe.

Dans la composition, Galderon procède diversement , suivant que sa pièce est une comédie d'intrigue ou une comédie sérieuse.

Parmi les comédies d'intrigue de notre poète, il en est une intitulée les Engagement du hasard. Ce titre, Calderon aurait pu le donner à toutes ses comédies d'intrigue ; car dans toutes c'est le hasard, — un hasard, il est v» ai , plein d'esprit et de malice, — qui conduit les événemens. — Un jeune cavalier Espagnol , un galant arrivé à l'instant même de Flandre ou d'Italie cherche, la

nuit, parles rues de la ville , la demeure d'un ami chez lequel il doit loger. Tout-à-coup une dame se présente à lui , et d'une voix émue : « Seigneur cavalier , s'il y a en vous quelque courtoisie, protégez une femme, etc.» Le cavalier, qui est fort courtois, accompagne chez elle la dame inconnue. Or, il se trouve que cette dame est précisément la sœur de son ami. Or cet ami, ce frère est épris d'une dame, amie de sa sœur, que notre cavalier nouveau débarqué devait épouser. Or il y a un troisième cavalier, adorateur dédaigné de la dame qui courait le soir, je ne me rappelle plus trop pour quel motif, les rues de Madrid. Et de là tous les incidens imaginables : les deux dames voilées qui sont prises Tune pour l'autre; l'un des galans qui se cache en entendant du bruit ; l'autre galant qui le rencontre et l'oblige à tirer l'épée , et le frère qui survient. À la fin , quand il y a eu assez de quiproquos et de méprises, tout s'arrange par deux ou trois mariages, sans compter celui du valet bouffon, ou gracioso, avec la suivante. Telle est, en quelque sorte, l'abstraction dramatisée des comédies d'intrigue de Calderon.

Et ceci, ce n'est pas moi seulement qui le dis, c'est Calderon. Oui , Calderon lui-même , dans les allocutions qu'il adresse souvent au public au milieu de ses pièces , a reconnu plus d'une fois que ces incidens romanesques étaient les éUîcMnvs»

ordinaires , les ressorts habituels de sa Comédie. Ainsi, dans une de ses pièces, un personnage obligé de se cacher dit au public: «Ceci ressemble à une comédie de don Pedro Galderon, et il doit nécessairement y avoir un cavalier caché ou une dame voilée. » Et ailleurs : « Eh quoi ! dit un valet témoin forcé d'un duel , était-ce donc là ce que nous devions trouver en arrivant à Madrid

? — Oui , mon cher , répond un autre, c'est une scène d'un poète grand ami des coups d'épée, etc., etc.» Et ailleurs, pour ses dénouemens : «Qu'est-ce donc?» dit nn personnage. A quoi l'autre : «Ce doit être, je parie, une de ces comédies de don Pedro Calderon, dans lesquelles les frères ou les pères arrivent toujours mal à propos.» Voilà bien , ce nous semble, tous les incidens que nous avons signales comme se représentant d'une manière habituelle dans les comédies de Calderon (12).

Au reste, malgré tous ces incidens, ce mouvement, malgré ces voiles , ces cachettes , ces duels et ces surprises, rien de plus clair que les comédies d'intrigue de Calderon. On a beaucoup parlé, je le sais, de la difficulté qu'il y avait à suivre les pièces espagnoles; et, en effet , celte difficulté doit exister pour une foule de pièces où les auteurs ont mis un nombre excessif de personnages qui passentdevant les spectateurs sans qu'on puisse reconnaître ni leur physionomie ni leurs intérêts. Mais il n'en est pas ainsi avec les comédies de notre poète: malgré la richesse et la variété des ornemens, elles sont toutes — comme ces palais arabes qu'on voit encore en Espagne, — d'une architecture légère, aérienne, et, en quelque sorte, transparente.

Mais tandis que le hasard joue un rôle si important dans les comédies d'intrigue de Calderon, son action s'affaiblit, son pouvoir diminue dans les comédies sérieuses. A mesure que la pièce devient plus dramatique, les événemens, les incidens dépendent davantage des caractères , des passions , des intérêts des personnages (1 3). Il y a là , selon nous, tout à la fois une connaissance profonde des choses humaines , et un profond sentiment de l'art.

Calderon a suivi, en général, la poétique de Lope. Il a cependant un mode d'exposition qui lui est propre. D'habitude Lope

expose son sujet en deux ou trois scènes d'action. Chez Calderon , au contraire , l'exposition se fait ordinaire-

ment par un récit (quelquefois un peu long). Je préfère , je l'avoue, la méthode de Caldcron. Elle est moins vive , moins animée; elle saisit moins le spectateur, mais elle permet davantage au poète cette progression de mouvement qui me semble surtout nécessaire dans un ouvrage dramatique (J4). Enfin, ce qu'il faut remarquer en parlant de la composition de Caldcron, c'est l'art avec lequel il amène une situation inattendue , un coup de théâtre. Cet art merveilleux avait été reconnu des contemporains de Calderon, qui appelaient les beaux effets de scène des effets à la Calderon (lances de Calderon). Et en réalité, du point de vue scénique, Calderon est non seulement le premier des dramatistes espagnols, mais, peut-être, des dramatistes de tous les temps et de tous les pays (15).

Venons aux caractères et aux passions.

Dans la plupart de ses comédies, Calderon n'a guère repré- - senté que des caractères généraux. C'est \e galant qui arrive de Flandre ou d'Italie , ardent , brave, aimable, toujours l'épée à la main et des douceurs à la bouche ; la dame, spirituelle et passionnée ; le vieillard, un peu crédule sans doute, mais noble , généreux , et d'un dévouement parfait pour les dames; le valet bouffon (gracioso), gourmand, poltron, curieux et bavard ; et enfin la suivante (criada), qui sert avec une complaisance extrême les amours de sa maîtresse. Tel est le personnel , un peu monotone, des comédies d'intrigue de Calderon.

Mais il ne faut pas croire pour cela que Calderon n'ait jamais peint que des caractères généraux; il a, au contraire, dans la plupart de ses comédies historiques ou sérieuses, des figures caractérisées de la manière la plus individuelle. Tels seraient les divers personnages de V Alcade de Zalaméa, le marquis de liarlançon dans le Siège de Bréda y le bandit dans Louis Perez de Galice , Eusebio de la Dévotion à la Croix, Marianne du Tétrarque de Jérusalem, etc., etc. Toutes ces figures ont des traits individuels bien marqués , et quand on les a vues une fois, elles demeurent profondément gravées dans la mémoire.

11 est surtout deux types que Calderon semble avoir affectionnés, et qui méritent une mention spéciale.

Le premier, c'est celui de la femme muy muger , comme disent les Espagnols (le), qui revient à peu près et ressemble un peu à ce que nous appelons aujourd'hui une Lionne. La femme muy muger est une femme passionnée qui, pour arriver à son but, brave tous les obstacles. Ce type, qui, je crois, a servi de modèle à Corneille pour ses adorables furies, me semble bien espagnol et du xvi° siècle.

Un autre type de Calderon , fort curieux , c'est le héros de quelques-unes de ses comédies sérieuses fondées sur le point d'honneur : noble et généreux, mais, au besoin, rusé, dissimulé, et qui; lorsque son honneur lui semble compromis, sacrifierait impitoyablement le monde entier et lui-même. Ce personnage appartient également à l'Espagne du xvr* et du xvn e siècle ; et, si je ne me trompe, il dénoterait l'influence du caractère personnel de Philippe II sur le caractère espagnol. Quand je lis A outrage

secret, ou le Médecin de son honneur, et que je vois apparaître au moment solennel le sombre et farouche héros de Calderon , je me rappelle involontaire; ment Philippe II à son lit de mort , disant aux médecins qui hésitent à le saigner : « Eh quoi ! craignez-vous donc d'ôter quelques gouttes de sang à un homme qui en a fait verser tant de flots aux hérétiques! »

Pourquoi donc Calderon, si habile à peindre des caractères, et qui devait avoir recueilli tant d'observations dans sa vie active et dans ses voyages , n'a-t-il pas caractérisé d'une manière plus individuelle les personnages de ses comédies d'intrigue? La réponse est toute simple : c'est qu'il ne Ta pas voulu ; et, sans doute, il ne Ta pas voulu parce qu'il l'a jugé inutile. En effet , n'avons-nous pas dit que dans ces comédies de notre auteur c'est le hasard , le hasard seul , qui dirige tout à son gré, et que les acteurs n'ont par eux-mêmes aucune influence sur les événemens? Dès lors, à quoi eût servi au poète de les mieux caractériser? N'était-ce pas assez des premiers personnages et des premiers caractères venus pour servir de jouet aux caprices du hasard?... Puis, le spectateur, lorsqu'il est entraîné par des aventures variées et imprévues, s'intéresse t-il beaucoup aux peintures caractéristiques?

De lousles sentimens, celui que notre poète exprime avec le plus d'éloquence c'est l'orgueil, surtout l'orgueil blessé et

menaçant. Je ne puis résister au désir de citer un passage d'une de ses pièces les plus curieuses , où ce sentiment me semble admirablement rendu.

Cette pièce , intitulée les Armes de la beauté, n'est autre chose que le sujet de Coriolan , sauf les modifications , assez graves, que Galderon a fait subir à l'histoire.

Coriolan, jeune galant qui vit à l'époque de la guerre contre les Sabins, a excité parmi le peuple une sédition, à cause que le Sénat a promulgué une loi qui interdit aux dames de porter du fard , des bijoux et d'élégans atours. (Riez si vous voulez ; mais , de grâce , écoutez !) Comme dans la sédition un sénateur a été tué , Coriolan est jugé par les trois ordres réunis , — l'ordre sénatorial , Tordre équestre , l'ordre populaire , — et condamné à l'exil. On vient lui lire la sentence au moment où il reçoit au milieu du forum les honneurs du triomphe. En vertu de cette sentence , qui prononce aussi la dégradation du coupable, les trois juges suprêmes s'approchent du triomphateur , et l'un lui ôte sa couronne de lauriers, l'autre son épée , le troisième son poignard... Pendant tout ce temps Coriolan demeure immobile , dans un sombre silence. Mais ensuite , lorsque le rapporteur (el relatorj lui annonce qu'il va être immédiatement conduit par une troupe armée hors du territoire romain, alors il éclate, et regardant d'un œil farouche les monumensquî l'entourent: «Ainsi donc, s'écrie-t-il, ainsi donc, ingrate patrie, tu me rejettes hors de ton sein , et tu me fais conduire au fond des déserts comme une bête féroce. Eh bien! tremble!... car, comme une bête féroce, quelque jour je reparaîtrai tout-à-coup et je m'élancerai contre mon maître ! » Mais il faut lire cela dans Calderon. L'on comprend alors comment les Espagnols ont pu adorer le poète qui exprimait avec tant de puissance le trait distinctif de leur caractère.

Ce qui précède m'amène naturellement à parler de la manière dontCalderon a traité la vérité historique. Dans toutes celles de

ses pièces dont le sujet est emprunté soit à la mythologie , soit à l'antiquité grecque ou romaine, notre poète dispose à son gré de la couleur locale, et se joue sans scrupule des faits, des mœurs, du temps. Toujours ses héros, Assuérus ou Alexandre, Scipion ou Coriolan, sont des galans espagnols

portant la cape et l'épée , pointilleux sur l'honneur et dévoués aux dames.

En voyant ces inexactitudes de costume, plusieurs critiques se sont récriés contre l'ignorance de Galderon. Calderon, n-t-on dit , pouvait savoir les langues anciennes , mais il ignorait les mœurs des peuples qui les parlaient. Gomme si l'on pouvait apprendre une langue ancienne sans apprendre en même temps les mœurs du peuple qui l'a parlée ! comme si, à Salamanque , notre poète n'avait pas étudié tout ce que nous possédons aujourd'hui encore d'historiens latins ! comme si, enfin, un long séjour en Italie, au milieu des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture , n'avait pas dû compléter son éducation classique !

Les critiques français qui jadis déclamaient si fort contre l'ignorance et la barbarie de Galderon , ou de Lope , ou de Shakspcare, auraient mieux dû se rappeler notre histoire littéraire. Je ne parlerai pas du moyen âge, où nos romanciers qui célébraient les exploits d'Achille et d'Hector , leur prêtaient naïvement les idées, les mœurs, le costume de l'état social dans lequel les auteurs eux-mêmes vivaient , — comme faisaient les peintres et les sculpteurs contemporains. Je ne parlerai pas, non plus, de ces romans publiés dans la première moitié du xvn* siècle , dans lesquels on nous représentait, ltoileau lui-même Ta dit, Gaton

galant et Brutus dameret. Mais plus tard, sous Louis XIV, à la plus brillante époque du grand siècle , nos écrivains les plus instruits , les plus parfaits, les plus classiques, ont-ils toujours été fidèles au costume? Fénélon, quand il décrit la grotte de Galypso tapissée derocailles et de coquilles (17) , n'a-t-il pas oublié sa chère antiquité , et ne songe-t-il pas un peu trop aux merveilles de Versailles?De même Corneille el Racine dans leurs plus beaux ouvrages n'ont-ils pas manqué, volontairement sans doute , le premier à ces mœurs romaines qu'il connaissait si bien , le second à ce génie de la Grèce dont il était tout pénétré?

C'est que pour plaire à un peuple d'une érudition incomplète, pour l'inlèresser, pour agir sur lui, l'écrivain, le poète, le poêle dramatique surtout, doivent autant que possible lui offrir dos peintures qui lui rappellent les hommes ou les choses qu'il connaît et qu'il aime. Or, cela était surtout nèces-

saire en Espagne au temps de Lope et de Calaeron ; car la le peuple malgré les échecs qu'iréprouva sur la fin (échecs qui n'étaient à ses yeux que des accidens passagers, et ne l'inquiétaient pas plus que des accidens de santé n'inquiètent un homme robuste), le peuple, dis-je , était plein du sentiment de son importance , de sa grandeur , de sa gloire ; il croyait à sa destinée, à son avenir, comme il croyait à Dieu , avec une foi entière; rien dans le passé, rien dans le présent ne lui semblait comparable à lui-même; et il n'eût jamais toléré sur la scène des idées , des senlimens, des mœurs, un costume qui n'eussent pas été espagnols. Force était donc aux dramatisas de ce pays , lorsqu'ils traitaient un sujet étranger, de sacrifier la vérité historique, et, pourquoi ne

l'a vouera is-je pas? aussi nationaux que leurs spectateurs , ils la sneriliaient résolument.

Heureux , trois fois heureux , les tragiques grecs ! Ils n'étaient point préoccupés par les souvenirs d'un long passé. Pour eux , tout le passé du monde c'était le passé de la Grèce; tous les héros , c'étaient leurs aïeux; toutes les traditions, c'était Homère. Ils n'avaient qu'à puiser à ces pures sources, et là ils trouvaient tout ensemble et l'idéal de la poésie et la vérité de l'histoire I

Considéré du point de vue du style et de la forme, Calderon possède toutes les qualités d'un habile écrivain, et, en outre, une rare élévation et une exquise finesse. Mais il a aussi des défauts que nous ne devons pas dissimuler : du bel esprit., une imagination excessive, et enfin de la déclamation. Ces défauts étonnent d'autant plus chez notre poète , que naturellement il avait le goût très-sain. Essayons de les expliquer.

Pour la recherche de l'esprit ce fut , de la part de Calderon, une concession à la mode générale. Il suivit en cela l'exemple de Lope, qui, après avoir combattu le mauvais goût avec une verve de moquerie sans égale, finit par y sacrifier (18).

Pour les comparaisons et les métaphores redoublées de Calderon , dans lesquelles il rappelle un peu trop souvent le soleil et les étoiles , elles tiendraient davantage aux nécessités de sa comédie. D'ordinaire elles sont placées dans la bouche des g al ans qui font la cour à des dames voilées, inconnues.

Or, que voulez-vous que disent ces galant en une position si délicate? Ne sont-ils pas forcés, comme Simonide, de se rejeter

sur l'éloge de Castor et Pollux, ces astres éclalans?

De même , les déclamations de Galderon s'expliquent, la plupart du temps, parla situation de ses personnages. Ainsi, par exemple, dans V Alcade de Zalaméa, d'ailleurs si admirable , lorsque Isabelle , après l'outrage affreux qu'elle a reçu dans la forêt, se présente sur la scène, seule, les vétemens déchires, les cheveux en désordre, au moment où le jour va parattre , elle s'écrie: « Ah! puissé-jeneplus voir la lumière du jour, qui ne servirait qu'à éclairer ma honte !... O vous , fugitives étoiles , ne permettez pas que l'aurore vienne si lot vous remplacer dans la plaine azurée du ciel ; son sourire et ses larmes ne valent point votre paisible clarté ; et s'il faut enfin qu'elle paraisse , qu'elle efface son sourire et ne laisse voir que ses larmes !...» Certes, dans la situation où se trouve Isabelle, cela est bien froid , cela est bien faux. Mais comment voulez-vous qu'elle apprenne au public son horrible malheur? Comment voulez-vous qu'elle confie à deux mille spectateurs , dont les regards sont fixés sur elle , ce qu'elle oserait à peine confier à sa mère eu se voilant le visage de ses mains?... Dès lors ces déclamations, qui , dans un ouvrage destiné à la lecture, ne seraient pas supportables , on pourrait les expliquer, sinon les justifier , par les exigences de la scène et de l'effet théâtral.

Shakspeare a une manière de procéder à peu près semblable. Chaque fois qu'il fait raconter sur la scène un événement public, il se sert du langage le plus propre à nous en montrer la grandeur, quelle que soit la position sociale du personnage qu'il charge du récit : c'est ainsi qu'on peut voir , ou début de Macbeth , avec quelle pompe le soldat raconte la victoire remportée par Macbeth et Banque sur le roi de Norwège. Le poète aura craint,

sans doute, que l'événement ne perdit de son importance s'il était raconté dans le langage habituel au messager, et alors il a élevé le langage du messager à la hauteur de l'événement (19).

Puisque nous sommes sur la diction de Calderon , une remarque à faire, c'est que l'on rencontre fréquemment dans ses comédies certains mots,— destin, fortune, étoile, —qui

rappellent la fatalité des anciens et la prédestination des musulmans. Les idées que ces mots représentent ne sont pas, en Espagne, particulières à Calderon ; et souvent ses compatriotes , soit comme individus , soit comme nation , ont tenu une conduite qui semblait indiquer la croyance à ces idées. Mais de tous les dramatistes espagnols Calderon est celui qui les a reproduites le plus fréquemment, comme il est celui qui a montréle plus souvent dansses ouvrages l'action et la puissance de la destinée; et ce détail nous a paru assez important pour que nous ayons dû le signalera nos lecteurs.

Quanta la versification, Calderon n'est pas toujours exempt d'une certaine manière, et il n'a pas la variété de Lope, qui employait tour à tour, avec la même aisance, tous les rhythmes et tous les mètres. Mais il est supérieur à Lope et à tous les poètes espagnols dans le vers octosyllabique , nommé vers de romance , ou redondilla, qu'il emploie avec un art vraiment magique. Rapides, impétueux , ces vers se précipitent comme un torrent sonore , et Ton se sent entraîné malgré soi par l'harmonie ravissante de cette musique divine dont Lope lui-même était enchanté (20).

Voyant l'admirable finesse avec laquelle Calderon a peint quelquefois les ridicules des hommes, un littérateur fort distingué, M. M artinez de la Rosa, a exprimé le regret que notre poète n'ait pas donné un but moral à ses comédies (2 1). Je ne saurais partager ce regret. A chaque peuple son théâtre , à chaque poète son génie. A l'Espagne, à Calderon les grandes aventures, les grands sentimens, la galanterie passionnée. Pour la peinture des vices et des travers sociaux, pour les châtier ou s'en moquer, le pays, le poêle — ^c'étaient la France et Molière.

D'autres écrivains sont allés plus loin. Préoccupés de ces aventures d'amour sur lesquelles Calderon a fondé sa Comédie, ils l'ont accusé de corrompre les mœurs. La critique qui apprécie de la sorte des jeux d'imagination et méconnaît à ce point les privilèges de l'art ne mérite pas une réfutation sérieuse. Calderon, qui semble l'avoir pressentie, Pa réfutée d'avance de la seule manière convenable, par l'intermédiaire d'un de ses personnages qui vient d'être la dupe d'une femme voilée : «Maudites soient, s'écric-t-il avec malice, — maudi-

tes soient les comédies qui ont enseigne ces fourberies, qu'on

n'aurait jamais trouvées sans elles! »

Malhubiesen

Las comedias que ensenaron Enganos tan aparentes (22) 1

Le seul lort, peut-être, que la morale serait en droit de reprocher à Caldcron , c'est d'avoir, dans quelques-unes de ses comédies, glorifié cette susceptibilité du point d'honneur, qui porte parfois ses héros à des actes si condamnables. Et ici encore le

poète pourrait ne pas demeurer sans réponse. « Ce n'est pas moi , pourrait-il dire, ce n'est pas moi qui ai créé, développé chez mes compatriotes le sentiment exalté de l'honneur. Avant moi ce sentiment régnait en maître dans leurs cœurs : il était le mobile de leur conduite, la règle de leur vie, leur loi, leur inspiration. Je n'en ai été que l'interprète; et si je n'avais pas su l'exprimer avec chaleur , avec éloquence, non seulement les Espagnols ne m'auraient pas adopté pour leur poète, mais moi-même je n'eusse pas été Espagnol ! »

Telle est, à notre jugement , la comédie de Calderon considérée d'une manière générale. Nous nous réservons de compléter notre opinion dans les notices spéciales qui précéderont chaque pièce. Un mot maintenant des autos.

Nous avons déjà défini ce qu'était un auto: une espèce de drame religieux allégorique. Les personnages les plus ordinaires de ces drames sont la Foi, la Grâce, la Faute, la Nature, le Judaïsme, la Gentil ité. Dans ces ouvrages, le poète, en nous montrant'la folie de nos passions , en combattant les prétentions et la vanité de la raison humaine, cherche à nous expliquer le mystère de notre destinée.

Les critiques modernes, qui ne sont pas toujours d'accord sur les comédies de Calderon , sont encore plus divisés sur le mérite de ses autos. M. Schlegel, chez qui une instruction étendue s'unit à tant d'esprit et d'imagination , les a vantés avec le plus vif enthousiasme. M. de Sismondi , dont la raison est si éclairée , n'en a parlé qu'avec une réserve qui ressemble au dédain. Pour nous, s'il nous est permis d'émettre notre opinion après celle d'écrivains aussi considérables , nous pen-

sons qu'on ne saurait trop admirer ce que les autos renferment de beau, de grand, de majestueux, de sublime ; mais qu'aussi Ton peut s'étonner de ce qu'on y rencontre parfois d'étrange et de bizarre. Au reste , malgré l'extrême difficulté de ce travail, nous essayerons de traduire un ou deux auto*, et Ton en jugera; car si la poésie perd toujours une partie de Sun charme dans les meilleures traductions, il n'est pas moins vrai que les beautés sérieuses d'un ouvrage poétique se font jour même dans les traductions les plus imparfaites, — comme on reconnaît un beau tableau à travers la gravure la plus grossière et la plus effacée.

Calderon est le dernier venu des grands dramatistes espagnols. Apres lui , après ses disciples, la comédie espagnole disparaît, et sans retour. En voyant ce singulier phénomène, en voyant finir ainsi un théâtre qui pendant un siècle avait brillé d'un si vif éclat, il est impossible de n'en point chercher la cause avec intérêt.

Celte cause, des écrivains de talent et d'esprit ont cru la découvrir dans l'Inquisition. — Tout eu détestant autant que personne celte institution funeste, — je le déclare , —je ne la crois point coupable de ce nouveau méfait ; et comme W faut bien prendre garde de laisser calomnier l'Inquisition (le mot est de Voltaire), je ferai deux ou trois observations pour sa défense. D'abord, à quelle époque se rapportent les premiers essais du théâtre espagnol? Aux dernières années du xv e siècle. Or, c'est précisément à cette époque que s'établit l'Inquisition (23). De même, quelle a été l'époque la plus florissante de la littérature espagnole, et, en particulier, de la comédie:» C'est la seconde moitié du xvi* siècle

et la première moitié du xvu e . Or c'est aussi à cette époque que l'Inquisition posséda le plus de puissance. Enfin, quels sont les plus grands dramatistes espagnols? C'est Lope, c'est Calderon , Tirso de Moliua, Moreto, Solis. Or, Lope appartenait à l'Inquisition ; Montalban, le disciple chéri de Lope, était secrétaire de l'Inquisition ; et quant à Calderon , à Tirso , à Moreto , à Solis , ils étaient prêtres , ce qui veut dire qu'ils tenaient d'assez près à l'Inquisition. '— Donc, évidemment, ce n'est pas l'Inquisition qui a tué la comédie espagnole.

Mais alors, dira-t-on , à quelles causes attribuer la fin si

soudaine et si complèle de cette comédie? Eh ! mon Dieu ! à ces causes générales qui déjà auparavant avaient eu tant d'influence sur les lettres et les arts , comme sur la destinée d'autres peuples non moins illustres, non moins glorieux! — Pourquoi, cinquante ans après la conquête macédonienne, n'y a-t-il plus ni grands philosophes, ni grands historiens, ni grands orateurs , ni grands poètes , ni grands ai listes dans cette Athènes naguère si féconde ? Pourquoi , à Rome , la décadence des lettres latines eommence-t-elle immédiatement dans le siècle qui suit celui d'Auguste ? Pourquoi , dès le xvii e siècle, après Salvator Rosa, n'y a-t-il plus de peinture dans cette Italie qui venait de posséder à la fois tant d'écoles florissantes ?... Et si l'on nous demande d'indiquer en outre les causes particulières qui ont eu une action fâcheuse sur la comédie espagnole, nous dirons : d'abord, le bigotisme aveugle du roi Charles II, et ensuite, et surtout, l'avènement de Philippe Y au trône d'Espagne.

Car ce qui avait fait la force des poètes espagnols c'était leur nationalité ardente, leur patriotisme exclusif. Pas plus que leur pays , ils n'avaient jamais subi l'influence étrangère. Maisjorsque le petit-fils de Louis XIV vint régner en Espagne , avec ce prince pénétrèrent dans la péninsule les idées et les mœurs françaises , d'autres vues littéraires, un autre système dramatique ; et comme il n'y avait plus de Pyrénées , il n'y eut plus de comédie espagnole.

Mais , chose remarquable! ce théâtre espagnol si originr si national , et qui a fini si promplemcnt, ce théâtre a féco' tous les théâtres de l'Europe ; et Calderon , en parliculie eu sur la littérature dramatique européenne une inflr immense qui jusqu'ici, ce nous semble, n'a pas étésuf ment appréciée. A Calderon se rattachent d'une manier ou moins directe , soit pour des sujets d'ouvrages , soi le développement de quelque qualité , la plupart de? dramatiques français du xvn« siècle, et, dans le xvm marchais , qui lui a dérobé ses situations les plus y Dès son vivant , sous la restauration de Charles H a défrayé en partie le théâtre anglais. Au xviu°siè rait les poètes italiens, et entre autres le célè Enfin, au commencement de ce siècle, en Aile écrivains les plus distingués , les poètes les plu?

la tête desquels il faut nommer Goethe et Schlegel, l'ont traduit ou imité (24). Quel homme, quel poète que celui dont les inventions ont pu amuser des peuples d'un caractère et d'un génie si differens !

Pour compléter cette notice, il nous resterait à parler de notre traduction, des principes qui nous ont dirigé, du système que

nous avons suivi, etc., etc. Mais à quoi bon? quand on aura lu quelques scènes des pièces traduites , ne sera t-on pas mieux instruit à cet égard qu'on ne pourrait l'être par toutes nos explications? Seulement nous avons un aveu à faire ; c'est que pour ces jeux de mots doubles ou triples que Galderon met parfois dans la bouche de ses graciosos comme autant d'énigmes que le poète préparait, je crois, à ses futurs traducteurs , nous avons eu souvent recours aux lumières supérieures de M. Louis Dubeux, de la Bibliothèque royale, l'un de nos premiers philologues, et qui possède tous les divers dialectes de l'Espagne et du Portugal aussi parfaitement qu'il possède, dit-on, les langues de l'antiquité classique et de l'Orient. Grâces à l'érudition et à l'obligeance toujours prêtes de M. Dubeux, les difficultés ont été, ce nous semble, convenablement résolues.

Et , après cette déclaration , je tinis comme Galderon finit ses comédies, — en réclamant pour mon travail l'indulgence des lecteurs et en les priant d'en pardonner tous les défauts.

NOTES

(1) Don Juan de Vera-Tasis, et après lai tons les biographes de Calderon , le font naître le 1er février de l'an 1601 ; c'est une erreur. De I extrait de l'acte de luptêtp" qui se trouve cité dansl'ouvrage intitulé Hijot de Madrid, il résulte incontestablement que Calderon naquit en 1600, et fat baptisé le 14 février suivant. Quant aa jour précis «le la naissance, il n'est pas indiqué dans l'extrait de l'acte de baptême ; mais doit-on s'en rapporter, sur la date du jour, au biographe qui Vesl trompé sur l'année?

Voy. Hijos de Madrid, t. iv, p. 218.

(2) Lope de Vega, né à Madrid comme Calderon, était originaire de la même province et de la môme vallée de Carriedo.

(3) Dans l'excellente notice qni précède sa belle traduction àa^Don Quichotte , M. L. Yiardot a donné la meilleure délîuitinndu mol soldado (soldai)!» Ce mot, dit il, n'avait pas précisément la même signification qu'aujourd'hui; c était comme un premier grade militaire, d'où l'on pouvait immédiatement passer à celui d'enseigne {àlfêres), ou même au rang de capitaine. Aussi n'était pa* soldat qui voulait; il fallait ane sorte d'admission, et l'on disait en Espagne : Asentar plasa dû soldado. -

(4) Dans sop Histoire du théâtre espagnol, Cervantes dit en parlant de Lope, qa'il s'était « emparé du sceptre de la comédie. - Altose eon la monarquia eômica.

(5) Don Juan de Vera-Tasis intitule la pièce dont il s'agit ici, Lutte d'amour et d* jalousie (Gertâmeu de amor y zelos). Le malheur est que Calderon n'a donne ce titre a aucune de s os comédies. La pièce en question ne pourrait-elle pas être celle qui a pour titre, Combats d'amour et de loyauté (Duelos de amor y lealtad) ?

(6) L'Espagne perdit l'Artois en 1639, le Portugal en 1640, le Rouseillon en 1642. La Catalogne s'était soumise à la France en 1641. La bataille de Rocroy est de 1643, et celle de Lens de 1648.

(7) Henri de Transtamare ne voulant pas qne sa cendre fût mêlée i celle des rois dont il n'était pas lo descendant légitime, avait fait construire dans la cathédrale de Tolède une chapelle richement dotée, qui devait servir de fépulture a lui et & ses des-

cendons. C'était là ce qu'on appelait la chapelle des rois nouveau*.

(8) On attribue à Philippe IV plusieurs comédies, et entre autres celle qui est intitulée Dar su vidapor su dama (Donner la vie pour sa dame) ; mais rien ne garantit que cette pièce soit en effet d'origine royale. Comme beaucoup d'autres pièces de cette époque, elle fut représentée sous le nom d'un bel esprit de la capitale (por un ingeuio de esta corte).

(9) Les Espagnols appellent le siècle d'or la grande époque de leur littérature. Ce siècle d'or embrasserait l'espace d'un siècle et demi, 1530-1690. Il a à son commencemont Boscan, Garcilaso delà Vega, Hiirlado de Mendoza, et finit avec Calderon et Solis. Cervantes et Lope de Vega pourraient en marquer le milieu.

(10) Nous avons à faire ici plusieurs observations qui nous ont paru n'être pas sans intérêt, et nous les rangeons sous le même numéro , afin de ne pas multiplier les renvois.

Première observation. De la signification du mol comédie en espagnol.

En général, les Espagnols appellent comédie (romedia) toute espèce d'ouvrages de théàtse. Vers le milieu du XV'-- siècle, le marquis de Sanlillana ayant mis en drame les événemens d'un combat naval qui avait eu lieu, en 1435, près de l'He de Pooza, entre les Génois et les Aragonais, intitula sa pièce, Petite comédie de Ponsa (Comcdieta de Ponza). Plus lard Cervantes, dans son Histoire du théâtre espagnol , dit en parlant de Lope, qu'il s'empara du sceptre de la monarchie comique (alzôse con la monarquia cômica). Lope de Vega a intitulé son Art poétique, Nouvel

art de composer des comédies (Arlc nuevo de hacer comedias). Enfin, dans lo Laurier à" A-

potion, le même Lopo, faiunt l'éloge de Crisloval Yirues, «'exprime ainti : - Repote en paix, esprit singulier a qui les poètes comiques sont redevables des meilleurs principes rie leur art ; tu as compose de telles tragédies. -

- ingenio singular! en pat reposa A quten loi musas cômieas debieron Loi mtjores prineipios que tuvieron; Celebradas tragedias escribiste. •

Ces exemples suffisent pour prouver qu'en Espagne le mot comédie sert à designer, en général, un ouvrage dramatique.

Après tout, la signification très-étendue que les Espagnols donnent au mot comédie ne doit pas nous étonner. Nous avons en France une manière de parler tout-à-fait analogue. Pour dire que l'on va au théâtre, ne dit-on pas Tort souvent que l'on va a la comédie? til d'un hou acteur tragique, ne dit-on pas qu'il est un bon comédien? Deuxième observation. Sur le nombre des comédies de Calderon. Don Juan de Yera-Tasis attribue à Calderon cent vingt comédies. Bien que le recueil d'Apoules, rédiUt£ la plus complète de Calderon, n'en contienne que cent huit, je ne rroi* pas qu'il y ait d'exagération dans le chiffre indiqué par Vera-Tasis. D'abord, dans le catalogue que Calderon lui-même a donné de ses ouvrages, il nomme cent onze pièces «le théâtre; puis, dans divers recueils, nous avons trouvé plusieurs pièces qui portent son nom, et qui pourraient bien être de loi en effet ; puis enfin, il est positivement reconnu que Calderon a travaillé à plusieurs ouvrages qui ne portent pas son nom, et l'on indique

mémo quelle y a été sa part de travail. Ainsi, d'après los Hijos de Madrid, que nous avons cité plus haut, il a fait la première journée de Enfermar con el remedio % — El privilegio de las mugeres ; el la troisième journée de La fxngida Arcadia, — £1 pastor /Uio, — Cires y Polifemo, — La margarita preciosa, et £1 mejor amigo el muerto.

Je ne serais pas également d'accord avec don Juan de Yera-Tasis sur le nombre des autos. Dans le catalogue dont je viens de parler, Calderon n'en a nommé que soixanledoute. Or, il n'est pat probable qu'il eût oublié le tiers des ouvrages sur lesquels il fondait sa principale gloire, el l'on doit, sur ce point, s'en rapporter à lui plutôt qu'à son biographe.

Troisième observation. Sur la classification des comédies de Calderon. On peut diviser les comédies de Calderon en trois classes : l°les comédies d'intrigue; V les comédies sérieuses ou historiques 1 , 3" les comédies dont le sujet est emprunté à la mylhologie ou à l'histoire grecque ou romaine, la plupart composées pour èlre jouées dans les fêtes de la cour.

Nous croyons qu'on nous saura gré de donner ici les titres de quelques-unes des pièces les plus remarquables de chaque catégorie:

Les Engagemens du hasard. — Maison à deux portes. — Il y a du pis. — Il y a du mieux. —Ne badines pas avec l'amour. — Il n'est rien tel que de se taire. — A demain. — Maudit soit l'amour. — La Pâme revenant. — Le Faux eslrologue.— Pauvreté mère d'industrie. — Le Geôlier qui se garde lui-même, etc., etc.— -Le Prince constant. — Le dernier duel en Espagne.— A outrage secret. — L'Alcade de Zalaméa. — Le Médecin de son honneur. —

Le Peintre de son déshonneur. — La Dévotion à la Croix. — L'Exaltation de la Croix. —La vie est un songe.— -Le Télrarque de Jérusalem. — Aimer après la mort.— Le schisme d'Angleterre, etc., etc. — Le Laurier d'Apollon. — Le second Sci pion. —Les Armes de la beauté. — Echo et Narcisse. — La Merveille des jardins. — La grande Zénobie. — Le Pont de Mantible, etc., etc.

Quatrième observation. Sur l'époque à laquelle les diverses comédies de Calderon ont été composées. '

On ignore, en général, la date à laquelle se rapporte la composition des comédies de Calderon. Cependant, il en est quelques-unes auxquelles on peut assigner une date précise, comme, par exemple, la pièce intitulée les Couleurs de la rose (la Purpura de la rosa), composée à l'occasion du mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIY. 11 en est d'autres dont on pourrait fixer la date d'une manière à peu près positive, en les plaçant à celle d'une fête, d'une entrée dont elles ren ferment la description ; telle serait la pièce intitulée. Méfiez-vous de l'eau qui dort (Guardale del agua mansa), dans la-

quelle oo lil la description de rentrée de Marie-Anne d'Autriche. Cille pièce, tres-probablement, a dû être composée à l'époque du second mariage de Philippe IY, vers 1649.

Cinquième observation. Sur les ouvrages de Caideron qui n'ont pas été imprimés.

Parmi les ouvrages de Caideron qni n'ont pas ele imprimes, on qui, du moins, n'existent plus aujourd'hui, nous regrettons vive-

ment le poème snr la peinture, le poème sur la comédie, les intermèdes, et nne pièce composée sur don Quichotte.

Il ne serait pas impossible, selon nous, de retrouver ces ouvrages ; ils doivent exister dans la bibliothèque du collège d'Oviedo, à Salamanque, à laquelle Caideron avait légué ses manuscrits. Il serait digne de l'illustre général qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Espagne, d'ordonner des recherches i ecl effet. Le duc de la Victoire montre* rail ainsi la vérité du proverbe espagnol : La lance et la plume sont amies.

(il) Frontin mari-garçon et le Soprano.

(12) Es eomedia de don Pedro Caideron, donde ha de aver Por fuerxa amante escondido, O rebosada muger.

KO AT BURLAS CON EL AMOJft. Joru. 2.

Es esta la cota, Hernando, Que avia de prevenirnos t — Simon, si ; aquesta es la cena Y scena de un poeta amigo De cuehilladas, etc., etc.

Cada uno pAra si. Jorn. 2.

Que debe de ter eomedia Sin duda, esta de don Pedro Caideron, que hermano, 6 pain Siempre vienen a mal tiempo.

UlKN VENGA3 MAS. Joru. 3.

(13) Pour apprécier la justesse de celte observation, il suffit de lire V Alcade de Zalamea.

(14) On a remarqué que Lope de Yega, dans plusieurs de ses dernières comédies, avait plus volontiers procédé par des récils.

N'était-ce pas une concession du vieux dramatisle à la poétique de son jeune rival ?

(15) I éjà au xvine siècle, Linguet, dans son théâtre espagnol, avait exprimé nne opinion semblable louchant les situations de Caideron : • C'est surtout, dit-il, dam ce genre de beautés qu'excelle Caideron. Je ne puis me lasser de le dire, ce poêle est, à cet égard, le plus grand génie qui ail jamais existe. - Ces lignes, eerites i une époque on de misérables pédans affectaient de rabaisser les poètes étrangers qu'ils ne comprenaient pas et ne pouvaient pas comprendre, font honneur au jugement de Linguet et 'à son indépendance d'esprit; elles méritent qu'on lui pardonne l'imitalion qu'il a donnée de quelques comédies du grand poète.

(16) Littéralement muy muger veut dire très-femme, la femme par excellence.

(17) Toy. Télémaque, liv. i, au commencement.

(18) Dans la notice qui précédera le théâtre choisi de Lope de Vega, nous parlerons avee détail de l'école de Gongora, les Cultistes (écrivains raffinés), et de la guerre que leur lit Lope de Vega.

(19) Il faut remarquer toutefois que, dans le récit dont nous parlons, Shakspeare a raractérisé avec beaucoup de finesse, par des comparaisons et des mélaphores d'uu goût équivoque, l'éloquence d'un soldat qui veut faire l'orateur.

(20) Dans le Laurier d Apollon, publié en 1630, Lope de Vega disait en parlant de sou jeune rival : « Par la heiulé de son style et la douceur de sa poésie, il s'est placé au sommet du double mont. » .

. . . En el estilo poetico y dultura Suite del monte â la suprême altura.

El laurf.i. de Apoi.o, silv. vu.

(21) Obras literarias, lomo II, Apendice sobre la eomedia. — Pari», 1829. (2*2) Voyez la pièce intitulée Bien rengas mal, jorn. 2.

(23) Un poète es|tagnol du xvn- siècle, Ag. de Bojas, «laOi son ouvrage intitulé Viage entretenido, avait déjà fait avant noua la même remarque. « Au tenant fortuné, dit-il, où nos glorieux ro s, il ignés d'éternelle mémoire, Ferdinand et Isabelle (qui régnent maintenant parmi les sainu), achevaient de chasser d'Espagne les Morisques de Grenade, dans le temps où l'inquisition s'établit en ce royaume, naquit la comédie. »

. . . En la dichosa era Que aquellos gloriosos reyes, Di'jnot de memoria eterna, Don Fernando é Isabel [Que y a con los santos reynan), De echar de Espana acababan Todos los Morisœs , que eran De aquel reinode Granada, Y en tances se daba en ella Principio à la inquisition, Se le diô à nuestra eomedia.

(24) Goethe a imité de Calderon Prométhée et Pandore; W. Schlegel a traduit (6 Prince constant, — la Dévotion à la Croix,~l'Êcharpeet la fleur,— le Pont de Mantille, — Le plus (j rand enchanteur, l'Amour. Ce sont toutes pièces religieuses ou poétiques.

CASA CON DAS PUERTAS MALA ES DE GUAHDAR

NOTICE

Plusieurs comédies de Calderon ont pour titre un proverbe qu'elles setnblen destinées à justifier par le dénouement. Le but manifeste que se propose alors l'auteur, ainsi qu'on l'a dit arec raison, contribue à l'intérêt de cette sorte de drames.

Le poète qui a été si bien inspiré tn traitant— La Vie est un $onge, ou — Difiêz-wnu des apparentée , devait être tenté par — Maison à deux portes, etc., etc. Le choix de ce sujet était heureux , et il l'a traité arec sa supériorité habituelle.

,. U/.e critique exacte aurait sans doute quelque droit de reprocher à Calderon de n'avoir pas motivé suffisamment sa comédie ; en effet , on ne sait pas trop, ta premier abord , pourquoi les deux couples d'amans courent tant d'aven tores avant de se marier, lorsqu'il n'y Avait pas de plus sérieux obstacle à leur mariage. Mais ce défaut serait, selon nous, bien compensé par tous les mérites divers qui brillent dans cette œuvre de Calderon : dans l'ensemble, par l'originalité, la rapidité et la clarté de l'intrigue; dans le détail , par la verve,

a l'esprit et la facilité du dialogue, et aussi par l'admirable richesse d'une poésie pleine d'images et d'harmonie , que , malheureusement , le traducteur ne saurait se flatter d'avoir reproduite.

On peut dire en somme que , dans cette comédie comme dans la plupart de ses comédies d'intrigue (ou comédies de cape et

d'épée) , Calderon n'a peint que des caractères généraux. Depuis Calabazas , le valet-bouffon , qui est gourmand , curieux et poltron , jusqu'à Fabio , le vieillard ou père noble, qui est si prudent et qui tient tant à l'honneur de sa maison , tous ses caractères n'ont rien qui les distingue particulièrement de l'espèce à laquelle ils appartiennent. Cependant , après une étude attentive de notre comédie , il nous paraîtrait quo les deux gâtons ne se ressemblent pas complètement l'un à l'autre, et que les deux dames ont chacune des traits qui leur sont propres... Peut-être cette différence que nous trouvons dans les caractères des personnages principaux n'est-elle pas essentielle et qu'elle tient seulement à la différence de leur situation... Au reste, nous donnons cette observation pour ce qu'elle vaut , sans y attacher d'autre importance.

On remarquera sûrement , dans la première journée , la scène où don Félix, introduit par C< lia auprès de Laura , ne devinant pas que la maîtresse ei la suivante sont d'accord , s'excuse tant qu'il peut d'être entié là malgré elles. I. V

Cette scène est , selon nous , d'un excellent comique et d'une finesse chai niante. — La scène qui se passe sur le grand chemin entre Fabio et Leli montre à quel haut degré Calderon paaaédait li talent d'état* vation. — L situation de la fin de la troisième journée a été très- habilement imitée pa Beaumarehaii dans k Moriaff d# Figaro ; asais , s'il faut l'avouer, «ualqu ingénieuse que toit l'imitation , nous préférons , sous le rapport de la vrai semblante et do l'unité , la situation originale.

Jusqu'à ces derniers temps , cette jolie comédie n'avait pas été transporta sur notre théâtre; mais il y a quelques années , deux de nos auteurs les plu habiles , MM. Duvert et Lauianne , ont fil l'heureuse idée de l'accommoder cotre scène , et en ont donné,

sous le titre de Renaudin de Caen , une très spirituelle et très-piquante imitation.

Encore un mot , relativement à la traduction. — ïtous prions le lecteur d u'être pas trop choqué d'y rencontrer ces expressions galant et dame, que nou avons préférées à celles-ci amant et mattreête , parce qu'elles nous ont par mieux rendre la nature des relations qui existent d'ordinaire entre les aman de Calderon. Il y a entra le galant et sa damé des soins, des hommages, offert d'une part avec empressement et reçus de l'autre avec plaisir , mais il n'y pas cette intimité que supposent dans notre langage actuel les mots d'aman etde*aitr#**f.

SCÈNE I

Un chemin dans la campagne. À droite, sur le second plan, on smattèf»

Entrent M ARCELA et SILVIA, avec des mantes et comme cherchant à se cacher. Derrière elles entrent LISARDO et CALABAZAS.

Marcxla, à Silvia.

Ils nous suivent, n'eat-il pas vrai?

8ILYU.

Oui, madame.

MAHCBLÂ4

Eh bien! arrête. {A IÀiordo et à Calabaxaê.) Cavaliers, n avancez pas davantage, et même retirez-vous; car si vous tentiez de savoir qui je suis, vous seriez cause que je ne retournerais pas une autre fois là où nous nous sommes rencontrés. Et si cela ne suffit pas, retirez-vous, car je vous supplie de vous retirer.

LISARDO.

Madame... le soleil obtiendrait difficilement que la fleur de l'héliotrope ne se tournât point vers sa lumière; difficilement l'étoile polaire obtiendrait que l'aimant ne s'avançât point de son côté; et il ne serait pas moins difficile à l'aimant d'obtenir que l'acier ne le poursuivit pas avec ardeur. Si votre éclat égale celui du soleil, mon bonheur est celui de l'héliotrope; si votre indifférence égale celle de l'étoile polaire, mon regret est celui.de l'aimant; et si votre rigueur égale celle de l'aimant, mon empressement est celui de l'a-

1 Calabaxa, en espagnol, signifie citrouille, et, an figure, une tète sans cervelle. 'Il y a en Espagne deux villes de ce nom , l'une dans la province île Tolède, l'autre dans la province de Grenade. 11 s'agit ici de la pr*«tère.

der. Ainsi donc, comment puis-je demeurer tranquille, lorsque je ▼ois s'en aller mon soleil, mon étoile polaire et mon aimant, moi qui suis l'héliotrope, et l'aimant, et l'acier?

HARCELA

Le soleil disparaît chaque soir devant l'héliotrope, et chaque matin l'étoile du nord disparaît devant l'aimant. Et puisqu'il est permis au soleil et à l'étoile du nord de s'absenter, vous ne vous plaindre! pas, vous non plus, de mon absence ; vous vous direz,

en guise de consolation, seigneur Héliotrope ou seigneur Aimant, qu'il y a la nuit pour le soleil et le jour pour l'étoile du nord. Et maintenant restes ici ; car, je vous en préviens, si vous veniez à découvrir mon secret, si vous veniez k savoir qui je suis, je ne reviendrais pas vous voir en ce lieu-ci... Puisque mes folles inquiétudes qui m'ôtent le sommeil m'amènent ici pour vous voir, ayez confiance en moi, croyezmoi ; cela importe.

LISARDO.

J'en appelle, madame, de votre prudence à mon désir. Supposé que ce fut une politesse de ne pas vous suivre, ce serait également une sottise ; or, considérez ce qui choque davantage d'une sottise ou d'une impolitesse ; vous verrez que c'est la sottise, car elle, elle n'a pas d'excuse. Ainsi , madame, souffrez que j'aime mieux être impoli que d'être sot —Voilà aujourd'hui la sixième matinée que je vous rencontre en ce chemin ; il y en a tout autant que je vous y rencontrai pour la première fois à la pointe du jour, vous, nymphe inconnue de ces campagnes, mystérieuse divinité de ce printemps. C'est vous qui, la première, m'avez invité à vous parler, car je n'aurais pas eu cette audace de sitôt, moi étranger dans ce pays. Vous m'avez commandé de me retrouver ici le lendemain, et certes je n'ai pas manqué à ce rendez-vous si plein de charme. Comme, malgré mes prières et mes supplications, vous n'avez jamais consenti à soulever ce voile à travers lequel je vous adore de confiance, ma loyauté s'est soumise. Mais, voyant que mon péril renaît ici tous les jours sans succès, je me résous à devoir à mon obstination ce que votre complaisance me refuse ; je me décide à vous suivre, rien ne m'en empêchera ; il faut enfin qu'aujourd'hui je vous voie , ou que je voie qui vous êtes.

Pour aujourd'hui c'est impossible; laissez-moi pour aujourd'-hui. En retour, je vous donne ma parole que vous apprendrez avant qu'il soit peu ma demeure, et que vous pourrez m'y venir voir.

calabazas , à Silvia.

Et vous, demoiselle suivante de cette noble demoiselle, vous pour qui mon âme court le risque de se damner, dites-moi, y a-t-il aussi quelque motif qui vous engage, vous, à vous couvrir de votre mante?

silvia.

Je n'ai pas à vous répondre là-dessus, laquais très-curieux de

ce très-curieux cavalier, et si vous me suivez, soyez assuré que —

CALABAZAS.

Que, — quoi, s'il vous platt?

SILVIA

...Que yous me poursuivez, car celui qui me suit me poursuit *.

CALABAZAS.

Vive Dieu ! je sais maintenant ce qui en est.

SILVIA

Que savez-vous ?

CALABAZAS.

La raison pourquoi vous ne voulez ni l'une ni l'autre soulever votre mante.

SILVIA

Et quelle est cette raison?

C'est que vous avez toutes deux le plus laid visage du monde.

SILVIA

Pas si laids que les vôtres, mon bel ami.

CALABAZAS.

Je vous en souhaite... Moi qui suis un Cupidon!

SILVIA

Non pas ! nous sommes un Cupidon à nous deux*

CALABAZAS.

De quelle manière donc, ma déesse?

SILVIA

Vous, vous êtes la première syllabe de ce mot, et moi les deux dernières.

CALABAZAS.

Ce partage ne me va pas 2 .

marcela, d Lisardo.

Fiez-vous-en à moi; je vous le promets de nouveau.

LISARDO.

Si vous voulez que je croie à une telle promesse, laissez du moins un gage à mon espoir, permettez que je vous voie.

HARCELA

Eh bien ! tenez, regardez.

Elle soulève ta mante.

Oh! madame, en vérité, c'est une perfidie, une trahison 1... Com-

1 Le mol perseguir, poursuivre, signifie aussi en espagnol persécuter. ' Cupido somos yo y tù.

— Como? — Io el pido y tu el eu.

— No me esta bieû el partido.

Il y a ici une plaisanterie qu'il est impossible de traduire. Nous craignons Tort, maigre uns précautions, de l'avoir rendue grossièrement; et elle a en espagnol beaucoup de grâce, par cela même peut-élre qu'elle n'a pas de sens précis. Cependant, à la rigueur, elpido signifie la demande.

ment puts-je tous laisser aller à présent , mol qui vous suivais avant de vous avoir vue ?

HARCELA

Soyez tranquille sur mon compte. Vous connaîtrez bientôt ma maison et à quel point je désire vous obliger, je vous en réponds de nouveau.

lisaudo.

Quoique à regret, madame, j'obéis.

HARCELA

Et moi, je vous laisse avec un ernur reconnaissant. Je m'en vais par cette rue.

LISARDO.

Allez avec Dieu !

HARCELA

Le ciel vous garde !

Maroela el Silvta •orient. CALABAZAS, à LtSCirdo.

Quoi ! seigneur, ne voyez-vous pas que c'est un piège qu'on vous tend ? Suivons-la, suivons-la jusqu'à ce que nous sachions au juste quelle est cette rusée de femme.

LISARDO.

Ce serait mal a nous, Calabazas, si elle juge ces précautions nécessaires.

CALABAZAS.

Est-ce bien vous qui parlez ainsi ?

LISARDO.

Oui, moi-même.

CALABAZAS.

Vive Dieu l si j'étais que de vous, je la suivrais, allât-elle au fond de l'enfer!

LISARDO.

Imbécile! ce serait la bien récompenser d'avoir consentie me parler que de lui causer un tel chagrin !

CALABAZAS.

C'était bien la peine de nous lever si matin tous ces jours-ci!

LISARDO.

Trêve de plaisanteries!... Dis-moi plutôt, maintenant que nous sommes seuls, voyons à nous deux si nous devinerons quelle peut être cette femme mystérieuse.

CALABAZAS.

Volontiers, monseigneur. Vous, d'abord» qu'en pensez-vous?

Ma foi ! à la distinction de son langage, a l'élégance de sa toilette, je serais assez porté à croire que c'est quelque noble dame, ou folâtre ou fantasque, qui aime à causer secrètement avec les

gens dont elle n'est pas connue, et qui m'a choisi à cet effet en ma qualité d'étranger.

CAUBAZAS.

J'ai une idée bien meilleure, moi !

USAJUK).

Dis-la donc vite alors.

caiabazas.

Eh bien! je dis, — et qu'on me tue si je me trompe, —je dit qu'une femme qui vient faire ainsi la belle parleuse avec un homme dont elle ne veut pas être connue est sans nul doute une laide spirituelle qui cherche à pécher des coeurs avec ton bec.

USARDO.

Et si je te disais, moi, que je l'ai vue, et qu'elle est belle comme on ange?

causaus,

Alors je dirais, moi, vive Dieu! puisque vous lue prestes, que

c'est la Dame-Revenant qui veut recommencer à vivre 1 .

USAAftO.

Après tout, n'importe ! je saurai demain qui elle eit

CA1ABA1AJ.

Vous croyez donc qu'elle reviendra ici demain?

USARDO.

Sans doute... fit d'ailleurs, si elle ne vient pas, avec le peu d'espoir qu'elle m'a laissé, je n'aurai rien perdu, ou presque rien.

CALABAZAS.

Vous devriez cependant compter pour quelque chose que nous nous levions eneore un jour si matin.

L1SARDO.

J'y suis forcé par les affaires qui m'eut conduit ici, indépendamment de ma passion.

CAUBAZAS.

Elle doit demeurer près de chez nous. Je l'ai perdue de vue en même temps que j'ai aperçu notre maison*

USARDO.

11 est déjà tard, sans doute ?

SCÈNE II

Un cbamorc.

Bntreat DON FÉLIX, qui achève de s'habiller, et HERRERA ; puis USARDO

et CALABAZAS.

USARDO.

Je vous baise les maint, don Félix.

DON FÉLIX

Que le ciel tous garde, LUardo !

USARDO.

Comment! tous êtes habillé si matin?

don FÉLIX.

Oui, j'ai des ennuis qui ne me permettent guère de rester au lit, où je ne trouve aucun repos. Mais vous, qui vous étonnez que je sois levé à cette heure, ne m'avez-vous pas dit hier au soir que vous deviez porter un placet à Aranjuez? Comment êtes-vous si-tôt de retour a Ocana T

USARDO.

Nous jouons au jeu des questions et des réponses, et je réponds à votre question par la rime parfaite. Vous, ce qui vous a fait lever si matin, c'est— vos soucis; et moi, ce qui me ramène si-tôt à Ocana, c'est — mes soucis.

DON FÉLIX

Quoi! arrivé d'hier, et déjà des soucis aujourd'hui!

HERRERA

Allons dans ma chambre, Calabazas. J'y ai toujours par précaution quelques morceaux de viandes froides. Soyons discrets.

Herrera el Calabazas sortent.

DON FÉLIX

Vous n'avez pas oublié cet heureux temps de notre vie, alors que nous étions tous deux étudians a Salamanque ; et vous vous rappelez sans doute aussi avec quel dédain, quel mépris j'insultais l'Amour, et ses flèches, et son carquois. Ah! mon cher, je ne prévoyais pas alors que j'aurais à lutter un jour avec ce petit dieu terrible, qu'il serait mon vainqueur et qu'il se vengerait cruelle-

ment. 11 a ajusté une flèche sur son arc, m'a visé au cœur et m'a blessé ; car l'amour s'amuse à blesser et ne tue pas. Cela se passa par une belle

soirée d'avril. Ce jour-là, comme bien d'autres fois auparavant, je sortis pour chasser, et, tout en marchant, je me trouvai arrivé à la royale maison de plaisance d'Aranjuez, qui est peu éloignée d'()cana, et qui est notre Prado et notre Parc 1 . J'y entrai; cela est facile , lorsque leurs majestés ne s'y tiennent pas. J'entrai dans ses jardins sans même songer que j'allais voir ce que j'avais vu si souvent. Je me dirigeais vers le jardin de l'Ile... mon ami! comme on court aisément au-devant de son malheur! De même que le papillon se plaît à voltiger au-dessus de la flamme brillante qui doit lui donner la mort, ainsi nous, nous tournons autour du péril avec une joyeuse insouciance... Je continue; écoutez. Près de la première fontaine, qui est formée d'un rocher massif, il y avait une femme ; elle se tenait sur le gazon verdoyant qui entoure le bassin, véritable anneau d'émeraude auquel l'eau sert de diamant. Elle était si profondément occupée à se mirer dans le bassin, elle était si parfaitement immobile, que je doutai un moment si je n'avais pas devant les yeux une de ces nymphes en argent bruni qui entourent la fontaine comme des sentinelles vigilantes qui la gardent. Au bruit que je fis en écartant le feuillage pour la contempler plus à mon aise, —imprudent que je fus! — elle sortit de son extase, leva la tête et regarda autour d'elle, un peu troublée. Ciel ! qu'elle était belle! Je fus tenté de lui dire : «o divinité céleste, ne vous mirez pas ainsi dans l'eau, de peur que vous ne deveniez éprise de vousmême ! » car partout où je vois une fontaine et une nymphe, je pense involontairement à l'aventure de Narcisse ; mais je n'eus pas la force de prononcer une parole, et je tendis les bras de son côté, tout éperdu et tout tremblant. Elle,

elle se leva d'un air grave, me tourna le dos, et se mit à courir après une troupe de femmes qui allaient devant elle. Je marchai moi-même à sa suite; et vraiment, il me semblait que sur le vert gazon les roses naissaient en foule sous ses pas. Je la suivis jusqu'au moment où elle eut rejoint sa compagnie. Je connaissais toutes ces dames, qui habitaient Ocana ; celle qui causait mon trouble était la seule que je ne connusse pas. Je dis qu'elle causait mon trouble parce que, dès ce premier instant, je sentis au fond de l'âme tout ce que j'y sens aujourd'hui; dès ce premier instant je l'aimai. Ne me demandez pas comment je pouvais aimer déjà une femme que j'avais à peine entrevue ; je n'en sais rien, mais je l'aimais... Je m'informai d'elle à quelques-unes des dames avec qui elle était ; et j'appris avec plaisir que sa naissance répondait à sa beauté. La raison pour laquelle je ne l'avais pas vue jusque là, c'est que son père l'avait élevée à la cour, et ne s'était retiré que depuis peu à Ocana. Je ne vous dirai pas que je lui rendis des soins qui furent bien reçus, car un bonheur perdu n'est

* On sait que le Prado est l'une des promenades de Madrid les plus à la mode. Quant au Parc, nous pensons que celait, du temps de Calderon, uuc çTQtftfettoà* ^i\\k«*\\Va plas aujourd'hui, ou à \aqueUe où aura donné un autre nom.

qu'un malheur plus grand ; mais vous saurez que, touchée enfin de mon attachement, de mes services et de mes prévenances, elle permit que je l'entretinsse une nuit à travers la grille du jardin , où furent seules témoins de ce doux tête-à-tête les étoiles et les fleurs. C'est ainsi que je vécus quelques semaines, le plus fortuné des hommes, jusqu'à ce que la jalousie vint se jeter à la traverse de mon bonheur... Vous vous imaginez sans doute, mon cher, en ro'entendant me plaindre de la jalousie, que c'est moi

qui suis jaloux? Eh bien! non, vous vous trompez, ce n'est pas moi qui éprouve ce sentiment; c'est mol, au contraire, qui le cause. Voici comme. Il y a une dame à Ocana, que j'ai courtisée dans le temps, et que j'ai laissée peu a peu quand j'ai eu connu la beauté dont je vous parle. Cette dame, pour se venger, a été faire ses confidences à l'autre, et même elle lui a montré comme donnés récemment quelques gages de tendresse que je lui avals donnés autrefois. Là-dessus, ma dame, prenant une soudaine jalousie, s'est éloignée de moi , et à tel point qu'elle ne veut pas que je la vole, que je lui parle pour m'excuser. Et maintenant, c'est à vous déjuger si mes soucis peuvent permettre que je goûte encore le repos et le sommeil. J'ai offensé, sans le vouloir, le plus beau des anges ; et n'est-ce pas un vrai malheur d'avoir offensé, même involontairement, l'ange qu'on aime?

LISARDO.

Rassurez-vous, don Félix ; vous prenez la chose beaucoup trop au sérieux, et je vous garantis qu'elle ne tardera pas à s'arranger. Lorsque vous avez prononcé ce mot de jalousie, j'ai eu peur pour vous ; mais puisque c'est vous qui la causez à votre belle, il n'y a pas grand mal, car il est plus facile d'en guérir une autre que de s'en guérir soi-même. Cela surtout est plus facile lorsque ce sentiment n'est point fondé. Que vous dirai-je? je vous porte envie. Je ne sache pas de plaisir plus vif entre les galans et les dames, lorsqu'il y a eu un malentendu, que de faire la paix pour se quereller ou de se quereller pour faire la paix. Ainsi, don Félix, allez, allez voir votre belle. Je vous réponds qu'en cet instant, si vous vous affligez de ce qu'elle s'abuse, elle, malgré sa jalousie, elle désire plus que vous encore d'être désabusée.

Entrent MARCELA et SILVIA. Elles ouvrent une porte qui est couverte d'une tapisserie, et se tiennent entre la tapisserie et la porte.

marcela, bas, à Silvia.

Laisse-moi , Silvia : je vais voir mon frère par cette porte qui donne dans son appartement. Quoiqu'il ignore que je suis sortie ce matin de la maison, en le surprenant ainsi, je l'empêcherai de concevoir aucun soupçon.

silvia, de même.

N'avancez pas, madame.

JOU&NÉK I, 8CÈNB II. fi

HAftCBLA.

Qu'y a-t-il donc t

SILYU.

Il cause avec notre hôte, et vous savet que mon naîtra ne veut pas que tous vous rencontries avec lui.

MARCILA.

Hélas! oui, malheureusement... Eh bien! alors, demeurons ici un moment. Je suis curieuse de savoir ce qu'ils ont à se dire*

lisardo, à don Félix, En attendant qu'il soit l'heure de tous présenter chez votre belle, voulez-vous, selon nos conventions, que je vous conte mes soucis comme vous m'avez conté les vôtres f Écoutes-mot.

HAgCBU.

Ecoutons-le, SUvie.

. ÛLYM.

J'écoute, madame*

U8ABDO,

Après que j'eus échangé mon babit d'étudiant contra celui de soldat, ma plume contre une épée, et les travaux paisibles de l'école de Salamanque contre les travaux bruyans de la campagne de Flandre ; — après que j'eus obtenu une compagnie, sans autres protecteurs que mes services ; la campagne finie, — car cette idée ne me serait point venue auparavant, je demandai un congé et repartis pour l'Espagne. Je voulais solliciter l'booneuf d'une de ces croix qui brillent si noblement sur la poitrine d'un homme d'armes. Tel était le but de mon voyage à Madrid. Là, Sa Majesté, — que le ciel la protège et prolonge ses jours, de sorte qu'elle soit le phénix de notre âge ! — Sa Majesté remit la lecture de mon plaect au temps où elle serait plus tranquille et plus libre, en sa maison de plaisance d'Aranjuez. J'y suivis la cour, et, je l'avoue, plutôt pour mou plaisir que par nécessité; car le roi se sert aujourd'hui de tels ministres qu'avec eux le mérite n'a pas besoin d'appui, parce que chacun d'eux est è tous et à tout. J'arrivai donc à Aranjuez. Vous m'y vîntes visiter à mon hôtellerie. Voyant que j'étais assez mal logé, et qu'il n'y avait pas moyen que je fusse mieux à cause de la fouie de gens qui encombrent la ville à cette époque, vous m'avez pressé de vous accompagner à Qcana. 11 m'était malaisé de refuser une aussi aimable Invitation. Ocana, me disiez-vous, n'est qu'à deux lieues d'Aranjuez, et les joyrs d'audience il vous sera facile d'y aller le matin et d'en revenir le soir. J'ai cédé, j'ai obéi... Votre amitié sait tout cela ; mais

j'avais besoin de ce préambule pour arriver à une nouvelle d'amour plus merveilleuse peut-être que toutes celles que Cervantes a racontées 1 .

' Caftdartp »e atupe Jaaaif foeetston de rappeler d'une matière lUtteuta U «ram deCenrtatet.

HARCELA

Voici que j'entre en Mène. Attention» Silvia.

SILVIA

Je ne perds pis un mot» madame.

DON VEUX

Je suis impatient de vous entendre.

LISARDO.

Un jour donc que je m'étais mis en route avant l'aurore afin d'éviter la chaleur, car le soleil du matin n'est guère supportable en la saison où nous sommes, — arrivé vers un couvent qui touche à la porte d'Ocana, j'aperçus, entre quelques peupliers, une femme. Sa tournure me charma ; je la saluai poliment. Elle, avant que j'eusse fait vingt pas, m'appela par mon nom. Je m'arrêtai, descendis de mon cheval, le donnai à garder à Calabazas, et j'allai vers elle en lui disant : Heureux l'étranger de qui une noble dame sait le noml Elle, aussitôt, s'empressa de se couvrir le visage de sa mante et me répondit à demi-voix : Un cavalier espagnol n'est étranger nulle part eu ce pays. A cela elle ajouta d'autres complimens, et si flatteurs» que je ne les répéterai pas par modestie; car, en vérité, je ne sais comment il y a des

hommes si vains, si présomptueux, si arrogans, qu'ils puissent se vanter d'avoir été recherchés par des femmes.

MARCKLA.

C'est notre aventure qu'il raconte.

SILVIA

Et il n'omet pas un détail, l'homme modeste!

MARCKLA.

Oh ! comment l'empêcher de finir ? je crains qu'il ne donne des renseignemens qui éveillent les soupçons de don Félix.

DON FEUX

Continuez.

LISARDO.

Quand nous eûmes ainsi causé quelque temps, le visage toujours recouvert de sa mante, elle me congédia en me défendant de chercher à savoir qui elle était et de la suivre, me promettant d'ailleurs qu'elle me viendrait parler le jour suivant au même endroit. Six jours de suite j'ai revu, parmi les peupliers, cette femme. A la fin, ennuyé de toutes ses précautions, j'ai résolu de la suivre aujourd'hui quand elle retournerait à Ocana. Mais il ne m'a pas été possible d'effectuer ce dessein. A peine m'a-t-elle eu quitté, qu'elle s'est retournée de mon côté, et que, m'apercevant, elle n'a jamais voulu passer outre au détour de cette rue.

DON FÉLIX

De cette rue, dites-vous ?

LISARDO.

Oui ; et j'imagine qu'elle y demeure, car, dès qu'elle y a été entrée, je l'ai perdue de vue à l'instant.

DON FÉLIX

Vous l'avez donc laissée aller seule?

Oui, sans doute. Elle Ta exigé avec instance» en me disant que ma poursuite mettrait en péril sa vie, son honneur.

DON FÉUZ.

ôilà une étrange femme !

LISABDO.

Bien étrange vraiment!

MÀRCBLA.

Je suis sur les épines.

SILVIA

Ces hommes sont tous d'une indiscrétion

DON FÉLIX

Et vous ne savez pas qui elle est ? Vous ne l'avez pas vue T

LISABDO.

Si fait. Je ne l'aurais pas laissée échapper autrement. C'a été ma condition.

DON FEUX

Achevez donc alors. Dépeignez-la-moi.

LISABDO.

Ah! mon ami, qu'elle est belle!

MARCBLA.

Je tremble, Sylvia.

Entre GELIA avec sa mante.

CXLIA.

Seigneur don Félix, une femme voudrait vous parler en secret.

DON FÉLIX

Gela est aisé.

HARCELA

Grâces à Dieu! elle arrive à propos. Elle est un ange pour moi.

LISARDO.

Ce n'est pas, je vois, le moment que j'achève mon histoire.

DON FÉLIX

Tantôt, si vous voulez. Permettez, pour Dieu ! qu'à cette heure je parle a cette femme. C'est la suivante de ma dame.

LISARDO.

Que je meure si ma prédiction n'est pas près de s'accomplir! Un

tiers vous générait; adieu, à tantôt.

il sort.

DON FEUX

Quel motif t'amène, Celia?

CELIA

Ne vous étonnez pas que je ne sois pas venue p\u* \À\.^LMta&X

bien du courage pour venir ; si ma maîtresse le savait, elle me tuerait assurément.

DOff FLL1X.

Elle est donc bien Irritée contre moi? ,

Impossible qu'une femme le soit davantage contre un homme. — Comme elle m'a envoyée par ici en commission, je n'ai pu m'em~ pécher d'entrer pour vous voir et vous parler un moment.

DON FÉLIX

Et que fait ta belle maîtresse?

CELIA

Hélas! du matin au soir et du soir au matin elle ne fait que se plaindre de votre ingratitude, de votre perfidie.

DON FEUX

Que Dieu m'abandonne si je l'ai jamais offensât l

CBUA.

Que ne vous eipllqutwous avee elle?

DON FÉLIX

Elle refuse de ra'écouter.

CBUA.

Si vous étiez un homme discret et si vous me promettiez de vous taire, je me risquerais à vous conduire on un lieu OÙ vous U trouveriez.

DON FÉLIX

Ah! Gelia, je serai muet comme un marbre» et rien n'égalera ma reconnaissance.

CELIA

Eh bien ! suivez-moi. Si mon mattre sort, Je vous ferai signe et laisserai la porte ouverte. Vous entrerez vite, et je vous introduirai chez elle.

Tu me rends la vie, Gelia.

CELIA

Voici l'heure favorable. Ne tardons plus, sulvez*moi.

DON FÉLIX

Partons, j'ai hâte d'arriver.

CELIA, à part.

Ah! le pauvre innocent!... Et comme il est aisé de conduire un amant chez sa damel

Don Félix et Célia sortent.

MARCELA.

Je respire enfin, Celia. Je l'ai échappé belle.

SILYIA.

Vous ne l'avez pas échappé encore, madame. Ces messieurs M retrouveront et l'histoire s'achèvera.

JOURNÉE I, SCENE III. i§

HARCELA

Non pas ; j'y mettrai ordre auparavant.

SILVIÀ.

De quelle manière ?

HARCELA

En lui écrivant de me garder le secret jusqu'à ce qu'il m'ait vus), et ce ne sera pas plus tard que ce soir.

silvu.

Quoi! vous lui déclareriez qui vous êtes?

Jésus ! Jésus ! que le ciel me gardai

SILVIA

Que ferez-vous donc alors î

HARCELA

Il me vient une idée. — Laura est la dame de mon frère...

SILVU.

Oui, madame.

HARCELA

Laura est mon amie...

SILVU.

Oui, madame.

HARCELA

Laura sait ce que c'est que l'amour; je me confierai à Laura.

SILVU.

Et après?

HARCELA

Après ?... Viens, Silvia ; mon frère pourrait rentrer et nous entendre. — Viens dans ma chambre, que je te communique mon projet. Tu l'approuveras, j'en suis sûre.

Harcela et Silvia sortent.

scène in

Une chambre.

Entrent FABIO et LAURA.

FABIO

Qu'as-tu donc, ma chère fille?... Depuis quelques jours ta ne fais que soupirer et pleurer. D'où te vient ce chagrin?

LAURA

Je l'ignore, seigneur. — Si je connaissais la cause de mon mal, il me serait plus facile d'y remédier; mais j'en vois les effets, sans en connaître la cause... C'est une sorte de mélancolie qui m'est venutf je crois, sans sujet, sans motif.

FABIO

le ne sait que te dire, mon enfant. &o\gn*AftV» \>wà% %vefa««*

t« MAISON À DEUX PORTES.

Je suis obligé de lortir un moment, et je te quitte à regret... Allons, ne sois pts si triste ; autrement j'en mourrai.

Il sort.

LAURA

ciel ! je ne la connais que trep la cause de mon mal : — la jalousie!... C'est elle qui a ainsi attristé ma vie, c'est elle qui m'enlève le repos et le sommeil, elle qui me déchire et me tourmente !... Oh ! si j'avais pu prévoir auparavant quelle était son inconstance, comme j'aurais repoussé ses hommages au lieu de lui donner une aussi haute place dans mon cœur!... Mais, hélas! je ne savais rien alors des choses d'amour; je ne savais pas qu'un amant

qu'on favorise est un amant qui vous oublie.. . Maintenant il en aime une autre, et moi — je meurs!

Entre CE LIA ; elle quille sa mante.

LAURA

CELIA

LAURA

CKLIA.

Madame !

Qu'y a-t-il, Celia?

Vivez, madame, vivei.

Que>je vive, Celia?

le l'ai vu.

Qui? don Félix?

Oui, madame, lui-même.

LAURA

Que tu es folle!... Pourquoi cela ?

CELIA

Parce que nous en étiens convenues ensemble,— que je le verrais.

LAURA

Et qu'a-t-il dit?

CELIA

Vraiment, madame, sans me flatter, je me suis acquittée de mon rôle à merveille. — Écoutez-moi avec toute votre attention. — Mais je n'ai pas besoin de vous le recommander. — Je suis entrée chez lui et lui ai dit que, passant par hasard dans la rue, je n'avais pas voulu passer si près de lui sans le voir. — Alors avec un soupir qui aurait attendri un cœur de bronze, ému et troublé, il s'est informé de vous bien dévotement. Moi, j'ai parlé de votre colère contre lui, en ajoutant que, si vous appreniez que je fusse allé le voir, vous me tueries. Sur ce il s'est plaint de votre sévérité inflexible. Moi, comme si cela fût venu de moi seule, je lui ai demandé pourquoi il ne ve-

nait pas essayer de tous apaiser. Il m'a répondu qu'il n'osait pas» que tous refusiez de l'entendre. Moi, je lui ai répliqué qu'il n'arail qu'à Tenir, et que je l'introduirais auprès de tous à met risques et périls, sous la condition toutefois qu'il ne dirait jamais que je lui eusse rendu ce service. Il m'a promis le secret, le plus profond secret; je l'ai emmené avec moi, et il est là qui attend, en face de la porte, le signal. Puisque le seigneur votre père est parti, je l'appelle.

LAURA

Que tu es folle, Celia!

Cela tort.

LAURA

Après tout, je suis curieuse de voir de quelle manière il s'excusera. La femme qui se montre le plus irritée est, dans le fond du cœur, toujours disposée au pardon. Et si don Félix ne m'abuse pas comme je veux, je l'aiderai moi-même à m'abuser.

Entrent DON FÉLIX et CELIA.

celia, bcu, à don Félix.

Le seigneur Fabio, mon maître, est sorti. — C'est le meilleur moment pour parler à ma maltresse.

don Félix, de même.

Je te dois la vie et le bonheur.

celia, de même.

Il ne faut pas que vous ayez l'air d'avoir été introduit ici par moi. Au contraire, il faut que tous paraissiez être entré malgré moi. [Haut.) Qu'est ceci, seigneur don Félix?... Quoi! malgré mes instances et mes prières...

Modère-toi, Celia.

CKLIA.

Vous n'tvex pas craint de pénétrer...

DON FEUX

De grâce, Celia !

CELIA

Jusqu'ici. — Oh! quelle audace !

LAURA

D'où Tient donc tout ce bruit?

CELIA

Ce bruit, madame, Tient de ce que le seigneur don Félix a pénétré jusqu'ici sans considérer que si par hasard le seigneur Fabio rentrait...

LAURA, à don Félix.

Quoi! c'est tous?

DON FEUX

Oui, madame.

LAURA

Voilà, seigneur cavalier, une audace étonnante* Comment! tous

CEUA.

LAURA

CEUA.

CEUA.

oaei entrer de la sorte dans ma maison, dans mon appartement T

DON PEUX

Hélas ! madame, celui qui désire mourir ne craint plus rien. Et si ma mort pouvait me venger de vos mépris, je voudrais mourir à vos yeux pour être heureux du moins par ma mort.

LAURA

Celiat

Que vousplatt-il?

La faute en est à toi.

A moi» madame I

Si tu avais fermé la porte...

Je l'ai fermée» madame.

DON FÉLIX

Oui» madame, ce n'est point Celia que vous devei quereller; elle n'a aucun reproche à se faire ; elle ne m'a point aidé à vous voir. C'est moi seul qui suis coupable, ainsi c'est moi seul que vous devez punir... Mais non; vous la grondes parce que vous êtes injuste par goût e t par habitude, et que vous ne tenez pas à être plus équitable envers elle qu'envers moi.

LAURA

En effet, vous avei raison ; je suis naturellement et par plaisir d'une injustice sans égale. Car vous n'avez pas écrit à Nice, n'est-ce pas? car vous n'avez pas été chez elle, n'est-ce pas encore? car elle, de son coté, elle n'a pas été chez vous, n'est-il pas vrai? — Oh! oui, je suis la plus injuste des femmes, et vous, le plus innocent des hommes!... Oui, je suis inconstante, légère, volage.

Mais si je suis volage, légère, inconstante, pourquoi me cherchez-vous ? que me voulez-vous ?

DON FÉLIX

Je veux seulement vous persuader que vous vous trompez, que vous avez conçu à tort de la jalousie.

LAURA

Moi de U jalousie* don Félix?

DON FÉLIX

Oui, Laura, et...

Qui vous a dit que j'eusse de la jalousie?

DON FEUX

Votre conduite envers moi.

LAURA

Ma conduite envers vous?

JOURNËK I, 8CENK III. 19

DON FÉLIX

Eh! oui, Laura.

LAURA

Gomment cela ?

DON FÉLIX

Voici comment : Ou vous avez de la jalousie, ou non. Si c'est non, pourquoi, Laura, feignez-vous une colère que vous ne ressente! pas? Si c'est oui, pourquoi ne voulez-vous pas que je m'explique, puisque aucune personne jalouse ne se refuse à une explication? Ainsi, soit pour que je m'excuse, soit pour vous satisfaire, si vous avex de la jalousie, daignez m f entendre, ou me parler, si vous n'en avez pas.

LAURA

Vous n'auriez pas trop mal raisonné, don Félix, si, de ce qu'une femme est mécontente, il s'ensuivait nécessairement qu'elle est jalouse ; mais si l'un n'entraîne pas l'autre, car je puis avoir du mécontentement sans avoir de la jalousie, alors je n'ai pas à vous entendre, et vous, vous n'avez pas à me parler.

non félix.

Eh bien ! vive Dieu ! ou mécontente ou jalouse, il faudra que vous n'écoutiez avant que je prenne congé de vous.

LAORA.

Vous en irez-vous après, si je vous écoute?

DON FÉLIX

Oui, je m'en irai.

LAURA

Eh bien ! parlez, et ensuite aliez-vons-en.

DON FÉLIX

Je n'essaierai point, Laura, de nier que j'aie aimé Nice...

LAURA

Arrêtez, de grâce. Si vous n'avez pas autre chose à me dire, ce n'est pas la peine de continuer. Je m attendais à mille protestations courtoises, vraies ou fausses, car il est des chagrins qui se plaisent à être consolés même par le mensonge ; je m'attendais à mille assurances d'une fidélité sans borne*, d'un attachement absolu, exclusif, inaltérable, et vous me jetez au visage que vous avez aimé Nice! Vous ne sentez donc pas qu'en croyant m'apaiser, vous m'offensez encore?

DON FEUX

Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé finir?

Comment! vous pensez pouvoir voua excuser?

DON FÉLIX

Oui, sans doute.

laura, à part.

Que l'amour le permette I

LAURA

Qu'avei-vous à «jouter encore?

cblia, criant.

Monseigneur U« monseigneur 1... le voici qui arrive l

laura, à don Félix.

Aliei-voua-eo par la porte de cette chambre qui a une issue sui Unie.

DON FÉLIX

Je pars; mais comment nous quittons-nous Y

LAURA

Comme vous voudrei.

DON PEUX

Sans colère de votre part?

LAURA

Revenei me voir cette nuit ; je désire vous voir pour causer de Niée avec vous.

DON FILIX.

Ah 1 Laura» combien vous vous abuseï 1

LAURA

Ah! combien vous m'affligez, don Félix t

SCÈNE I

Une chambre.

Entrent d'un côté LAURA et CE LIA et, de l'autre, MARCELA avec sa mante

etl'écuyer H ERRERA.

LAURA

Sois la bienvenue, Marcela.

HARCELA

Que je mis heureuse de te trouver chef toi, ma chère !

LAURA

C'est moi au contraire qui le suis, puisque je reçois ta visite.

HARCELA

Loin de là) quand tu sauras de quoi il s'agit, tu ne seras pas, je crois, trop contente.

LAURA

Je ne serai pas contente, au moins, que je ne sache ce qui t'amène. — Approche des sièges, Gelia. Nous serons mieux ici, plus tranquilles que dans la salle de réception.

VËBMXtLAé

A quelle heure faudra-t*il revenir chercher madame?

MAtClLA.

A la nuit tombante, Herrera ; ce fera assez tôt.

HBARBBA.

Le Serein est bien dangereux à cette heure-là. Mais, n'importe.*, puisque voue le voulez ••

Il tort.

MABXELA.

Tu ea mon amie» belle Laura, et, de plue, tu es noble et spirituelle, le ue puii me confier mieux qu'à une femme qui a de l'amitié pour moi» et, en outre, de la noblesse et de L'esprit.

LAURA

Voilà des précautions oratoires bien extraordinaires. Tu excites ma curiosité I...

harcela.

8omtnes*nous seules*

LAURA

Oui* Laisse-nous un moment, Celia.

Celii peut rester* le demandais si personne...

LACRA.

Non, H n'y a personne près d'Iet. Commence, de grâce.

MArCrXA.

Écoute-moi, Lattre, arec attention. — Mon frère, don Félii, a amené ces Jours-ci k la maison un noble cavalier dont il est l'ami depuis longtemps, et qu'il a retrouvé récemment à Aranjuet. Il est probable que mon frère se sera promptement repenti d'avoir offert cette hospitalité dont il n'avait pas prévu les lnconvénlens; car, à peine arrivé avec son hôte, il eiige que Je leur cède à tous deux mon appartement, et que, retirée au fond de la maison, Je

vive là de telle sorte que son ami ignoré â Jatnais ma présence et même que j'existe. Sans doute fnott frère a cru parer ainsi aui bavardages d'Ocana, où l'on le blâmerait d'avoir logé chez lui un hôte aussi jeune quand il a une sœur à marier. .. Je ne dois pae oublier de te dire que la porte qui communique de son appartement actuel au mien, mon frère a eu la soin de la faire recouvrir d'une tapisserie, en guise de portière, afin que son ami ne vienne pas à soupçonner que la maison a ou autre logement. Mais en voilà assez sur don Félix, qui s'imagine empêcher ainsi que son ami me voie et me parle; eu voilà assez sur son ami, qui mange et dort à la maison sans se douter qu'une femme y habite; venons à moi. Toutes ces précautions que prend mon frère m'ont offensée, irritée ; il n'y a rien qui excite la femme la plus soumise et la plus résignée comme le manque de confiance; cela même a causé souvent plus d'une imprudence fatale à l'honneur. Ainsi, quand on veut absolument ou-

blier une chose, le tourment qu'on se donne pour l'oublier vous lt rappelle ; ainsi, quand on cherche à s'endormir, bon gré mal gré, les efforts qu'on fait pour s'endormir chassent plus loin le sommeil; ainsi, quand on trouve dans un livre quelques lignes effacées, ptr cela seul qu'elles sont effacées, on est d'autant plus curieux de les lire. De même cette précaution de mon frère, Laura, a éveillé en moi un vif désir de voir si notre hôte était aussi distingué d'esprit que de figure, ce à quoi je n'aurais pas songé peut-être sans la défense de mon frère. Les hommes ont pour eux les majorats ; nous, la curiosité de la première femme a été notre partage. Donc, afin de pouvoir lui parler plus à mon aise sans qu'il sût qui lui parlait, un matin, de bonne heure, je suis sortie et

je me suis rendue, en compagnie de Silvia, vers ce bouquet de peupliers qui est sur la route d'Aranjuei, près du couvent. Il devait passer parlé. Il est venu en effet, je l'ai appelé, et nous avons causé ensemble. Depuis, nous nous sommes revus là deux ou trois fois... Tu t'imagines d'après cela, Laura, que j'ai quelque secret penchant pour ce noble cavalier ; cela est possible, mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète ; ce qui m'inquiète, le voici. Ce matin, tandis que je me tenais entre la porte et la tapisserie dont je te parlais tout-à-l'heure, j'ai entendu que notre hôte racontait en détail à mon frère notre aventure. Heureusement que Celia, —je puis le dire devant elle, — est venue les ' interrompre. Mais je n'en suis pas quitte pour ce premier péril. Notre hôte peut d'un moment à l'autre achever sa confidence, et mon frère, à qui il a déjà dit mes craintes d'être reconnue et ma disparition subite près de la maison, et à qui il a promis de me dépeindre, pourrait aisément me deviner. C'est pourquoi, Laura, il est essentiel, tu le vois, que je parle à ce jeune homme, afin de prévenir une indiscrétion qui me perdrait. A cet effet, je lui ai dépêché Silvia avec un billet de moi, où je lui dis qu'il me vienne voir dans cette maison, où je demeure.

LAURA

Tu agis un peu légèrement avec moi, ce me semble.

HARCELA

Pardonne-le-moi, je t'en prie, ma bonne Laura.

LAURA

Non, vraiment, cela n'est pas bien ; tu abuses un peu des droits de l'amitié. Avant d'écrire à ce jeune homme pour lui don-

ner rendezvous ici, tu aurais dû réfléchir que cela compromet ma renommée.

MARCELA.

J'ai bien réfléchi à tout, et je t'assure que tu n'as rien à craindre. Ce n'est pas moi qui aurais voulu t'exposer à rien de fâcheux, même pour mon amour, même pour mon honneur.

LAURA

Cependant ce jeune homme, en venant ici...

Je te comprends; écoute. Ta maison a deux portes; j'ai recommandé à Silvia de l'amener par la porte qui donne sur l'autre rue. De cette façon, ce jeune homme, en venant ici, lui qui est étranger à Ocana, ne saura pas qu'il Tient dans ta maison, et ainsi tu ne risques rien.

LAURA

Je risque qu'il prenne des informations, qu'il soit instruit demain de ce qu'il ignore aujourd'hui, et qu'il ne pense que c'est moi qu'il aura vue.

HARCELA

Sois tranquille, je me suis vêtue exprès ; j'ôterai ma mante et je recevrai sa visite comme si j'étais dans ma maison.

LAURA

Fort bien. Mais mon père... s'il rentrait et qu'il rencontrât ici un homme ?•••

HARCELA

Eh ! mon Dieu! Laura, il n'est pas sûr que ton père rentre de sitôt; et s'il rencontre ici un homme causant avec moi... Allons, Laura, ma bonne Laura, je t'en prie, rends-moi cet éminent service ; je l'attends de ton amitié.

laura, à part.

Il m'est impossible de lui dire l'inconvénient que je redoute le plus; c'est que don Félix n'arrive, ne les surprenne l'un et l'autre, et qu'il ne pense que je favorise une liaison entre sa sœur et son ami*

Entre GELIA avec sa manie.

silvia, à Morcela.

J'ai parcouru vingt fois Ocana en tous sens avant de pouvoir le trouver.

Et à la fin tu l'as trouvé?

SILVIA

Oui, madame. Je lui ai remis votre billet ; il l'a lu rapidement, a marché derrière moi, et il fait sentinelle en ce moment à la porte que vous m'avei dite.

HARCELA

Tu vois, Laura, il n'y a plus moyen de t'en défendre*

LAURA

Je te sers à contre-cœur.

HARCELA

Ote-moi, Celia, cette mante; et toi, Silvia, va le chercher. (Silviu ort.) Pour toi, Laura, je n'ose pas te prier de demeurer.

LAURA

Non, Marcela; de toute façon j'aime mieux te laisser seule. Te i. a

voilà mal tresse de ma maison; je te la recommande, (il part.) On est obligé d'en passer par bien des choses qui déplaisent quand on a une folle pour amie.

Elle rtrt if M Celia.

' Entre S1LVIA, conduisant LISARDO.

SILVIA

Vous êtes ici, seigneur, dans la maison de la dame voilée... que vous yoyei maintenant le visage découvert.

LISARDO.

Quel bonheur est le mien !

MARCKLA.

Vous étiez, seigneur cavalier, bien éloigné de croire que mon caprice ou mon inquiétude vous irait chercher.

LISARDO.

J'avoue, madame, que je n'espérais guère une si haute fortune et mes vœux n'eussent osé y prétendre. Le bonheur et le manque de confiance se rencontrent quelquefois par hasard réunis.

HARCELA

Ne vous flattez pas trop encore, seigneur cavalier.

LISARDO.

Il est vrai, madame, que je ne puis me réjouir jusqu'à ce que tons daigniez m'apprendre le motif...

HARCELA

Quoiqu'il n'eût pas été impossible, seigneur cavalier, que je vous eusse engagé aujourd'hui à venir me trouver chez moi Seulement pour avoir le plaisir de causer avec vous, cependant, je vous le confesse, je n'aurais pas pris cette licence si je n'avais eu à me plaindre de vous à vous-même Sans retard.

LISARDO.

Voua* madame, vous avez à voua plaindre de moi?

MARCELA.

Oui, et sur un sujet important*

LISARDO.

Sur un sujet important, madame? Vous me causez une surprise...

MARCELA*

Qui va cesser dam un moment*

Veuillez vous expliquer, madame. Si je suis coupable envers vous, instruisez-^noi de ma faute, afin que je n'y retombe plus...

Je serais désolé de vous offenser de nouveau en quoi que ce fût, bien que, certes, mon intention n'y soit pour rien.

HARCELA

N'avez-Yous pas ce matin commencé de raconter notre aventure à quelqu'un?... à un cavalier de cette ville, que l'on nomme don Félix?... et n'avez-vous pas été empêché d'achever votre récit par l'arrivée d'une suivante?

LISARDO.

MARCELA.

LISARDO.

Je vous entends, madame.

HARCELA

Cela est-il vrai?

Parfaitement vrai.

Et... que dites-vous ?

LISARDO.

Je dis, madame, que je ne chercherai pas à m'excuser, quoique cela me fût facile; car, madame, auprès d'une femme qui est si bien au fait de ce qui me concerne dans un pays où je suis étranger, d'une femme qui se cache à ce point d'un homme avec lequel je suis ami, — d'une femme qui tient dans la maison de cet homme une suivante qui lui rapporte mes discours, — je n'ai plus qu'à me taire et à me retirer ; car, madame, avant d'être votre galant, j'étais l'ami de don Félix. Souffrez que je m'éloigne.

MARCELA.

Un moment, s'il vous plaît, de grâce.

LISARDO.

J'obéis, madame. (A part.) Maudit soit l'homme qui trahit l'amitié t

MARCELA.

Je m'aperçois, seigneur cavalier, qu'aux détails que je vous donne vous soupçonnez que je suis la dame de don Félix. Eh bien ! vous êtes dans l'erreur. Vous me croirez, si vous croyez à quelque chose : non seulement je ne suis pas, mais il est impossible que je sois jamais sa dame.

LISARDO.

Alors, madame, qui vous aurait appris mon nom? qui vous aurait si bien mise au courant de mes affaires? Par qui ave*- vous su si bien à point ce que nous avons dit dans sa chambre nous deux?

MARCELA.

Pour lever tous vos doutes, qu'il suffise de vous répondre que je suis l'amie d'une noble et belle dame qu'il aime. Tout-ài'beure elle m'a parlé de lui, et de vous par occasion, et m'a fait part de ce qu'elle tenait de don Félix. Car, bien que votre ami soit un digne cavalier, vous savez qu'il n'y a de secret bien gardé que le secret qu'on ne sait pas... — Et maintenant je vous prie de ne pas lui achever votre histoire ; qu'il n'ait pas de vous sur mon compte de nouveaux renseignemens ; qu'il ignore que nous nous sommes vus et que vous connaissez ma maison.— Car, s'il faut vous le

dire, la moindre indiscrétion de votre part expose mon honneur, ou, tout au moins, ma vie,

LISARDO.

Tous mes doutes sont dissipés, madame, soyez-en certaine; mais

il me tient une autre crainte qui me tourmente plus encore. Car enfin, si vous n'été* pu...

Entre GELIA.

celia, bas, à Harcela.

Madame?

harcela, bas, à Célia.

Qu'y a-t-il, Celia?

célia, de même.

C'est mon mattre qui arrive par le corridor.

MABCELA, de même.

11 ne me manquait plus que cela 1 Pourra- t-on sortir?

celia, de même.

Non, madame ; mon maître vient par la même porte par laquelle ce cavalier est entré, et il ne convient pas qu'il soit instruit que nous avons à la maison une autre porte. — Le voici qui entre.

harcela, à Lisardo.

Vous devinez, seigneur cavalier?...

lisardo.

Oui, madame; que ferai-jc?

celia.

Il faut que vous vous cachiez dans cette chambre*

MARCELA.

Vite, vite ! car si l'on vous voyait...

LISARDO.

Vive Dieu ! je suis perdu.

Il m cache dans une pièce voisine.

Entre LAURA.

harcela, à part. Que de reproches elle a droit de me faire !

LAURA

Tu vois, Marcela, tu m'as mise dans une jolie position!

HARCELA

Qui aurait pu prévoir que ton père serait sitôt de retour?

Entre FABIO.

FABIO

Qu'est ceci, Celia? Depuis quand a-t-on pris l'habitude de laisser celte porte ouverte?

LAURA

C'est que, seigneur, Marcela est venue me voir; et comme cette porte est près d'une maison où elle était, j'ai commandé qu'on l'ouvrît. Vous l'eussiez trouvée fermée autrement. — Voici mon amie.

FABIO

Pardonnez, belle Marcela ; comme il est déjà nuit, je ne vous voyais pas. — Apporte-nous de la lumière, Celia.

CELIA

J'y cours, monseigneur.

Elle tort

laura, à part.

Tout mon cœur est troublé !

fabio, à Harcela.

Quel heureux motif a valu aujourd'hui à ma fille votre visite?

MARCEL A

J'ai entendu parler de la tristesse de Laura, et je me suis empressée de venir la voir, afin d'essayer d'adoucir sa peine.

LAURA

De quoi je lui suis bien obligée, certainement, car on reçoit quelquefois des visites dont on se serait fort bien passé.

fabio, à Laura.

Allons, tu vas mieux, ce me semnle. (il Marcela.) C'est à vous, madame, qu'elle le doit. — {Appelant.) Holà, des flambeaux l

Entre CELIA.

CELIA

Les voici, monseigneur.

Elle pose les flambeaux sur un boflet.

Entre HËRRERA.

herrera, à Harcela.

11 est huit heures et demie, madame, l'heure de nous retirer à la maison. Vous m'avex commandé de vous venir chercher à la nuit tombante.

harcela, bas y à Laura.

11 me peine, ma chère, de te laisser au milieu de ces ennuis.

laura, bat, à Marcela.

Je reste pour payer la faute d' autrui.

marcela, de même.

J'espère que cela finira heureusement.

laura, de mime.

Je le souhaite.

HERRERA

Eh bien! madame, vous m'avez commandé de venir vous chercher à la nuit tombante.

FABIO

Permettez, madame, que je vous accompagne.

HARCELA

11 est inutile, seigneur, que vous vous dérangiez. Restez avec Dieu.

laura, bat, à Harcela.

Il vaut mieux que tu laisses aller mon père avec toi, pour que ce ctvalier puisse sortir.

10 MAISON A PKUX POHTEft.

MARCSU.

Kn vérité, seigneur, je crains que cela ne vou» gène, et je n'ose accepter YOlrt offre.

vabio.

Nullement, madame ; je tiens à aller avee vous.

HARCELA

Puisque vous voulei absolument m'aeeorder cet honneur, il serait peu gracieux à moi de me refuser à une telle courtoisie.

PABIO.

Veuillez me donner votre main.

MARCELA.

Vous êtes trop galant. Volontiers.

fioriept Fftbio, VarceU, Herrert et SiWia.

LACRA.

Ah! Celia, dis-moi t dis-moi, y a-t-il une situation plus cruelle que la mienne?,,. Personne ne croirait que l'homme que je tiens ici renfermé m'est inconnu. Et lui , s'il me voit, ne pensera-t-il pas qu'il a été trompé, et que Marcela n'est pas la maîtresse de la maison ?

CELIA

11 est facile de parer à tout cela, grâces à l'absence de mon maître. Retirez-vous un moment. Je ferai sortir de là ce cavalier, et il ne s'en ira pas détrompé, puisqu'il s'en ira sans voir ni vous ni Marcela.

LAURA

Tu as raison, je te laisse; ouvre-lui au plus tôt, — Mais non, il me semble que j'ai entendu du bruit dans la salle voisine.

CELIA

Autre embarras!

Ah ! Laura !

Enlre DON FEUX

DON FÉLIX

LAURA

Quoi ! vous !. .. Déjà ! don Félix !

DON FÉLIX

Oui, Laura. A peine le jour a-t-il commencé à disparaître, que j'ai accouru me poster dans votre rue. Un vif désir rend impatient, j'ai vu ma sœur sortir d'ici accompagnée de votre père, et je me suis enhardi a entrer; car notre raccommodement m'inspire tant de joie, que je n'ai pas voulu tarder un moment à vous voir radoucie à mon égard.

LAURA

Vous avez eu tord don Félix. A peine m'avez-vous délivrée d'un chagrin, que vous m'en donnez un autre, (il part.) Je ne sais que lui dire, et n'ai pas la forée de parler. {Haut.) Pourquoi avez-vous pénétré ici imprudemment, saps considérer que d'un moment à l'autre mon père peut .'entrer?

JOURNÉE II. SCÈN8 U 9ft

DON FÉLIX

J'ai voulu seulement vous dire, Laure, qut j'attends dans la rue qu'il soit l'heure de vous parler, pour qu'après voua ne me disiez pss que je viens d'une autre maison lorsque je viens vous voir. Ainsi je retourne à mon poste.

LAURA

Oui, retournez-y, et au plus tdt. Quand mon père sera rentré et rotiré dans son appartement, nous pourront causer à notre aise. Je suis troublée,,. Ja crois qu'il soupçonne notre amour... Tous ces jours-ci il n'a fait qu'aller et venir, et même tout-à-1'heure il a pris la clef de cette porte. {À part.) U fallait bien mentir pour assurer la sortie de ce cavalier qui est la.

don réux.

AOn de dissiper vos craintes, je m'en vais.— Je serai dans la rue.

FABio, du dehon.

Holà 1 qu'on m'éclaire! *

làuiu.

Ciel ! voici mon père !

LIA

Oui, madame, c'est lui !

Gelta prend un flambotu et tort. DON F^UX.

Eh bien! Laura?

ladra.

Quand je vous le disais 1

DON FÉLIX

Puisque votre père a pris la clef de cette porte, je n'ai plus par où sortir. Ainsi je vais me cacher dans cette pièce.

li ouvre la porto i)e la p»ôc« voitine où cs(Lisarilo. Laura l'empêche d'y cnlror.

LAURA

Non I n'entres pas par là, don Félix.

DON FÉLIX

Pourquoi?

LAURA

Parce que mon père passe toujours une partie de la nuit à écrire dans cette chambre.

don feux.

Vive Dieu ! cela n'est pas. Vous avez un autre motif pour m'empécher d'entrer ; et ce motif, je le sais. J'ai vu le, là -dedans, en entr'ouvrant la porte, à travers l'obscurité, — un homme !

LAURA

Vous vqus trompez, don Félix.

DON FÉLIX

J'en suis cartain, fmjoUme ; il y a là un homme et cet homme, je veux le voir.

Eu vérité, tous êtes dans l'erreur.

DON FÉLIX

Laissez-moi voir alors.

LAURA

De grâce, don Félix, voici mon père qui entre.

don fblix, à part.

Malheureux que je suis ! quelle horrible position ! Si je fais du bruit, j'apprends à Fabio son outrage; si je me tais, je souffre le mien.

Entre FABIO.

FABIO

Vous ici, don Félix, à cette heure?

laura, bas, à don Félix.

Songez, pour Dieu ! à votre conduite. Vous êtes cavalier, ménagez l'honneur d'une femme.

don félix, bas, à Laura.

Vous me connaissez et n'avez rien à craindre. {Haut.) Je venais chercher ma sœur. On m'a dit qu'elle était chez vous. m

FABIO

Je Yiens de la laisser à sa porte. Je lui ai servi d'écuyer.

LAURA

C'est, mon père, ce que je répondais au seigneur don Félix.

DON FÉLIX

Dieu vous garde, seigneur, pour l'insigne honneur que vous avez fait à ma sœurl

FABIO

J'ai été moi-même trop honoré... Elle vous attend chez vous.

DON FÉLIX

Je vais la rejoindre. [A part.) Je ne sais que résoudre... Rester ici, sottise; me retirer en y laissant un homme, folie; troubler la maison pour cet homme, indignité ; l'attendre dans la rue, impossible ; il a deux portes, et je suis seul. Oh ! que n'ai-je amené avec moi Lisardo, ce véritable ami !... Mais j'ai un moyen de tout savoir. {Haut.) Demeurez avec Dieu !

FABIO

Qu'il vous protège également 1

LAURA

Je lui adresse le même souhait.

don félix, à part.

Vive Dieu t nous verrons aujourd'hui s'il est vrai que la fortune

aide à l'audace.

H sort précipitamment.

FABIO

Celia, éclaire vite à don Félix.

JOUBNËE II , SCENE I. tt

CILIA.

Il est déjà bien loin»

Hle fort après avoir prit an flamtxta.

fabio, prenant Vautre flambeau.

Viens avec moi, Laura; j'ti à te parler seul à seul.

laura, à paru Ciel! qu'a-t-il donc à me dire? Comment tout cela finira-t-il? FABio, faisant mine éC aller vers la chambre où est Lisante. Viens par ici.

laura, à part.

Jésus! Jésus!

fabio, allant d'un autre côté.

Non, allons par là, plutôt.

LAURA

mon Dieu!... je suis sauvée... au moins pour le moment.

Fabio et Laura sortent.

Entre CELIA, un flambeau à la main.

CBLIA.

Don Félix a dispara en un moment, sans attendre que je descendisse pour lui éclairer. Je devine son intention. Il veut se trouver le plus tôt possible à la porte de l'autre rue. Biais avant qu'il y soit, ce cavalier sera parti. 11 n'y a pas à balancer. Mon maître est

dans .«•a chambre avec madame... {Ouvrant la porte.) Eh ! cavalier ! set' gneur cavalier !

Entre LISARDO.

LISARDO.

Eh bien ?

CELIA

Vous nous avez causé ici bien de l'embarras.

LISARDO.

Je sais ce que. je vous dois. Quoique je n'aie pas cntemlu (out fort clairement, parce que les voix m'arrivaient affaiblies, j'ai cependant compris que la maison était fort agitée.

CELIA

Allons, partons.

Partons.

CELIA, à part.

Qu'il sorte une fois de la maison, et après, qu'on se batte, qu'on

s'égorge dans la rue, j'en suis d'avance consolée.

Elle éteint le flambeau. — Sortent Lisardo et Crlia. Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX 1

Avant qu'elle ne fût descendue pour m'éclairer, j'ai pu me cacher

1 Comme il n'est pas possible que don Félix entre par la porte de la chambre où Li-

dans un recoin de l'escalier, enveloppé de mon manteau. Que ce temps m'a paru long! chaque minute était un siècle !.. . On n'aura pas eu le loisir de renvoyer cet homme, et je doute qu'on s'y hasarde en pensant que je suis dans la rue... Feignons que je suis un valet de la maison, que je suis au fait de l'aventure : amenons-le avec moi jusqu'à la rue» et là... que ma fureur et ma jalousie!... {Il M'approche de la porte de la chambre où était Litardo.) C'est bien là la porte de la chambre où il était... Pourquoi donc l'a-t-on ouverte?... (Appelante demi-voix.) Holà! seigneur cavalier, suivezmoi; n'ayez pas peur. (A pari.) Il ne répond pas. {Appelant,) Seigneur cavalier!... {Avec colère*) Vous ne voulez pas répondre!... Vive Dieu ! vous m'obligez par votre silence à vous aller chercher !

Il entre dans la pièce voisine.

Entre MURA avec un flambean.

LAURA

J'ai eu bien peur... Heureusement que ee n'était rien. Je croyais que mon père m'allait interroger sur la présence de don Félix; et c'était pour me dire qu'il partait demain malin pour lu campagne... pour affaires.— Mais qu'est devenue Celia?.,, Où es-tu donc Celia?... Us sont tous partis et m'ont laissée seule dans mon danger... Personne ne paratt... Hélas! que faire?... Don Félix doit être dans la rue tandis que ce cavalier est caché là. N'im-

porte» il faut qu'il parte; il le faut avant tout. Je suis celle que je suis. {Elle M'approche de la porte.) Çà, cavalier, il est temps que vous parliez. Ne soyez pas étonné de me voir...

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX

Ah! comment puis-je ne pas être étonné de vous voir, Laura?

LAURA

Qu'entends je ?

C'est moi.

Don Félix!

Lui-même.

ciel |

DON FÉLIX

la plus légère des femmes, la plus perfide, la plus fausse!

sanlo elail caché, ni par la porte de l'appartement où Fabio et Laura viennent d'entrer, il faut nécessairement qu'il entre par une troisième porte, par où sont sortis Lisardo et Celia; il faut, de plus, qu'il n'entre qu'un moment après Içur sortie, parce que , sans cela, fl les aurait rtilMioatrés, Celta faute contre la lai du théâtre, qui ne vent pas que la scène reste vide, se retrouve fréquemment dans les dramalistes français qui appartiens MBU la prensiàre «aillé éê éjweptième siècle, •• ■ • tiaepter le grand Corneille.

DON FÉLIX LAURA

DON FÉLIX

LAURA

Qu'est-ce que cela signifie ?

DON F^UX

Cela signifie qu'il y a un homme à cette heure que tous avez abusé long-temps, et qui est complètement désabusé... Cela signifie que cet homme renonce à tous pour jamais.

LAURA

Je me meurs !

Adieu.

Don Félix !

Adieu.

non félix.

LAURA

DON FÉLIX

II marche dans la chambre, eHe le suit.

LAURA

Mon bien! ma viel mon Seigneur!

don Fétil.

Mon mal, ma perte et ma honte, que me voulez-vous?

LAURA

Je toux ne tous aimer plus 1 .

DON FÉLIX

Et moi, je tous crois, parce que tous le dites ; car ce que vous dites, je dois le croire. Car tous n'avez pas caché an homme là, dans cette chambre, n'est-il pas vrai? Et tous ne m'avez pas affirmé que la porte de ce côté était fermée? Et tout-à-l'heure tous n'avez point parlé à moi en pensant parler a cet homme!... Oui, je tous crois, bien que je l'aie tu de mes yeux... Mais non, je n'ai rien tu... Malheur à moi d'être plus clairvoyant pour votre honneur que vousmême 1... Adieu, Laura! adieu, Laural

LAURA

Un moment, de grâce, arrêtez!... Avant de partir, écoutez-moi.

1 Mi mal, mi muer te, mi ofensa,

Que me quieres ! «- Que te quiero ?

Tequierono mas...

Il y a ici un jeu de mois sur le mol querer, qui signifie en même temps, en espagnol, aimer cl vouloir. La double signification de ee verbe a inspire* a* peèle YlHtgaa le dénouement d'une petite pièce de vers pleine de charme que connaissent toutes les personnes qui se sont occupées de littérature espagnole. Le poète raconte qu'il a vu un oiseau se plaindre de ce qu'an laboureur avait dérobé le nid où ("oiseau avait laissé sa compagne. Il suivait le laboureur en voltigeant de branche en brandie, et H semblait

lui dire :

- Dame, rustico fiero, Mi duloe eampania. • J que le respondia £1 rustico : « No quiero. »

• Rends-moi, homme cruel, ma compagne chérie. « El cet homaae ki rifprujéiH' • • Je ne veux pat (ou je n'aime pas). »

DON FÉLIX

Quoi ! prétendriez-vous voui excuser ?

Oui, je le prétends.

DON FÉLIX

J'ai donc mal vu, moi?

LACHA.

Qu'avez-vous vu ?

DON FÉLIX

Un homme qui était là dans votre chambre.

Entre GEL1A.

LAURA

C'était peut-être quelque domestique.

ce lia, an voir don Félix.

Il est dans la rue, madame t

DON FÉLIX

Eh bien !... c'était peut-être quelque domestique?

CKLIA.

Comment t le seigneur don Félix encore ici !

LAURA

Hélas! toutes les apparences m'accusent... Il faut que j'aie bien du malheur, puisque je suis innocente.

DON FÉLIX

Sans doute, c'est moi qui suis coupable!

LAURA

Je vous estime et je vous aime tant, don Félix, malgré votre sévérité, que je ne vous dirai pas ce qui m'absout, de peur de vous affliger...

DON FÉLIX

Voilà une merveilleuse délicatesse!... C'est ainsi qu'on se défend quand on n'a rien à répondre. Enfin, Laura, adieu.

LAURA

Considérez, je vous prie...

' DON FEUX

Lâchez-moi !

LAURA

Vous ne vous en irez pas ainsi, don Félix.

DON FÉLIX

Vive Dieu! si vous me retenez, je pousse un cri tel que je réveille votre père et que je lui dis qui vous êtes.

LAURA

Don Félix, votre langage est bien cruel.

DON FÉLIX

Ne m'obligez pas à perdre le respect que je dois à votre beauté :

It jalousie tue le respect. — Adieu !

Il tort.

LAURA

Arrête-le, Celia.

CKUA.

Je m'en garderais bien.

LAURA

Je le retrouverai et je lui parlerai. Ah ! Marcela , que de tourmens tu me causes!

Lanra el Celia sortent.

SCÈNE n

Une chambre dans la maison de don Félix.

Entrent LISARDO et CALABAZAS.

LISARDO.

Quelle journée !

CALABASAS.

Qu'avez-vous done, seigneur?... D'où et comment venez-* ous à cette heure ?

LISARDO.

Je n'en sais rien.

. CALABAZAS.

Après être sorti sans moi, — ce qui ne s'est jamais vu avec un laquais homme de bien, — tous rentrez à la maison comme un foudre au moment où le jour va paraître, et, par-dessus le marché, pale, grondeur et furieux.

LISARDO.

.Ne m'assomme point, de grâce, et surtout ne t'avise pas de plaisanter ; je ne suis pas d'humeur à goûter le sel de tes plaisanteries. — Fais plutôt nos malles. Il faut que je parte aujourd'hui, ce matin... Mais non, va voir auparavant si je puis parler à don Félix.

' A don Félix, dites-vous ?

LISARDO.

Oui, à don Félix.

CALABAZAS.

C'est qu'il n'est pas à la maison. Je crois même, malgré l'heure très-avancée, qu'il n'est pas rentré se coucher.

LISARDO.

Il est heureux, lui! il sera allé célébrer son raccommodement avec sa dame... Et moi!... Ah ! Calabazas, si tu savais tout ce qui m'arrive !

CALABAZAS.

.11 ne tient qu'à vous, monseigneur, que je le sache.

LISARDO.

Afin que tu me laisses tranquille, écoute. — Mais à condition que tu me feras grâce de tes conseils.

CALABASAS.

La condition est dure; mais enfin, puisque tous le VOUlef, j'y souscris. Tant pis pour tous!

LISARDO.

La dame mystérieuse m'ayant invité par un billet à me rendre chei elle, j'y suis allé. Sa suivante est venue me prendre À la porte ; nous avons traversé un jardin; et enfin, dans une chambre, j'ai trouvé cette dame, plus belle, plus charmante que jamais. Dès l'abord, elle a commencé à m'adretser quelques reproches sur je ne sais plus quoi, lorsque son père a frappé à la porte. On m'a mis

aussitôt dans une pièce voisine, l'étais là depuis une heure environ, lorsque après quelques conversations que j'ai entendues d'une manière confuse, un homme a entr'ouvert la porte. Je me suis couvert de mon manteau et j'ai porté la main sur mon épée. Presque au même instant, une femme s'est approchée devant cet homme, et la porte entr'ouverle s'est refermée. Tout cela s'est fait si vite que je n'ai pas eu le temps de voir le visage de cet homme. Un moment après, une autre suivante, qui m'a paru assez troublée, est venue me tirer de là secrètement, et m'a reconduit secrètement jusqu'à la rue, en ne cessant de me prier de ne parler de' rien à don Félix... Et maintenant, me voilà inquiet, irrésolu, et ne sachant que faire. Car si cette dame est sa mat tresse, comme je le soupçonne, et que je lui taise mon aventure, c'est bien mal récompenser son amitié, son hospitalité ; d'autre part, si je la lui confie» et que cette dame ne soit point sa mattresse, comme cela est possible enfin, je trahis alors lâchement une femme dont je suis aimé et que j'aime. Ainsi, ne pouvant ni me taire ni parler sans risque» le mieux est, ce me semble, d'éviter ces deux périls, de partir. Je n'ai que ce moyen de ne pas offenser don Félix par mon silence » et cette dame par une indiscrétion. En conséquence, prépare nos effets pour le départ ; je veux m'en aller avant le jour, quoique je laisse à Oeana et mon cœur et mon âme.

CALABAZAS.

Sur ma foi! c'est une résolution qui vous fait honneur.

LISARDO.

Puisque tu l'approuves, Galabazas, jeté donné l'habit que tu convoitais ce matin du coin de l'œil.

CALABAZAS.

A mot, monseigneur, votre habit»?

LISARDO.

Oui, Calabazas.

CALABAZAS.

Je vous baise les mains et les pieds, seigneur. Et cela, ce n'est pas tant parce que vous me donnez l'étoffe d'un habit, quoique ce soit déjà un beau cadeau, que parce que vous me donnez l'habit tout fait. Pendant que celui ou eelle qui doit tue remettre toi effets,

se lève, écoutez ce qu'on épargne à avoir un habit tout fait. {Il parle jusqu'à la fin de la scène y en changeant de voix à chaque instant.) «Seigneur tailleur, combien faut-il d'aunes de drap pour moi? — Sept et trois quarts. — Votre voisin Quinones n'en demande que six et demie. — Eh bien! qu'il s'en charge! mais si ça va bien, je m'engage à m'arracher la barbe. — Combien de taffetas? — Huit. — Ce sera assez de sept. - C'est impossible à moins de sept et demie. — Et de toile de Rouen ? — Quatre. — Oh ! non. — S'il en manque un doigt, il n'y aura pas moyen. — Et de la soie ? — Deui onces. — Et de la laine ? — Trente. — Et du boucassin pour les devans? — Une demi-aune.— Et de l'Anjou?— Pareillement. — Et des boutons?— Trente douzaines. — Quoi! trente douzaines!— Eh ! mon Dieu! il n'y aura qu'à les compter... Pour les rubans, les poches et le fil, je trouverai ce qu'il me faut à la maison... Permettez, s'il vous phi!, que je prenne mesure. Les pieds bien joints, la mine droite, le bras tendu. — En vérité, seigneur tailleur, on dirait que tous me voulez faire danser la danse des Matassins 1 . — Comme cette culotte aura de la grâce ! — Écoutez bien : le pourpoint large des épaules, tombant un peu

sur le haut des bras, et bien arrondi de la ceinture. — Nous avions oublié la frise pour les basques. —Vous la fournirez ; j'aime mieux cela.— Ah 1 tous avez oublié encore les entre-doublures. — Vous les prendrez sur ce vieux manteau. — Je vais les coupera l'instant. — Ah ça, quand m'apporterez-Tous tout cela? — Demain matin, à neuf heures précises. — Sans faute, au moins ! — Comptez sur moi. —C'est bien.» Nous voilà au lendemain, à une heure de l'après-midi , et, comme de raison, le tailleur n'est pas venu. « Oh ! que ce tailleur se fait attendre ! » L'on frappe ! c'est lui!— «Seigneur tailleur, vous m'avez retenu tout le jour à la maison.— Je n'ai pas pu Tenir plus tôt. J'ai achevé des jupons de dessous pour une femme, qui avaient au moins cent lés. Je croyais que je n'en finirais plus... Ah! seigneur cavalier, cet ouvrage est bien sec. — Trempez-le... Essayons... Cette. culotte m'est étroite. — Ça n'y fait rien; c'est du drap; ça s'élargira.— Ce pourpoint m'est large. — Ça n'y fait rien ; c'est du drap; ça se rétrécira. —A merveille ! il parait que le drap s'élargit et se rétrécit à la volonté du tailleur... Ce manteau est court. — Il descend plus bas que la jarretière, et on ne les porte pas longs aujourd'hui. — Combien vous dois-je? — Eh! pas grand'chose; presque rien. — Voyons toujours. —Vingt pour la culotte; vingt pour le pourpoint et les manches;

1 La danse des Halassins, en espagnol Matachines, était une danse bouffonne exécutée par des acteurs grotesquement masqués. Le Matassin, ou Mattaecino, appartient à la farce italienne comme Trivelin et Scaramouche. Nous ne connaissons pas de comédie espagnole oit ce persoaaage joue un rôle. Molière a mis une danse de Maianins dans la ballet de M, de Pwrcnugnac, et même ce sont eax que le poêle a charges d'exécuter sur le Une do

ta pièce cette ordonnance dont l'exécution était alors confiée aux garçon* apolbtcalrea.

dix pour le manteau ; trente pour les boutonnières, et... — Et mille autres impertinences telles, que celui qui me donne un habit tout fait, qu'il m'aille bien ou mal, me donne un vrai bijou. Et là-dessus je cours plier les vôtres avec reconnaissance.

Il sort.

LISARDO.

Quelles folies!... Plût à Dieu que j'eusse sa gaieté, au lieu de sentir si vivement tous ces ennuis!... Au diable la femme, la femme mystérieuse, avec sa mante et ses précautions, et ses confidences, à travers lesquelles il m'est impossible de démêler la vérité!

Entre CALADAZAS.

CALABAZAS.

Je viens de dire à une suivante de préparer nos effets , parce que nous partons aujourd'hui même pour l'Irlande 1 .

LISARDO.

Tu aurais pu ajouter que ce sont les artifices d'une femme qui m'exilent d'Ocana avant le temps.

CALABAZAS.

Si vous y tenez, monseigneur, j'y retourne.

LISARDO.

Demeure ici, imbécile.

Entrent M ARC EL A et SILVIA ; elles s'arrêtent à la porte. Marcela a sa

mante.

silvia, bas, à Marcela.

Songez, madame, à quoi vous vous exposez.

marcela, bas, à Silvia.

Ne me dis rien ; car je ne suis pas disposée à rien entendre. — Il s'en va, dis-tu, aujourd'hui?

silvia, de même.

Oui, madame.

marcela, de même.

Pourquoi donc t'étonner de la résolution que m'inspire l'amour? Sans doute que Laura lui a déclaré qui je suis, et il me fuit.

silvia, de même.

Que prétendez-vous, alors?

marcela, de même.

Lui parler avec franchise. Mon frère, qui n'est pas encore rentré à cette heure, ne reviendra pas probablement de la journée. Toi, Silvia, attends à cette première porte.

Silvia sort.

i On comprend que ceci n'esl qu'âne plaisanterie de Calabasas. Quand il dit : Nous parlons pour l'Irlande, c'est comme s'il disait : Nous partons pour la Cochinchine. Cependant il est juste de rappeler que les relations commerciales entre l'ancienne Irlande et l'ancienne Espagne sont le fait le mieux prouve de l'histoire irlandaise. A l'époque où Cahlerpn écrivait, il restait aux deux pays la sympathie religieuse.

CALABAZAS.

L1SARD

MARCELA.

LISARDO.

lisardo, à Calabasas* Va voir si don Félix est de retour.

CALABAZAS.

Don Félix? non; mais voici la dame mystérieuse.

LISARDO.

Que dis-tu?

La dame revenant.

Où est-elle?

Me voici.

Quoi, madame!...

MARCELA.

Il me semble, seigneur cavalier, qu'il n'est pas galant à vous de partir ainsi d'Ocana sans prendre congé d'une femme qui vous aime.

LISARDO.

Gomment ! vous avez déjà appris mon départ ?

MARCELA.

Une mauvaise nouvelle court et vole.

calabazas, à part.

Vive Dieu! elle a commerce avec le diable. C'est peut-être Catalina d'Àcosta qui va cherchant sa statue * ?

MARCELA.

Enfin, vous parlez ?

LISARDO.

Oui, je pars, je vous fuis.

marcela, à part.

Que lui dirai-je? {Haut.) Je présume de là que vous savez maintenant qui je suis. Si c'est à cause de cela que vous vous éloignez, que Dieu vous accompagne! mais vous devez savoir aussi maintenant qu'il ne m'était pas possible d'agir autrement que j'ai agi.

LISARDO.

Je ne vous comprends pas, madame. Je ne sais de vous , c'est la vérité pure, que ce que vous m'en avez appris vous-même, et c'est pour cela que je m'en vais; c'est votre manque de confiance qui me chasse.

I Si es Catalina de Acosta

Que anda buseando su estatua ?

II devait y avoir en Espagne quelque légende populaire bien terrible sur celle Catalina d'Acosta, qui sans doute avait fait un pacte avec le diable ; nous regrettons de ne savoir sur elle que ce que Calderon nous en apprend. Cette tradition serait, selon nous, de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième. Nous oserions affirmer qu'il n'est point parlé de Catalina d'Acosta dans aucun des recueils de romances espagnoles [romanceros) publiés vers le milieu du seizième.

calabazas. Je la porte.

Eh! Ut! tst!... le seigneur don Félix I

MARCEL A

Ah ! malheureuse !

L1SARDO.

Ne craignez rien, madame, vous êtes avec moi.

MARCEL A

Eh bien! puisque ainsi mes disgrâces se succèdent l'une à l'autre, et que je n'ai plus rien à ménager, sachez qui je suis...

Il entre dans la salle.

MARCBLA.

Je ne puis achever... Ma vie est en vos mains; je la conBe à votre honneur. — Je me cache.

Elle se cache dam un cabinet.

LISARDO.

cicux! délivrez-moi de ces doutes mortels!.,. Il faut qu'elle soit sa maîtresse, puisqu'elle le craint tant.

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX

Lisardo?

LISARDO.

Qu'avez-vous, don Félix ?

DON FÉLIX

J'ai un chagrin affreux, et je Yiens chercher auprès de vous des consolations et des conseils.

LISARDO.

Mais... moi, don Félix...

DON FÉLIX

J'ai besoin d'un ami tel que vous.

LISARDO.

Laisse-nous, Calabazas.

CALABAZAS.

Je vais tout préparer.

Il sort.

En apprenant que vous n'étiez pas rentré chez vous de la nuit, je m'étais imaginé que vous célébriez votre raccommodement avec votre darne ; et voilà que vous revenez, dites-vous, avec un sujet de tristesse!

DON FÉLIX

Oui, un malheur en amène toujours un autre. — Ah! mon ami, que vous aviez raison hier, quand, lorsque je vous parlais de la jalousie, vous me disiez qu'il est bien moins douloureux de la causer chez un autre que d'en sentir soi-même les effets l Aujourd'hui, cette jalousie que naguère j'inspirais, je l'éprouve. Ahl mon ami, quelle horrible torture que la jalousie !

USARDO.

Comment vous est-elle donc venue?

DON F&4X

Ce récit vous sera peu agréable.

lisardo, à part.

Vive Dieu t il aura suivi cette dame, et c'est d'elle et de moi qu'il est jaloux.

marckla , à part.

Que le ciel ait pitié de moil

DON FÉLIX

Hier, je me présentai bien humblement chez ma belle ennemie, et à force de prières, de flatteries et de protestations, je parvins à l'apaiser. Mais le soir, hélas 1 lorsque, joyeux et content, je retournais chez elle avec l'espoir d'être enfin dédommagé de tant de peines, des circonstances qu'il serait trop long de vous dire m'ayant forcé d'entr'ouvrir la porte d'une chambre, je vis là, à travers l'obscurité, —un homme!

lisardo, à pari.

Vive le ciel ! il m'est arrivé à moi cette nuit tout le contraire.

harcela, à part.

Jésus! Jésus!

DON FÉLIX

Malheur à moi ! Au risque d'attirer son père et de compromettre son honneur, je devais cent fois tuer cet homme... Quoi qu'il en soi i, j'eus le loisir de me cacher, et je restai là quelque temps dans la pensée de le rejoindre et de voir qui il était.

LISARDO.

Le savez~vous à cette heure?

DON FÉLIX

Mon Dieu ! non. Une suivante l'avait tiré de cette chambre. Je suis sorti presque aussitôt, mais je n'ai pu rien trouver... J'ai fait sentinelle toute la matinée dans la rue jusqu'à midi, mais en vain.

— Y a-t-il au monde, dites, un homme plus malheureux que moi? Je suis jaloux et ne sais pas de qui.

lisardo, à part.

Mes craintes ne me trompaient pas. Cette dame était sa maîtresse, et l'homme caché, c'était moi. Je n'avais que trop bien deviné. Mais, supposé qu'il ignore que c'est moi qu'il a vu et que sa dame est ici, que mon absence mette fiu à tout cela. Lorsque je serai éloi- . gné, il lui sera impossible de connaître les torts de cette femme et ma trahison involontaire.

DON FEUX

A auoi songez-Yous donc, que vous ne me répondez pas? Vous avez l'air tout étonné !

lisardo.

Je le suis encore plus que vous ne pensez.

DON FÉLIX

Que ferat-je, dites-moi?

Usa ado.

Je ne vois qu'un remède.

DON FÉLIX

Lequel?

Oublier...

Ah! le puis-je?

LISARDO.

DON FÉLIX

Entre CALABAZAS.

CALABAZAS, à don FéltX.

Seigneur, il y a là dehors une dame qui demande a vous parler.

DON FÉLIX

C'est elle, sans doute ; je n'ai rien à lui dire.

LISARDO.

Voyez d'abord si c'est elle.

Entre LAURA, couverte de sa mante.

DON FÉLIX

Est-ce que je ne la connais pas?... Elle Yient, j'en suis sûr, pour me persuader que je suis dans l'erreur.

LISARDO, à part.

Si cette dame est la maîtresse de don Félix, chez laquelle il m'a trouvé, quelle est donc cette autre dame?

LAURA

Seigneur Lisardo, je vous prie, comme cavalier, de vouloir bien me laisser avec don Félix; j'ai à lui parler.

DON FKLIX.

Qui vous a dit, madame, que don Félix consent à vous parler?

laura, à Lisardo.

Laissez-nous seuls toujours.

LISARDO.

Vous allez être par moi obéie. [A part.) Je ne puis faire sortir l'autre dame; tenons-nous aux aguets... D'ailleurs, il n'y a rien à craindre, puisque ma dame mystérieuse n'est pas sa dame.

Lisardo et-Calabazas sortent.

LAURA

Maintenant que nous sommes seuls, don Félix, et que je puis dire tout haut le motif qui m'amène, écoutez-moi.

DON FÉLIX

A quoi bon ? je sais ce que vous voulez me dire;— que c'a été un rêve, une illusion, que j'ai été abusé en tout ce que j'ai vu et entendu. Si c'est là le motif qui vous amène, vous n'avez rien à me dire, madame, et moi je ne veux rien savoir.

LAURA

Et si ce n'était pas ce que tous supposiez ? si même c était quelque chose de tout différent?

Je ne vous comprends pas.

LAURA

Écoutez-moi, et vous me comprendrez.

DON FÉLIX

Vous en irez-vous après, si je vous écoute?

LAURA

Oui.

DON FÉLIX

Eh bien! parlez.

marcela, à part

Attention, ici. Que j'ai peur !

LAURA

Je n'essayerai pas de vous nier qu'il y eût un homme dans la chambre.

DON FÉLIX

J'attendais de vous une protestation d'attachement, de fidélité, d'amour, des paroles consolantes et de tendres assurances; et au lieu de cela, vous avouez votre injure! Comptent ne sentez-vous donc pas qu'en me la rappelant vous la renouvelez ?

LAURA

Si vous ne m'écoutez pas jusqu'à la fin

DON FÉLIX

Qu'avez-vous à me dire encore ?

Une chose qui vous rassurera.

DON FÉLIX

Vous en irez-vous après, si je vous écoute?

LAURA

Oui.

Elf bien! parlez.

Je tremble!

LAURA

Vous nier qu'il y eût un homme dans la chambre et que Celia lui

en ait ouvert la porte, ce serait infâme et cruel, parce que ce serait

une cruauté, une infamie, que de nier en face à un homme ce dont

il ne peut douter. Mais pareillement, de votre part, penser que j'aie

ainsi manqué à mon amour, à mon honneur, c'est une injuste

cruauté ; car mon honneur et mon amour sont dans mon cœur aussi

purs que le soleil.

DON FÉLIX

marcela, à part.

Alors, quel était cet homme?

LAURA

Je ne puis vous le dire.

DON FÉLIX

Pourquoi ?

LAURA

Parce que je l'ignore.

DON FEUX

Que faisait-il là, caché ?

LAURA

Je l'ignore également.

DON FÉLIX

Où est donc votre excuse ?

LAURA

Dans mon ignorance.

DON FÉLIX

Fort bien! Votre faute, je la sais; et votre excuse, je l'ignore. Comment donc voulez-vous que ce que je sais efface en mon esprit ce que je ne sais pas? Laura, Laura, vous n'avez point d'excuse.

LAURA

Ne me pressez pas, don Félix ; quoique je puisse la dire, vous, vous ne devez pas l'apprendre.

DON FÉLIX

Vous m'avez déjà dit cela, et, je crois, dans les mêmes termes. — Vive Dieu ! c'était assez d'une fois. Déclarez-moi enfin la vérité.

marcel a, à part.

Hélas! que ferai-jc?... Pour s'excuser il faut qu'elle me perde.

DON FÉLIX

Dites-moi enfin la vérité, je l'aime mieux que mon incertitude.

LAURA

Vous le voulez absolument, don Félix?

DON FÉLIX

Je l'exige... Je vous en prie...

LAURA

Je vous la dirai.

marcel a, à part.

Non, elle ne la dira pas; je l'en empêcherai. Amour, qui me donnes de l'audace, donne-moi aussi le succès!

Marccla, le visage couvert de sa manie, traverse la chambre, et sorl en Taisant un geste de menace à don Félix. Il veut la suivre, Lanra le relient.

DON FÉLIX

Quelle est donc cette femme?

LAURA

Vous jouez la surprise à merveille.

DON FEUX

laissez-moi la suivre, que je la reconnaisse,

Oui, j'entends! Vous voudriez l'apaiser, en lui disant que vous m'avez laissée pour courir après elle ; mais cela ne sera pas»

DON FÉLIX

Laura, ma bien-aimée, que le ciel m'abandonne si je sais quelle est cette femme!

LAURA

Moi, si, je le sais, et je vous le dirai.... C'était Nice! Je l'ai bien reconnue à sa taille et à sa démarche.

donfélix.

Je vous assure que ce n'était point Nice.

laura.

Qui était-ce, alors?

DON FEUX

Je l'ignore.

LAURA

Fort bien ! — Votre faute, je la sais ; et votre excuse, je l'ignore. Comment donc voulez-vous que ce que je sais efface en mon esprit ce que je ne sais pas? — Adieu, don Félis.

don Feux.

Si ce que vous voyez ne suffît pas à vous désabuser , comment , Laura, voulez-vous que je croie ce que vous refusez de croire?

laura.

Parce que, moi, je dis la vérité, et que je suis celle que je suis.

DON FÉLIX

Et moi de même. — Et j'ai vu chez vous un homme.

LAURA

Et moi, chez vous, une femme.

Je no sais qui c'était.

LAURA

Ni moi non plus.

DON FÉLIX

Si fait, Laura, vous le saviez, puisque vous alliez me le dire.

LAURA

Je m'en Irai sans vous le dire, à présent. Je serais bien bonne, vraiment, de m'expliquer avec un homme tel que vous.

DON FÉLIX

Mais songez, Laura...

LAURA

Lachez-moi» don Félix.

DON FÉLIX

Eh bien ! allez-vous-en ; car c'est trop affreux de prier quand on a a se olaindre.

4i MAISON A DEUX PORTES.

LAU1U

Eh bien ! vous , demeure* ; car il y a de quoi se désespérer de trouver perfides ceux vers lesquels on venait avec amitié.

DON FÉLIX

Pour mol, je n'ai pas de reproches à me faire.

Si nous en sommes là-dessus, ni moi.

DON FÉLIX

Cependant j'ai vu un homme chez vous.

LAURA

Et moi, chez vous, une femme.

DON FÉLIX

Vive Dieul si c'est là de l'amour!...

LAURA

Si c'est là de l'amour, grand Dieu!

don feux et laura , entemble.

Que le feu du ciel tombe sur l'amour * ! Amen, amen !

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNE I

La maison de don Félix. Une chambra.

Entrent MARC EL A et SILVIA.

SILVIA

Vous ave» montré là beaucoup d'audace.

MARCEL A

Lorsque, écoutant Laura, je me suis vue perdue, et qu'elle allait raconter ce qui s'était passé chez elle, j'ai pris soudain la résolution de couper court à son récit; de là mon action si téméraire. 11 est des circonstances où il faut risquer quelque chose, et même où il faut jouer le tout pour le tout.

SILVIA

Vous avez raison, d'autant mieux que cela vous a réussi.

HARCELA

Ce qui m'encouragea le plus, ce fut de voir que Lisardo attendait dehors ce qu'il adviendrait de sa dame enfermée. Je songeai d'ailleurs qu'au besoin , si j'étais découverte , j'aurais en lui quelqu'un pour me défendre. Enfin le succès a passé mon espoir ; car non seulement j'ai pu rentrer chez moi sans que don Félix m'ait reconnue

i Ces mois sont U traduction du proverbe espagnol : Fuego et Dioi an al q*mr bien, textuellement cité par CaMeroa.

cl sans rendre nécessaire l'intervention de Lisardo , mai* , grâces à la jalousie que ma présence a causée , Laura n'a point achevé son récit, et maintenant je n'ai plus rien à craindre.

SILTIA.

Vous ayez été heureuse, madame, d'en être quitte à si bon marché ; il n'y aura rien à regretter si cela vous sert de leçon.

HARCELA

Es-tu folle , Silvia , de penser qu'un péril évité serve jamais de leçon pour l'avenir? Pour moi , le bonheur avec lequel je me suis tirée de celui-là m'enhardit ; je ne songe plus à cette heure qu'aux moyens de me retrouver avec Lisardo.

silvia, à voix basse.

Silence, madame!... Écoutez!... j'entends du bruit.

Entre DON FÉLIX.

DON FEUX

Marcela ?

HARCELA

Quel motif extraordinaire vous amène dans mon appartement ?

Je viens vous confier mes peines , et réclamer de vous une véritable preuve d'amitié , un service auquel j'attache le plus grand prix.

HARCELA

De quoi s'agit-il ?

DON FÉLIX

Cette nuit , un moment après que vous avez eu quitté Laura , je suis entré dans sa maison, et j'ai vu là... — Ah! malheureux 1

HARCELA

Dites, qu'est-ce donc que vous avez vu?

DON FEUX

Un homme.

Un homme !

Oui.

Quelle abomination !

HARCELA

DON FÉLIX

HARCELA

DON FELIX

Ce n'est pas tout, Marcela.

Eh ! quoi encore ?

DON FÉLIX

Ce matin elle est venue ici dans le but de s'excuser, et lorsqu'elle allait d'un mot peut-être m'apaiser* il est sorti du cabinet — une femme.

IIÀRCBLA.

Une femme l vraiment?

don félix.

Oui.

HARCELA

Quelle horrturl

don félix.

Cette femme devait être ici avec Lisardo. Je lui en ai parlé. Lui, en homme discret et délicat , craignant d'avoir manqué par là eux égards qu'il doit à ma maison , il prétend qu'il ignorait la chose. Quoi qu'il en soit, — et d'ailleurs personne ne peut le dire, — Laura, jalouse, ne veut recevoir de moi ni explications ni excuses. Moi, de mon côté, pour ne pas lui montrer mon chagrin, je ne

veux pas la voir; mais je désirerais être tenu au courant de toute sa conduite, et même, autant que possible, de ses moindres pensées. À cet effet, à force de me tourmenter l'esprit, j'ai imaginé une ruse.

MARCEL A

Et quelle est-elle?

DON FÉLIX

Elle exige votre concours. Vous me le prêterez, n'est-il pas vrai?

Voyons d'abord de quoi il s'agit.

DON FÉLIX

C'est que, ma sœur, vous feigniez que nous avons eu ensemble une grande querelle; qu'à la suite nous nous sommes brouillés; et qu'en attendant que cela s'arrange, vous avez à cœur de demeurer chez elle. Elle ne vous refusera pas, j'en suis certain. Et vous, une fois là, vous tâcherez, soit par ses confidences , soit par vos propres observations, de découvrir quel est cet homme;— puis vous m'en informerez en secret.

HARCELA

11 y aurait beaucoup de choses à dire à rencontre de ce dessein,

tvin

DON FÉLIX

Ne le repoussez pas, je vous prie.

HARCELA

Pour vous prouver tout mon attachement, j'irai chez elle dès aujourd'hui.

DON FÉLIX

Aujourd'hui? non, cela ne se peut; car, soit qu'elle ait voulu par là me braver, soit qu'elle ait voulu dissimuler ses ennuis, elle est sortie ce matin pour aller à la mer d'Ântigola 1 .

HARCELA

Eh bien! j'irai «demain. Êtes-vous content?

1 La mer d'Antigola est on lac d'une assez médiocre étendue, à une demi-licue d'Aran* jucz, sur la route d'Oca&a.

JOURNÉE III, SCÈNE I. ftl

DON FEUX

Vous me rendez la vie, ma soeur. Elle ett à tous désormais.

Il sort.

HARCELA

N'est-ce pat une véritable bonne fortune qu'il soit venu me demander cela ? Je ne pouvais rien souhaiter davantage... Miia vois qui est entré là sans appeler..

8ILVIA.

Madame, c'est Laura, suivie de Celia.

Entrent LAURA et CELIA, en habits de promenade, — chapeau et manteau court.

HARCELA

Quoi ! ma cbère Laura, à cette heure?

laura.

Ne t'en étonne point, ma bonne amie. Un chagrin affreux me con duit vers toi.

MARCBLA.

Toi, Laura, du chagrin?

laura.

Oui ; et de même que tu t'es adressée & moi hier, je Tiens solliciter aujourd'hui ton assistance.

celia.

Apprenez par là, mesdames, la différence qu'il y a entre hier et aujourd'hui.

LAURA

Tu ne sais pas, ma chère Morcela, que don Félix a vu cet homme que tu avais laissé caché dans ma maison.

harcela, jouant la surprise.

Jésus !

LAURA

11 importe peu de te dire quand et comment; il suffit que cela soit un malheur, pour qu'il n'ait pas tardé à me frapper. Ce matin, impatiente de m'en expliquer avec lui, sans considérer le soin de ma réputation, je suis venue le voir. Je suis entrée dans sa chambre; mais, au moment où j'allais lui donner une excuse qui n'aurait compromis aucune de nous deux, une femme qu'il tenait enfermée dans son cabinet, et qui sans doute était Nice...

HARCELA

Nice, dis-tu?

LAURA

Oui, je l'ai bien reconnue...

HARCELA

Je te crois.

LAURA

Est sortie pour m'inspirer autant de jalousie qu'il en avait luimême*

MARCEL A

Ah! ma chère, quelle femme!... Et qu'a fait alors don Félix?

laura.

Il a youIu la suivre, mais je l'en ai empêché; puis, au lieu de lui donner des explications, je lui ai reproché sa conduite, et nous nous sommes querellés.

Je suis aussi fâchée que toi contre lui.

LAURA

Après cela, pour ne pas lui montrer que j'eusse du chagrin, pour lui laisser croire au contraire que j'étais contente, — hélas ! Marcel a, quel tourment cela est que de feindre une joie qu'on n'a pas! — après, je suis partie avec quelques-unes de nos amies pour la mer d'Antigola. Nous y sommes arrivées vers le milieu du jour. Là, bientôt, nous avons été témoins d'un spectacle charmant. D'abord j'ai vu la reine,— que puisse-t-elle vivre des siècles, cette belle fleur de France transplantée en CastilleM — la reine descendre de son carrosse sur le rivage. Puis elle est montée dans une frégate magnifiquement pavoisée, et, suivie de plusieurs barques qui portaient ses dames, aussi brillantes que les nymphes de Diane, elle a navigué à travers ce petit océan, qui paraissait se gonfler sous elle, orgueilleux d'un tel honneur. Puis je l'ai vue de loin aborder à l'Ile du Pavillon, laquelle était toute couverte de fleurs aux couleurs variées, et où l'attendait une musique enchanteresse qui s'est mise à sonner à son approche. Eh bien! te l'avouerai-je , Marcela? tout cela n'a point égayé mon cœur; il était toujours aussi inquiet, aussi triste-, aussi cruellement déchiré par la jalousie : tandis que j'admirais la reine, je songeais à don Félix.

MARCELA.

Pauvre Laura !

Tu me plains donc?

Oui, sans doute.

LAURA

HARCELA

LAURA

Prouve-le-moi, prouve-moi ton amitié.

MARCELA.

De quelle façon? parle.

LAURA

Écoute. Je ne yeux point parler à don Félix, car ce serait une action lâche et indigne que de lui donner à connaître que je suis jalouse ; mais j'ai imaginé une ruse qui me satisfera, et pour le succès de laquelle tu peux m'être d'un grand secours. Je soupçonne que

* Comme l'action de la pièce se passe sous le règne de Philippe IV, il suit de là que U reine dont il est ici question est la reine Elisabeth, lillo de Heuri IV, femme Irès-aimalie, dit-on, et qui fut adorée des Espagnols.

Nice habite en secret son appartement; je voudrais m'en assurer; et, pour cela, il faut que tu me permettes de l'épier cette nuit par celte porte qui correspond chei lui, et qu'il a masquée, dis-tu» d'une tapisserie. Si tu me demandes comment je pourrai m'absenter de la maison, je te dirai que mon père est parti ce matin pour la campagne, et qu'il ne reviendra pas de quatre ou cinq jours. Ainsi, je puis sans péril profiter deux ou trois nuits de ton hospitalité, et tu m'accorderas, chère amie, cette grâce, à laquelle j'attache un si haut prix.

HARCELA

Je ne saurais te refuser, Laura, d'autant que tu t'adresses i mon obligeance avec des raisons que j'ai invoquées naguère auprès de toi. Il n'y a qu'un seul obstacle ; mais si tu le lèves, établis-toi ici aussitôt que tu voudras ; cette maison est la tienne.

LAURA

Cet obstacle, quel est-il?

HARCELA

Mon frère, qui est aussi affligé que toi, — peu importe que je le trahisse, nous devrions toujours, nous autres femmes, nous liguer contre les hommes, — mon frère est venu me demander tout-à-1'heure que je feignisse d'être mal avec lui, et que, sous ce prétexte, j'allasse te demander l'hospitalité pour quelques jours, afin de lui servir de surveillante auprès de toi. Si donc je n'allais pas chex toi, pour te faire ici les honneurs de la maison, il pourrait dire ..

LAURA

Cet obstacle n'en est pas un; au contraire, je suis ravie... Tout s'arrange pour le mieux... Va, va vite chez moi... Lorsqu'il te saura à la maison, il aura moins de sujet de soupçonner que je sois chez lui.

HARCELA

Tu as raison; mon absence assure le succès de ta ruse.

LAURA

Comment nous conduirons-nous ?

HARCELA

Rien de plus aisé. — Donne-moi ma mante, Silvia. Tu diras à don Félix que je suis allée chez Laura, et que j'y suis allée de nuit, afin qu'il ajoute plus de foi à mon récit. {Bas à Silvia , pendant quelle met sa mante.) Tu chercheras Lisardo, et tu lui commanderas de ma part de venir me trouver là-bas ce soir, sans faute. {Haut.) Viens avec moi, Celia; toi, Silvia, reste ici pour servir Laura. (A Laura.) Nous changeons de suivante, n'est-ce pas, en même temps que de maison?

LAURA

Quoi ! déjà ?

MARCEL A

Il n'est pas besoin de tant de réflexions. En ces sortes de choses, plus on agit promptement, mieux on réussit.

Souviens-toi, Marcel*, que tu vas dans ma maison.

HARCELA

Et toi, Laura, n'oublie pas que je te laisse dans la mienne.

silvu, à Celia.

Que dis-tu de tout ceci ?

CELIA

Le dénouement sera — deux mariages, ou le couvent.

Harcela et Celia iorum per une porte, Laura et SïWia par une autre.

SCÈNE n

Uu jardin.

Entrent LISARDO et CALABAZAS.

LISARDO.

Quel est ce papier que tu tiens là?

CALABAZAS.

C'est ce que ce doit être. C'est le compte exact et raisonnable de ce que vous me devez depuis que je suis a votre service.

LISARDO.

A quel propos me le présentes-tu .en ce moment?

CALABAZAS.

A propos de ce que je veux dès ce moment quitter votre service.

LISARDO.

Pour quel motif donc ?

Pour le motif que depuis quelques jours vous êtes devenu avec moi d'une discrétion qui m'offense.

LISARDO.

Que veux-tu dire p'ar là?

CALABAZAS.

Je veux dire que vous êtes fort dissipé.

LISARDO.

Dis plutôt fort affligé.

CALABAZAS.

Non, monseigneur, fort dissipé, et, de plus, fort discret. Jamais il n'y a eu de maître qui l'ait été plus que vous. On croirait vraiment que Calabazas n'est pas capable de garder un secret fidèlement. Vous vous promenez sans moi, vous demeurez ici sans moi, vous allez et venez toujours sans moi; nous avons l'air aussi mal ensemble que l'argent et l'amour. S'il vient quelque femme voilée: — Sors d'ici 1 si vous allez la voir : — Attends-moi l il ne convient pas que tu m'accompagnes... Cela ne peut durer, j'ai assez de cette vie. La

mère qui m'a engendré serait déshonorée si j'y tenais. C'est pourquoi je Yeux sans retard me chercher un maître plus humain. H ne me sera pas difficile d'en trouver un. Oui, ma foi, j'aimerais mieux servir un luthérien, ou un solliciteur de la cour, ou un bel-esprit à prétentions, ou un poète faisant des comédies d'intrigues,— de telle sorte que nous soyons tous dans la maison, maîtres et valets , des Calabaxas 1 j— oui, j'aimerais mieux cela que de servir un maître tel que vous.

LISARDO.

De quoi donc as-tu à te plaindre avec moi?

CALABASAS.

Je vous l'ai dit, de n'avoir pas votre confiance.

USARDO.

Hélas ! mon cher Calabazas, les aventures qui me sont arrivées depuis quelques jours ont été tellement publiques qu'il était bien inutile que je te les contasse. D'ailleurs, toi-même, n'astu pu vu quand j'ai parlé dans la campagne à une femme voilée ? n'as-tu pas vu aussi quand une suivante m'a remis un billet de sa part, pour me rendre chez elle? n'as-tu pas vu ce matin, lorsqu'elle est venue me trouver ici, peu d'instans avant l'arrivée de don Félix? Il m'est bien impossible, avec la meilleure volonté, de t'a pprendre autre chose que ce que tu as vu.

CALABAZAS.

C'est une fameuse intrigante, toujours !

LISARDO.

Je me demande si je rêve ou si tout cela est bien vrai. Impatient et irrité, je donnerais je ne sais quoi pour apprendre enfin quelle peut être cette femme. Lorsque je soupçonnais qu'elle était la maîtresse de don Félix, j'avais du moins en moi un sentiment de loyauté qui modérait la curiosité qu'elle m'inspire ; mais depuis que j'ai été détrompé sur ce point, j'éprouve le plus vif désir de savoir qui elle est, puisque je n'ai plus dès lors les mêmes ménagemens à garder.

CALABASAS.

Vous y tenez beaucoup?

LISARDO.

On ne peut plus.

CALABAZAS.

Je pourrais vous le dire, moi.

LISARDO.

Toi?

Moi.

LISARDO.

Dis-le donc.

1 Calibras jooe Ici «or ion non , dont nom avons dit plut haut la douMe ttypifeatioa.

CALABAZAS.

Oui, je sais qui elle est.

LISARDO.

Eh bien l vive Dieul parle.

CALABAZAS.

D'abord, c'est une femme qui aime à se promener dans la campagne le matin. Puis c'est une femme qui aime que les hommes aillent la trouver chez elle. Puis c'est une femme qui aime à aller trouver les hommes chez eux. .. Et ensuite, au total, sur mou âme, je sais très-bien qui elle est.

LISARDO.

Dis-le donc enfin.

Entre nous, au moins?

Soit ! mais dis !

vi esi...

Eh bien?

Une donzelle * !

Imbécile !

LISARDO.

CALABAZAS.

LISARDO.

CALABAZAS.

LISARDO.

Enlrc SILVIA.

CALABAZAS.

D'où donc est tombée cette femme ?

SILVIA

Seigneur Lisardo, j'aurais un mot à vous dire.

LISARDO.

Que me voulez-vous ?

silvia, bas, à Lisardo.

Une dame dont vous connaissez la maison vous prie que vous alliez ce soir chez elle. Vous frapperez trois coups à la fenêtre. N'y manquez pas. Adieu.

Elle sort.

CALABAZAS.

Holà ! mystérieuse suivante d'une belle mystérieuse, un moment! écoutez !

LISARDO.

Arrête! Où vas-tu?

Laissez. Je veux seulement lui donner deux ou trois soufflets pour qu'elle les porte à sa maîtresse.

* Es alguna duena. Ducna ou duègne s'emploie habituellement pour désigner une gouvernaute ou une vieille fille ; mais quelquefois aussi ce mot signifie ime femme de mauvaise vie; ce que les Latins appelaient mentri*»

Ea vérité, ta es

Xonpas, Juif. Vous i enfermé, oî dort pas.

fi faut que fy

NVsWeepas

Oui, c'est

Eh bien ! quoi de aoareau?

LiSJLMDO.

Je ne pois toos taire plus loag-tesaps tomt ce qui s'arrive à Ocaôa. Êtes-rous libre poor le mome n t?

DOS Ftfux.

Oui, et poor toote la nuit.

ijsakdo.

11 faut que je toos conte mon embarras. Si je ne l'ai pas fait jusqu'ici, c'est que certaines considérations m'ont imposé silence; mais, à présent, je sais que je puis tous confier sans crainte tout le secret de mon amour. Venez, partons. Pour ne pas perdre de temps, je vous conterai, tout en marchant, une étrange aventure.

DON FÉLIX

Partons. Je suis charmé d'avance... 11 n'est rien de tel qu'une confidence amoureuse pour alléger une peine d'amour.

calabazas, à Lisardo.

Et moi, monseigneur ?

SARDO

Attends ici notre retour.

Don Félix et I.i*anl« sortent

CALADAZAS.

Oui! patience! Que je reste ici, moi, tranquille, sans rien voir ni rien entendre, lorsqu'il n'y a pas d'autre plaisir, et môme souvent d'autre profit dans le service que d'écouter pour savoir et de savoir pour dire!... Il se cache de moi !.. Mais, foi de Calabazas! cela ne sera pas. Par la même raison qu'il se méfie de moi, moi j'ai plus d'envie de le suivre». • Marchons derrière eui, bien enveloppé dans mon manteau. Car si je n'éclaircis pas mes

doutes, si j'ignore ce qu'il fait, à quoi bon suis-je son domestique ?

Il sort.

scène in

Un chemin dans la campagne.

Entrent FABIO et LELIO.

LELIO

Reposez-vous un peu ici, monseigneur... nous arriverons toujours assez tôt... Nous ne sommes pas loin d'Ocana maintenant.

FABIO

Tu as raison, Lelio. (// s'assied.) Je n'en peui plus. Je croyais, en descendant de cheval et en marchant un peu, que cet exercice me ferait du bien ; loin de là 1... Je t'avoue que jamais de la vie je ne me suis senti aussi fatigué, aussi brisé. C'est qu'aussi ma chute a été rude.

LELIO

Ma foi ! monseigneur, c'est encore un bonheur, dans ce malheur, que nous ne nous soyons pas trouvés plus loin d'Ocana quand cette maudite jument a trébuché. Si nous eussions été déjà à deux ou trois lieues, j'aurais été bien embarrassé, puisque, pour revenir d'une lieue, en comptant le temps que nous nous sommes arrêtés à l'auberge, nous avons mis toute la journée... Un peu de

courage, monseigneur, et vous arriverez bientôt à la maison, où nous pourrons plus facilement vous donner les soins que votre état exige.

FABIO

C'est à cette jambe surtout que je sens une douleur!... C'est elle qui a porté tout le poids... Ah ! Lelio.

LELIO

Voudriez-vous remonter à cheval, monseigneur ?

FÂBIO.

Non, Lelio ; je crois qu'il vaut mieux que je continue d'aller à pied comme je pourrai. Je crains de laisser engourdir ma jambe.

LKLIO.

Vous avez raison, mon cher maître; mais, d'autre part, je considère que la nuit s'avance; que si nous arrivons trop tarda la maison, tout le monde sera couohé, et qu'il n'y aura pas moyen de vous donner les soins nécessaires.

JOURNÉE III , SCÈNE IV. 09

FABIO

Très-bien, très-bien, Lelio. Tu as autant de prévoyance que d'attachement*— Va donc détacher la jument, et partons. Toutefois, j'ai une espèce de pressentiment qui me dit que je ne devrais pas être si pressé de rentrer à la maison... J'ai peur d'effrayer Laura. Elle m'aime tant, la pauvre enfant, que je ne sais pas trop comment elle supportera de me voir revenir ainsi équipé.

LELIO

Je ne douté pas non plus qu'elle n'en éprouve un vif chagrin ; ma maltresse vous est si dévouée !

FABIO

Je suis sûr, Lelio, qu'elle est déjà couchée a cette heure.

LELIO

Certainement, monseigneur.

FABIO

Il m'en coûte beaucoup d'avoir à la réveiller ; mais il n'y a pas moyen de faire autrement... Puis nous prendrons des précautions... Je frapperai à la principale porte. Comme c'est la plus éloignée de son appartement, il se pourra qu'elle n'entende pas de bruit.

LELIQ.

Occupez-vous d'abord de votre santé, monseigneur ; c'est à quoi ma mattresse tient le plus.

FABIO

Tu ne dois pas l'étonner, Lelio, ou tu dois t'étonner moins qu'un autre, que je sois aussi bon ménager de son repos. Tu connais ma tendresse pour elle. Je suis, avec mes cheveui blancs, amoureus de sa sagesse comme tous nos jeunes gens le sont de sa beauté.— Partons, Lelio.

Fabio et Lelio sorient.

SCÈNE IV

Une rue d'Ocafta, la naît.

Entrent LISARDO et DON FÉLIX.

DON FÉLIX

En vérité, votre aventure m'a fort réjoui. Je n'en connais pas de plus curieuse.

LISARDO.

Voila l'essentiel, don Félix. J'ai passé sous silence mille petits détails, de peur de vous ennuyer.— Et maintenant, adieu. On m'attend; c'est l'heure.

DON FÉLIX

Un moment, s'il vous platt. Vous me dites que vous allez voir une dame dans la maison de laquelle vous avez été déjà en péril, et vous me dites de vous laisser ! ce sont deui choses qui ne vont pas ensemble, mon cher* Je ne suis pas de cet amis qui se contentent du

rôle commode de confident. Ce n'est pas par des paroles, selon moi, c'est par des actes que l'amitié se prouve... Allez à vos amours, à la bonne heure; mais souffrez que moi, pendant ce temps, je me tienne en sentinelle dans la rue jusqu'au jour.

LISARDO.

Ce serait mal i moi, don Félix, de me refuser à ce témoignage d'amitié.

Entre CALABAZAS; il fait les mines d'un homme qui cherchée voir sans

être ru.

calabazas, à part.

Si je pouvais voir ce qu'ils disent comme je vois où ils vont, je verrais en même temps et où ils vont et ce qu'ils disent. — Approchons.

LISARDO.

N'avez-vous rien entendu ?

DON FEUX

C'est un homme, si je ne me trompe, qui s'en vient derrière nous.

LISARDO.

Dégainons. — Qui va là ?

DON FÉLIX

Qui va là?

CALABAZAS.

Personne à présent; car je ne vais pas, puisque je m'arrête.

DON FEUX

Qui êtes-vous?

CALABAZAS.

Un homme de bien.

LISARDO.

En ce cas, passez.

CALABAZAS.

Et si je ne veux point passer, moi?

DON FELIX

Alors, flamberge au vent !

Tuons-le.

CALABAZAS.

Non, monseigneur, ne me tuez pas, au nom du ciel ! Je suis Calabazas.

DON FÉLIX

Qui es-tu ?

CALABAZAS.

Calabazas.

LISARDO.

Qu'est-ce que cela signifie?

Iw

lie! mtl

Cfst U q«'«a i m* a Oui.

C'est avec elle foe im

cherchait?

Oui.

Où est donc sa maûoa T

Tenez, la Toila.

Olle-la, dites-vous?

SR

•Fi; tîî«

m r<ux.

USABDO.

DOS FÉLIX

LISARDO.

Celle-là même.

DON FÉLIX

Prenez garde! comme la nuit est très-obscure, plus obscure qu'à l'ordinaire, puisqu'il n'y a pas de lune... il peut se faire que vous vous trompiez.

LISARDO.

Je ne me trompe nullement. Voici la fenêtre à laquelle je dois frapper, et l'on m'ouvrira cette porte.

calabazas, à part.

Boni je sais la maison.

don Félix i à part, La fetiétre! la porte !... Hélas! que le ciel me protège!... C'est la maison de Laura, cette maison deui fois perfide.

LISARDO.

Retirez-vous un peu, que je fasse le signal.

Il fait le signal.

DON FÉLIX

Vous me disiez, je crois, tout à l'heure, si j'ai bien entendu, que la dame qui vous attend est la même qui était cachée ce matin dans le cabinet?

LISARDO.

C'est juste.

DON FÉLIX

Et que l'autre qui est venue...

LISARDO.

Silence ! on ouvre la fenêtre.

CELIA parait à la fenêtre.

CELIA

Tst! tst!

LISARDO.

On m'appelle.

celia, à voix batte Est-ce vous, Lisardo?

LISARDO.

Oui, c'est moi.

don Félix, à parte C'est la voix de Celia.

CELIA

Un moment !... Je vais ouvrir.

Celia se retire.

LISARDO.

C'est la suivante qui vient de me parler; elle me disait qu'elle venait m'ouvrir.

DON FÉLIX

Ayant qu'elle vous ouvre, un mot.

CBLLk t ouvrant la porté.

Tst! tst!

UUAOO.

Adieu.

Mm rim.

Cette dame de ce mâtin...

USAftDO.

adieu.

DO!f Feux.

Dites-moi auparavant. Cette dame...

GELU

Entrez donc vite.

lisardo, à don Félix.

Nous causerons plus tard.

Il sort. — Ao moment où Lisardo entre dans b maison, doo Félix se précipite po*r k

snhrre; Celia referme b porte promptcment.

DOS FEUX

Et pour m'achever, Celia m'a donné sur le visage avec la porte !

calabazas, à part.

Quoiqu'une porte soit de bois, on n'est pas déshonoré pour en recevoir on coup sur le visage, pourvu qu'elle ait une serrure. Le fer sauve l'honneur.

DON FÉLIX

Quelle suite d'aventures étranges!... et quelle incertitude cruelle que la mienne!... — 11 vient chercher dans la maison de

Laura la dame qui est sortie ce malin de ma chambre lorsque Laura y est entrée... Ce n'est donc pas elle!... — Mais alors quelle est-elle?... — insensé 1 pourquoi ai-je dit à Marcela de ne venir ici que demain? elle m'aurait instruit de tout. — Mais tandis que je suis là à rêver, mon infamie s'accomplit. — 11 serait pourtant facile de savoir la vérité... C'est Laura, ou ce n'est pas Laura. Si ce n'est pas elle, qu'ai-je à perdre à sortir de cette anxiété mortelle? et si c'est elle, qu'ai-jc à perdre encore, puisqu'en la perdant je perds le bonheur et la vie?... Jetons à bas cette porte ! — Mais non ; j'ai donné ma parole à Lisardo ; je lui ai promis de veiller sur lui, et je pourrais... — Eh! qu'importe l'amitié, la loyauté, l'honneur !... Quand la jalousie commande, il n'y a plus rien au cœur d'un homme ; il n'y a plus ni amitié, ni loyauté, ni honneur!...

11 frappe à grandi coups contre la porte comme pour la renverser. En même temps on entend dans le lointain frapper contre une autre porte.

CALABAZAS.

Que faites-vous là, seigneur?

DQ.N FELIX.

11 faut que je la tue.

(ULABAZAS.

Modérez-vous, si c'est possible.

DON FÉLIX

Que lignifient donc ces coups là-bas ?

CALABASAS.

11 n'y t pas là de quoi vous étonner. C'est sans doute un autre cavalier qui est devant une autre porte qui lui a inspiré une autre rage, et il la frappe comme vous frappex celle-ci.

fabio, dans Féloignemènt.

Ouvre ici, Celia! ouvrez ici, Laural

celia , de la maison.

C'est mon maître, 6 ciel !

DON FÉLIX

C'est le seigneur Fabio.

fabio, de la maison.

Quoi ! j'arrive ici pour être témoin de mon déshonneur !

On entend un cliquetis tl'«|»ces.

CALABAZAS.

Vive Dieu ! on en est déjà venu aui épées par là-bas.

DON FEUX

Maudite soit la porte !

Il s'éloigne.

Entrent LISARDO et MARCELA.

LISARDO.

Ne craignez rien, madame. Quoique l'on frappe à cette porte, celui qui frappe est un homme sûr.

MARCELA.

Conduisez-moi, Lisardo, je vous suis. Une fois chez vous, je serai tranquille.

LISARDO.

Venez, madame, et ne vous cachez pas d'un homme qui m'accompagne. C'est un de mes amis.

marcela, bas, à Lisardo.

Serait-ce don Félix?

LISARDO.

Oui.

marcela, de même.

Mais songez que don Félix...

LISARDO.

Eh ! madame, ce n'est pas le moment de prendre tant de précautions. Je vous réponds de lui. — Don Félix?

DON FÉLIX

Qui va là?

LISARDO.

Moi, Lisardo.

DON FEUX

Que se passe-t-il donc?

JOURNÉE m, SCÊÎÏEIV.

Tandis que je causais arec celte dame, son père est anifé d« dehors. Il a frappé. Voyant qu'on tardait à lai ouvrir, il a jeté la porte à bas. Entré dans la chambre, il a tiré l'épée. Le lambeau s'étant éteint, j'ai pu délivrer ma dame. Comme tous connaissez mieui que moi les ruesd'Oeana, Teailkz l'emmener, je foos prie. J empêcherai, cependant, que personne ne tous suive. A cet effet Calabazas restera avec moi.

calabazas, à part.

Je resterai s'il n'y a pas de danger.

DON FÉLIX

H vaudrait mieux peut-être qu'il raccompagnât et que nous demeurassions nous deui.

LISARDO

Ce serait la laisser aller seule. Le premier devoir, en pareille circonstance, est de sauver la dame. Ainsi, don Félix, chargez-vous d'elle et la mettez en sûreté.

DON FÉLIX

Vous avez raison. (A Morcela.) Prenez mon bras, madame. (A part.) Enfin, Laura, te voilà en mon pouvoir !

harcela, à part.

Hélas! je me meurs.

don félix, à part.

Mon coeur palpite.

harcela, à part.

Que je tremble!

DON FÉLIX

Venez, madame ; bien que vous ne le méritiez pas, je vous sau Vf rai ; car je suis celui que je suis.

harcela, à part.

Y eut-il jamais une femme aussi infortunée?

don félix, à part.

Y eut-il jamais un homme plus malheureux ?

Don Félix et Harcela sortent.

LISARDO.

Ne t'éloigae pas, Calabazas.

-ntre FA8IO. tenant d'une main an flambeau et de l'autre une épée. LELIO et plusieurs autres valets le suivent Tépée nue.

FABIO

Oui, les forces me manquent, mais non les forces de l'honneur. J'en ai assez pour la vengeance.

LISARDO.

Arrêtez! on ne passe pas par ici.

FABIO

Mon épée s'ouvrira un passage à travers votre cœur.

Us m battent tous.

CALABAZAS.

Ah! malbeureus Calabazas, qui t'inspira la fantaisie d'espionner?

msardo, à part.

Maintenant que don Félix est éloigné, je puis quitter la partie.

Le courage et l'honneur le permettent. — On me reconnaîtrait.

Il son.

FABIO

Attends, lâche, attends-moi !

Qui eût jamais dit que mon maître dût m'abandonner en pareille occasion ?

lelio, rencontrant Calabazas.

En voici un qui est resté !

FABIO

Qu'attends-tu, Lelio? Tue-le!

CALABAZAS.

Au nom de Dieu, arrêtez !

FABIO

Qui étes-YOUs?

CALABAZAS.

Je suis seulement, si ma crainte ne m'abuse, un curieux mal avisé 4 .

FABIO

Donnez-nous votre épée.

CALABAZAS.

La voici, mon épée, seigneur ; et si ce n'est pas assez, voici encore ma dague ; et si ce n'est pas assez, je vous donnerai encore mon manteau, et mon chapeau, et mon pourpoint, et mes culottes.

FABIO

Ne seriez- vous pas le valet de celui qui a outragé ma maison ?

CALABAZAS.

Oui, seigneur; mon maître est un outrage-maison insupportable* 2 .

FABIO

Qui est-il? et comment se nomme- Ml?

II se nomme Lisardo; il est militaire et ami de don Félix.

FABIO

Pour ne pas commencer mes vengeances par la moindre, je te laisse la vie.

CALABAZAS.

Merci, monseigneur.

Il sort.

1 Nous serions fort trompé si, dans ce p&ssagc, Calderon ne faisait pas allusion à une nouvelle que Cervantes a insérée dans le Don Quichotte, et qui a pour titre : le Curieux malavisé (el Curioso impertinente).

* Nous avons traduit mot à mol :

Es un agravia casas Que no se puede sufrir.

FABIO

Maintenant, avec ces instructions, allons trouver don Félix... Malédiction sur la maison à deux portes, puisqu'elle garde si mal l'honneur!... (Aux valets.) Suivez-moi!

Ils sortent.

SCÈNE V

Une chambre.

Entrent DON FÉLIX et MARCELA, qu'il tient* par la main ; et par une antre porte entrent LAURA et SILVIA.

Holà ! qu'on apporte ici un flambeau !

HBRRERA, du dehOTS.

Tout à l'heure ! j'y vais ! 11 n'est pas facile de trouver de la lumière quand on n'y voit pas.

laura , bas , à Silvia.

Us sont dans cette chambre. Écoutons-les.

don Félix , à Morcela, Ah! ça, maintenant, ingrate, maintenant, du moins, vous ne pouvez plus me nier...

laura, bas, à Silvia.

11 parle à une femme.

DON FÉLIX

Non, vous ne pouvez plus me nier que vous soyez légère, inconstante, volage, trompeuse et perfide; vous ne me nierez pas face à face que j'aie raison d'être jaloux !

harcela, à part.

Si je dis un mot, je suis perdue. •

DON FÉLIX

C'est donc pour cela que vous êtes venue me voir ce matin ?

laura, ba$ f à St'lvia.

Ce doit être la femme voilée, puisqu'il lui dit qu'elle est venue le voir ce matin.

DON FÉLIX

Vous êtes en mon pouvoir, à cette heure, et n'avez point d'excuse! maudit soit le temps où je vous ai aimée l... Maudites soient

toutes mes peines et mes incertitudes 1 Maudite soit la funeste

crédulité de mon amour.

laura, bas, à Silvia. Entends-tu? il avoue qu'il l'a aimée. Que puis-je attendre encore?

silvia, bas, à Laura.

Où allez-vous, madame ?

laura, de même.

Je ne sais. — Ah! Silvia t en quel trouble je suis! — Je vais l'écouter de plus près.

1er demain chez elle ; mais qu'elle dût venir ici , il n'en a pas été

question,

lauba, à Marcela.

Eh quoil... je ne suis pas venue vous voir cette après-dtnée, et il n'a pas été convenu entre nous que je m'établirais ici à votre place, et que vous...

HARCELA

Je ne me rappelle rien de tout cela.

DON FÉLIX

Vous voyez, Laura, le mauvais succès de votre ruse. Aussi, comment voulez-vous persuader que ma sœur ait passé la nuit avec vous, lorsqu'elle était bien tranquille dans sa chambre?

LAURA

C'est bien mal à vous, Marcela, de mentir de la sorte.

marcela , bat, à Laura.

Il faut d'abord songer à soi.

LAURA

Eh bien ! puisque j'y suis forcée, puisqu'on m'accuse injustement, je dirai la vérité. Écoutez-moi, don Félix.

Oo frappe en Uwhors.

SILVIA

On frappe à la porte !

lisardo > du dehors.

Ouvrez, don Félix!

DON FÉLIX

Vous n'avez pas besoin de parler, Laura ; voici votre galant!

laura, à part.

Mon coeur renaît à l'espérance !

marcela, à part.

Que ne puis-je avertir Lisardo !

Entre LISARDO.

LISARDO.

J'ai tardé un peu, don Félix, afin de m'assurcr qu'on ne me suivait pas. — Où avez -vous mis celle dame?

DON FELIX

Elle est ici devant vous. Mais avant qu'elle vous soit rendue par moi, vous m'arracherez l'âme!

lisarpo.

Je n'aurais pas cru, jusqu'à cette heure, qu'un noble cavalier s'avisât de trahir son ami, en ayant l'air de lui prêter secours. — Je vous demande de nouveau la dame que je vous ai confiée.

don féijx, montrant Laura.

N'est-ce pas celle-ci? -

lisardo.

Non.

don félix, à part. Quelle audace !

LISARDO.

Pourquoi supposer cela, don Félix? Expliquez-vous clairement.

LAURA

C'est moi qui vais vous tirer d'embarras. {Montrant Morcela.) Dites, Lisardo, n'est-ce point là celle que vous cherchez?

LISARDO.

Oui, c'est elle! — Pourquoi la- dérobez-vous à mes yeux?

marcela, à part.

Ah! malheureuse!

laura, à don Félix.

Vous voyez si elle était dans sa chambre bien tranquille.... — 11 faut d'abord songer à soi, Marcela.

marcela, à part.

Jésus ! Jésus !

DON FÉLIX

Quelle honte pour moi!... Ce poignard me délivrera d'une indigne sœur.

harcela.

Défendez-moi, Lisardo.

lisardo, te mettant devant Marcela.

Oui, je défendrai la sœur de don Félix contre son frère même.

DON FÉLIX

C'est donc sur vous que je me vengerai.

LîsArdô.

Vous savez qui je suis, et si je peux abandonner une femme qui est en péril et que j'aime.

Vous savez également qui je suis, et si je puis permettre de s'occuper d'elle à quelqu'un qui ne serait pas son époux.

lisardo.

Si c'est là votre condition, me voici prêt à vous satisfaire.

Entre FABIO, suivi de ses gens»

FABIO

C'est ici la maison ; entrez !

DON FÉLIX

Qui vous amène ?

FABIO

L'honneur, don Félix !

calabazas , à part, +

Quelle jolie danse se prépare!

FABIO

Où est un certain Lisardo, votre ami?

LISARDO.

C'est moi, qui ne crains pas de me montrer à personne à visage

découvert.

calabazas, à part.

Il ne craint pas de montrer le visage ; mais il montre aussi le dos quelquefois.

FABIO

Ah! traître!

LISARDO.

Modérez-vous, seigneur.

FABIO

Avancez !

don Feux.

Un moment , seigneur Fabio ; votre colère vous abuse. C'est moi qui, en votre absence, ai gardé ici votre fille comme celui qui veut tire son époux.

FABIO

Je n'ai plus rien à dire, si Laura se marie avec vous.

DON FEUX

Afin que vous n'en doutiez pas, seigneur, — voici ma main. Laura. — Et puisque c'est parce que votre maison et la mienne ont deux portes que sont arrivées toutes ces aventures, ici finit la comédie de la maison à deux portes.

EL MEDICO DE SU HONRA

NOTICE

On serait tenté de croire que M. Schlegel avait en vue le Médecin de ton honneur (el Medico de tu honra) , lorsque , dans son éloquente apologie de Calderon , il écrivait ces lignes remarquables : « Je ne saurais trouver une plus parfaite image de la délicatesse avec laquelle Calderon représente le sentiment de l'honneur, que la tradition fabuleuse sur l'hermine , qui , dit-on, met tant de prix à la blancheur de sa fourrure , que , plutôt que de la souiller , elle se livre elle-même à la mort quand elle est poursuivie par les chasseurs.» Cette comparaison , si ingénieuse et si exquise , devient d'une justesse frappante si on l'applique au Médecin de ton honneur , qui se venge en quelque sorte à Pavance d'un outrage qu'il redoute.

A quelle source Calderon a-t-il puisé le sujet de sa pièce? nous l'ignorons. Tout ce que nous pouvons dire à cet égard, c'est qu'il est à peu près impossible qu'il l'ait emprunté à aucune tradition étrangère ; et quant à celles des traditions nationales que nous connaissons , nous n'y avons rien trouvé qui ait pu inspirer au poète l'idée première de son drame.

Au point de vue de l'art , le Médecin de ton honneur est, selon nous , l'un des chefs-d'œuvre de Calderon. Ce n'est pas qu'on ne pût y blâmer avec justice» comme dans les autres comédies de notre poète , un certain abus de l'esprit et de l'imagination , des comparaisons redoublées , des métaphores déplacées , des hyperboles plus que castillanes ; mais que de beautés rachètent ces défauts ! Même en laissant de côté l'ensemble de la composition , qui révèle un si grand génie , que l'on en étudie les diverses par-

ties avec soin, et l'on verra comme elles sont heureusement inventées , curieuses , originales. — Dans la première journée c'est l'exposition, qui , par parenthèse , a été imitée tant de fois. Dans la seconde journée, c'est la scène , imitée aussi par Beaumarchais, où don Gutierre, cherchant dans sa maison un homme qui s'y est clandestinement introduit , saisit , à travers l'obscurité , son propre valet, qu'il prend pour cet homme et qui pousse des cris , tandis que dona Mencia s'abandonne à la terreur , s'imaginant que c'est son amant qui a été découvert par son mari ; puis, le monologue où don Gutierre s'ingénie à expliquer de la manière la plus favorable les incidens qui ont alarmé sa jalousie; puis, cet entretien nocturne entre don Gutierre et sa femme , où celle-ci , croyant parler à son amant , décèle peu à peu à son mari le trouble de son cœur. Mais ce qui nous semble vraiment admirable , c'est la troisième journée tout entière. Dès lors , pas un instant de langueur , de répit ; une situation intéressante succède à une autre ; l'action marche avec une entraînante rapidité jusqu'à la scène qui termine la pièce si énergiquement. Nous nous contenterons d'appeler l'attention du lecteur sur ces deux scènes , que sépare la catastrophe , où un musicien mystérieux chante une romance composée sur le départ de l'Infant. Shakspeare lui-même n'a pas, à notre avis, un effet qui soit en même temps plus poétique et plus dramatique.

On a dit et répété que Calderon ne peint jamais que des caractères généraux; I. &

ici cela n'est vrai que pour les personnages secondaires. Ainsi l'Infant , c'est le jeune homme qui aime , peu scrupuleux , décidé , hardi ; don Diègue , c'est le vieillard réservé et prudent ; don Arias , c'est le cavalier espagnol , ardent, brave , dévoué à son

prince; Jacinthe , c'est la duègne ou la suivante toujours prête à favoriser les amours de sa maîtresse. Mais les personnages principaux, quoiqu'ils manquent peut-être de nuances (car le talent caractéristique ne peut pas s'exercer à loisir dans un drame d'intrigue et de passion) , sont à notre avis bien individualisés. Ainsi dona Léonor , qui préfère la vertu à la réputation , qui est subtile et dévote, qui déteste mais estime l'homme qui l'a quittée, n'est pas un caractère général. — Dona Mencia non plus ; elle est faible et coupable , mais honnête au fond. Cette jalousie , véritable ou feinte, qu'elle témoigne à son mari un moment après la sortie de l'Infant , annonce chez Calderon une connaissance profonde du cœur féminin. — Le rôle de don Gutierre abonde en traits caractéristiques. Nous n'en citerons qu'un seul : c'est que , malgré sa loyauté , don Gutierre a , sur un simple soupçon , abandonné la femme à laquelle il avait promis sa main. — Enfin le roi don Pèdre , frère de Henri de Transtamarre, qu'en France nous avons surnommé le Cruel et auquel les Espagnols ont donné le surnom de Justicier , nous apparaît ici plein d'une grandeur et d'une vigueur qui ne sont qu'à lui , avec sa sévérité presque féroce et son terrible amour de la justice. Calderon avait sans doute une secrète prédilection pour ce prince ; car dans plusieurs de ses comédies il lui fait jouer un très-beau rôle ; il l'y représente toujours comme une sorte de Destin espagnol qui récompense ou châtie les autres personnages de la pièce , en les jugeant du point de vue dt l'honneur. — Quant au Gracioso , cette fois il s'harmonise on ne peut mieux avec le reste de l'ouvrage. Il n'appartenait qu'à un artiste de génie d'imaginer ce contraste «tre le bouffon et le roi don Pèdre, et de rendre le premier plus sérieux et plus triste à mesure que le drame tourne au tragique.

Bien que l'action se passe vers le milieu du quatorzième siècle , tes mœurs du Médecin de son honneur sont en général les mœurs espagnoles du dix-septième. Remarquons, cependant, que si les rois d'Espagne, au moyen âge , n'avaient qu'un pouvoir politique très-limité , ils avaient , dans leurs rapports civils ou privés avec leurs vassaux , un pouvoir à peu près sans bornes ; les chroniques et les vieilles romances espagnoles sont là pour l'attester.

Encore un mot. Avant Calderon , un poète de la génératioa précédente , un contemporain de Cervantes et de Lope, le célèbre Tirso de Molina avait traité sous le titre du Jaloux prudent {el Zeloso prudenle) un sujet qui a quelque analogie avec le Médecin de son honneur. Calderon ne s'est point fait scrupule de lui emprunter plusieurs détails de sa pièce, et, en particulier, le monologue de don Gutierre, scène troisième de la seconde journée. Mais, sans méconnaître le haut mérite de Tirso, qui a la gloire d'avoir créé le type de don Juan, Calderon, en lui faisant cet emprunt , aurait pu dire comme Molière en semblable circonstance : « Je prends mon bien où je It trouve. »

PERSONNAGES

LE ROI DON PÈDRE. INÈS, suivante.

L'INFANT DON HENRI. THÉODORA, suivante.

DON GUTIERRE. coquin, gracios:) ou valel bouffon.

don arias, cavalier. UN CHIRURGIEN.

don diègue. soldats.

doSa léonor. musiciens.

don a mencia. corté*ge ou suite.

jacinthe, esclave.

La scène se passe à Sévi lie et dans les envirous.

JOURNEE PREMIERE

SCÈNE I

Un grand chemin ; on aperçoit, sur le cèle', un château.

L'INFANT DON HENRI entre, il vient de tomber de cbeva! ; bientôt après entrent LE ROI DON PÈDRE, DON D1ÈGUE et DON ARIAS; ils sont tous en babil de voyage.

l'infant.

Jésus ! Jésus 1

DON DIÈGUE

Que le ciel vous protège !

LE ROI

Qu'ya-t-il?

DON ARIAS

Le cheval est tombé et il a jeté à terre l'infant.

LE ROI

Si c'est de cette façon qu'il salue les tours de Scville, il n'aurait jamais dû venir à Séville, il n'aurait jamais dû laisser la Castille. — Henri I mon frère 1

DON DIÈGUE

Seigneur !

LE ROI

Commence-t-il à revenir un peu à lui?

DON ARIAS

Hélas! sire, il ne donne aucun signe de vie. Voyez sa pâleur; son pouls a cessé de battre. Quelle disgrâce I

DON DIÈGUE

Quelle douleur 1

m LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

Allez à ce château qui est sur le bord du chemin, don Arias ; peut-être quelques instans de repos suffiront-ils à remettre l'infant. Restez avec lui, vous autres, et que l'on me donne, à moi, un cheval ; il faut que je poursuive ma route. Cet accident m'a assez longtemps retardé. J'ai hâte d'arriver à Se vil le ; j'attendrai là de vos nouvelles.

Il sort.

DON ARIAS

Voilà une nouvelle preuve de son caractère insensible et dur. Vive Dieu! comment peut-on ainsi laisser un frère qui se débat

dans les bras de la mort?

DON DlÈGim.

Taisez-vous, don Arias! Songez que si les murs ont des oreilles, quelquefois aussi les arbres ont des yeui ! Croyez-moi, taisez-vous.

DON ARIAS

Vous, brave don Diègue, veuillez vous rendre à ce château ; dites que l'infant, mon seigneur, est tombé, et que... Mais non, il vaut mieux que nous l'y transportions, afin qu'il ait plus tôt les soin» que son état exige.

DON DIÈGUE

C'est bien dit.

DON ARIAS

Oh! que l'infant puisse-t-il revenir à la vie ! Je ne demande rien de plus à la destinée.

Ils sortent cti pôrtaul l'Infant.

SCÈNE IL

Uft salon .

Entrent DON A MENCIA et JACINTHE.

Je les ai vus de la terrasse, mais je n'ai pu distinguer qui ils sont* Jacinthe, il sera arrivé là quelque malheur. Un brillant cavalier venait sur un cheval si léger et si rapide qu'on eût dit un oiseau qui volait, d'autant que les plumes colorées de son panache semblaient Ilot ter au gré du vent. Bref, le cheval qui courait a trébuché, et son maître a été violemment renversé.

JACINTHE

Regardez, madame ! les voici qui entrent.

DONA MENCIA

Qui donc?

JACINTHE

Sans doute les seigneurs que vous avez vus de la terrasse.

JOUKiNËE I, SCÈNE 11. Tï

Entrent DON DIÈGUE et DON ARI IS, qui portent l'Infant et le déposent

dans on fauteuil.

DON DIÈGUE

Tout ce qui appartient au sang royal a de tels privilèges dans les maisons de nobles, que nous nous sommes crus autorisés à entrer chez vous ainsi librement.

DONA MENCIA

Ciel! que vois-jet

DON DIÈGUE

L'infant don Henri, frère du roi don Pèdre ; il est tombé de cheval à votre porte, et nous craignons bien que cette chute ne lui soit funeste.

dona MENciA, à part.

Que Dieu me protège !

DON ABUS

Dites-nous, madame, je vous prie, en quel appartement, en quelle chambre nous pourrions placer le prince en attendant qu'il reprenne ses sens. — Mais à qui parlé-je? Est-ce bien vous,, madame?

DONA MENCIA

Ah! don Arias!

DON ARIAS

Sur mon Ame! je crois que c'est un songe que toutcequejevoî-set entends... L'infant don Henri, plus épris que jamais, revenait à Seville; faut-il qu'il vous retrouve de cette manière malheureuse!... N'est-ce qu'un songe, ou bien est-ce une réalité ?

DONA MENCIA

C'est la réalité l Plût à Dieu que ce ne fût qu'un songe 1

don arias.

Donc que faites-vous ici ?

DONA MENCIA

Vous le saurez plus tard. A présent, c'est de votre maître que nous devons l'un et l'autre nous occuper.

DON ARIAS

Qui eût dit que vous le retrouveriez en ce triste état ?

DONA MENCIA

Silence, don Arias! cela importe.

, DON ARIAS

Et en quoi?

Mon honneur en dépend. — Entrez dans la pièce voisine, où se trouve un lit de camp recouvert d'un tapis de Turquie, et sur lequel l'infant sera plus commodément pour se reposer. — Jacinthe, sors de l'armoire ce qui est nécessaire, de l'eau et des essences. Prends ce que tu trouveras de plus convenable à un si noble usage.

Jacinthe sort.

don arias, à don Diègue.

Et nous, laissons ici l'infant, et allons aider à cette esclave.

Ils «orient.

DONA MENCIA

Enfin ils partent! me voici seule! Oh! que ne puis-je, grand Dieu, m'abandonner à tous les sentimens qui m'agitent sans que mon honneur ait à se plaindre! Oh! que ne puis-J e parler, pleurer, gémir en liberté!... Mais non. Pourquoi cette faiblesse? Non, non! je suis celle que je suis 1 !... Que le vent emporte et dissipe au plus tôt les paroles insensées qui ont échappé à mon délire! Loin de me décourager moi-même de la sorte, je dois me réjouir au contraire de ce qu'une occasion m'est donnée de connaître enfin ce que je vaux; car de même que l'or s'éprouve dans le feu de même la vertu s'éprouve dans les crises. Mon honneur sortira de celle-ci plus pur et plus brillant!... Pitié, pitié, grand Dieu!... je n'ai pas la force de me contenir davantage. — Don Henri ! mon seigneur !

l'infant.

Qui m'appelle ?

DONA MENCIA

bonheur! il a parlé.

l'infant.

Que le ciel me protège !

Quoi! votre altesse revient à la vie!

l'infant.

Où suis-je?

DONA MENCIA

Dans une maison où il y a quelqu'un qui s'intéresse à votre sort.

l'infant.

En croirai-je mes yeux? Que ce bonheur, pour être à moi, ne s'évanouisse pas dans les airs... Je ne sais ce que je dis; j'ai besoin de me consulter pour voir si je rêve éveillé ou si je parle en dormant. Mais s'il est vrai que je dorme en ce moment, fasse le ciel que je ne me réveille plus! et s'il est vrai que je sois éveillé, fasse le ciel que je ne me rendorme jamais! — Où suis-je donc?

DONA MENCIA

Que votre altesse, monseigneur, ne s'inquiète pas de la sorte; qu'elle s'occupe seulement du soin que réclament ses souffrances. — Revenez, revenez à la vie, et ensuite vous apprendrez de moi où vous êtes.

1 Io soy quien soy. Je suis celui (ou celle) que je suis. Cette locution, qui est familière aux personnes qui se som occupées des anciennes chroniques et des vieilles poésies espagnoles , se retrouve assez fréquemment dans les comédies de Calderon. Elle exprime on ne peut mieux , selon nous , cet orgueil tout castillan qui empêche uu Espagnol de mal faire, ne serait-ce que par un sentiment de haute estime pour luimême. C'est pour cela que nous avons cru devoir la reproduire littéralement , quelque étrange qu'elle puisse paraître à des lecteurs français.

l'infant.

Non, je ne désire plus Tien savoir, puisque je vis et que je vous contemple. Je ne souhaiterais pas un plus grand bonheur, alors même que je serais en ce moment dans le séjour des morts. Peut-être suis-je dans le séjour de la gloire, car je me trouve près du plus beau des anges... Et ainsi, non, je ne désire pas savoir quelle suite d'aventures m'a conduit en ces lieux et vous y a conduite également. Je sais que je suis où vous êtes, et je suis content... Et ainsi, vous, vous n'avez rien à me dire, et moi je n'ai rien à entendre de vous.

DONA MENCIA

Le temps dévoilera bien des choses. — À cette heure, dites-moi, comment se trouve votre altesse?

l'infant.

Oh! très-bien t tellement bien que je ne me suis jamais trouvé mieux. Seulement, je sens un reste de douleur à ce pied.

DONA MENCIA

Votre chute a été terrible; mais avec un peu de repos, j'espère que vous ne tarderez point à tous remettre. — On prépare un lit à votre intention. — Vous me pardonnerez, je vous prie, l'extrême simplicité du logement, quoique je n'aie pas besoin d'excuse. Il m'était impossible de prévoir que j'aurais à vous recevoir aujourd'hui.

l'infant.

Vous parlez tout-à-fait comme une haute et noble dame, Mencia. — Êtes-vous la maîtresse de cette maison?

DONA MENCIA

Non, seigneur; mais je suis liée intimement avec (fUcLju'un qui en est le maître.

l'infant.

Et qui est-ce?

DONA mencia.

Un illustre cavalier, Gutierre Àlfonso de Solis, mon époux et votre serviteur.

l'infant, se levant.

Votre époux !

Oui, "seigneur.

Ah!

dona mencia l'infant.

DONA MENCIA

Mais ne vous levez pas, rasseyez-vous ; vous ne pouvez point vous tenir debout, seigneur.

l'infant.

Si fait, si fait, je le puis.

DONA MENCLU

Mats votre pied ?

l'infant.

Je n'y sens plus rien.

Entre DON ARIAS.

DON ARIAS

Permettez, monseigneur, que j'embrasse vos genoux. Combien je •uis charmé de cfette heureuse fortune! Votre salut nous rend la vie à tous.

Entre DON DIÈGUE.

DON DIÈGUE

Maintenant votre altesse peut se retirer dans cette chambre, on y a tout disposé pour le mieux.

l'infant.

Non, je veux partir. Don Arias, donne-moi un cheval ; donne-moi un cheval, don Diègue. Quittons ces lieux promptement.

DON ARIAS

Que dites-vous ?

l'infant.

Que Ton me donne un cheval.

DON DIEGUI.

Mais, seigneur...

don arias.

Considérez, je vous prie.

l'infant.

Ah ! vous ignorez l'un et l'autre ce qui se passe dans mon coeur» vous ignorez tout ce qu'il souffre. [A doUa Mencia.) Pourquoi le eiel n'a-t-il pas voulu que je fusse brisé dans cette chute l Je n'éprouverais pas ces tourmens, cette rage ; je ne vous aurais pas vue pour apprendre de vous que vous appartenez à un autre ; je ne serais pas en proie à la plus horrible jalousie. Ah! dona Mencia, devais-je m'attendre à une telle conduite de votre part?

dona mencia.

Mais, seigneur, en vérité, celui qui entendrait votre altesse, ses plaintes, ses mépris, ses injures, n'aurait pas de peine à concevoir des pensées défavorables à mon honneur. Cependant je n'ai nul reproche à me faire ; et quand vous m'accusez, il m'est facile de vous répondre. Votre altesse , libérale de ses désirs, généreuse 'de ses goûts, prodigue de ses affections, jeta les yeux sur moi ; distinction glorieuse, je l'avoue ; mais elle peut aussi se souvenir que, durant plusieurs années, je n'ai pas cessé un moment de résister à ses hommages et à ses séductions ; car si je n'étais pas d'un rang à être son épouse, j'étais aussi d'un rang à n'être pas sa maîtresse; et c'est pourquoi je me suis mariée à un autre. — Maintenant que je me suis disculpée sur ce point, permettez, seigneur, que je vous supplie en grâce et humblement de ne pas vous remettre sitôt en chemin ; il y a trop de péril pour vous à partir.

Il y a moins de péril pour moi à partir qu'à rester.

Entrent DON GUTIERRE et COQUIN.

DON GUTIERRE.

Je baise les pieds de votre altesse. — J'ai appris avec douleur le fâcheux accident qui vous était arrivé, et je me suis empressé d'accourir ; je suis heureux de voir que la renommée cette fois encore s'est trompée. Daignez, monseigneur, honorer quelques instans ce logis de votre présence. Il est bien peu digne de vous, sans doute; mais la plus pauvre demeure devient un brillant palais dès qu'elle est habitée par un roi.

l'infant.

Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez, Gutierre Alfonso de Solis; je m'efforcerai de ne pas les oublier.

DON GUTIBRRR.

Vous me comblez, seigneur.

l'infant.

Cependant, quelque charme qu'ait pour moi votre hospitalité, je ne puis m'arréter ici davantage. .. Les plus graves motifs m'en empêchent... 11 y a une chose qui m'inquiète... et jusqu'à ce que je sois éclairci... ou désabusé, chaque instant me durera des siècles. Il vaut mieux que je m'éloigne.

DON GUTIERRE.

Quoi ! seigneur, votre altesse aurait d'assez puissans motifs pour aventurer ainsi une santé à laquelle se rattachent tant d'espérances !

l'infant.

Il convient que j'arrive aujourd'hui à Séville.

DON GUTIERRE.

Je crains de parattre indiscret en insistant auprès de votre altesse; mais ma loyauté, mon dévouement...

Et si je vous confiais le motif de mon départ, que diriez- vous?

Je ne le demande pas à votre altesse. Loin de là, seigneur, il me semble que ce serait mal à moi d'essayer de pénétrer dans votre cœur.

l'infant.

Non, Gutierre, je puis l'ouvrir devant vous. Écoutez donc : J'ai eu autrefois un ami que je regardais comme un autre moi-même...

DON GUTIERRE.

Son sort était digne d'envie.

l'infant.

Eh bien! cet ami, que je chargeai de mes intérêts auprès d'une dame que j'aimais passionnément, me trahit pendant une absence que je fis. Qu'en pensez-vous?

DON GUTIERRE.

Je pense que c'était un ami perfide et qui aurait mérité mille tortures.

l'infant.

Il laissa un autre cavalier rendre des soins à cette dame, et même il servit le nouveau prétendant auprès d'elle. Ce fut bien mal, n'est-ce pas?

DON GUTIÈRRE.

Je ne sache point une pire trahison.

l'infant.

Et moi qui ai été ainsi trompé, ainsi trahi ; moi qui suis plus épris que jamais de l'infidèle, dites, voulez-vous que je sois tranquille au milieu de tant d'ennuis ? voulez-vous que je goûte le repos au milieu de tant de peines?

DON GUTIERRE.

Non, certes, seigneur; je conçois votre inquiétude.

l'infant.

Depuis ce malheur tout me pèse, et le ciel et la terre, et la nature et les hommes. Partout où je suis, je ne songe qu'à la jalousie qui m'obsède... La cause de mes chagrins m'est sans cesse tellement présente, qu'ici même je la vois devant mes yeux ; de sorte qu'en m'éloignant j'imagine que je pourrai la laisser ici.

dona mencia.

On dit, monseigneur, que le premier conseil appartient à la femme. Ainsi, que votre altesse me pardonne si j'ose la conseiller. Pour ce qui est de votre ami, attendez qu'il se disculpe, il y a des espèces de fautes que l'on commet sans être coupable. Quant à la dame , si elle a changé à votre égard, qui sait fil peut se faire que ce ne soit point chez elle inconstance ou légèreté , et qu'elle ait été contrainte. Voyez-la, écoutez-la, et je suis assurée que vous reconnaîtrez bientôt son innocence.

l'infant.

Cela est bien difficile.

don diègue, ci V Infant,

D'après votre ordre, monseigneur, le cheval est prêt et vous attend.

DON GUTIERRE.

Si c'est le même qui vous a renversé, ne yous y fiez plus, monseigneur. J'ai à votre disposition une jument qui est presque digne d'un aussi noble cavalier. Elle est jeune, belle, douce et vive; elle a le pied le plus sûr et un galop délicieux. — Que votre altesse ne me refuse pas !

l'infant.

Vous me donnez envie de l'essayer, votre jument.

coquin, s' approchant.

Holà ! Dieu me pardonne ! vous parliez de la jument, monseigneur, et j'accours.

DON GUTIERRE.

Retire-toi, imbécile.

' l'infant.

Et pourquoi? — Son humeur me plaît.

coquin.

On a parlé de la jument; c'est comme si l'on avait parlé de moi, et j'ai dû entrer en scène. Je prends fait et cause pour elle.

l'infant.

Qui es-tu, mon garçon ?

COQUIN

Ma foi ! cela n'est pas si difficile à deviner. — Je suis... je suis... je suis enfin, — de mon nom Coquin, fils de Coquin, écuyer et pourvoyeur de la jument. Je suis chargé de sa pitance ; je lui rogne chaque matin la moitié de sa portion. Et maintenant, seigneur, comme c'est aujourd'hui votre fête, je vous fais mon compliment.

l'infant.

Comment! c'est ma fête aujourd'hui?

COQUIN

Oui, monseigneur; n'êtes-vous pas tombé? Ne dit-on pas ordinairement : Tel saint tombe un tel jour?... Eh bien, moi, je dirai désormais : Tel jour est tombée la saint infant don Henri.

GUTIERRE

Seigneur, si votre altesse, malgré mes instances , est toujours résolue à partir, il me semble qu'il vaut mieux peut-être qu'elle n'attende pas davantage. Voilà que le jour disparaît peu à peu, et la nuit aura pris bientôt sa place.

Vous avez raison , il faut que je parte. Le ciel vous gardet belle Mencia ! Je profiterai du conseil que vous m'avez donné , je chercherai cette dame, et j'apprendrai d'elle sa justification. (A part.) Quel dépit , d'être obligé de se taire ou de parler à mots couverts ,

lorsqu'on aurait à dire tant de choses! (Haut.) Je vous salue, don Gutierre. Adieu de nouveau, belle Mencia.

L'Infant se relire, suivi 4« don Arias cl de don D lègue. DON GUTIERRE, à Coquin.

Et toi, va-t'en, s'il te plaît.

COQUIN

Certes, oui, je vais voir partir ma jument. Pauvre bête! pourvu qu'on nous la rende; ce serait là une perte!

Il sort.

DON gutierre, à dona Mencia.

Chère mattresse de mon âme, malgré toute la joie que j'aurais à rester près de vous» je vous demande, au couVçaÀxft , to\xft^,v»

mettre d'aller baiser les pieds au roi mon seigneur qui arrive de Castille. C'est le devoir de tout chevalier d'aller lui donner la bienvenue , et je puis y manquer moins qu'un autre. Adieu donc , ma chère Ame.

DONA MENCIA

Don Gutierre! pourquoi cherchez-vous à m'afdiger?

DON GUTIERRE.

Moi! je cherche à vous affliger!

Cette visite dont vous parlez n'est qu'un prétexte ; ce n'est pas là la véritable raison qui vous appelle à Séville.

DON GUTIERRE.

Je vous jure sur vos yeux qu'il n'y en a point d'autre.

DONA MENCIA

Si fait, et je la connais.

DON GUTIERRE.

Et laquelle?

DONA MENCIA

Je n'en puis douter, c'est doua Léonor que vous allez voir.

DON GUTIERRE.

Que dites-vous? dona Léonor?

DONA MENCIA

Oui, cette dona Léonor que vous avez tant aimée.

DON GUTIERRE.

Laissons cela. Ne prononcez pas même son nom; il me déplaît, je le déteste.

DONA MENCIA

Vous êtes ainsi faits , vous autres hommes. Un jour l'amour le plus dévoué, le plus ardent, le lendemain l'oubli; un jour une passion que rien n'arrête , le lendemain la lassitude , l'indifférence ou la haine.

DON GUTIERRE.

Oui, elle me plaisait, je la trouvais belle avant que de vous connaître ; mais depuis que je vous ai vue , je m'étonne qu'elle ait pu fixer ma pensée un seul instant. Ainsi le voyageur, la nuit, regarde une étoile qui brille dans le ciel; mais quand le soleil a paru, il détourne les yeux avec dédain de cette étoile qui l'a charmé.

DONA MENCIA

Voilà une comparaison beaucoup trop flatteuse pour moi.

DON GUTIERRE.

Enfin, m'accordez-vous la permission que je vous demande?

DONA MENCIA

Il parait que vous tenez beaucoup à aller à Séville ?

DON GUTIERRE.

Si je ne consultais que mon cœur, j'aimerais bien mieux demeurer auprès de vous ; mais mon devoir m'appelle auprès du roi.

DON A MEXCIA.

Alors, partez.

Adieu, dona Mencia.

Adieu, don Gutierre.

DON GUTIERRE.

DONA MENCIA

Iltori

Vous êtes bien triste, madame.

DONA MENCIA

Ah! Jacinthe, qui ne le serait à ma place?

JACINTHE

Les événemens de la journée paraissent tous avoir laissé une inquiétude, un trouble...

DONA MENCIA

Et ce n'est pas sans raison. Si tu savais!...

JACINTHE

Qu'y a-t-il donc, madame?

DONA MENCIA

Non, rien.

JACINTHE

Confiez-vous à moi, de grâce !

DONA MENCIA

Tu yeux que je te confie ma vie et mon honneur !

JACINTHE

Vous le pouvez, madame.

DONA MENCIA

Eh bien ! écoule.

JACINTHE

Dites.

Tu n'ignores pas que je suis née à Séville. — C'est là que don Henri, — je te parle de l'infant, — c'est là que don Henri me rendit des soins en secret pendant plusieurs années. II fut obligé de s'éloigner. Alors don Gutierre se présenta, et mon père, abusant de son autorité, me contraignit à l'épouser. — Maintenant, que te dirai-je? L'infant est de retour; il m'aime, et moi j'ai de l'honneur. — Ah! Jacinthe !...

jacinthe.

Eh! madame, ne vous chagrinez pas pour si peu. Vous connaissez ce proverbe castillan : — Il y a remède à tout , fors à la mort.

Dona Mencia el Jacinthe sortent.

SCÈNE III

La galciie (la pahis, à Sévillc.

Entrent DON A LÉONOR el INÈS.

INÈS

Voilà que le loi sort pour se rendre à la chapelle; attendez-le sut son passage, et jetez-vous à ses pieds.

DON A LÉONOR

Je ne demanderai plus rien au ciel si j'obtiens réparation et vci; geance.

UN UUISSIER.

Place ! place 1 place au roi !

LE ROI paraît, et H est aussitôt entouré d'une foule de solliciteurs qui tiennen'

chacun un pUcet à la main.

UN SOLDAT

Que votre majesté daigne lire ceci.

LE ROI

Très-bien ; soyez tranquille.

UN AUTRE SOLDAT

Sire, que votre altesse prenne connaissance de ce papier.

le roi.

C'est bien ; on le lira.

UN AUTRE SOLDAT

$tr*!... sire!...

LE ROI

Vi*r w* voulez-vous?

LE MENDIANT

Et le diamant qui ferme cette bourse, pour moi aussi?

le noi.

Il est donné.

DONA LÉONOR

Sire, je me jette à vos pieds!... Sire, je viens toute éploréc, au nom de mon honneur, vous demander justice; et si vous me la refusez, d'avance j'en appelle à Dieu.

LE roi.

Remettez-vous, madame, et levez- vous.

DONA LÉONOR

Souffrez, sire, que je reste dans cette posture suppliante.

Levez -vous, madame, et atteudez que nous soyons seuls. — (// la relève. Aux solliciteurs.) Sortez tous. (Tous les solliciteurs se retirent.) Maintenant, madame, parlez; car si vous venez réellement de la part de votre honneur, c'eût été une chose indigne que les plaintes de l'honneur eussent été proférées en public. On ne saurait garder trop de ménagemens ni prendre trop de pré-

cautions quand il s'agit de l'honneur de la beauté. Parlez, madame.

DONA LÉONOR

Puissant roi don Pcdre, que le monde appelle le Justicier! soleil brillant de la Gastille , dont les rayons illuminent cet hémisphère ! vrai Jupiter espagnol, dont l'épée redoutable frappe au loin les Maures épouvantés! vousyovcz devant vous l'infortunée Léonor, que l'Andalousie avait surnommée Léonor la Belle. Hélas ! si tant est que j'aie autrefois mérité ce surnom , je n'ai connu des privilèges de la beauté que le chagrin et le malheur. Il y a quelques années, je fus distinguée par un cavalier de ce pays 11 m'aima ; je crus du moins qu'il m'aimait, à le voir rôder nuit et jour dans ma rue, autour de ma maison. Pour moi, sire, vous l'avouerai-je ? quoique je fisse en public l'indifférente et la dédaigneuse, je me sentis intérieurement touchée de tous ses témoignages de tendresse; puis vint la reconnaissance, et puis l'amour. Cependant je continuai de le traiter comme par le passé. A la fin , ce cavalier m'ayant donné sa parole qu'il m'épouserait, — que de femmes ont été trompées par ce moyen ! — je consentis à le recevoir eu m& Tb&Ywh. — TX *>\^

pas croire, sire, que j'aie jamais eu quelque faiblesse qui ne fût pas digne de ma fierté; je n'ai pas oublié ce que je me devais; mais le monde nous juge d'après les apparences, et il aurait mieux valu pour moi que j'eusse perdu l'honneur en secret et que je l'eusse conservé devant le monde. J'ai demandé justice, mais je suis pauvre; j'ai porté plainte, mais il est puissant. Enfin ce cavalier s'est marié avec une autre, et aujourd'hui qu'il n'est plus possible que je recouvre par le mariage mon honneur, roi don Pèdre , je viens vous supplier d'ordonner qu'il soit tenu de payer ma

pension dans un couvent. Ce cavalier, c'est don Gutierre Âlfonso de Solis.

Madame, je sens vivement vos ennuis, et comme homme et comme roi. Puisque don Gutierre est marié , il ne pourra , j'en conviens , complètement satisfaire à votre honneur; mais je vous rendrai justice de telle sorte, que tout s'arrange pour le mieux. — Toutefois, j'écouterai ce que de son côté il me dira pour sa défense; car aussi bien il faut entendre un accusé. — Fiez-vous à moi, Léonor; je me charge de votre cause. Je ne veux point que vous puissiez dire une autre fois que vos droits ont été méconnus parce que vous êtes pauvre et qu'il est riche, et cela en un temps où , moi, je suis roi de Castille. — Mais j'aperçois là-bas don Gutierre qui s'avance vers nous. S'il vous voyait avec moi, il se douterait que vous m'avez instruit. — Cachez-vous derrière cette tapisserie; vous vous montrerez quand il en sera temps.

DONA LÉONOR

Je m'empresse de vous obéir.

Léonor se cache.

Entre COQUIN.

coquin, à part.

En courant de chambre en chambre, à l'ombre de mon mattre qui est resté là-bas, j'arrive jusqu'ici. Que le ciel me protège! voilà le roi , et il m'a vu. Heureusement que le balcon n'est pas très-élcvé au-dessus du sol ; vingt coudées seulement.... Et alors , s'il platt à sa majesté de ne pas vouloir que je sorte par où je suis entré, moyennant une jambe ou deux, j'en suis quitte.

LE ROI

Qui ôtes-vous ?

Moi, sire!

Vous?

COQUIN

LE ROI

coquin, à part.

Que le ciel me protège encore , et qu'il m'inspire ma réponse ! (Haut.) Ma foi! sire, je suis tout ce qu'il plaira à votre majesté ^ue je sois, sans rien ajouter ni retrancher ; — car, pas plus tard qu'hier,

un homme de très-baute sagesse et de beaucoup d'esprit m'a conseillé de ne prétendre jamais être autre chose que ce que voua voudriez que je fusse, et je me suis promis de profiter de la leçon. Cest pourquoi j'ai été ce qu'ordonnera votre fantaisie, je serai ce que commandera votre caprice , et je suis ce qu'ordonne et commande votre bon plaisir. Et c'est pourquoi encore, avec votre autorisation toute royale, je m'en irai d'un pas mesuré par où je suis venu en mesurant mon pas.

LE ROI

Vous n'avez pas répondu à ma question ; je vous ai demandé qui vous êtes.

COQUIN

Et moi , sire, j'aurais répondu à la teneur de la demande, si je n'avais craint qu'en vous disant qui je suis vous ne m'eussiez renvoyé par le balcon ; car j'ai pénétré ici sans ordres ni raison , et j'exerce un office dont vous n'avez aucun besoin.

LE ROI

Et quel est votre office ?

COQUIN

Je suis courrier à pied et à cheval ; je porte toutes les nouvelles, les mauvaises et les bonnes ; je me mêle de tous les intérêts , des grands et des petits. Je dis du bien ej dis du mal; je mange lentement et m'endors vite. Je sers pour mon plaisir le seigneur don Gu~ tierre Âlfonso. Enfin, tel que vous me voyez, je suis majordome de la gaieté, gentilhomme de la joie et valet de chambre du plaisir. Je porte sa livrée, et je crains qu'on ne me reconnaisse à cause d'elle. Je dis : Je crains , parce qu'avec un roi qui ne rit pas , un homme aimable qui aime à rire doit avoir peur à chaque instant de recevoir la bastonnade sur ce que renferme son pourpoint.

LE ROI

Je devine enfin ce que vous êtes. Vous êtes un garçon chargé du rire en titre d'office.

COQUIN

Oui, sire ; et pour qu'il ne vous reste plus de doute, j'use de mon droit. [Il te couvre,) C'est le droit du bouffon dans le palais.

LE ROI

À merveille!... — Maintenant que je sais qui vous êtes, faisons un arrangement entre nous deux.

COQUIN

Et lequel?

LE ROI

Vous faites profession de faire rire, n'est-il pas vrai?

COQUIN

Cela est vrai; tant que je peux.

LE ROI

Eh bien! chaque fois que vous me ferez rire, je vous donnerai cent

LE ROI

Eh bien ! je veux le savoir, moi !

DON GUTIERAB.

Sire...

Je suis curieux !

DON GUTIERRE.

Considérez, je tous supplie...

LE ROI

Ne me répliquez plus , si vous ne voulez pas m'irriter, ou, pai rame de mon père...

DON GUT1ERRE

Sire, sire, ne jurez pas!... Il vaut mieux que je cesse d'être celui que je suis que de vous irriter.

le roi, à part.

C'est ce que je voulais. S'il me trompe, Léonor l'entendra ; et s'il me dit la vérité, Léonor connaîtra que je la sais. {Haut.) Parlez donc!

DON GUTIERRE.

C'est contre mon gré, sire. — Une nuit, étant entré chez elle, j'entendis du bruit dans une pièce; j'y allai, mais au moment même où j'ouvrais la porte, je distinguai à travers l'obscurité le corps d'un homme qui se précipitait du balcon. Je descendis après lui, et je me mis à sa poursuite. Que vous dirai— je? Il s'échappa sans que j'eusse pu le reconnaître. Après cela, quoique dona Léonor se soit expliquée avec moi, et quoique je n'aie jamais cru entièrement à un véritable outrage, cela en fut assez pour que je renonçasse à l'épouser ; car, à mon avis, l'amour et l'honneur sont deux passions de l'âme qui font cause commune, et s'enchantent ou s'irritent l'une l'autre; et, par conséquent, ce qui offense l'amour offense aussi l'honneur.

don arias, à part.

Que le ciel me soit en aidei C'est lui !

Entre DONA LÉONOR.

DONA LÉONOR

Que votre majesté me pardonne ; je ne puis point ne pas paraître .en entendant exprimer des soupçons aussi injurieux.

le roi, à part.

Vive Dieu! don Gutierre me trompait; autrement Léonor n'aurait point paru.

DONA LÉONOR

En entendant traiter ainsi mon honneur, c'eût été à moi une grande lâcheté que de ne pas répondre, et je répondrai. — Quoi! don Arias, c'est vous !

DON ARIAS

Calmez-vous, de grâce, madame.

DONA LEONOR

C'est vous, don Arias, et vous vous taisc7 !

DON ARIAS

Un moment, madame, et vous serez satisfaite. — Sire, que votre majesté me permette de dire quelques mots; c'est à moi qu'il appartient de défendre l'honneur de cette dame. Cette même nuit dont il est question, une femme avec laquelle je me serais marié, si depuis la Parque cruelle n'eût tranché le fil de ses jours, était allée rendre visite à dona Léonor. Moi, je suivis ses pas, et j'entrai dans la maison de dona Léonor sans qu'elle pût s'y

opposer. Alors arriva don Gutierre. Aussitôt dona Léonor, éperdue, m'ordonna de me retirer dans une pièce voisine. J'obéis... maudit soit celui (quoique je ne veuille pas me maudire) qui écoute les vaines craintes d'une femme ! J'entendis bientôt la voix de don Gutierre et les pas qui approchaient. Je m'imaginai qu'il était le mari de la mattresse de la maison, et je pris la fuite. Je ne devais pas moins à l'honneur compromis d'une dame. Mais puisque aujourd'hui je vois que don Gutierre n'était pas le mari de dona Léonor, et qu'elle n'a pas manqué à ce qu'elle est, que votre majesté m'accorde le champ où je défende une si juste, si noble et si belle cause. La loi le concède aux chevaliers.

DON GUTIERRE.

Je me présenterai. En quel lieu ? à quelle heure?

don arias, mettant ta main snr son épée.

Marchons !

Dtm gutierre, de même.

Je vous suis !

ie roi.

Comment! vous mettez la main sur vos épées en ma présence ï Vous avez donc oublié tout respect? Il y a donc de la fierté là ou je suis? {FI appelle.) Holà! hommes d'armes ! {Entrent des soldats.) Qu'on les emmène prisonniers, et qu'on tes mette à la Tour!— Remerciez-moi l'un et l'autre de ce que je ne vous châtie pas autrement.

Il fort.

BON ARIAS

Si Léonor a perdu par moi sa renommée, elle la retrouvera par ftioi aussi. On ne m'accusera pas d'avoir mal défendu l'honneur d'une dame»

DON GUTIERRE.

i)e qui m'afflige, ce n'est pas de voir le roi si sévère et si cruel* ce qui m'afflige, c'est de ne pas te voir aujourd'hui, ô Mencia !

Don Arias el don Gutierre sortent, emmènes par les soldais.

l'infant, à part.

Voilà don Gutierre prisonnier! Cette nuit, parti sous le prétexte

d'une chasse, je verrai celle que j'aime. (Haut,) Viens avec moi, don Diègue. {A part.) Je serai vainqueur ou je périrai.

L'Infant et don Dièguc sortent.

DONA LÉONOR, teule .

Grands dieux, je me meurs! — Ingrat, perfide et traître, sans loi et sans foi, daigne le ciel me venger de l'injure que tu as faite à mon honneur! Puisses-tu souffrir les mêmes maui que je souffre, et mourir pareillement déshonoré ! —Hélas ! hélas !... amen! amen !

JOURNÉE DEUXIEME

SCÈNE I

Un jardin; il est nuit.

L'INFANT et JACINTHE entrent en nferchanl à tâtons.

JACINTHE

Doucement! Pas de bruit!

l'infant.

A peine si je pose le pied sur le sol, à peine si je respire.

JACINTHE

Vous voici au jardin. Et comme don Guticrre est en prison et que la nuit vous favorise de ses ténèbres, n'en doutez pas , monseigneur, vous obtiendrez tout ce que votre altesse désire. Ce sera là une douce victoire.

l'infant.

Jacinthe, si la liberté que je t'ai promise te sembleunetrop faible récompense pour un si grand service, demande davantage et tu l'auras. Je te dois plus que la vie, je te dois la joie et le bonheur de mon âme.

C'est ici que ma maîtresse a coutume de venir. Elle passe d'ordinaire une partie de la nuit sous ce berceau.

l'infant.

Tais-toi, tais-toi ; je crains que le vent ne nous écoute, et que l'écho ne trahisse nos paroles.

jacinthe.

Je vous laisse; moi, afin que mon absence ne réveille aucun soupçon, je vais de ce côté.

Elle sort.

l'infant.

Amour, amour, protége-moi ! Que ce feuillage épais me cache à tous les yeux ! — Je ne suis pas le premier dont le feuillage des bois

ait favorisé les amours. C'csi ainsi qu'autrefois le chasseur Actéon contempla les charmes de Diane.

Il «'éloigne.

Entrent DON A MEISC1A, JACINTHE et THÉO DORA.

don a mencia, appelant.

Silvia i Jacinthe ! Théodora !

JACINTHE

Que voulez-vous, madame?

DON A MENCIA

Apportez moi des flambeaux. — Mais non, venez toutes. Essayons de faire diversion à l'ennui qui m'accable. Don Gutierre ne rentre pas, Théodora !

THÉODORA

Plaît-il, madame?

Chante-moi quelque chose afin de dissiper ma tristesse.

THÉODORA

Voulez-vous une romance ?

DON A MENCIA

Ce que tu voudras; cela m'est égal.

Elle s'étend sur une clnisc longue et s'endort. THÉODORA.

Voyons si ma guitare est d'accord.

Elle accorde sa guitare.

JACINTHE

Ne chante pas, Théodora. Vois, déjà la fatigue l'a plongée dans le sommeil. Gardons nous de la réveiller.

THÉODORA

Pourtant ma guitare allait bien.

JACINTHE

Ce sera pour une meilleure occasion. Retirons-nous. (A part.)011! combien de fois le plus brillant honneur a été terni par l'entremise d'une servante ' !

Jarinthe, Théodora et SiWia sortent.

Entre L'INFANT.

l'infant.

Elle est seule! Je ne puis désormais douter de mon bonheur; l'heure et le lieu m'en empêchent. Elle dort. {Il appelle à voix basse.) Mencia! belle Mencia ! adorable Mencia!

dona mencia, se réveillant.

Dieu me protège!

O eriadas, — y quantas honras ilustres se han perdido por vosotras ! Tous les peintres des mœurs espagnoles ont remarqué l'intervention empressée dos duègnes ci des servantes dans les amours de leurs maîtresses. Cervantes en a parlé en plusieurs endroits de ses ouvrages. Voyez, dans ses Nouvelles instructives [Nooelas ejemplarts), Uî Jaloux d Eslramadure [el Zelaso Estremcno).

dona mencia.

l'infant.

L INFANT

DONA MENCfA.

L'fNFANT.

DONA MENCIA

Dans ma maison. — Et vous n'avez pas craint de détruire la réputation d'une femme, d'offenser un vassal généreux et illustre?

l'infant.

J'ai suivi votre conseil. Vous m'avez conseillé tantôt d'écouter la justification de Cette dame, et je suis venu ici afin de voir ee que vous me direz pour excuser votre inconstance.

DONA MENCIA

Hélas ! oui, la faute en esta moi. Mais si j'ai parlé de me justifier, que votre altesse le sache, j'obéissais alors à la voix de l'honneur. — Mais je ne pensais pas... je ne voulais pas vous revoir à cette heure, en ce lieu.

l'infant.

Croyez-vous donc, madame, que j'ignore les égards que je dois à Votre nom et à votre vertu? J'ai quitté Se vil le sous le prétexte d'une chasse; mais je ne songeais pas à m'attaquer aux oiseaux de l'air. C'est à vous que j'en voulais, ô ma blanche tourterelle 1 !

DONA MENCIA

Oui, seigneur, vous n'avez que trop raison de me comparer à cet

1 Le traducteur s'empresse de déclarer ici, à l'honneur de Calderon, qu'il n'est point question de tourterelle chez le grand dranaalisle. Il dit •- garsa, subsl. fcm., qui signifie héron. On nous pardonnera de n'uvoir pas traduit plus fidèlement.

oiseau timide. On raconte que quand il est poursuivi par les faucons royaux et qu'il fuit devant eux à tire d'aile, un secret instinct lui désigne celui qui parmi eux lui donnera la mort, et qu'alors, en le voyant s'approcher, il frémit, il frissonne et tremble. De même moi, seigneur, en vous voyant, je suis saisie

d'effroi et d'épouvante, parce que j'ai un secret pressentiment que c'est vous, Vous, seigneur, qui me tuerez !

l'infant.

Ne vous abandonnez pas à ces craintes, madame.

DONA HKNCIA.

Au nom du ciel ï laissez-moi.

l'infant.

Je suis venu pour vous parler. Cette occasion, souhaitée si longtemps, elle ne m'échappera pas par ma faute.

DONA MENCIA

Et le ciel le souffrirait ! — Je vais crier.

l'infant.

Vous vous perdriez vous-même.

DONA MENCIA

De grâce, éloignez -vous !

l'infant.

Ne me l'ordonnez pas, je vous en conjure, — dona Mcnciat

DONA MENCIA

Par pitié, don Henri!

DON GUTIBRRE, du dehors.

Tiens l'étrier, Coquin, et frappe à cette porte.

DONA MENCIA

ciel! grand Dieu ! —-Mes pressentiment ne me trompaient pas; la* fin de mes jours est venue. Voilà don Guticrrel

Malheureux que je suis!

DONA MENCIA

Hélas! que deviendrai-jc s'il vous trouve avee moi?

l'infant.

Que faire?

DONA MENCIA

Cachez-vous,

l'infant.

Moi, me cacher !

DONA MENCIA

C'est bien le moins que vous deviez à l'honneur d'une femme. — Vous ne pouvez plus sortir. Mes servantes, sans savoir ce qu'elles faisaient, ont ouvert et refermé la porte. Vous ne pouvez plus sortir maintenant.

l'infant.

Commandez, j'obéis.

DON A MENCIA

Retirez-vous dans ce cabinet qui donne dans ma chambre.

l'infant.

Je n'ai jamais su jusqu'à présent ce que c'était que la crainte. Oh ! comme un mari offensé doit être redoutable !

Il se cache.

DONA MENCIA

Si une femme innocente éprouve mes terreurs, Dieu puissant, comme une femme coupable doit trembler t

SCÈNE II

Une chambre.

Entrent DONA MENCIA, DON GUTIERRE et COQUIN.

DON GUTIERRE.

mon bien, ma chère vie! laisse-moi te presser mille et mille fois contre mon sein.

DOS A MENCIA

Je ne m'attendais pas, seigneur, à... Je me réjouis, seigneur...

* DON GUTIERRE.

Tu ne diras pas que je ne suis pas venu te voir.

DONA MENCIA

C'est une véritable surprise d'un amant constant et fidèle.

DON GUTIERRE.

Bien que je sois ton époui, je n'ai pas cessé de t'aimer comme un amant. Non, mon bien, ma chère vie, c'est toujours la même tendresse et la même adoration.

DONA MENCIA

Vos bontés me confondent.

DON GUTIERRE.

Heureusement pour moi que l'ai ca y de à la garde duquel on m'a confié est mon parent et mon ami. Sans lui je gémirais loin de toi dans ma prison. Quelle reconnaissance je lui dois ! il m'a permis de te voirl -

DONA MENCIA

Je suis également son obligée ; en vous accordant la liberté, c'est une grâce qu'il m'a faite.

Oh! redis-moi encore ces paroles charmantes qui me consolent de mes peines.

DONA MENCIA

Je disais, seigneur, que je suis plus que vous encore obligée à l'alcayde... parce que je vous vois.

DON GUTIERRE.

ma vie ! ô mon âme !

COQUIN

Ma foi, madame, vous ne risquez rien de bien caresser aujourd'hui le pauvre prisonnier et de lui laisser baiser votre main tant qu'il voudra ; car je ne sais pas trop s'il peut se promettre longtemps ces douceurs.

DONA MENCIA

Que dis-tu là?

Des folies.

DON GUTIERRB.

COQUIN

Non pas, monseigneur, ce ne sont pas des folies que je dis là. Mais, madame, ne vous inquiétez pas par avance. Je suis très-bien avec le roi ; il m'aime à la rage, et je vous garantis qu'il sera in* dulgent envers le maître en faveur de l'écuyer.

DON GUTIERRB.

Tais-toi, mauvais plaisant.

COQUIN

Je n'ai plus qu'un mot à dire; c'est que, madame, nous avons tant galopé, galopé pour arriver ici de bonne heure, que mon maître doit avoir faim, et si vous lui donnez quelque chose, je profiterai de l'occasion.

dona mencia, à don Gutierre.

Il me sera difficile de vous bien traiter, car je ne vous attendais pas, et vous m'avez prise au dépourvu. Néanmoins je vais préparer le souper.

DON GUTIERRE.

Appelez une esclave.

DONA MENCIA

Je suis la vôtre, moi, monseigneur, et je cours vous servir. {A part.) Sauvons par un coup hardi, s'il est possible, mon honneur. Que le ciel me soit en aidel

Elle sort.

DON GUTIERRE.

Toi, Coquin, ne t'éloigne pas, fais trêve un peu à tes extravagances, et songe qu'il faut que nous soj^ns de retour à la prison avant le jour. 11 ne tardera pas à paraître. Tu peux rester ici avec moi.

COQUIN

Je songe, au contraire, à vous conseiller une ruse, une ruse de guerre, la ruse la plus curieuse, la plus étonnante que jamais l'imagination des hommes ait inventée. Votre vie en dépend. C'est là une ruse, une excellente ruse !

DON GUTIERRB.

Et quelle est-elle, voyons ?

COQUIN

Elle a pour but de vous faire sortir de prison sain et sauf.

îuu LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

DON GUTIERRE.

fit comment?

COQUIN

Par un moyen a moi connu.

DON GUTIERRE.

Et quel moyen ?

COQUIN

C'est de ne pas y retourner.

DON GUTIERRE.

Finis, misérable.

COQUIN

Il n'y a pas de misérable qui tienne. Il est, évident que, comm« vous êtes sorti sain et sauf de prison, si vous n'y retournez pas, vous en serez sorti sain et sauf.

DON GUTIERRE.

Vive Dieu! sot vilain, tu mériterais mille morts. Quoi! tu me conseilles une action aussi honteuse, sans considérer ce que je dois à la confiance de l'alcayde ! tu veux que je manque à ma parole ! tu veux que je sois cause qu'il ait trahi la sienne! — Non, j'irai, j'irai me remettre entre ses mains, et au plus tôt.

Je vois que vous ne connaissez pas l'humeur du roL

BON GUTIERRE.

B n'importe.

COQUIN

Quant à moi qui la connais, monseigneur, et qui ne trouve pas de honte a ne pas retourner a la prison, et qui n'ai pas donné ma parole, et pour qui personne n'a donné la sienne, — vous approuverez, je l'espère, que je ne vous accompagne pas cette fois et que je vous laisse aller tout seul.

DON GUTIERRE.

Comment? tu ne reviendrais pas ! tu m'abandonnerais!

COQUIN

Vous n'avez pas besoin «Técuyer en prison, je pense.

DON GUTIERRE.

Et que dirait-on de toi, malheureux ?

COQUIN

Je me moque des discours ! — Voulez-vous, par hasard, que je me laisse mourir par vaine gloire? pour soutenir ma réputation? pour que l'on vante ma fidélité quand je ne serai plus là pour jouir de ces éloges? Fi donc! — Si l'on vivait deux fois de suite, monseigneur, je ferais volontiers pour vous le sacrifice de ma première vie, je vous le jure ; mais comme on ne vit qu'une fois, et qu'après eu voila pour des siècles, je tiens bon, et je vivrai ma vie jusqu'à la fin. Ainsi soit-ilt

Entre DONÀ MENC1A.

DONA MBNCIA.

Seigneur ! seigneur ! an secourt !

DON GUTIERRE.

Dieu me protège! Qu'est-il arrivé? qu'y a-t-il?

BONA MENQA.

Un homme...

DON GUTIERRE.

Un homme l... un homme, dites-vous? où est-il, cet homme?

DONA MSNC1A.

Je l'ai trouvé caché dans mon appartement... 11 était debout... enveloppé dans son manteau jusqu'aux yeux... Je n'ose plus y retourner...

DON GUTIERRE.

Quoi!... un homme l un homme ici! Je ne sais quelle secrète épouvante a saisi mon cœur* — Vous l'ave* vu, cet homme ?...

DONA MENC1A.

» Je l'ai vu, seigneur.

DON GUTIERRE.

El mot je vais le voir. [Â Coquin.) Prends ce flambeau.

COQtUN.

Moi, seigneur?

DON GUTIERRE.

Prends, te dis-je.

COQUIN

Mais, seigneur, peut-être qu'il n'y a personne.

Ne crains rien, puisque tu viens avec moi.

DONA MENCIA

Ne pressez point ce vilain lâche. Tirez votre épée, je marche devant vous. {Elle prend le flambeau et le laisse exprès tomber à terre.) mon Dieu ! le flambeau m'est échappé !

DON GUTIERRE.

Il ne manquait plus que cela !

Entrent L'INFANT et JACINTHE, qui traversent la chambre.

DON GUTIERRE

Mais j'irai sans lumière.

Il tort.

l'infant.

Où me mènes-tu, Jacinthe?

JACINTHE

Suivez-moi sans peur ; je connais bien la maison.

L'IdCmI el Jacinthe tortesU

coquin, à part* Où irai je, moi ?

don GoT1ERRK, rentrant, à part.

11 me semble avoir entendu un homme.

coquin, à part.

Si je me cachais dans l'armoire?

don gutierrk, rencontrant Coquin. Holà! je le tiens!

Il le pretd tu collet.

COQUIN

Mais, monseigneur...

DON GUTIERRE.

Nil bougez pas !

COQUIN

Vous tous trompez, monseigneur!

DON GUTIERRE.

Vive Dieu ! je ne te lâche pas que je ne sache qui tu es !... et ensuite je t'étrangle.

COQUIN

En vérité, c'est moi, je vous jure!

dona mbncia, à part.

Dieu puissant! Jésus! Jésus! c'est l'infant qu'il a rencontré 1 — Quelle horrible position !...

DON GUTIERRE, Criant.

Eh bien! un flambeau! la lumière!

Entre JACINTHE , un flambeau à la main.

JACINTHE

La voilà! la voilà!... Un peu de patience!...

DON GUTIERRE.

Avance donc!

JACINTHE

11 faut voir quel est cet homme.

Eh ! seigneur, c'est moi !

DON GUTIERRE.

Quelle mauvaise plaisanterie !

COQUIN

Je vous le disais bien, monseigneur, que c'était moi.

DON GUTIERRE.

J'entendais bien que tu me parlais; mais j'en croyais tenir un autre. {A part.) Il y a là-dessous, ô mon âme! quelque profond mystère.

dona mencia, bas, à Jacinthe.

Eh bien! est-il parti?

jacinthe, de même.

Oui, madame*

JOURNÉE II, SCÈNE II. m

dona mencia, à don Guticrre Voilà le résultat de votre absence. Les voleurs auront su que vous étiez dehors, — et cela les aura encouragés.

DONA M EN CU

J'y ai trouvé mon salut.

JACINTHE

Comment avez-vous pu vous y décider?

DON A HENC1A.

Par la raison que si je n'eusse rien dit et que don Gu lierre se fut aperçu de quelque chose, — il aurait pu croire que j'étais la complice de l'infant; et puis je n'avais que ce moyen de le sauver. — Tu vois, le ciel m'a protégée.

Entre DON GUTIERRE ; il tient un poignard à la main et le regarde avec

attention.

DON GUTTERRK, à part.

Ce poignard si riche n'est pas Tanne d'un homme obscur. (tl le cache sous ton manteau.) ma chère Mencia ! vous avez été abusée par une vaine illusion. J'ai visité toute la maison du haut en bas, et je n'ai pas même aperçu l'ombre d'un* homme. {A part.) Hélas! je cherche à me tromper moi-même, car ce poignard soulève en mon sein mille soupçons, mille terreurs. Mais le moment n'est pas venu encore. [Haut.) Mencia, mon cher bien, ma chère épouse, voici le jour qui commence à paraître à l'hdrizon : il faut que je parte. Je regrette vivement d'être obligé de te laisser, — de te laisser ainsi toute émue, après cette aventure; mais il le faut.

DONA MENCIA

Vous ne m'embrassez pas, monseigneur ?

DON GUTIERRE.

Je ne l'aurais pas oublié, ma chère vie.

Il va pour l'embrasser, el il montre, sans le vouloir, sa main qui tient le poignard.

dona mencia, effrayée.

Ah! seigneur. — Quoi! vous voulez me tuer! Grâce, je vous prie! Je ne vous ai point offensé!... Grâce! grâce, monseigneur!

Pourquoi ce trouble, Mencia? — Remettez- vous, mon bien, mon épouse, ma vie, mon âme !

DONA MENCIA

C'est que, monseigneur, en vous voyant armé de ce poignard, je me suis imaginée que vous m'en portiez un coup, et que je tombais ici blessée, et que je mourais baignée dans mon sang.

DON GUTIERRE.

Moi, vous frapper ! — Au moment de visiter la maison j'ai tiré ce poignard de son fourreau.

DONA MENCIA

Quelle folle idée J'avais là !

DON GUTIERRE.

Oui, une idée bien folle, en effet.

DONA MENCIA

Je ne vous ai jamais offensé, n'est-il pas vrai ?

DON GUTIERRE.

Non, certes, jamais. — {A part.) Comme elle s'excuse mal avec tout son esprit!

DONA MENCIA

C'était sans doute ma tristesse qui m'offrait ces noires images.

DON GUTIERRE.

11 faut la chasser au plus vite.

Est-ce que vous partez, seigneur?

DON GUTIERRE.

Je devrais être déjà loin.

DONA MENCIA

Reviendrei-vous bientôt?

DON GUTIERRE.

Si je puis, ce soir.

DONA MENCIA

Que le ciel vous accompagne !

DON GUTIERRE.

Adieu, Mencia !

dona mencia, à part* Les forces m'abandonnent !

DON GUTIERRE, à part.

mon honneur! mon honneur! nous avons de quoi causer beaucoup tous deux seul à seul !

SCÈNE in

La place de palan.

Entrent LE ROI el DON D1ÈGUE; ils sont enreloppés dans un manteau ; de couleur et ils tiennent une épce à la main.

LE ROI

Tenez cette épée, don Dièguе.

DON DIÈGUE

Vous rentrez bien tard, sire.

J'ai couru toute la nuit à travers les rues de la ville. On parle beaucoup des incidens, des aventures qui se passent la nuit à Se*

ville. J'ai voulu voir les choses par moi-même, afin de mieux savoir ce qu'il convient de faire pour mettre l'ordre ici.

DON DIKGUB.

Je ne puis que vous approuver, car an rot doit être un argus-veillant toujours sur son royaume. Les deux yeux que l'on a peints sur votre sceptre sont l'emblème de votre vigilance. Mais qu'a vu votre majesté?

LE ROI

J'ai vu des galans cachés, des dames voilées» des musiciens, des bals, des fêtes, — et bien d'autres choses curieuses. J'ai vu aussi un nombre infini de bravaches. Mais il n'y a rien qui m'ennuie comme de veir de ces bravaches qui, dit-on, forment ici une espèce de corporation. Pour que ces dignes seigneurs ne me reprochent pas un jour de leur avoir refusé ma protection, j'ai eu la fantaisie de les examiner, et j'ai mis seul à l'épreuve, dans une rue» une troupe de bravaches 1 .

DON WÈGUE.

Votre majesté s'est bien exposée.

lb noi.

Nullement, don Dièguе; au contraire, ce n'a été qu'un jeu.

DON DIÈGUE

Cependant ces bravaches sont, dit-on, redoutables.

le ROI.

N'en croyez rien. Dès qu'ils m'ont vu mareher sur eux avec une épée, ils ont pris la fuite ; plus d'un en fuyant a laissé, tomber à terre son diplôme.

DON DIÈGUE

Quel diplôme?

LB noi.

Son diplôme de bravache*

Entre COQUIN.

COQUIN

Je n'ai pas voulu accompagner mon mattre à la Tour; J'ai préféré rester dehors afin de savoir fidèlement ce que l'on dit de sa prison. — Mais j'aperçois le roi, ce me semble.

LE ROI

C'est vous, Coquin?

COQUIN

Oui, sire.

LE ROI

Comment va?

COQUIN

Je vous ferai la réponse des étudians.

■Voyez, sur les bravaches de SévUle, la nouvelle de Cervantes eite*e pki* haut.

m LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

LE ROI

Quelle réponse?

COQUIN

tfe corpore, bene; mais de pecuniis, mate K .

Alors dites-nous quelque chose. Vous n'avez pas oublié que j'ai toujours cent écus a votre service.

COQUIN

Que voulez-vous que je vous dise? que je suis en train de ruminer une comédie où vous pourriez jouer le principal rôle, parce qu'ell sera intitulée : Le Roi des écue.

LE ROI

Mauvais.

COQUIN

Eh bien! voiei un conte. J'ai rencontré ce matin un chapon, lequel portait soigneusement suspendu au cou un sachet qui contenait les titres de noblesse de sa chaponnerie. Je me suis approché de lui avec le respect que l'on doit à un chapon, et...

LE ROI

Assez, vilain drôle.

COQUIN

Eh bien ! sire, là, sans détour, riez, je vous en prie. Je ne vous demande pas un château, une maison; je ne vous demande pas des prés, des champs, des vignes; je vous demande seulement de rire une fois par jour quand je vous parle. Riez, sire, de grâce.

LE ROI

Je rirai dans un mois.

COQUIN

Avant cela, j'espère. Mais pour aujourd'hui tous mes efforts sont inutiles. Le rire ne dépend pas de la gaieté du conteur, il dépend de la bonne humeur de l'auditoire.

Entre L'INFANT

Daignez me donner la main, sire.

le roi.

Comment vous trouvez-vous, infant?

l'infant.

Je me trouve bien, sire, puisque votre majesté est contente. — J'aurais une grâce à solliciter.

le roi.

Je devine de quoi il s'agit. Don Arias est votre confident, et don Gutierre vous a donné dernièrement l'hospitalité. En votre

considération je leur pardonne à tous deux pour cette fois. Ce que j'en fais

'Bien quant à la santé, mais ma) quant à l'argent. —Ces mots latins se trouvant dans l'original, nous avons cru devoir les conserver.

est pour vous seul, don Henri. — Allez à la Tour, don Diégue, et dites de ma part à l'alcayde qu'il délivre les prisonniers^

DON D1ÈGUE.

J'y vais de ce pas, sire.

Il sort.

LE ROI

Adieu, infant; remerciez-moi.

l'infant.

Ah! sire, quelle reconnaissance!... {Le roi sort.) Insensé que je suis d'avoir si mal exprimé mon désir! Je voulais seulement la grâce de don Arias, et j'obtiens malgré moi celle de don Gu lierre. — ciel ! donne-moi la patience de supporter ce contre-temps ! — {Apercevant Coquin.) Comment, Coquin, tu étais là ?

Plût à Dieu que j'eusse été en Flandre !

l'infant.

M'aurais -tu entendu, par hasard?

COQUIN

Non pas, je songeais à mes affaires et au roi.

l'infant.

Pourquoi sopges-tu au roi ?

COQUIN

Parce que le roi est le plus prodigieux de tous les animaux.

l'infant.

Qu'est-ce que cela signifie?

COQUIN

Cela signifie que de tous les animaux il n'y a que le roi qui manque à la destination de la nature. — Voyez plutôt : le lion rugit, le taureau mugit, l'Ane brait, le cheval hennit, l'oiseau chante, le chien aboie, le chat miaule, le loup hurle, le cochon grogne, l'homme doit rire, et le roi ne rit jamais. Il serait plus facile, hélas! de m'ar racher mes grosses dents que de lui arracher de la bouche un sourire.

il son.

Entrent DON GUTIEftRE et DON ARIAS , conduits par DON DIEGUE.

DON DIÈGUE

Voici les prisonniers, seigneur.

DON GUTIERRE.

Recevez mes remerciemens, illustre infant de Castille.

DON ARIAS

Et les miens, monseigneur, que je mets à vos pieds avec mon dévouement.

C'est le roi que vous devez l'un et l'autre en remercier; je n'ai eu d'autre mérite que de lui demander votre grâce.

Htt LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

DOW GUTIERRE.

Nous ne pouvions souhaiter une protection plus puissante.

BON ARIAS

Non, certes.

don gutibrri, à part* Ciel ! que vois-je? — Dieu! comme son épée ressemble h ce poignard !

l'infant.

Donnez-vous la main l'un à l'autre.

DON ARIAS

Voiei la mienne.

l'infant.

Et vous, don Gu lierre?

DON GUTIERRE.

Que commandez-vous, seigneur?

l'infant.

Votre main à don Arias.

DON GUTIERRE.

La voici.

Vous êtes tous deui de nobles cavaliers. Il faut que vous soyez amis tous deui. Et celui qui trouvera que cela n'est pas bien, qu'il me le dise î — Il m'aura pour ennemi.

DON GUTIERRE.

Ce n'est pas moi, seigneur, qui m'exposerai volontiers au malheur de vous avoir pour ennemi. — Je souhaiterais, au contraire, que votre altesse fût convaincue de la sincérité de mon respectueux attachement, et je prie le ciel de permettre que je ne vous rencontre jamais en un tel Heu et à une telle heure que je risque de vous combattre sans avoir eu le loisir de reconnaître qui vous êtes. Car, seigneur, ce serait un grand chagrin pour moi, oui, un grand chagrin t Vous n'en doutez pas, seigneur.

l'infant, à part.

Ces paroles renferment de vagues soupçons. (Haut.) Venez avec moi, don Arias, j'ai à vous parler.

DON ABUS

Je vous suis, seigneur.

l'infant.

Adieu, don Gutierre.

DOX GUTIERRE.

Je salue votre altesse et la remercie de nouveau.

- L'Infant et don Arias sortent.

DON GUTIERRE, Seul.

fj'infant ne m'a rien répondu. Il aura compris, sans doute, qu'il n'avait rien a me répondre. — Je suis seul à présent, je puis me plaindre ; mais, hélas! je ne puis me consoler. — Ah ! Dieu, corn*

ment osé-je rappeler à mon souvenir tant d'ennuis qui m'accablent, tant de peines qui m'assiègent, tant d'outrages qui me tuent! — Maintenant, mon honneur, vous permettrez qu'un infortuné pleure dans une aussi cruelle situation. - Pleurez, mes yeux, pleurez sans honte!... — Maintenant, mou honneur, maintenant il est temps de montrer que vous savez mener de front la valeur et la prudence. Cessons de noue plaindre, parce que l'on se distrait de ses peines en se plaignant, et que j'ai besoin d'examiner sincèrement et froidement ma position. Voyons ce qui en est. — Je ne veux pas m'abuser, grand Dieu! non, je ne veux pas m'abuser; mais peut-être mon imagination effarouchée s'est-elle forgé des chimères, des monstres que la réflexion dissipera. — Je suis arrivé la nuit à ma maison... Très-bien ! mais on m'a ouvert la porte aussitôt, «t ma femme était calme et tranquille. — 11 y avait uu homme chez moi... Oui! mais elle m'en a prévenu elle-même; elle m'en a averti la première.— Le flambeau s'est éteint!... Oui ! mais cela arrive tous les jours... Il n'y a rien là de si extraordinaire, de si merveilleux, un flambeau qui s'éteint! — J'ai trouvé un poignard dans une chambre!... Oui! mais j'ai des amis qui peuvent avoir perdu chez moi un poignard depuis longtemps, des domestiques à qui ce poignard pourrait, à la rigueur, appartenir, qu'ils l'aient trouvé ou volé. — Mais ce poignard s'ap-

pareille avec l'épéede l'infant... Oui! voilà ma douleur!... Et pourquoi encore? Ce poignard n'a rien en soi de si précieux qui oblige à croire qu'il soit celui de l'infant de Castille. Ou le même ouvrier qui a fabriqué son épée peut avoir fabriqué deux poignards semblables... ou lui-même enfin peut avoir donné son poignard à quelqu'un! — Eh bien ! allons plus loin. Supposons que ce poignard soit celui de l'infant, que l'infant soit venu dans ma maison, qu'il ait perdu cette arme dans la chambre de ma femme, le soir, la nuit!... Eh bien! est-ce que Mencia est nécessairement coupable pour cela?... est-ce que l'infant ne peut pas s'être introduit seul chez moi, ou avoir séduit quelque servante?... — Oh! que je me félicite d'avoir trouvé à tout une excuse ! Ainsi, finissons ces discours, puisque la conclusion en est sans cesse que ma femme est celle qu'elle est, et que moi je suis celui que je suis. Rien n'est capable d'altérer la pureté de son innocence; un nuage passe devant le soleil, le soleil n'est point souillé pour cela. — mon honneur! j'ai beau me rassurer, vous êtes en péril ; chaque instant peut vous être funeste, à chaque instant vous risquez de périr. 11 faut donc que je veille sur vous, mon honneur ! Et puisque dans les maladies graves les premiers accidens sont les plus dangereux, et qu'on y doit porter remède au plus tôt, voici ce que le médecin de son honneur dit et ordonne : — D'abord que l'on veillera sur la maison, de peur qu'une seconde fois la contagion n'y pénètre. — Ensuite, que l'on observera la diète du silence, pour qu'il n'y ait point de paroles d'impatience prononcées. — Ensuite, que Ton emploiera auprès de i. ^

cette femme les soins, les assiduités, les flatteries , les caresses et l'amour; car les reproches, les mépris, les injures, loin de guérir cette femme souffrante, augmenteraient son mal.— En conséquence, cette nuit j'irai secrètement à ma maison, j'y entrerai se-

crètement, je verrai en secret où en est la maladie ; et je dissimulerai, s'il est possible, ma peine, ma douleur, mon offense, mon délire et ma jalousie... Ma jalousie, ai-je dit !... Je suis fou! — Pourquoi un pareil mot est-il tombé de mes lèvres? Il serait capable de me tuer, comme on raconte de la couleuvre que souvent elle a péri de son propre venin! — De la jalousie! de la jalousie!... Non! non!... hélas! hélas!... quand un mari infortuné a laissé naître dans sa poitrine cet ulcère redoutable, — alors il n'y a plus qu'un seul remède pour relui qui veut Aire le médecin de son honneur. Partons!

Il sort.

SCÈNE IV

Une prommatle.

Entrent DON ARIAS et DONA LÉONOR.

DON ARIAS

Ne pensez point, belle Léonor, que mon absence m'ait fait oublier la dette sacrée que j'ai contractée envers votre réputation. Loin de là, votre débiteur se présente à vous, non pas pour s'acquitter, car il serait trop présomptueux à lui de penser qu'il puisse satisfaire à une pareille obligation, mais pour vous dire qu'il n'a cessé de reconnaître qu'il est et qu'il sera toujours votre débiteur.

DONA LÉONOR

C'est moi, seigneur don Arias, qui suis et qui serai toujours votre obligée : vous n'en douteriez plus si nous réglions nos comptes. 11 est vrai que vous m'avez enlevé un amant qui devait être mon époux; mais, qui sait? peut-être que par l'événement vous avez amélioré mon sort; car il vaut mieux encore pour une femme vivre, comme je vis, sans renommée, que de vivre sous la loi d'un époux qui l'abhorre. Quoi qu'il en soit, je ne me plaindrai jamais de vous; je ne me plains que de moi et de mon étoile.

DON ARIAS

Je vous en supplie, belle Léonor, ne m'excusez pas ; c'est m'ôter toute espérance. Oui, permettez qu'ici je vous le déclare; je vous aime, et mon ambition ne prétend à rien moins qu'à réparer le tort que je vous ai causé. Puisque j'ai été la cause de vos peines et que vous avez perdu un époux par ma faute, je désire vivement que vousconsentiez à retrouver en moi un époux. J

DONA LÉONOR

Seigneur don Arias, j'estime ainsi que je le dois une offre aussi flatteuse, et j'en conserverai le souvenir précieusement; mais souffrez que je vous dise avec sincérité qu'il m'est impossible de l'agréer, quelque glorieuse qu'elle me soit. Car si c'est à cause de vous que

JOURNÉE II, SCÈXE IV. Ht

j'ai été délaissée par don Gutierre, et qu'il me vît maintenant vous donner ma main, n'aurait-il pas, sur les apparences, quelque droit de penser qu'il m'a abandonnée avec justice? ne serait-il pas excusé par tout le monde? ne dirait-on pas qu'il a eu raison dans ses mépris? Non, seigneur, j'estime si fort le droit de

me plaindre justement, que je ne veux pas que rien excuse celui dont je me plains ; je ne veux pas que l'on croie qu'il a bien agi, celui qui s'est mal conduit à mon égard.

don ARIAS.

C'est une frivole et subtile réponse que cela, belle Léonor. Alors même que cette union viendrait à vous convaincre d'une ancienne liaison avec moi, elle la légitimerait en même temps. Il est bien plus triste pour vous que l'homme qui a cru à votre offense n'en voie pas la réparation.

DON A L^ONOR

Ces conseils, don Arias, ne sont pas d'un amant prudent et sage. Ce qui a été offense autrefois ne cesserait pas d'être une offense, et votre renommée, à vous aussi, souffrirait d'une telle conduite.

DON ARIAS

Comme je sais quelle est la noblesse de votre cœur, je serai toujours satisfait d'avoir eu l'occasion de vous parler. — J'ai connu en ma vie un amant à moitié fou, scrupuleux au dernier point, et jaloux comme on ne l'est pas, qui aurait mérité d'être puni par le ciel dans son mariage. Don Gutierre le connaît mieux que moi encore ; don Gutierre qui, après s'être 7 si fort effarouché pour avoir rencontré un homme dans la maison de sa maîtresse, ne s'effarouche pas aujourd'hui en voyant ce qui se passe dans sa propre maison,

DONA LÉONOR

Seigneur don Arias, il m'est impossible de vous écouter davantage; car en ce que vous dites, ou vous êtes trompé vousmême, ou vous cherchez à me tromper. Don Gutierre est un tel cavalier, que, dans quelques circonstances qu'il se trouve, il saura toujours agir et parler comme il le doit; un tel cavalier, que jamais il ne souffrira d'injures de personne, non pas même d'un infant de Cas tille. Si vous avez pensé qu'avec cela vous flatteriez mon ressentiment, vous avez mal pensé, don Arias. Vous l'avouerai-je? vous navez beaucoup perdu dans mon esprit ; car si vous eussiez été vraiment noble, vive Dieu! vous n'auriez pas ainsi parlé de votre ennemi. — Pour moi, bien que don Gutierre m'ait publiquement outragée, «et que je sois toujours prête à le tuer de ma main, loin de dire de lui le moindre mal, il est un homme, je le déclare, plein de loyauté «•i d'houncur. Sachez cela, don Arias.

Elle sort.

DON ARIAS, Seul.

Voilà une femme qui a de dignes sentimens, et qui m'a donné une bonne leçon. J'en profiterai. Je vais de ce cas trouver l'tafa&V *\ \fc

le prierai de se choisir un autre confident pour ses amours. — Le jour disparaît, ne tardons pas. Non, quoi qu'il puisse m'en coûter, et dussé-je périr, non, je ne l'accompagnerai pas à la maison de don Gutierre.

Iliort. .

SCÈNE V

Un jardin. — La naiU

Boire DON GUTIERRE.

DON GUTIERRE.

Me voici arrivé chez moi sans que l'on m'ait aperçu. Je n'ai pas averti Mencia que le roi m'avait accordé ma liberté ; elle m'aurait attendu, elle aurait pris ses précautions — J'aime la nuit, et son silence, et ses ténèbres ; je l'aime malgré l'effroi secret qu'elle m'inspire; je l'aime comme le tombeau de la vie humaine 1 — Puisque je me suis appelé le médecin de mon honneur, il faut que de lui je prenne soin. — C'est la même heure à laquelle il a eu déjà une crise hier au soir; voyons si les mêmes symptômes se représenteront aujourd'hui. — Que l'honneur m'inspire, lui pour qui je veille! J'ai franchi le mur de clôture du jardin pour qu'on ignore ma présence.

— Dieu! quelle folie c'est à l'homme de vouloir connaître son malheur! — On dit qu'il est impossible à un infortuné de retenir ses pleurs. — Celui qui a dit cela en a menti, trois fois menti ! Je suis le plus infortuné des hommes, et cependant je ne pleure pas. — Voilà le pavillon où elle a coutume de se tenir au commencement de la nuit. Marchons sans bruit ; rien ne doit trahir le pas des soupçons jaloux. [Une décoration s'enlève et Von voit Mencia endormie.) Ah ! Mencia, adorable Mencia, quels tourmens, quels affreux tourmens tu causes à mon amour ! —Retirons-nous pour cette fois; mon honneur va bien, il ne court aucun hasard pour aujourd'hui.

— Mais quoi ! pas une femme de chambre, pas une servante, pas une esclave auprès d'elle !... Si elle attendait quelqu'un ! — pensée injuste ! ô crainte misérable ! ô infâme soupçon !... — Restons ici cependant. Il m'est impossible de m'éloigner. Je suis curieux de voir où en est la maladie Eteignons ce flambeau. {Il éteint le flambeau.) Allons près' d'elle à travers une double obscurité, privé de la lumière de ce flambeau et de la lumière de ma raison... [Il s'approche.) C'est son voile que je touche!... Quelle suave odeur elle exhale!... (J7 l'appelle et la réveille.) Mencia ! ma chère Mencia !

DONA MENCIA

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc 7

DON GUTIEKRE.

Ne criez pas.

Qui ètes-vous?

DON GUTIERRE.

Mon bieu chéri, c'est moi ; ne me reconnaissez-vous pas ?

DONA MENCIA

Si fait, monseigneur, car un autre que vous n'aurait pas eu cette hardiesse.

don gutierrb, à part.

Elle m'a reconnu.

DON A HENCIA.

Un autre que vous ne serait pas venu ainsi me surprendre impunément.

DON GUTIERRE, à part.

Agréables paroles !

DONA HEXC1A.

Un autre que vous qui se serait présenté à moi de la sorte aurait été déchiré par mes mains.

DON GUTIERRE, à part.

Oh ! qu'il est doux d'entendre ces menaces, — ces menaces qui me rassurent! {Haut.) Je suis trop heureux, Mencia, — pourvu que votre émotion se dissipe.

DONA MENCIA

Hélas! je tremble.

Non, calmez-vous.

DONA MENCIA

Savez-vous qu'il est bien mal au moins d'être venue — à votre altesse!

DON GUTIERRE, à part*

Votre altesse ! ciel ! qu'ai-je entendu? — Elle n'était pas avec moi ! elle était avec l'infant ! douleur !

DON A MENCIA

Voulez-vous m'exposer au même péril une seconde fois.

DON GUTIERRE, à part.

Dieu puissant !

DONA MENCIA

Pensez -vous que chaque nuit vous pourrez vous cacher?...

DON GUTIERRE, à part.

Jésus! Jésus!

DONA MENCIA

Et qu'en éteignant le flambeau vous pourrez sortir en présence de don Gutierre?

DON GUTIERRE, à patt.

O jalousie! tue-moi!

DONA MENCIA

Votre altesse est bien imprudente, bien cruelle.

DON GUTIERRE, à part.

Qui suis-je donc, puisque je n'ai pas fa force de mourir et que je

la laisse vivre! — Elle ne s'est pas étonnée que l'infant fût venu la trouver seule, — au jardin, — la nuit ; — elle ne Ta pas renvoyé, elle ne l'a pas repoussé! Non, elle a craint seulement d'être obligée une seconde fois de l'aider à se cacher! — Oh ! comment me venger d'un tel outrage?

DONA MENCIA

Seigneur, retirez-vous promptement.

DON GUTIERRE, à part.

Il est bien temps, grand Dieu !

DONA MBNC1A.

Que votre altesse ne se présente plus ici.

don gutierri, à part.

Elle l'engage à revenir!

DONA MENCIA

Considérez que don Gutierre va arriver.

DON GUTIERRE, à part.

Y a-t-il un homme au monde qui pût se contenir! — Oui, si c'était pour attendre une occasion favorable à sa vengeance.

DONA MENCIA

Mais, monseigneur, je vous le répète, don Gutierre va rentrer.

DON GUTIERRE.

Soyez tranquille, adorable Mencia; je l'ai laissé occupé ailleurs d'une aïiaire importante; et pendant que je m'entretiens avec vous, un ami veille sur moi. — Il ne viendra pas, j'en suis certain.

Entre JACINTHE.

jacinthe, à part.

Il m'a semblé que l'on parlait de ce côté. Qui cela peut-il être?

DONA MENCIA

J'ai entendu quelqu'un.

DON GUTIERRE.

Que ferai-je, madame?

DONA MENCIA

Eloignez-vous, cachez-vous; mais pas dans ma chambre... Dans quelque coin du jardin.

DON GUTIERRE.

J'obéis, madame.

Eh bien?

Plaît— il, madame?

Il sort.

DONA MENCIA

JACINTHE

DONA MENCIA

L'air, qui se précipitait à travers ce feuillage, a éteint la lumière. Apporte—moi vite un flambeau.

Jacinthe sort.

JOURNÉE II, SCÈNE V. ilo

don gutierre, rentrant, à part.

Si je reste là, caché, on pourra m'y découvrir, et Mcncia verrait bien que j'ai tout entendu. — Et pour qu'elle ne m'offense pas deui fois en même temps, l'une par sa conduite, l'autre par la pensée qu'elle aurait que je la connais et m'y prête , je vois la tromper encore. {A haute voix.) Holà! holà!... Eh bien! que fait-on ici?

DON A MENCIA

Ah ! c'est lui ! — don Gutierre !

DON GUTIERRE.

Comment ! on n'a pas encore allumé à cette heure ?

jacinthe, entrant avec un flambeau.

Voici, monseigneur!

DON GUTIBURE.

Ma chère Mencia !

DONA MENCIA

mon époux bien-aimé!

DON GUTIERRE, à part.

Quelle hypocrisie!

DONA MENCIA

Par où donc êtes-vous entré, monseigneur ?

DON GUTIERRE.

J'ai toujours sur moi une clef qui ouvre la poterne. — Mais de quoi vous occupiez-vous là, ma bien-aiméc, toute seule?

DONA MENCIA

J'arrive au jardin. L'air, comme je passais près de la fontaine, a éteint mon flambeau.

DON GUTIERRE.

Je ne m'étonne pas, madame, que l'air -ait éteint votre flambeau: 11 est si vif, si froid, que si vous vous fussiez endormie en ce lieu il aurait pu éteindre votre honneur.

DONA MENCIA

Je cherche à vous comprendre, et, malgré mes efforts, je ne vous comprends pas.

DON GUTIERRE.

Voici une chose digne de remarque : quand un souffle a éteint un flambeau, un autre souffle le rallume. Mais il n'en est pas ainsi de la vie, il n'en est pas ainsi de l'honneur. La vie ! l'honneur! hélas!... — une fois éteints ne se rallument plus. C'est pour toujours !

DONA MENCIA

Evidemment, seigneur, vous donnez à vos paroles un double sens qu'il m'est impossible de saisir. Au riez-vous, par hasard, de la jalousie?

DON GUTIERRE.

Moi, de la jalousie ! moi !... Savez-vous ce que c'est que la jalousie? Quant à moi, je ne le sais pas; et si je le savais!...

lift LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

DON A MKXCIA.

Ah ! seigneur !

D6X GUTIIURE.

Ne craignes rien. — Qu'est-ce que la jalousie? une illusion, une idée, une folie. — Pour moi, si j'aimais une femme et que j'en fusse jaloux, alors même que ce serait une serrante , une esclave, je lui déchirerais la poitrine, j'en tirerais son cœur, puis je le couperais, puis je le mangerais î... Et ensuite, je boirais son sang goutte à goutte avec volupté, avec délices.

DON A MENCIA

Seigneur ! seigneur ! vous m'effrayez !

DON GUTIERRE.

Qu'ai-jc dit?— mon bien, ma joie, mon ciel, ma gloire, 6 mon épouse bien-aimée, ô ma chère Mencia, pardonne-moi, je t'en supplie, ces discours insensés ! Je te jure par tes beaui yeux, que je te respecte, que je t'adore, que ma vie est à toi, dépend de toi ; j'avais perdu la raison.

DONA MKXCIA.

Vous m'avez bien effrayée.

nox r.UTiERRR, à part, après un moment de silence. Point de faiblesse. Puisque je m'appelle le médecin de mon honneur, j'en-

sevelirai mon déshonneur dans les entrailles de la terre !

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNE I

l.a galerie du palais.

Entrent BON GLTÏERRR, LE ROI et des Soldas.

DON GUTIERRE.

Hoi don Pèdre, je voudrais vous parler sans témoins.

le roi, aux soldats.

Allez-vous-en tous ! [Les soldats sortent.) Maintenant, parlez.

DON GUTIERRE.

Eh bien ! Atlas castillan qui soutenez sut vos épaules robustes te fardeau pesant de ce globe, je viens mettre à vos pieds ma vie, si toutefois on peut appeler de ce nom une existence toute remplie d'ennuis et de misères. Ne vous étonnez point de ce que je pleure : on dit que l'amour et l'honneur donnent souvent à un homme le triste droit de verser des larmes, et moi j'ai de l'honneur et de l'amour L'honneur, je l'ai toujours conservé soigneusement comme noble et bien né ; l'amour, je n'y ai pas renoncé en épousant celle que j'aimais. Hélas ! je croyais ne les perdre jamais ni l'un ni l'autre.

et voilà qu'un nuage a passé qui a terni la splendeur de mon épouse et l'éclat de ma loyauté. Je ne sais comment vous raconter

ma peine : je suis si troublé, et surtout lorsque je pense que celui contre lequel j'implore la rigueur de votre justice est votre frère don Henri ; non pas, sire, que je souhaite du mal à un prince de votre sang, mais afin qu'il apprenne, sire, que je ne suis pas indifférent sur mon honneur. Grâce à ces précautions, j'espère que votre majesté rétablira mon honneur malade; et si mon infortune voulait qu'elles fussent inutiles et que mon honneur fût en péril, je ne balancerais pas À recourir au dernier remède, je le laverais avec du sang. Ne vous troublez point, sire, je ne parle que du sang qui coule dans mes veines ; car votre frère don Henri, croyez-le, n'a rien à craindre de moi. Voici un témoin qui en dépose et vous rassure. (// montre le poignard.) Ce poignard si brillant, c'est le sien ; il l'a laissé dans ma maison ; et par là vous voyez, sire, que je ne suis pas un mari si farouche, puisque l'infant m'a confié son poignard.

le roi.

C'est bien, don Gutierre; jamais il n'a vécu un cavalier plus délicat et plus loyal. Votre langage révèle une noblesse rare, une fierté sans égale. Quoique vous ayez à vous plaindre du sort, vous pouvez vivre satisfait avec un tel honneur.

DON GUTIERRE.

Sire, de grâce, que votre majesté ne cherche pas à me donner des consolations là où je n'en ai aucun besoin, là où je ne saurais en recevoir. Vive Dieu ! j'ai une épouse si chaste et si honnête, si constante et si inébranlable dans sa foi, qu'elle laisse bien loin derrière clic et Lucrèce, et Porcia, et Thomiris. Ce sont seulement des précautions que je prends contre moi-même.

Eh bien ! alors dites-moi, Gutierre, qu'est-ce donc que vous avez vu, qui vous ait engagé à prendre de pareilles précautions?

DON GUTIERRE.

Je n'ai rien vu, sire ; car les hommes comme moi n'attendent pas de voir; il suffit qu'ils imaginent, qu'ils soupçonnent... qu'ils aient une crainte, une idée... Je ne sais comment m'exprimer, il n'y a pas de mot dans notre langue pour rendre ce que je veux dire... Bref, je me suis adressé à votre majesté afin qu'elle prévienne ou détourne le mal, s'il est possible; car, une fois arrivé, au lieu de demander un remède, je me chargerais de l'enseigner.

LE ROI

Puisque vous vous appelez le médecin de votre honneur, dites-moi, dou Gutierre, quels sont les remèdes que vous avez employés déjà?

DON GUTIERRE.

Je n'ai point montré ma jalousie à ma femme, je ne lui ai témoigné qu'une tendresse plus empressée. Ainsi, par eieuv^te, *&& -hvw&N. ^

quelques lieues d'ici, dans une maison de campagne; j'ai craint qu'elle ne s'ennuyât dans cette solitude, je l'ai emmenée arec mes gens à Séville, et je tâche de lui procurer toutes les distractions et tous les plaisirs qu'elle souhaite. Car, à mon avis, sire, les mauvais traitemens ne conviennent qu'à ces maris méprisables qui se consolent d'un affront quand ils le racontent.

LE ROI

L'infant se dirige de ce côté. S'il vous voyait avec moi, il devinerait sans peine que vous m'avez porté plainte contre lui. Je me rappelle qu'un de ces derniers jours, quelqu'un s'étant plaint de vous à moi, comme vous arriviez, j'engageai cette personne à se cacher derrière cette tapisserie. La même circonstance veut la même conduite. Seulement, j'ordonne en outre que, quelque chose que vous voyiez ou que vous entendiez, vous demeuriez caché et gardiez le silence.

DON GUT1ERRE

J'obéirai, sire. Ma bouche sera muette comme celle d'une statue 1 .

Il se cache.

Entre L'INFANT.

LE ROI

Soyez le bienvenu, don Henri, ou plutôt le malvenu t

l'infant.

Hélas! sire, pourquoi?

LE ROI

Parce que vous me trouvez irrité.

l'infant.

Contre qui donc, sire ?

LE ROI

Contre vous, infant, contre vous.

l'infant.

La vie alors me sera bien pénible à supporter, si elle est chargée du poids de votre colère.

LE ROI

Vous ne savez donc pas, Henri, que plus d'une épée a vengé un outrage dans le sang royal?

l'infant.

A quel propos votre majesté me parle-t-elle ainsi ?

LE ROI

Je. vous parle ainsi, infant, pour que vous en fassiez votre profil, L'honneur est un bien réservé qui n'appartient qu'à l'âme, et je ne puis disposer do l'honneur de mes vassaux, parce que je ne suis pas 'e roi des Ames. — Eu voilà assez sur ce sujet

Je ne vous comprends pas, sire.

» ttVnltAgmtl ilil t Soré il pajaro qun (%ngen-con una piedra en la boca, mol à mot ; j > «*irtl ta mol nom <|Uo l'on ro|H-rf-scnlc louant une pierre ca sou l»oc

LE ROI

Eh bien ! Henri, si votre amour ne se décourage pas de poursuivre une beauté rebelle sur laquelle un gentilhomme possède

un souverain empire, prenez-y garde, le sang royal lui-même n'échapperait pas à ma justice.

l'infant.

Je vous comprends, sire, à cette heure; mais souffrez que je me défende. Un juge doit écouter également les deux parties ; la justice le commande, et Ton vous a surnommé le Justicier. Je vous dirai donc, sire, que j'ai autrefois aimé une femme, celle dont vous voulez parler sans doute; je l'ai aimée à tel point que...

LE ROI

Qu'importe, si elle est une beauté rebelle?

l'infant.

Je l'avoue; mais pourtant...

le roi.

Taisez-vous, infant !

l'infant.

Permettez-moi du moins de me défendre.

le roi.

Vous n'avez pas à vous défendre , si cette dame est une beauté rebelle.

J'en conviens de nouveau ; mais le temps et l'amour sont bien puissans sur un cœur.

le roi.

Taisez-vous, infant, taisez-vous! (A part.) Dieu me pardonne! j'ai eu tort de faire cacher Gutierre.

l'infant.

Ne vous échauffez pas contre moi. Vous ne savez pas les motifs qui m'autorisent à en agir ainsi.

LE ROI

Je sais tout, je sais tout ; c'est assez.

l'infant.

J'ai le droit de parler, sire, quand je suis accusé. Cette femme, je l'ai aimée quand elle était demoiselle...

DON GUTIERRE, à part.

Ah! malheureux!...

l'infant.

Et elle a reçu mes hommages...

DON GUTIERRE.

Hélas ! hélas !

l'infant.

Et avant d'être l'épouse de cet homme à qui elle appartient aujourd'hui...

LE ROI

Taisez-vous, infant, pour It dernière fois, taisez-vous! ou vive Dieu !...— Je sait que vous ne me dites cela que pour vous excu-

ser. Mais laissons tous ces détails , et venons au but. Connaissez-vous ce poignard?

Oui, sire; il est à moi.

LE ROI

Vous l'avez donc oublié quelque part?

l'infant.

Un soir, en rentrant au palais, je me suis aperçu qtfe je ne l'avais

plus.

LE ROI

Où est-ce que vous Pavez perdu?

l/lNFANT.

Sire, je ne sais.

LE ROI

Eh bien ! je le sais, moi ! — Vous l'avez perdu en un lieu où il aurait pu arriver qu'il fût plongé dans votre sein, si celui qui Ta trouvé n'était pas le plus loyal et le plus noble des vassaux. — Vous devinez sans doute, à cette heure, qu'il demande vengeance l'homme qui, outragé par vous, ne s'est pas vengé lui-même. — Regardez bien ce poignard, infant don Henri; c'est un témoin (Jui dépose solennellement eontre vous et que je dois entendre. — Prenez ce poignard, et mirez-vous dans son acier poli ; vous y verrez le visage d'un traître.

l'infant.

Sire , la fureur où vous êtes m'empêche de vous répondre. J'en suis si troublé que...

LE ROI

Prenez ce poignard, vous dis-je !

En prenaut le poignard, l'Iofont blesse le Roi à h main.

Ah! siré.

LE KOI.

Qu'avez-vous fait, malheureux?... Oui, vous êtes un traître!

l'infant.

H n'y a pas eu de ma faute, sire.

le roi.

Quoi ! vous n'épargnez pas même votre frère et votre roi !... Vous Voulez me tuer ! vous tournez contre moi le poignard que je vous ai donné!

l'infant.

Comment votre majesté peut-elle m'accuser d'une intention si criminelle?

JOURNÉE III, SCÈNE lf. iît

LE ROI

Henri! Henri! c'est à moi que vous vous attaquez! Quelle horreur!

l'infant.

Je demeure interdit. et confus. (// laisse tomber le poignard.) lt

vaut mieux que je m'éloigne de votre présence et que je me retire

en un lieu où vous ne puissiez pas vous imaginer que je veuille

verser votre sang, moi malheureux !

il ton.

LE ROI

Que le ciel me soit en aide! — Qu'est-ce que cela signifie? Ce n'est pas la douleur physique que je sens ; c'est une peine de cœur bien autrement insupportable. — Un frère qui attente à la vie de son frère! un infant de Castille qui attente à la vie de son roi ! — Après 'tout, pourquoi m'en étonné-je? De quel projet si noir ne serait pas capable celui qui, par les plus vils moyens, cherche à séduire l'épouse d'un loyal gentilhomme ! - Mon âme en est encore soulevée ! — Plaise à Dieu que ces eommencemens n'arrivent pas à une telle fin que le monde soit épouvanté par un déluge de sang !

Il sort.

DON GLT1ERRE.

Quelle affreuse journée ! quels assauts j'ai eus à soutenir ! — Et le roi qui oublie que je suis là, que j'écoute et entends tout! — Dieu me protège! que disait donc l'infant? — Non, jamais ma bouche ne répétera des paroles qui renferment mon outrage! -

Arrachons d'un seul coup toutes les racines du mal. Que Mencia périsse; qu'elle baigne de son sang le lit sur lequel elle repose ; et puisque l'infant a laissé ce poignard une seconde fois à ma disposition, qu'elle meure par ce poignard ! {Il ramasse le poignard.) Cependant il convient que le public ne soit pas instruit de la chose... Un outrage secret demande une vengeance secrète... Que Mencia meure de telle sorte que personne ne devine le motif de sa mort !... — Mais avant que j'en vienne là, que le ciel me frappe moi-même pour que je ne voie pas les tragédies d'un amour si malheureux !

Il sort.

SCÈNE IL

Une chambre.

finirent DONA MENCIA et JACINTHE.

JACINTHE

D'où vient, madame, cette tristesse qui ternit votre beauté? Main tenant vous ne faites plus que pleurer nuit et jour.

DONA MK.NCIA.

Il est vrai ; mais j'en ai bien le sujet. Oui, Jacinthe, depuis cette matinée où je te confiai, s'il t'en souvient, que j'avais eu la nuit précédente un enjretien avec l'infant, et que toi tu me réçoudis qp&

cela n'était pas possible, parce qu'à la même heure l'infant causait dehors avec toi, — oui, depuis lors je vis dans l'incertitude, la confusion et la crainte, en pensant qu'il pourrait bien se faire que j'eusse parlé à don Gutierre.

JACINTHE

En vérité, madame? le croyez-vous?

DONA M EN CI A

Oui, Jacinthe, il est des momens où je n'en puis douter. C'était la nuit, il parlait à voix basse, et moi j'étais si persuadée et si troublée de la visite de l'infant, que cette erreur a pu avoir lieu. Ajoute à cela qu'il joue une gaieté extrême quand il est près de moi, et que seul il ne fait que pleurer et gémir.— Oh ! quelle affreuse situation que la mienne!

Entre COQUIN.

COQUIN

Madame I

DONA BIRNCfA.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

COQUIN

J'ose à peine me risquer à vous le dire. L'infant don Henri...

DONA MBNC1A.

Assez, ne continue pas; que ce nom ne m'importune plus désormais. Je le redoute et l'abhorre.

COQUIN

Ce n'est pas un message d'amour, et c'est pour cela que je m'en suis chargé.

DONA MBNC1A.

Alors je t'écoute.

COQUIN

L'infant, madame, a eu aujourd'hui une querelle avec son frère le roi don Pèdre. Je n'essaierai pas de vous la conter, d'abord parce que je n'en connais pas trop les détails, et ensuite parce qu'il n'appartient pas à un bouffon de mon espèce de rapporter les discours des rois. Quoi qu'il en soit, après cela l'infant m'a appelé et m'a dit en grand secret : « Tu diras de ma part à dona Mencia que ses dédains sont cause que j'ai perdu les bonnes grâces de mon frère, que je quitte ma patrie dès aujourd'hui et que je fuis en pays étranger, où je n'espère pas de vivre puisque je meurs détesté de Mencia. »

l'ONA MENCIA.

L'infant aurait perdu les bonnes grâces du roi et serait obligé de s'exiler par rapport à moi ! Cet événement sera cause que ma réputation deviendra la proie des bavardages du .vulgaire ! Que faire, grand Dieu?

JACINTHE

H faudrait, madame, prévenir ce malheur. m

COQUIN

Oui, mais comment?

JACINTHE

Si l'infant quitte Séville, on saurait bientôt les motifs de son

départ, et ce serait un affront public pour madame. II faudrait que

madame le priât de rester.

coquin.

Oui, mais l'infant a peut-être déjà le pied dans Tétrier.

Eh bien 1 il faudrait que madame lui écrivit un billet où elle lui dirait qu'il importe à sa renommée qu'il demeure à Séville. Le billet arrivera toujours à temps, si c'est toi qui le portes.

DON A MENCIA

Les épreuves de l'honneur sont des épreuves périlleuses. N'importe, je vais tenter ce moyen; j'écrirai. J'ai beau chercher dans mon esprit, je ne vois rien qui me paraisse plus convenable.

Elle «on.

JACINTHE

Qu'as-tu donc depuis quelques jours, Coquin, que tu es si triste? Toi qui étais si gai, si joyeux! D'où vient ce changement?

COQUIN

Que veux tu? je me suis mis à faire l'homme d'esprit, et mal m'en a pris. J'ai été saisi d'une mélancolie qui me tue.

JACINTHE

Mélancolie, dis-tu? Qu'est-ce donc que la mélancolie?

coquin.

C'est une espèce de maladie qu'on ne connaissait pas et qui n'existait pas il y a deux ans. Elle est née subitement, je ne sais comme ; elle a gagné de proche en proche, et chacun aujourd'hui prétend en être atteint. On ne voit plus de tous côtés que mélancolie et mélancoliques. — Mais voici mon maître.

jacinthe, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! je cours avertir ma maîtresse.

Entre DON GUTIERRE.

DON GUTIERRE.

Un moment, Jacinthe; où vas-tu?

Où je vais, moi, monseigneur?

DON GUTIERRE.

Ne me' réponds pas ainsi par des questions. Où allais-tu? La vérité!

JACINTHE

La vérité, monseigneur, est bien simple; j'allais prévenir ma ni .1 tresse de votre arrivée.

DON GUTIERRE, à pari.

infâmes servantes! ce sont des ennemis que nous eitlceAu\a\Yt>

parmi nous Mon entrée ici les a bien troublés tous deux

{Haut.) Ce n'était que pour cela seulement que tu courais ?

JAC1NTUE.

Oui, monseigneur, certainement.

DON GUTIERRE, à part.

Je ne saurai rien d'elle ; adressons-nous à l'autre, il est plus franc. {Haut.) Coquin, tu m'as toujours 6dèlement servi, et, de ta part, tu n'as eu qu'à te louer de mes bontés. Je me confie à toi. Voyons, dis-moi, dis-moi, pour Dieu ! ce qui se passe.

COQUIN

Je l'ignore, monseigneur 1... Je vous assure bien, monseigneur... Plût au ciel, monseigneur...

DON G UT! ERRE

Pas si haut! plus bas! — Pourquoi t'es-tu ému de la sorte à mon entrée?

C'est que... je m'émeus facilement.

DON GUTIERRE, à part.

Il n'y a pas moyen de rien savoir, lis se sont fait des signes l'un . à l'autre. {Haut.) Retirez-vous tous deux.

Coquin et- Jacinthe «orient.

DON GUTIERRE Seul.

mon honneur! je vous plains!... — Dona Mencia est occupée a écrire... — Voyons ce qu'elle écrit.

DOSA MENCIA. DON GUTIERRE

Dona Mencia est assise devant une table Entre don Gutierre. Il s'approche sans brait et

s'empare delà lettre. Dona Mencia s'évanouit.

DONA MENCIA

Ah Dieu ! que le ciel me soit en aide 1

DON GUTIERRE.

La voilà privée de sentiment et froide comme un marbre!... — (// lit.) «Monseigneur, je prie Votre Altesse de ne pas s'éloigner...» (// parle.) Elle le prie de ne pas s'éloigner 1... Mon malheur est si grand que je m'en réjouis presque et m'en enorgueillis!... Je serais tenté de lui donner la mort sans retard!... mais non; je dois procéder avec prudence. — Commençons par écarter d'ici tous mes gens, les valets, les servantes. — mon honneur ! comme Mencia est la femme que j'ai le plus aimée en ma vie, permettez que j'aie pour elle une dernière pitié; permettez, si je la tue, que je ne tue pas du moins son âme!

Il écrit quelques mots au bas de la lettre et sort.

dona mencia, revenant à elle. Grâce, monseigneur 1 Retenez votre épéc!. . Je ne suis point

coupable! Le ciel le sait bien que je meurs innocente!... Détournez, ah ! détournez ce fer de mon sein !... Arrêtez ! je ne suis point coupable ; je suis innocente ! — Comment ! Gutierre n'était-il pas ici tout à l'heure?... Il m'a semblé pourtant que je le voyais, et il me plongeait sa dague dans le cœur, et je mourais baignée dans mon sang!... — Ah! Dieu! cet évanouissement n'a-t-il été qu'un essai de ma mort?... — C'est ma lettre qui en est cause!... Il faut que je la déchire au plus tôt. — Mais qu'est-ce ? l'écriture de don Gutierre!... Qu'a-t-il donc à me dire? — [Elle lit.) «L'amour t'adore, mais l'honneur te déteste; c'est pourquoi celui-ci te tue et l'autre t'avertit. Tu n'as plus que deux heures à vivre ; tu es chrétienne, sauve ton âme. Pour ta vie, c'est impossible. » {Elle parle.) Que Dieu me soit en aide!... Holà, Jacinthe!... — Point de réponse! — Holà, Jacinthe!... — La maison est déserte!... — Hélas! on a fermé la porte!... Oh! l'affreux tourment!... Ces fenêtres sont garnies de barreaux, et elles donnent sur un jardin; on ne m'entendrait pas si j'appelais!... ciel ! où irai-je! mon Dieu ! sauvez-moi !

Elle tôt t.

SCÈNE IV

Une ruo, la nuit.

Entrent LE ROI et DON DIÈGUE.

LE ROI

A la fin Henri est parti ?

DON DIÈGUE

Oui, Sire, il a quitté Séville à l'entrée de la nuiL

LE ROI

En vérité^ il se flattait, le présomptueux, que, seul au monde, il pourrait se jouer de moi impunément. — Et où va-t-il?

DON DIÈGUE

A Consuegra, je présume.

le roi.

L'infant a sa maîtrise dans cette cité ; il y sera joint par mon autre frère, et ils essaieront tous deux de se venger de moi.

DON DIÈGUE

Non, sire; j'espère bien qu'ils considéreront l'un et l'autre que vous êtes leur frère et leur roi, et qu'à ce double titre vous avez droit à leur obéissance.

LE KOI.

Le temps nous l'apprendra. — Henri emmène-t-il quelqu'un avec lui ?

DON DIÈGUE

Oui, sire, don Arias.

le roi.

(/est son grand confident.

que les bandes se sont détachées, personne ne pourra me prouver le contraire. — Quant à cet homme, c'a été une bonne précaution de l'amener ici de la sorte. Il ne sait où il est, et s'il raconte qu'il a saigné par force une femme, il lui sera impossible de dire quelle femme. D'ailleurs, au besoin, quand ce sera fini et que je l'aurai accompagné assez loin de ma maison, — j'ai mon poignard. — Je suis médecin de mon honneur, il faut que je lui rende la vie avec une saignée. La saignée est à la mode aujourd'hui.

Il tort.

I.B ROI

L'as-tu rencontré à la fin ?

DON DIÈGUE

Je n'ai pas été plus heureux que vous, Sire.

une voix chante dam l'iloignement.

L'infant don Henri de Gastille A pris tantôt congé du roi, etc.

LE ROI

Kh bien! don Dièguе?

DON DIÈGUE

Sire?

LE ROI

Maudit soit l'insolent! — C'est dans celte rue que l'on chante. Sachons qui c'est ... à moins que ce ne soit le vent par hasard !

DON DIÈGUE

Eh ! sire, ne vous inquiétez pas d'une pareille sottise. Que vous importe que l'on ait composé et que l'on chante une mauvaise romance de plus ou de moins à Séville?

LE ROI

Deux hommes viennent par ici.

DON DIÈGUE

Nous n'avons qu'à les interroger.

Entrent DON GUTIERRE et\E CHIRURGIEN.

DON GUTIERRE, à part.

Je ne sais pourquoi le ci il m'empôche d'assurer mon secret en tuant cet homme. — En voilà deux autres qui s'avancent; il importe que je m'éloigne. (Au Chirurgien.) Attends-moi ici, Ludovico

Il Mit.

DON DIÈGUE

Sire, l'un des deux hommes qui venaient s'est enfui ; je n'en vois plus qu'un.

LE ROI

Il n'y en a plus qu'un en effet. — Mais regarde donc ; il semble qu'il ait la tête et la moitié du corps toutes blanches; on dirait, à travers la faible lumière du crépuscule, un fantôme.

DON DIEGUE

Que votre majesté n'avance pas ; moi, j'irai.

LE ROI

Non, laisse-moi aller, don Dièguе. [Au Chirurgien.) Qui es-tu, homme ?

le chirurgien, ôtant un drop qui lui couvre la tête. Le roi !

LE ROI

Que signifie ce déguisement ? Qui es-lu ?

LE CHIRURGIEN

Sire, — car j'ai reconnu la voix de votre majesté, — deux motifs m'empêchent de vous répondre ainsi que je le dois : d'abord l'humble profession de celui qui vous parle, qui n'est qu'un pauvre chirurgien ; et ensuite la surprise et l'horreur où je suis encore à la suite de la plus étonnante aventure.

LE ROI

Que t'cst-il donc arrivé?

LE CHIRURGIEN

♦ Permettez que je vous le dise à pan, à vous seul.

LE ROI

Eloigne-toi un peu, don Dièguе.

don dièguе, à part.

Il s'est déjà passé bien de< choses bizarres cette nuit... La journée avait été déjà assez mauvaise... Que le ciel me tire de là sain et sauf!

LE ROI

Mais quelle était cette femme?

LE CHIRURGIEN

Je n'ai point vu son visage. Au milieu de soupirs plaintifs elle disait : «Je ne suis point coupable! Je meurs innocente ! Que Dieu ne vous demande pas compte de ma mort!» Elle a expiré en disant cela. Aussitôt l'homme a éteint les deux flambeaux, il m'a recouvert la tête de ce drap, et, si je ne me trompe, nous nous en sommes allés par le même chemin par où nous étions venus. En entrant dans cette rue il a entendu du bruit et il m'a laissé seul. Il me reste à vous prévenir qu'étant sorti les mains toutes mouillées de sang, j'en ai taché tous les murs contre lesquels je faisais semblant de m'appuyer. Par là il sera facile de retrouver la maison.

LE ROI

C'est bien. Ne manquez pas de venir me conter ce que vous aurez appris. J'entends qu'on vous laisse parler à moi à quelque

• heure du jour que vous veniez. Prenez cette bague; vous n'aurez qu'à la montrer.

LE CHIRURGIEN

Que le ciel vous garde, sire l

Il S.rfl.

LE ROI

Àh ! don Dièguе !

DON DIÈGUE

Qu'y a-t il, sire?

LE ROI

L'aventure du monde la plus étonnante.

DON DIÈGUE

Vous paraissez triste.

LE ROI

Je n'en ai que trop de raisons, et je suis accablé de fatigue.

DON DIÈGUE

Votre majesté ferait bien peut-être d'aller se reposer. Voilà le jour qui commence à paraître là-bas à l'horizon.

LE roi.

Je ne puis aller me reposer jusqu'à ce que je sois instruit d'une chose qui m'intéresse vivement.

Entre COQUIN.

Sire, quand même vous devriez me tuer pour vous avoir reconnu, j'ai à vous parler. Daignez m'entendre.

LE ROI

Tes plaisanteries sont hors de saison.

COQUIN

Écoutez-moi ; je viens vous parler sérieusement. Je veux vous faire pleurer, puisque je ne peux vous faire rire. — Le seigneur don Guticrre, mon maître, trompé par les apparences, avait conçu d'injustes soupçons sur la fidélité de sa femme. Aujourd'hui, ou pour mieux dire hier, il l'a surprise qui écrivait une lettre à l'infant, où elle l'engageait à ne pas s'éloigner de Séville, de peur que ce départ subit ne portât préjudice à sa réputation. 11 est entré et lui a enlevé cette lettre. Après s'être livré à mille transports de jalousie , il a renvoyé tous ses domestiques, htmmes et femmes ; il a fermé toutes les portes et il est demeuré seul avec elle. Je crains un malheur. Sauvez-la , sire ; sauvez ma maîtresse!

LE KOI.

Comment pourrais-je te récompenser ?

COQUIN

En rompant notre marché', en renonçant à l'action que vous avez contre mes dents.

LE ROI

Ce n'est pas l'heure de rire.

COQUIN

Hélas ! ce n'est jamais cette heure-là : la vie est si triste !

LE roi.

Avant que le jour n'ait paru , marchons, don Diègue*. 11 m'est venu une idée. Nous entrerons, sous un prétexte quelconque, dar.s la maison de don Guticrre ; une fois là, j'examinerai à loisir les circonstances de cet incident, et après je prononcerai comme juge suprême.

DON DIÈGUE

Je ne puis qu'approuver votre majesté.

Ils marchent.

COQUIN

Vous allez à la maison de don Gutierre, sire? La voilà, c'est celle-ci.

LE ROI

Celle-ci , dis-tu ?

COQUIN

Oui, sire.

LE ROI

Arrête, don Diègue « et regarde!

DON DIÈGUE

Qu'est-ce donc ?

LE ROI

Ne vois-tu pas une main sanglante empreinte sur cette porte ?

DON DIÈGUE

Pardon, sire; j'en suis surpris et effrayé.

le roi , à part.

Don Gutierre a été bien cruel de commettre une telle action !... Je ne sais que résoudre. Il s'est rigoureusement vengé!

Entrent DONA LÉONOR et INÈS.

DONA LÉONOR

Rendons-nous sans délai à la messe avant que le jour ne paraisse. Je ne veux pas que l'on me voie à Séville, où les mldisans prétendraient que j'oublie aisément mes peines. Dépêchons, Inès. — Mais j' aperçois du monde par là. Ciell le roi! Que fait-il donc devant cette maison ?

INÈS

Couvrez-vous de votre voile en passant.

LE roi.

La précaution est inutile, madame; je vous ai reconnue.

DOXA LÉONOR

Je voulais, sire, éviter vos regards de peur que ma présence ne vous fût importune.

LE ROI

Vive Dieu! madame, ce serait à moi à me cacher de vous, puis-

que vous êtes mon créancier, car vous ayez un engagement de moi ; je vous ai donné ma parole de satisfaire à votre honneur, et je n'y manquerai.pas à la première occasion.

DOftA u&oxoiu Vous me comblez, sire.

don gutierre , du dehors.

ciel inexorable! que ne laisses- tu tomber ta foudre sur le plus infortuné des hommes, afin de le réduire en poussière?

LE ROI

D'où partent ces cris?

DON D1ÈGUK.

C'est don Gutierre qui sort comme un insensé de sa maison.

Entre DON GUTIERRE.

LE ROI

Où allez- vous ainsi» don Gutierre?

DON GUTIERRE.

Ah! sire, qu'cst-il besoin que votre majesté apprenne mes malheurs?

LE R4I

Je veui en être instruit. Parlez.

DON r.UTIRRRE.

Hélas! sire, vous entendrez le récit le plus triste que jamais homme ou roi ait entendu. — Écoutez.— Dofia Mencia, mon épouse bien-aimée, que j'adorais de toute la puissance de mon âme , Mencia, qui était si belle et en même temps si attachée à son devoir, si chaste, si vertueuse, — que la renommée redise au loin cet éloge!— Mencia, cette nuit, a été prise tout-à-coup de l'indisposition la plus grave... Un médecin, le meilleur médecin qui soit au monde et qui mérite des louanges éternelles, a visité la malade et ordonné contre son mal, comme le seul remède , une saignée. Làdessus le chirurgien est venu ; c'est moi-même qui le suis allé chercher parce que , mes domestiques étant sortis, je n'avais personne à la maison. Bref, ce matin j'ai voulu entrer dans sa chambre. Que vous dirai-je? J'ai vu tout son lit, tous ses draps couverts de sang; et elle, au milieu, gisait étendue morte... Sans doute les bandes qu'on lui avait liées autour du bras s'étaient défaites. — Mais en voilà assez : je n'essaierai point d'exprimer par des paroles une infortune si lamentable. Tournez les yeux de ce côté, sire, et vous verrez le soleil terni, la lune obscurcie, les étoiles pâlies: — vous verrez la beauté, naguère si brillante, qui n'est plus ici-bas qu'une image sans nom, et qui, pour mon malheur, a emporté mon âme avec elle.

La dtVoralion du fond s'en love, et Ton a]»prçoil dofia Mencia sur son lit.

le roi, à part.

Voilà une étrange aventure!... La prudence est ici nécessaire

Quelle singulière et atroce vengeance!... {Haut.) Dérobez-moi celte horreur: j'ai assez vu ce spectacle d'épouvante et de deuil ! Gutierre, vous devez avoir besoin de consolations dans une telle

disgrâce. Je vous en trouverai une , la seule qui soit digne de vous. Donnez la main à Léonor. Il est temps que vous répariez vos torts envers elle , il est temps que je lui tienne ma parole : je lui ai promis d'accorder une juste réparation à son mérite et à sa renommée.

DON GUTIERRE.

Sire, puisque les cendres d'un si grand incendie sont encore toutes brûlantes, permettez que je pleure sur mon bonbeur détruit Ne dois-je pas profiter d'une pareille leçon ?

LE ROI

11 faut que cela soit : point de réplique.

DON GUTIERRE.

Quoi! sire, vous voulez qu'à peine échappée ce naufrage j'affronte de nouveau la mer et ses tempêtes ! Quelle serait mon excuse?

LE ROI

L'ordre de votre roi.

DON GUTIERRE.

Sire, daignez écouter à l'écart mes raisons.

LE ROI

Qu'avcz-vous à me dire?

DON GUTIERRE.

Si mon infortune est telle une autre fois que je trouve votre frère mystérieusement couvert de son manteau , la nuit , dans ma maison?

Eh bien! vous repousserez des soupçons mal fondés.

DON GUTIERRE.

Et si je trouve encore dans nia chambre le poignard de don Henri ?

LE ROI

Eh bien ! vous vous direz que Ton a mille fois suborné des servantes, et vous en appellerez à la force de votre âme.

DON GUTIERRE.

Et si je vois l'infant rôder nuit et jour autour de ma maison?

LE ROI

Eh bien ! vous vous plaindrez à moi.

DON GUTIERRE.

Et si, lorsque je viens pour me plaindre, obligé de me cacher, je l'entends qui me dévoile un plus grand malheur ?

LE ROI

Qu'importe, s'il vous désabuse et si vous apprenez que la beauté de votre femme a été défendue constamment par sa vertu? i. 8

DON GCTIKRRR.

Et si, de retour à ma maison, je surprends une lettre par laquelle on prie l'infant de ne pas s'éloigner?

LE ROI

Il y a remède à tout.

Est-il possible qu'il y en ait un à cela?

LR ROI.

Oui, G u lierre.

Lequel, sire?

Le vôtre même.

Kt quel est-il ?

La saignée !

Que dites-vous?

DON GUTIERRE.

LE ROI

DON GCTIERRB.

LE ROI

DON GUTIERRE.

LE ROI

Je dis que vous fassiez nettoyer la porte de votre maison , car on y voit empreinte une main ensanglantée.

DON GUTIERRE.

Sire, ceux qui exercent un office public oui coutume de placer au-dessus de leur porte un écu à leurs armes. Mon office à moi , c'est l'honneur. Et c'est pourquoi j'ai mis au-dessus de ma porte ma main baignée dans le sang, parce que l'honneur, sire, ne se lave qu'avec du sang.

LE ROI

Donnez donc votre main à Léonor; je sais qu'elle en est digne.

J'obéis. — Mais considérez bien qu'elle est tachée de sang, Léonor.

DONA LÉONOR

Peu m'importe, je n'en suis ni étonnée ni effrayée.

DON GUTIERRE.

Considérez, Léonor, que j'ai été le médecin de mon honneur, et que je n'ai pas oublié ma science.

DONA LÉONOR

Avec elle vous guérirez ma vie, si elle devient mauvaise.

DON GUTIERRE.

A cette condition, voilà ma main.

TOUS LES PERSONNAGES

Ainsi finit le Médecin de son honneur. Pardonnez-en les nombreuses imperfections.

NOTICE

En prenant le mot comédie dans le sens espagnol , pour désigner une pièce de théâtre , nous dirons que la Dévotion à la Croix est une des comédies le3 plus remarquables qu'ait enfantées le génie de Calderon.

Le sujet en est assez singulier. Voulant célébrer les avantages delà dévotion à la Croix , le poète a imaginé un jeune homme d'un caractère ardent et farouche , livré tout entier à une passion criminelle, et qui, pour l'assouvir, commet tous les crimes ; puis , comme ce jeune homme se trouve placé , dès sa naissance , sous la protection mystérieuse de la Croix , pour laquelle il professe une dévotion toute particulière, il obtient en mourant l'absolution de ses péchés, et il est sauvé.

Certes, voilà pour nous Français du dix-neuvième siècle un sujet de comédie bien bizarre, bien étrange ; et si, avant d'aborder cette /ecture, nous n'avons pas la force de nous arracher aux idées sous l'influence desquelles nous vivons , il est difficile qu'une pareille œuvre nous intéresse , ou même qu'elle n'excite pas notre dédain. Mais si vous avez le pouvoir d'oublier pour un moment vos opinions , votre éducation , vos études , Montaigne et Voltaire ; si vous pouvez pour un moment vous dégager de votre esprit critique et de votre scepticisme ; si, par la pensée, vous pouvez vous faire Espagnol, Espagnol du seizième siècle, Espagnol de Philippe II, c'est-à-dire zélé et ardent catholique ; si ,

abjurant le libre usage de votre raison , vous vous soumettez aveuglément , comme un humble esclave , à la foi ; si vous considérez l'Inquisition comme une institution salutaire, protectrice , et digne de tous vos respects ; si vous approuvez dans votre cœur et l'expulsion des Morisques et la guerre de l'Alpujara ; si vous applaudissez aux secours prêtés à la Ligue, — et au départ de Y Armada qui doit détruire l'hérétique Angleterre,— et à ce fanatisme implacable qui animait les conquérans américains; en un mot, si, pour juger ce drame, vous vous placez au point de vue du poète, oh 1 alors, lisez, — lisez la Dévotion à la Croix, et , je ne crains pas de vous le prédire , vous reconnaîtrez dans cette œuvre un puissant génie , un grand et habile maître.

Le caractère d'Eusebio , le personnage principal, est dessiné avec beaucoup de vérité et de vigueur , et quelques traits de celui de Julia dénotent une connaissance profonde du cœur féminin. Dans la composition l'on remarquera , sans doute , les belles situations de la première journée , la scène du cloître de la seconde, et vers la fin de la troisième, cette scène d'un effet si poétique et en même temps si théâtral , où Eusebio , déjà enseveli , appelle le vieux prêtre pour lui donner l'absolution. Enfin , quant au style , il est merveilleusement en harmonie avec les idées et les sentimers qui dominent dans l'ouvrage , et

«36 LA DÉVOTlOxN A LA CROIX.

s'il ne satisfait pas toujours une raison exacte, du moins s'adresse-t-il vivement

à l'imagination et à l'àme.

Dans un passage de cette comédie où il est question du pape Urbain III , Calderon nous avertit que la scène se passe vers les

commencemens du treizième siècle ; mais par les idées , les sentimens , les mœurs , le costume , ses personnages sont des Espagnols de la fin du seizième. Pourquoi donc Calderon a-t-il indiqué à ses spectateurs une époque aussi reculée? Ne seraitce pas pour leur montrer un lointain plus poétique , et par là frapper plus fortement leur imagination ?

La Dévotion à la Croix, qui a eu pour traducteur en Allemagne le célèbre W. Schlegel , n'avait pas encore été traduite en France. Cependant elle ne peut pas y être tout-à-fait inconnue. Un de nos critiques les plus distingués , qui joint à des connaissances étendues, à un sentiment vif et délicat des beautés de l'art un remarquable talent d'exposition , M. Philarète Chasles, en a donné, il y a quelques années, dans la Revue de Paris, une analyse très-ingénieuse et très-éloquente.

PERSONNAGES

EU9EBIO.

LISAUHh

ol'Bcio, vieillard.

OCTAVIO

CELIO. '

WCA1DO.

julia, dame.

arminde, suivante.

gil, paysau bouffon (villano gracioso)

MENGA, paysanne bouffonne {villana gra-

ciosa).

Alberto, prêtre.

DAM DITS Ct PAYSANS.

La scène se passe eu Espagne.

JOURNEE PREMIÈRE

SCÈNE I

Un terrain désert an milieu des montagnes. On aperçoit dans le lointain nne croix. GIL et MENGA parlent hors de la scène.

MEXGA.

Voyez donc où va cette bourrique l

GIL

Hue! diablesse! hue! coquine!

MENGA.

Voyez donc où elle s'est fourrée! Harre, par ici!

GIL

Le diable t'emporte!... J'ai beau la tirer par la queue à la lui arracher, impossible ! La queue me resterait plutôt entre les mains '

Gil et Mcnga entrent «ir la scène.

MENGA.

Tu as fait là quelque chose de beau, Gil !

Tu as fait là quelquechose de beau, Menga ! car la faute en est à toi : tu montais la béte , et tu lui as dit à l'oreille de se mettre dans le fossé pour me faire pester.

MENGA

Oui! c'est toi-même qui le lui as dit pour me foire tomber.

1 No ay quién una cota teivja^ Pudiendo tenella mil'/

Littéralement : - N'y a-t-il personne au monde qui ait une queue, raiile pouvant l'avoir? » Le sens de ces deux vers est assez obscur, el peut-être y a»l-il sous le mol coia, queme t quelque plaisanterie d'un goût fort équivoque*

- Comment allons-nous la tirer de là?

MENGA.

Je croyais que tu voulais la laisser dans le fossé. j.

GIL

Je ne pourrai pas moi tout seul.

MENGA.

Je vais tirer par la queue : toi, tire par les oreilles.

GIL

Le mieux serait de faire comme on fit dernièrement avec un carrosse qui s'était embourbé à la cour 1 . Ce carrosse, que Dieu bénisse! traîné par deux méchantes rosses, avait l'air d'un pauvre carrosse honteux, et, par suite de la malédiction paternelle, il allait tristement , non pas de porte en porte , mais se balançant de droite et de gauche embourbé dans un ruisseau. Le cavalier priait, le cocher fouettait, et tous deux, moitié de gré, moitié de force, tâchaient de se tirer de là. Mais ils avaient beau faire; mon carrosse ne bougeait pas. A la fin, voyant que tout avait été inutile, ils mirent devant le carrosse une mesure d'orge ; et aussitôt les chevaux* pour manger, tirèrent de telle façon, qu'ils furent bientôt hors du fossé. Nous pouvons faire de mémo.

MENGA.

Tous tes contes ne valent pas un maravédis ' 2 .

GIL

C'est que , Menga , je souffre de voir un animal affamé là où il y a des animaux rassasiés.

menga.

Je vais sur le chemin voir un peu s'il ne passe pas des gens du village, les premiers venus, afin qu'on vienne t'aider; car toi, tu ne te donnes pas beaucoup de mal.

GIL

Voilà, Menga, que tu m'accuses encore ?

menga, à part, Àh ! bourrique de mon âme!

Bile sort GIL.

Ah! bourrique de mes entrailles!.. Tu -étais, je puis le dire, la plus honorable bourrique de tout le village. Jamais on ne t'a vue on mauvaise compagnie Tu n'aimais nullement à battre le pavé, et tu avais plus de plaisir lorsqu'on te laissait bien tranquille à l'écurie, que lorsqu'on te menait dehors. Pleine de réserve et de fierté, jamais, je 3'atteste, tu ne t'es mise à la fenêtre pour voir passer

1 En Espagne, on appelle la cour [lacorte) la ville où rcVdr le souverain. * Que nunca valcn dos cuarlos tus cuenlos. Le cuarto, nm mv uous Tarons déjà dit, elait une pièce de monnaie de la moindre valeur.

aucun ânon.Ta langue, je lésais, ne méritait pas une telle disgrâce, car jamais tu n'en fis mauvais usage ; et, toujours animée des meilleurs sentimens, quand tu ne pouvais pas achever ce qu'on te donnait à manger , tu l'abandonnais généreusement à une bourrique plus pauvre. {On entend du bruit au dehors.) Mais quel est ce bruit?... Voilà deux hommes à cheval qui mettent pied à terre... ils attachent leurs chevaux... et se dirigent de ce côté. Pourquoi donc sont-ils si pâles et viennent-ils dans la campagne si matin?... II faut nécessairement qu'ils aiment à manger de la terre glaise, ou qu'ils aient quelque obstruction 1 . Et si c'étaient par hasard des brigands 1... Cela ne m'étonnerait pas .. mais qu'ils soient ce qu'ils voudront, je vais me cacher... car ils viennent, ils approchent, ils arrivent, ils entrent.

Il se cache.

Entrent LISARDO et EUSEBIO.

LISARDO.

N'allons pas plus avant. Ce lieu solitaire et écarté du chemin est bon pour ce que je veux. Tirez votre épée, Eusebio ; c'est pour nous battre que je vous ai conduit ici.

EUSEBIO

Bien que ce ne soit plus le moment de nous expliquer, puisque nous voilà sur le terrain, cependant je voudrais savoir de vous quel motif vous anime ainsi. Dites, Lisardo, quel sujet de plainte vous ai-je donné ?

LISARDO.

J'ai tant de raisons pour me plaindre de vous, que la voix me manque pour les dire, et que la patience fait défaut à ma douleur. Aussi, Eusebio, j'aurais voulu les taire; j'aurais même voulu les oublier, parce que je crains, en les rappelant, de renouveler mon injure. (// lui montre des lettres.) Connaissez-vous ces papiers?

EUSEBIO

Jetez-les à terre, je les ramasserai.

Prenez. Qui vous arrête? Qui vous trouble?

EUSEBIO

Ah! malheur, malheur mille fois à l'homme qui confie ses secrets au papier! car c'est une pierre lancée dans les airs; et si l'on sait qui la tire cette pierre, on ne sait pas où elle peut tomber.

LISARDO.

Avez-vous reconnu ces papiers ?

Cosa es cierta

Que cnmen barro, 6 estân

Opilados.

Celte sorte de goùl dépravé qui porlc à manger les choses même les plus nuisibles se voil assez fréquemment en Espagne, surtout chez les jeunes iilles qui passent à l'àgc nutiile. — Les promenades du matin étaient recommandée? pour les obstructions.

BCSBBIO.

Je n'essaierai point de le nier : ils sont tous de ma main.

LISARDO.

F.h bien ! moi, je suis Lisardo de Sens, fils de LJsardo Currio. Mon père, par suite d'une prodigalité sans bornes, a consumé en quelques années le bien que lui avaient laissé ses ancêtres, sans songer combien coupable est l'homme qui par ses dépenses excessives rend pauvres ses enfans; mais enfin la nécessité, bien qu'elle soit une tache pour la noblesse, n'exempte pas des devoirs qu'elle impose. Donc Julia— le ciel sait combien il m'en coûte de prononcer ce nom ! — ou n'a point su observer ces devoirs, ou ne les a jamais connus... mais enfin Julia est ma sœur. Plût à Dieu qu'il n'en fut pas ainsi!... Et songez qu'aui femmes de sa naissance on ne fait pas la cour au moyen de billets doui , ni de propos galans , ni de messages secrets, ni d'infimes entremetteuses. Je ne tous accuse pas, vous, en tout ceci; je conviendrai même, s'il le faut, que je me serais conduit comme vous si une dame m'eût autorisé à lui rendre des soins; mais je vous accuse, parce

que vous étiez mon ami, et c'est là ce qui vous rend plus coupable à mon égard. Si ma sœur vous a plu pour femme, car je ne pense pas que vous l'ayez jamais regardée dans une autre intention... je ne crois pas même que vous ayez pu vous flatter de l'espoir de l'obtenir... car, vive Dieu! plutôt que de la voir mariée avec vous j'aimerais mieux la voir morte de mes mains... Enfin, si vous la souhaitiez pour femme, ' il eût été juste de faire part de vos désirs à mon père plutôt qu'à elle ; ce procédé vous était indiqué par l'honneur ; et alors mon père eût examiné s'il lui convenait de vous l'accorder, et, si je ne me trompe, il n'y eût point consenti; car, en pareille circonstance, lorsqu'un cavalier ne peut pas donner à sa fille une fortune proportionnée à sa qualité, plutôt que.de faire une mésalliance, il la met dans un couvent. — C'est le parti auquel mon père s'est arrêté à l'égard de ma sœur Julia ; et demain, sans plus de retard, de gré ou de force elle prendra le voile. Et comme il ne serait pas bien qu'une religieuse conservât des gages d'un si fol amour, d'une si honteuse faiblesse, je les remets en vos mains, bien résolu non pas seulement à m'en défaire, mais à me défaire aussi de l'homme de qui elle les tient. Tirez donc votre épée, et que l'un de nous reste ici mort; vous, pour que vous ne continuiez pas vos assiduités, ou moi pour que je n'en sois pas témoin.

EUSEBIO

Abaissez votre épée, Lisardo ; et puisque j'ai eu assez de sang-froid pour entendre tout ce que vous m'avez dit de méprisant, veuillez écouter ma réponse. Et, bien que le récit de mes aventures soit long et qu'il puisse paraître inutile à voire impatience, puisque nous sommes seuls et que nous devons nous battre, et

que l'un de nous doit mourir; cependant, pour le cas où le ciel permettrait que je

JOURNÉE I , SCÈNE I. 1 \ l

$um>n) busse, écoutez des prodiges qui étonnent et des merveilles qui confondent, que ma mort ne doit pas laisser ensevelis dans un éternel silence. — J'ignore qui fut mon pcfe, mais je sais que je naquis au pied d'une croix, et que j'eus pour berceau une pierre» Rien de plus singulier que ma naissance, s'il faut en croire les bergers qui me trouvèrent de la sorte à la partie inférieure de ces montagnes. Ils disent que trois jours durant ils entendirent mes cris , mais qu'ils ne vinrent pas dans le lieu sauvage où j'étais, par crainte des bêtes féroces. Pour moi, je ne reçus d'elles aucun mal : sans doute elles respectèrent la croix qui me protégeait. Un berger, qui par hasard était venu à la recherche d'une brebis égarée, me trouva où j'étais, me porta au village où demeurait Luscbio, lequel n'y était pas venu en ce moment sans motif, lui conta ma naissance miraculeuse, et la clémence du ciel vint en aide à la sienne» Ce seigneur donna l'ordre que l'on me portât dans sa maison, et m'y fit élever comme son fils. Je suis donc Eusebio àe la Croix; mon nom me vient de lui et de celle qui fut mon premier guide et ma première garde... Je me livrai par goût aux armes et aux lettres par passe-temps... Eusebio mourut, et j'héritai de son bien... Si ma naissance fut prodigieuse, mon étoile ne l'est pas moins ; car elle est tout à la fois mon ennemie et ma protectrice; car tout à la fois elle me met en péril et me conserve. Je n'étais encore qu'un enfant à la mamelle, lorsque mon naturel farouche et barbare montra ses cruels penchans : avec mes seules gencives, mais animé d'une force diabolique, je déchirai le sein où je puisais ma nourriture. Désespérée

de douleur et aveuglée de colère, la femme qui me nourrissait me jeta dans un puits à l'insu de tout le monde. Mais on entendit ma voix, on descendit où j'étais, et l'on me trouva, dit-on, sur les eaux, mes tendres mains placées en croix sur mes lèvres. 1 ... Un jour le feu se mit à la maison, et la flamme impitoyable fermait toute issue et tout passage ; cependant je demeurai libre au milieu des flammes sans en être atteint ; et depuis, me demandant pourquoi la flamme m'avait épargné, je découvris que ce jour-là était le jour de la Croix 2 ... Je contais à peine trois lustres lorsque, allant â Rome par mer, je fus assailli par une affreuse tempête, dans laquelle mon vaisseau heurta cou tre un écueil caché, s'entr'ouvrit et se brisa : embrassant un madrier, je pus gagner la terre sain et sauf; mais ce madrier avait la forme d'une croix... Un jour, cheminant avec un autre homme dans les chaînes de ces montagnes escarpées, je m'arrêtai pour prier devant une croix que l'on avait placée au partage de deux chemins; pendant ce temps mon compagnon continua sa route; ensuite m'étaut hâté pour le rejoindre, je le trouvai qui avait été massacré

' D'ordinaire les Espagnols représentant la croix en posant le pouce transversale* mont sur l'index.

' La fête de la Croix se célèbre le troisième jour de mai.

par des brigands... Un autre jour, dans une querelle, atteint d'un coup d'épée, je tombai à terre sans pouvoir riposter; et lorsque tout le monde me croyait perdu, on trouva seulement la marque de l'épée sur une croix que je portais suspendue à mon cou et que l'épée avait frappée... Une autre fois, comme je chassais dans cette montagne déserte, tout-à-coup le ciel se couvrit de noirs nuages, déclara la guerre au monde avec d'épouvantables tonnerres, et déversa sur nous une pluie si épaisse qu'on eût dit

des lances et des pierres; I; s autres chasseurs se réfugièrent sous les arbres et les broussailles, comme sous une tente de campagne, et au même instant un coup de foudre réduisit en cendres deux d'entre eux qui étaient les plus rapprochés de moi. Étonné, troublé, confus, j'allai voir ce que c'était, et je trouvai à mes côtés une croix qui est, je pense, la même qui assista à ma naissance et que je porte empreinte sur ma poitrine ; car le ciel doit m' avoir désigné par elle à manifester les effets de quelque cause secrète. — Mais bien que je ne me connaisse pas moi-même, un tel esprit m'anime, une telle âme me remplit et m'enflamme , qu'elle me donne le courage de mériter Julia, si, comme je l'espère, la noblesse acquise ne vaut pas moins que celle que Ton a eue par héritage. Voilà ce que je suis. Et bien que je pusse vous donner toute satisfaction, je suis tellement irrité de votre langage outrageant que je ne veux ni me justifier ni entendre vos plaintes. Et puisque vous vous opposez à ce que je sois le mari de votre sœur, ni sa maison, ni un ceuvent ne la sauveront de mes poursuites, et celle que vous m'avez refusée pour épouse je la prendrai pour dame *. C'est ainsi que mon amour désespéré et ma patience offensée veulent châtier vos mépris et venger mon affront.

LISARDO.

Eusebio, où l'épée doit parler la langue doit se taire. (//* se bâclent . Lisardo tombe.) Je suis blessé!

EUSEBIO

Quoi ! vous n'êtes pas mort?

LISARDO.

Non ! et j'ai assez de force dans le bras pour... (// essaie de se relever et tombe de nouveau.) Hélas l le sol se dérobe sous moi.

EUSEBIO

Et la vie va bientôt vous quitter.

Ne permettez pas du moins que je meure sans confession.

EUSEBIO

Meurs, infâme.

LISARDO.

Ne me tuez pas, je vous en conjure par cette croix sur laquelle le Christ est mort.

1 Nous n'avons pas besoin de dire quelle est ici la signiUcalion ju mot danu f que nous avons traduit exactement.

EUSBBIO.

Ce seul mot vous a sauvé. Levez-vous. En entendant cette invocation, je perds toute colère et mon bras est sans force. Levez-vous.

LISARDO.

Je ne puis, car ma vie s'échappe avec mon sang; et si mon âme n'est pas encore partie, c'est que sans doute, parmi tant d'issues, elle ne sait par laquelle sortir.

EUSEBIO

Eh bien ! reprenez courage, et confiez-vous à moi. Ici presse trouve un petit ermitage de moines pénitens ; et si vous y arrivez

encore en vie, vous pourrez là vous confesser.

LISARDO.

Eh bien ! en récompense de votre pitié, je vous donne ma parole que si je mérite de me voir en la divine présence de Dieu, je lui demanderai que vous ne mouriez pas, vous non plus, sans confession.

Eusebio son en portant Lisardo dans ses bras.

GIL sort de l'endroit où il était caché, et de l'autre côté entrent BLAS,

T1RSO, MENGA et TOR1B10.

gil, à part.

A-t-on jamais vu!... La charité est bonne!... mais pour ma part je l'en remercie !... Le tuer, et puis l'emporter sur ses épaules !

toribio, à Menga.

Ne disais-tu pas que tu l'avais laissé ici ?

MENGA.

Oui, je l'ai laissé ici avec la bête.

TIRSO

Vois-le là-devant tout étonné.

MENGA.

Que regardais-tu là, Gil ?

gil.

Ah ! Menga !

TIRSO

Que t'est-il arrivé ?

gil.

Ah ! Tirso ?

TORIBIO.

Qu'as-tu donc vu? Réponds-nous.

GIL

Ah ! Toribio !

BLAS

Dis-nous donc ce que tu as, Gil , et d'où viennent tes lamenta* tions?

gil.

Ah! Blas! ah! mes amis!... j'en suis encore tout hébété... Figurez-vous qu'il l'a tué et l'a chargé sur ses épaules. 11 l'emporte sans doute pour le saler.

«ne*.

Oui I a toi?

SCÈNE n

Une chambre (Uns U maison de Carckw

Enlreol JULIA et A RM INDE.

JULIA

Laisse-moi pleurer ma liberté perdue, Arminde , et console—moi en me disant que le terme de ma vie sera le terme de mes chagrins. N'as-tu jamais vu un ruisseau tranquille traverser doucement la campagne, et au moment où l'on croirait qu'il ne peut plus avancer, reparaître plus vif, plus fougueux, et renverser toutes les fleurs charmantes qu'il rencontre en son passage ? Eh bien ! il en est de même de mes peines et de mes ennuis : longtemps contenus dans mon cœur, ils ont fini par se frayer un passage, et s'échappent de mes yeux en larmes abondantes. Laisse-moi pleurer la rigueur de mon père.

ARMINDE.

Mais, madame, veuillez considérer...

• JULIA

Est-il un sort plus heureux que de mourir de douieur? Une peine qui nous ôte la vie devient une gloire ; car il n'y a que les grandes peines qui ôtent la vie.

ARMINDE.

Quel nouveau sujet de chagrin avez-vous donc?

JOUA

Hélas ! ma chère Arminde, toutes les lettres que j'avais d'Eusebio, mon frère Lisardo les a trouvées dans mon secrétaire.

ARMINDE.

H a donc su qu'elles y étaient?

JULIA

Ainsi l'a voulu ma mauvaise étoile. Le voyant tout soucieux, je pensai qu'il avait quelques soupçons , maïs je ne le croyais pas si bien instruit. Il est venu à moi tout pâle, et, d'un air à demi fâché, il m'a dit qu'il avait joué, qu'il avait perdu, et que je lui prétasse un de mes bijoux pour retourner au jeu. J'allais aussitôt lui donner ce qu'il me demandait ; mais , dans son impatience , il ne voulut pas attendre : il prit lui-môme la clef, ouvrit avec une sorte d'inquiétude et de colère, et dans le premier tiroir trouva les lettres. 11 me regarda, ferma ; et, sans me dire un mot, alla trouver mon père... Tous deux, hélas! causèrent long-temps dans l'appartement de mon père; puis ils sortirent, et, à ce que m'a rapporté Octavio, ils dirigèrent leurs pas vers le couvent. Tu vois maintenant que ce n'est pas sans motif que je m'afflige. Mais si l'on espère ainsi me faire oublier Eusebio, plutôt que d'entrer dans un monastère, je me donnerai moi-même la mort.

Entre EUSEBIO.

eusebio, à part.

Jamais on n'est venu avec autant d'audace , mais non plus avec nutant de désespoir, chercher un refuge dans la maison de

l'offensé. Avant que Julia n'apprenne la mort de Lisardo, je voudrais lui parler; et j'obtiendrai quelque consolation dans mon malheur si, avant qu'elle ne soit instruite, mon amour peut la déterminer à me suivre. Et quand elle apprendra la destinée de son frère, se voyant en mon pouvoir, il faudra bien que de gré ou de force elle se soumette à une nécessité inévitable. — (Haut,) Belle Julia?

JULIA

Qu'est-ce donc ? Vous ici î

C'est mon malheur cl, mon amour qui m'amènent, en me faisant braver tous les dangers.

JULIA

Comment avez-vdus pénétré dans cette maison et tenté une si folle entreprise?

EUSEBIO. '

C'est que je ne crains pas de mourir.

JULIA

Que prétendez-vous ainsi?

EUSEBIO

Je veux, belle Julia, vous rendre un important service, a(U\ ^s& î. *

fotrc reconnaissance accorde à mon amour une nouvelle vie, à mes désirs une nouvelle gloire. J'ai appris que ma passion offen-

sait votre père, qu'il était instruit de notre amour, et qu'il se proposait de vous plarcr demain dans une autre position, afin que mon bonheur ftH aussi vain que mon espoir. Si les senti mens que vous m'avez témoignés étaient réellement de l'amour; s'il est vrai que vous m'ayez aimé ; s'il est vrai que vous ayez eu pour moi quelque affection, venez, partons, puisque aussi bien, vous le voyez, vous ne sauriez résister a votre père. Quittez votre maison, et soyez sûre qu'ensuite tout s'arrangera aisément; car, une fois que vous serez avec moi, on sera bien obligé de se soumettre aux circonstances et de me pardonner. Venez ; j'ai des châteaui pour voua garder, des gens pour vous défendre, des biens pour vous les offrir, et une Ame pour vous adorer. Si votre amour est sincère et si vous voulez que je vive, venez, partons, ou je meurs de douleur à vos pieds.

JUUA.

Écoutez, Euscbio.

ARMINDE.

Madame, voici mon maître qui vient.

JUUJu

Hélas 1

Sort cruel et funeste !

Pourra-t-il sortir?

ARMINDE.

Cela n'est pas possible; car déjà l'on frappe à la porte.

JULIA

douleur 1

chagrin 1... Que faire?

Il faut vous cacher.

Et en quel lieu ?

Dans cet appartement.

ARMINDE.

Faites vite ; j'entends ses pas.

Eusebio se cache. Entre Cl) R CIO, vieillard vénérable, père de Julia.

CURCIO.

Ma fille, si vous ne vous réjouissez pas et ne me remerciez pas

avec tous les transports imaginables pour l'heureux état que je viens

le vous assurer, c'est que vous ne serez pas reconnaissante de mes

ioins. Tout est terminé, tout est prêt; il ne manque plus que de

JUUA.

EDSEBIO.

JUUA.

EUSEBIO

JUUA.

vous parer de tous vos atours pour devenir l'épouse du Christ. Vous ne pouviez pas espérer un sort plus heureux ; et vous l'emportez aujourd'hui sur celles qu'on envie le plus, puisqu'on vous verra célébrer ces noces divines. Que dites-vous?

julia, à part.

Que puis-je répondre? •

eusebio, à part.

Je me tue ici même, si elle consent.

julia., à part.

Je ne sais que dire. {Haut.) Seigneur, l'autorité paternelle, devant laquelle je m'incline, a tout pouvoir sur la vie, mais non pas sur la liberté; et c'est pourquoi, seigneur, il eût été convenable que vous m'eussiez fait part de vos intentions, et que vous eussiez co insulté mon goût.

CURCK).

Ma volonté, qu'elle soit juste ou non, doit être votre seule loi.

JUUA.

Les enfans sont libres, seigneur, de se choisir un état, et il serart impie de les contraindre. Laissez-moi réfléchir, et je prendrai ensuite une résolution. Ne vous étonnez pas de ce que je vous demande un délai ; car lorsqu'il s'agit de s'engager pour la vie, on ne peut se déterminer en un instant.

J'ai réfléchi pour vous, €t pour tous je me suis engagé.

JULIA

Eh bien l puisque vous vous engagez pour moi, prenez aussi pour moi un état.

CURCIO.

Taisez-vous, folle, taisez-vous, infâme; sans quoi je ferai de vos «neveux un nœud coulant pour vous serrer le cou, ou de mes propres -mains j'arracherai de votre bouche cette langue hardie qui m'outrage.

JUUA.

Seigneur, je défends contre vous ma liberté, mais non pas ma nie. Vous pouvez à votre gré en arrêter le triste cours, et je ne vous refuserai pas ce que vous m'avez donné. Ce que je vous dispute, c'est ma liberté, car je la tiens du ciel.

CURCIO.

Maintenant je suis obligé de croire ce que jusqu'ici je ne faisais «que soupçonner : c'est que votre mère a manqué à ses devoirs et ne «n'a point gardé sa foi. Je le crois à la conduite que vous tenez. Je le crois en voyant que vous offensez l'honneur d'un père dont le soleil même ne surpasse point l'éclat, le lustre et la noblesse.

JULIA

Je ne vous comprends pas, seigneur, et c'est pour cela que je ne vous réponds pas.

CUROO.

Arminde, sortex un moment. {Arminde tort.) Après un silence de tant d'années, la douleur et la colère me forcent de vous dire ce que j'aurais voulu vous taire à jamais. — La seigneurie de Sena ! , voulant m'accorder un insigne honneur, m'envoya en son nom porter l'obédience au pape Urbain III. Votre mère, qui eût été, disaiton, l'exemple des matrones romaines, et que l'on regardait à Sena comme une sainte (je ne sais comment j'ose vous confier des soupçons qui l'outragent) ; votre mère resta pendant mon absence à Sena. Je passai huit mois à Rome pour les affaires de mon ambassade, parce qu'il était question à cette époque de donner cette seigneurie au souverain pontife... Mais cela ne touche en rien à mon récit, et Dieu fasse à cet égard ce qui conviendra le mieux à son état!... Je retournai à Sena, et en y arrivant (hélas! c'est ici que je n'ai plus la force de parler et que la respiration m'abandonne) je trouvai votre mère dans une grossesse très-avancée, si bien qu'elle attendait chaque jour son triste enfantement. Elle m'avait déjà prévenu de ce malhenr par des lettres menteuses, me disant qu'au moment de mon départ elle avait déjà quelques doutes ; mais, malgré ses assurances, il me fut impossible de ne pas voir clairement mon déshonneur... Je ne dis point que la chose fût certaine, mais un homme de sang noble ne doit pas attendre les preuves ; il suffit qu'il ait des soupçons... Eh! qu'importe, 6 loi tyrannique de l'honneur! ô droit barbare du monde! qu'importe qu'un gentilhomme tombe en semblable disgrâce, si son ignorance l'excuse? Quelles justes lois condamnent jamais un homme pour un mal qu'il n'a pu prévenir? et comment l'opinion peut-elle frapper un innocent? Cette loi, je le répète, est barbare, cette opinion est injuste et inique ; car les necidens de ce genre ne sont pas déshonneur, mais malheur... Ne vaudrait-il pas mieux, dans tout ce qui concerne l'honneur, punir Mercure qui le

dérobe, que noter d'infamie l'Argus dont on a trompé la vigilance? Si le monde flétrit l'infortuné qu'on abuse, quel châtiment réserve-t-il donc à celui qui, le sachant, ferme les yeux et se tait?... Au milieu de tant de pensées douloureuses, le manger, le dormir, tout me devint odieux ; je vivais si mécontent de moi-même, que mon cœur me traitait en étranger et mon âme en tyran ; et bien que fort souvent mes réflexions lui fussent favorables et que sa justification me parût fondée, cependant la crainte d'avoir subi une pareille injure fut chez moi si forte, que je résolus à la fin de tirer vengeance, sinon de sa faute, du moins de mes soupçons. Et «fin que ce fût avec plus de secret, j'annonçai une partie de chasse supposée... car un jaloux ne se platt que dans les suppositions. J'allai dans la montagne, et tandis que le reste de la compagnie était à se

1 II y a en Espagne deux bourgs (la nom de Sena , l'un en Aragon , l'antre dans la province de Léon 11 est difficile de préciser qnel est celui que Calderon a eu en vue.

divertir joyeusement, moi, avec des paroles amoureuses, j'emmenai Rosmira votre mère par un sentier écarté, et je la conduisis dans un endroit isolé dont un épais rideau d'arbres et de buissons défendait l'entrée au soleil. Là donc, quand nous y fûmes arrivés, nous voyant tous deux seuls...

Entre ARAUNDE.

A RM IN DE.

Seigneur, vous avez besoin dans cette circonstance d'appeler à vous tout votre courage et toute votre sagesse. Un grand malheur est arrivé. Recueillez vos forces.

curcio.

Quel motif as- tu donc pour venir ainsi m 'interrompre?

ARMIXDE.

Seigneur...

CURCIO.

Achève; ne me laisse pas dans l'incertitude.

julia.

Parle donc. Qui l'arrête?

A R MIN DE

Je ne voudrais pas être la voii qui doit annoncer un tel désastre.

CURCIO.

Ne crains pas de le dire, puisque je ne crains pas de l'entendre.

ARMINDE.

Lisardo, mon seigneur...

eusebio, à part.

II ne me manquait plus que cela !

arminde, continuant»

Vient d'être apporté ici sur un brancard par quatre bergers...

couvert de blessures qui lui ont ôté la vie... Mais te voici. Éloignezvous de ce triste spectacle.

CURCIO.

ciel! tant de peines pour un infortuné!... Hélas 1

Entrent les Paysans qui portent Lisardo sur un brancard, le visage tout < n-

sanglanlé,

JULIA

Quelle puissance inhumaine a exercé sur lui sa rage? Quelle maiu impitoyable s'est baignée dans son sang ? Qui a pu détruire ainsi tant de vertus? Hélas !

ARMINDE.

Considérez, madame...

h las.

N'approchez pas.

TORIBIO.

Eloignez-vous.

TIftSO.

Arrêtez.

cimcio.

Non, met amis, laissez-moi ; c'est la feule consolation de mon Ame. Laissez-moi contempler ce cadavre glacé, triste objet où la

destinée cruelle a tracé mes douleurs en caractères sanglans. Laissezmoi voir ce pauvre infortuné sur qui j'aime à poser mes cheveux blancs dans lesquels je voudrais l'envelopper comme dans un linceul... Dites-moi, mes amis , qui a tué ce fils dont la vie était ma vie?

MENGA.

Gil vous le dira ; car lorsqu'on l'a tué il était caché près de là, derrière des arbres.

CURCIO.

Dis-moi, mon ami, dis-moi qui m'a ôté ma vie?

GIL

Je ne sais qu'une chose, c'est que dans la querelle qui a précédé le combat il se donnait le nom d'Eusebio.

CURCIO.

Hélas ! c'est donc Eusebio qui m'a enlevé tout à la fois la vie et l'honneur 1... [A Julia.) Disculpe-toi maintenant, si tu peux; dis qu'il n'avait que des projets honnêtes ; dis que son amour était chaste, alors qu'il a écrit avec mon sang ses voluptés infâmes.

JULIA

Seigneur...

CURCIO.

Ne me réponds pas, selon ton habitude; et prépare-toi à entrer aujourd'hui mérne au couvent, ou bien à accompagner ton frère au tombeau. Ma douleur vous ensevelit tous deux en ce jour : lui

qui est mort au monde, mais qui vit dans ma mémoire; et toi qui es vivante au monde, mais qui es morte dans ma mémoire. Et en attendant qu'on prépare vos funérailles, reste avec lui ; que sa mort t'apprenne à mourir; et ne fuis pas, car je vais fermer sur toi toutes les portes.

Tout le monde sort ; il ne reste que Julia, plaroc eptre le cadavre de Lisardo et

Eusebio , qui s'approche.

C'est en vain que je veux vous parler, cruel Eusebio; mon âme est en suspens, le souffle et la voix me manquent... Je ne sais... je ne sais que vous dire, car il me vient tout ensemble des reproches pleins de pitié, et une pitié pleine de reproches. Je voudrais fermer les yeux devant ce sang innocent qui demande vengeance, et je voudrais aussi trouver une justiGcation dans les larmes que vous versez; car, enGn, ni ce sang ni vos larmes ne peuvent mentir... Tout à la fois excitée par la vengeance et retenue par l'amour, je voudrais tout à la fois vous punir et vous défendre ; et dans cet abîme

confus de mes pensées, je suis combattue entre l'indulgence et le ressentiment. Est-ce donc ainsi, Eusebio , que vous prétendez me plaire? Est-ce ainsi que pour hommages vous m'offrez vos rigueurs cruelles? Lorsque, ayant pris ma résolution, je n'attendais plus que le jour de nos noces, pourquoi les avez-vous changées en tristes funérailles? Lorsque, pour vous, je désobéissais à mon père, pourquoi, au tieu des vétemens de joie que j'attendais , me faites- vous porter un deuil funeste? Lorsque pour vous, pour votre amour, je risquais ma vie, pourquoi, au lieu du lit nuptial, me faites-vous préparer un tombeau? et lorsque, passant par-

dessus toutes les considérations et toutes les convenances, je vous offrais ma main, pourquoi donc me présentez-vous la vôtre rougie de mon propre sang? Quel bonheur pourrai-je trouver dans vos bras, si, pour donner la vie à notre amour, je suis obligée de me heurter contre la mort? Que dirait de moi le monde, s'il apprenait qu'oubliant une telle injure, j'ai pu m'associer à son auteur?... Hélas l quand bien mime je pourrais bannir ce malheur de ma mémoire, votre aspect, votre vue en réveillerait soudain le souvenir... Aussi, tout en vous aimant, je demande vengeance, et en demandant vengeance contre vous, je souhaite de ne pas l'obtenir .. n'est-ce point là une situation bien affreuse?... Enfin, en souvenir des sentimens que j'ai eus pour vous, c'est assez que je vous pardonne; mais n'espérez jamais ni me revoir ni me parler... Vous pouvez fuir par cette fenêtre qui donne sur le jardin. Prenez garde que mon père ne vous trouve ici. Partez, Eusebio, et songez que d'aujourd'hui je suis perdue pour vous, puisque ainsi vous l'avez voulu. Partez et soyez heureux, ne connaissant que les plaisirs sans mélange de peines .. partez ! Quant à moi, une cellule va devenir pour jamais ma prison, sinon mon tombeau, comme le veut mon père. C'est là que je pleurerai les disgrâces d'ui e destinée si inclémente, d'une étoile si ennemie, d'une fortune si contraire, d'une passion si déplorable, d'un amour si malheureux, et d'une main si cruelle, qui m'a ôté la vie sans me donner la mort, afin que je sois tout à la fois vivante et morte au milieu de mes chagrins.

EUSEBIO

Si, par hasard, vous pouvez être aussi cruelle dans vos actes que vous l'êtes dans votre langage, vous me voyez en votre pouvoir, vous me voyez à vos pieds, vengcz-Yous! Ma faute m'amène

à vous prisonnier; ma prison, c'est votre amour, et mes juges, ce sont vos yeux, de qui je n'attends, hélas! qu'une sentence de mort. Mais, sachez-le, la renommée dira par ses hérauts : « Celui-là meurt parce qu'il a aimé!» car, en effet, tout mon crime est dans mon amour. Je ne prétends pas me justifier; une faute telle que la mienne n'a point de justification; je ne demande qu'une chose, tuez-moi et vengez-vous! Prenez ce poignard, et puisque j'ai eu le malheur de vous offenser, déchirez un cœur qui vous aime, arrachez de mon

sein une à me qui vous adore, versez un sang qui est à vous... et si \ ous refusez de me donner la mort, je vais appeler votre père pour qu'il se venge, je vais lui dire que je suis ici*

JtTUA.

Arrêtez, Eusebio , arrêtez ! et si vous m'aimez, ayez égard à ma prière et faites ec que je vais vous dire.

EUSEBIO

J'y consens. Qu'est-ce donc?

JULIA

Kh bien ! retirez-vous en un lieu où vous puissiez protéger votre vie, et là, entourez-vous de gens qui vous défendent.

eusebio:

Mieux vaut pour moi mourir! car tant que je vivrai je vous aimerai, et, songez-y bien, fussiez-vous enfermée dans les murs d'un «loi ire, vous ne pourrez vous soustraire à mes poursuite».

JULIA

Prenez-y garde, je saurai me défendre.

eusebio.

Me permettez-vous de revenir?

JULIA

Non!

N'en est-il aucun moyen?

Ne l'espérez pas.

Vous me haïssez donc?

Je le devrais.

M'oublierez-vous?

Je ne sais.

Vous re verra i-je?

Jamais.

eusebio.

Lh quoi ! ne comptez-vous pour rien notre amour passé ?

JULIA

Eh quoi! ne comptez -vous pour rien ce sang qui coule? — Maison vient, on ouvre!... Partez, partez, Uusebiol

eusebio.

Je pars pour vous obéir, mais je reviendrai.

Jamais! jamais!

On entend du bruit. Ils sorleul chacun par un côté différent. Entrent des valets «y*»

enporteut le corps.

EUSEBIO

JULIA

EUSEBIO

JULIA

EUSEBIO

JULIA

BUSEBH>.

JULIA

«Mt»M*i

JOURNÉE DEUXIEME

SCÈNE I

Même décoration qu'à la première scène de la première journée.

Où chtend la détonation d'une arquebuse, el Ton voit entrer R1CARDO, GELIO et EUSEBIO vêtus en brigands et portant chacun une arquebuse.

RICARDO

La balle doit lui avoir traversé la poitrine.

CÉLIO

Et sans doute que l'herbe autour de lui est toute rougie de son sang.

EUSÈBIO.

Enterrez le, mettez sur lui une croix , et que Dieu nous le pardonne !

RICARDO

À nous autres voleurs, les dévotions ne manquent jamais.

* Il sort.

EUSEBIO

Et puisque ma triste destinée m'a fait capitaine de brigands, je veux que mes crimes égalent les injustices que j'ai subies. Mes concitoyens me poursuivent avec acharnement, comme si j'avais tué Lisardo en trahison, et cette persécution m'oblige à me défendre eû tuant. On m'a enlevé mon bien, on a confisqué mes châteaux, et l'on me refuse le simple nécessaire... eh bien ! tout voyageur qui mettra le pied dans la montagne, y sera tué et dépouillé !

Entrent RICARDO, et des Brigands, amenant ALBERTO, vieillard.

RICARDO

J'étais allé pour voir sa blessure... Si vous saviez, mon capitaine, quelle aventure étrange !

EUSEBIO

Je suis curieux de la connaître.

HIGAIIDO.

En m'approchant, j'ai vu que la balle n'avait point pénétré, et qu'elle s'était amortie sur ce livre qu'il portait sur son sein... Le voyageur n'était qu'évanoui, et vous le voyez devant vous sain et sauf.

Je suis rempli d'étonnement et d'épouvante. Qui êtes-vous doue, vénérable vieillard, que le ciel a si niiraculeusett^wv. \iw\Arç$\

ALBERTO

Je suis le plut heureai des hommes et un prêtre indigne. J'ai, durant quarante-cinq ans, professé à Bologne la théologie sacrée, et. pour récompenser mon lèle, sa sainteté m'avait donné l'évéché de Trente. Mais bientôt, voyant que je devais rendre compte d'un si grand nombre d'âmes, et que je ne pouvais pas leur consacrer la mienne, j'ai laissé là ces grandeurs, ces pompes, et fuyant leur charme trompeur, je suis venu dans ces solitudes, où l'on voit face a face la vérité. Maintenant j'allais à Rome demander au pape l'autorisation de fonder un saint ordre d'ermites; mais votre implacable fureur arrête là ma destinée et ma vie.

EOSEBIO.

Dites-moi, quel est ce livre ?

ALBERTO

C'est le fruit des études de ma longue carrière.

EUSEBIO

Que contient-il?

ALBERTO

Il traite de l'origine et de l'histoire de ce bois sacré sur lequel le Christ, mourant avec un courage sublime, triompha de la mort. Eu un mot, il est intitulé : Les Miracles de la Croix.

EUSEBIO

Combien alors je me félicite que le plomb de l'arquebuse se soit amolli contre ce livre, comme eût fait la cire obéissante! Plût à l>ieu que ma main eût brûlé tout entière sur un feu ardent, plutôt que d'avoir endommagé un Ihre si digne de mon adoration! Conservez \otrc vie, gardez votre argent et vos effets ; je ne veux que ce livre. {Aux Brigands.) Et vous, accompagnes ce saint vieillard jusqu'à la sortie des montagnes.

ALBERTO

Je prierai le Seigneur qu'il vous éclaire et vous fasse voir l'erreur où tous >ivez.

EUSEBIO

Puisque vous me voulez du bien , demandez pour moi à Dieu qu'il ne permette pas que je meure sans confession.

ALBERTO

Je vous le promets, et je serai son ministre en cette circonstance. Oui, je vous en donne ma parole, — tant votre générosité m'inspire de reconnaissance, — dès que vous m'appellerez , en quelque lieu que je sois, je laisse tout et je viens vous confesser. Je suis prêtre, et mon nom est Alberto.

EUSEBIO

Vous m'en donnez votre parole?

ALBERTO

J'en fais le serment avec la main.

EUSEBIO

Je baise de nouveau vos pieds.

Alberto sort, et entre CIMLINDRINA*, brigand. CHILINDR1NA.

J'ai traversé toute la montagne pour venir vous parler.

Qu'y a-t-il, ami?

CI11LINDR1NA.

Deux nouvelles passablement mauvaises.

EUSEBIO

Je suis ému, et je crains. Qu'est-ce donc?

CUIL1NDR1NA. 4

La première, c'est qu'on a donné commission au seigneur Curcio, le père de Lisardo... j'ose à peine vous dire cela...

EUSEBIO

Achève, j'attends.

Cl 11 LIN DRW A.

On lui a donné commission de vous prendre mort ou vif.

EUSEBIO

Je crains davantage l'autre nouvelle... car il me semble confusément que tout mon sang afflue vers mon cœur, comme si j'avais le pressentiment d'un malheur prochain. Qu'est-il donc arrivé?

CHIL1NDR1NA.

Il s'agit de Julia.

EUSEBIO

Je n'avais pas tort de m'attendre à des chagrins. Julia, dis-tu? Ce

nom seul su f lit pour m'attrister Maudite soit la funeste étoile

sous laquelle commença cet amour!... Eh bienl qu'est-il arrivé à Julia ?

CHILINDRINA.

Elle s'est enfermée dans un couvent.

EUSEBIO

La douleur en moi fait place à la, colère. N'était-ce pas assez que le ciel m'eût placé dans une position si malheureuse? N'était-

ce pas assez qu'il m'eût tout enfevé, jusqu'à l'espérance?... Fallait-il encore qu'il me rendit jaloux de lui-même?... Mais puisque j'ai adopté hardiment un genre de vie qui me condamne au vol et au meurtre, je ne saurais plus reculer devant aucun attentat; et ce que ma pensée a osé concevoir je veux l'exécuter. — Appelle Celio et Ricardo.

CHILINDRINA.

Je vais «les chercher.

EUSEBIO

Dis-leur que je les attends sans retard. (Chilindrina sort,) J'es-

1 €bilindrioa en espaguol veut dire bagatelle.

raladcrai le couvent où elle s'est réfugiée. Nul châtiment ne ra-'effrait». Mon seul désir est de me voir seigneur de sa beauté; et pour cela l'amour m'oblige à employer la force, à rompre la clôture, et à \ioicr un saint asile. Et mon désespoir est tel, que si l'amour luimême ne me portait pas à cet acte, je l'entreprendrais également , ne serait-ce que pour commettre à la fois tant de délits.

Knlrent GIL et MBNGA.

ME.X6A

Je suis si chanceuse, que nous sommes capables de le rencontrer.

GIL

Ne suis-jc pas avec toi, Mcnga? Que peux-tu craindre de ce capitaine de guerdins ' ? Va, n'aie pas peur; je porte une fronde et un bâton.

MENC.A.

Vois-tu, G il, je crains sa manière d'agir, à ce vilain homme. "Rappelle-toi ce qui est arrivé à Silvia lorsqu'il l'a rencontrée ici. Elle (Hait venue demoiselle à la montagne, et dame elle s'en est retournée ; et c'est à considérer.

Gif,.

Le scélérat!... S'il allait m'en arriver autant 2 ?

Gil cl Mcnga voient tout -à-coup EUSEBIO devant eux.

menga, à Eusebio.

Ah! seigneur, prenez garde On dît qu'Eusebio est p»* ici.

GIL

Ne restez pas de ce côté, seigneur.

eusebio, à part, lis* ne me connaissent pas. Dissimulons avec eux.

GIL

N'avcz-vous pas peur que ce brigand vous tue?

EUSEBIO

Comment pourrai-je, mes amis» vous payer cet avis?

GIL

Xous ne demandons rien ; nous vous engageons seulement à vousméfier de ce mauvais sujet.

MENGA.

S'il yous attrape , seigneur, bien que yous ne lui ayez ni rien

' Il y a dans le texlc capitaux de bunuleros. Or le mol bunuteros n'est pas espagnol , it e>l de la fabrique de Culderon, qui S'est amuse à m élire dans la bouche de Gil (lu lioufkm delà pièce], un mot qui eût de la ressembhnee avec bandoleros (brigands) el bm'ioleros [manliauds de beignets). C'est pourquoi nous demandons de l'indulgence pour nolie traduction.

8 Nous n'avons pas cru devoir traduire exactement ces trois vers

Conmigo fuera cruel, Que tambien entro doncil Y pudiera salir dueûo.

fait ni rien dit, il vous tuera sur-le-champ; ensuite il vous enterrera; puis il vous mettra dessus une croix, et il pensera que vous lui devez, pour la peine, de la reconnaissance.

Entrent RICARDO et CELIO.

RICARDO

Où l'as-tu laissé?

CELIO

GIL

Croyez-moi, n'attendez pas ce voleur.

RICARDO

Que voulez-vous, Eusebio ?

gil, bas, à Menga.

Ne l'a-t-il pas appelé Eusebio?

menga, bas, à Gil.

Oui.

eusebio, à Gil et à Menga.

En effet, mes amis, c'est moi qui suis Eusebio... Qu'avez-vou* donc contre moi? Vous ne répondez pas ?

MENGA.

Allons, Gil, toi qui as la fronde et le bâton.

GIL

J'ai le diable qui t'emporte !

CELIO

Dans la paisible vallée qui est entre la montagne et la mer, j'ai vu une foule de paysans armés qui viennent contre vous, et qui ne tarderont pas à paraître. C'est Curcio, je pense, qui les conduit, avec le désir de se venger. Voyez ce que nous devons faire: le mieux ne serait-il pas de réunir la troupe et de partir ?

EUSEBIO

Oui ,. partons ; j'ai pour cette nuit un projet important. Venez tous deux avec moi, vous, mes plus chers compagnons, à qui je

me confie de préférence.

RICARDO

Vous avez bien raison, vive Dieu!.... car je me ferais tuer pour vous s'il le fallait.

eusebio, à Gil et à Menga.

Drôles que vous êtes, je vous laisse la vie à condition que vous porterez de ma part un message à Curcio. Vous lui direz que moi et ma brave troupe nous ne voulons pas l'attaquer et ne cherchons qu'à nous défendre; qu'il n'a aucun motif de me persécuter comme il fait, puisque je n'ai point donné la mort à son fils par trahison ; que je l'ai tué en nous battant corps à corps , à armes égales , et qu'avant qu'il eût rendu le dernier soupir, je l'ai porté dans mes bras en un lieu où il pût se confesser ; que son père devrait «l<«v

être reconnaissant ; et que s'il cherche ma perte , je me défendrai, (il Rieardo et à Celio.) Et maintenant, pour que ces paysans ne voieot pas où nous allons, attachez -les à ces arbres, les yeux bandés, aQn qu'ils ne puissent rien dire.

MCARDO.

Voici une corde.

CEMO.

Faisons vite.

On attache a des arbres Gil et Menga.

Voilà qu'on m'a mis comme un saiut Sébastien *. '

MK.NGA.

Et moi comme une sainte Sébastienne 2 . Mais attachez-moi tant qu'il vous plaira, seigneur ; tout ce que je demande, c'est qu'on ne me tue p«is.

GIL

Écoutez , seigneur ; ne m'attachez pas , et que je sois un fichu gueux si je m'en vais 3 . Fais le même serment, toi, Menga.

CELIO

Les voilà bien attachés.

EUSEBIO

A cette heure, allons exécuter mon projet. La nuit commence à étendre au loin ses sombres voiles. Julia! vainement le ciel lui-même te garde; bientôt je vais posséder ta beauté!

Les brigands sortent, laissant Gil et Menga attaches. GIL.

Si quelqu'un venait, Menga !... Bien qu'il nous en coûte cher, on ne pourra pas dire que ce n'est pas ici le Peralvillo du pays 4 .

MENGA.

Viens par ici Gil, car je ne puis bouger.

Viens d'abord me délier, Menga, et aussitôt après je te rendrai le même service.

MENGA.

Viens d'abord, toi , tu m'ennuies de me faire attendre.

GIL

Il faudra bien qu'il vienne quelqu'un à la fin. Et s'il ne passe pas de muletier, il passera toujours bien ou un voyageur, ou un

1 Saint Sébastien est représenté attaché à an arbre. * Nous avons traduit mol à mol :

De San Sebastiana à mi.

1 L'espagnol dit, Iputo sea etc. Puto est le masculin députa , horrible mol que nous n'osons traduire littéralement.

4 Peralvillo est un bourg d'Espagne , près de Ciudad-Rodrtgo , où les archers de la Saiulc-Hermandad avaient coutume d'exécuter, avant tout procès, saur à voir ensuite, les criminels qu'ils avaient arrêtés en flagrant délit. De là , pour dire ca espagnol un* justice expéditive, on dit, La justice et Peralvillo,

étudiant, ou quelque quêteuse charitable '; car ça n'a jamais manqué. Mais, hélas! c'est ma faute à moi.

UNE VOIX DU DEHORS

J'entends parler (le ce côté; venez vite.

GIL

Soyez le bienvenu, seigneur, si vous voulez me faire le plaisir de dénouer quelques nœuds qui me gênent.

MENGA.

Si par hasard, seigneur, vous cherchez de la corde dans la montagne, j'en ai à >otre service.

GIL

La mienne est plus grosse et plus forte.

MENGA.

Moi, en ma qualité de femme, on me doit protection e* secours.

GIL

Il s'agit bien de galanterie 1 C'est moi que l'on doit délier en premier.

Entrent TIRSO, BLAS, CURCIO et OCTAVIO.

tirso.

J'ai entendu la voix de ce côté.

GIL

Vous brûlez 2 .

TIRSO

Qui est-ce?... C'est toi, Gil?

GIL

Oui, Tirso, le diable est malin. Dclie-moi, et puis je te conterai tout.

CURCIO.

Que s'est-il donc passé?

MENGA.

Soyez le bienvenu, seigneur, pour punir le scélérat.

CURCIO.

Qui vous a mis en cet état?

Qui?... Eusebio. Du moins il s'est nommé ainsi. Bref, qui que ce soit, voilà comme il nous a laissés.

TIRSO

Ne pleure pas, car il s'est conduit généreusement avec toi.

BLAS

Il ne s'est pas mal conduit, puisqu'il t'a laissé Mcnga.

i L'espagnol dit Santera. C'est une femme qui quête pour le saint d'un ermitage. Elle parcourt la contrée aux environs, portant une image du saint qu'elle présente à l'adoration de tous ceux qu'elle rencontre, et demande, pour l'entretien de l'ermitage, une légère offrande qui est rarement refusée.

* Gil, le bouffon, emploie exprès la formule dont on se sert au jeu de cachc-cacho quand le chercheur approche de l'objet qui a été caché.

îfiO LA DEVOTION A LA CHOU.

GIL

Ab! Tirso, li je me plains, ee n'est pas de ce qu'il m'a fait mal.

T1RSO.

Alors, pourquoi te plains-tu ?

GIL

Pourquoi?... parce qu'il a laissé Menga. Il emmena celle d'Antonio, quelques jours après nous la retrouvâmes un beau matin... et elle avait cent réaux que nous dépensâmes à une petite fête.

BLAS

Bartolo épousa aussi Catalina, laquelle accoucha au bout de sii mois de mariage, et il allait tout joyeui disant à tout le monde : «Voyez donc', il faut neuf mois aux autres femmes, et il n'en a fallu que sii à la mienne! »

tirso.

11 n'y a pas d'honneur qui soit en sûreté avec lui.

CURCIO.

Le perfide! l'infâme!... Est-il un malheur égal au mien?... L'avoir laissé échapper!

MENGA.

Si vous voulez, nous autres femmes nous prendrons aussi les armes pour le détruire.

GIL

Il se tient ici, il n'y a pas à en douter. Toutes ces croix que vous voyez là, seigneur, rangées à la file, ce sont autant d'hommes qu'il a tués.

OCTAVIO

C'est ici la partie la plus retirée de la montagne.

curcio, à part.

Et c'est ici, grand Dieu, que je fus témoin de ce miracle que fit le ciel en faveur de cette beauté innocente et chaste que j'avais tant de fois outragée de mes soupçons! C'est ici que j'ai vu le plus inconcevable prodige !

OCTAVIO

Seigneur, quelles sont les pensées qui vous troublent ainsi?

CURCIO.

Ce sont de tristes souvenirs qui viennent m 'assaillir, Octavio ; et mes chagrins, que je ne puis confier à personne, ne trouvent d'autre soulagement que mes larmes. — Octavio, fais que ces gens-là me laissent seul, car la situation de mon âme exige la solitude.

octavio, aux paysans.

Allons, mes amis, évacuons.

BLAS

Que dites-vous?

TIRSO

Que Youlez-vous?

JOURNÉE II, SCÈNE IY i«i

GIL

N'avez-yous pas entendu?... Allons évacuer '.

Octavio, Gil, Meoga el les paysans sortent.

CURCIO.

A quel homme n'est-il pas arrivé, quand son cœur était plein de chagrins qu'il ne pouvait pas confier à un autre, de s'entretenir seul avec lui-même?... Et moi aussi, que tant de chagrins accablent à la fois, j'éprouve une sorte de consolation à me voir seul à seul, dans ce lieu désert, avec mes pensées et mes souvenirs... Je ne voudrais pas même avoir pour témoins de cette conversation solitaire ni les oiseaux, ni les fontaines; car enfin les fontaines murmurent, et les oiseaui ont leur langage. Il me suffit d'avoir pour compagnie ces saules rustiques dont le triste aspect est si bien en

harmonie avec l'état de mon âme, et qui ne peuvent me trahir

Cette montagne fut le théâtre de l'événement le plus étrange, le plus prodigieux dont la jalousie ait jamais été cause. Quel est l'homme, dans quelque rang que ce soit, qui n'a jamais ressenti Faiguillon de la jalousie ? et quel est celui que la vérité a pu convaincre et délivrer de ces soupçons jaloux?... C'est ici qu'un jour je vins avec Rosmira... À ce seul souvenir toute mon âme est émue, et je n'ai plus de voix... Et cela est facile à comprendre ; car il me semble qu'ici autour de moi, ces arbres, ces rochers, ces fleurs, en un mot, tout ce qui m'environne, se lèvent contre moi et me reprochent une action si infâme!... Je tirai mon épée... Mais elle, sans se troubler, sans pâlir, car en semblable circonstance l'innocence n'a pas peur: «Mon ami, dit-elle, modérez-

vous. Je ne veux point vous empêcher de me donner la mort si tel est votre bon plaisir, car vous pouvez disposer de moi à votre gré ; mais avant de me faire mourir, daignez me dire pour quel motif vous me tuez.» Et moi, je lui répondis : « Ce n'est pas moi, malheureuse, qui vous tue, c'est l'enfant que vous portez dans votre sein ; c'est cet enfant conçu dans le crime, qui vous tue. Mais vous ne le verrez pas. Je serai votre bourreau à tous deux. »— a Hélas ! reprit-elle, si vous me croyez coupable, vous êtes en droit de me tuer. Mais je n'ai jamais manqué à mes devoirs... Non ! ajouta-t-elle en se jetant au pied de cette même croix que je vois en ce moment, non ! je ne vous ai jamais trahi, même en pensée; j'en prends à témoin cette croix que j'embrasse et qui me protégera contre vous. » En entendant ces nobles paroles, en voyant son innocence qui resplendissait sur son visage, je me repentis de mon action «et fus tenté de me jeter à ses pieds en la priant de me pardonner. Cependant, soit que je me fusse trop avancé pour reculer, soit qu'une aveugle fureur se AU de nouveau emparée de moi, soit enfin qu'une puissance supérieure me

1 Octavio a dit despejad, sorte*, évacuez; et Gil le bouffon répète exprès de travers, despiojad, c'est-à-dire épouillez-vous, ôtez votre vermine. Nous avons taché de reproduire cette plaisanterie tout espagnole par un équivalent du même goût.

dominât à mon insu, je tarai mon bras désespérément, et je frappai mille fois eu tous sens : mais chaque fois je ne frappai que le title de l'air. Enfin je m'échappai, la laissant pour morte au pied de la croix, et je revins h ma maison. Mais là, ô prodige ! je la retrouvai,... je la retrouvai belle et charmante, qui tenait dans ses bras une jeuoe enfant, Julia, divine image de beauté... Quelle

joie, quelle gloire pouvait se comparer à la mienne!... Elle était accouchée ce même soir au pied de la croix, et par une rencontre où le doigt de Dieu se révélait au monde, l'enfant qu'elle avait mise au jour portait empreinte sur son sein une croix de feu et de sang. Mais ce qui m'affligea, et troubla mon bonheur, ce fut d'apprendre qu'au milieu des angoisses qu'elle avait souffertes, elle avait cru sentir qu'elle était accouchée d'un autre enfant laissé dans la montagne. Et moi alors....

Entre OGTAVIO.

Of.TAVIO.

Seigneur, une troupe de brigauds traverse la vallée. Il serait donc bi<Mi de descendre à leur rencontre avant que la nuit soit entièrement fermée; autrement ils nous échapperaient, car ils connaissent tous les détours de la montagne, qui nous sont, à nous, inconnus.

CURCIO.

Fh bien ! réunis la troupe et marchons en avant. Il n'y aura de bonheur pour moi que lorsque j'aurai réalisé ma vengeance.

SCÈNE II

Un U'irain (tarant les murs d'au couvent. — Il est uuil.

Entrent EUSEBIO, BICARDO, et CEL10 qui porte une échelle.

ricardo, à Celio.

Approche doucement, et applique l'échelle à cet endroit

EUSEBIO

Nouvel Icare, je veux monter vers le soleil ; et si le sort ne m'est point contraire, j'aurai bientôt atteint le firmament. — amour! c'est toi que j'invoque!... {A Ricardo et à Celio.) Vous autres, des que je serai arrivé au sommet du mur, retirez l'échelle, et attendez que je fasse le signal convenu. {A part.) En ce moment décisif et solennel , je ne sais quelle terreur secrète s'empare de moi.

R/CARDO

Qu 'attendez- vous?

CELIO

Hésitez-vous donc, malgré votre courage ?

EUSEBIO

Ne voyez-vous pas tous deux cette flamme qui se balance devant moi?

RICARDO

Seigneur, c'est un vain fantôme formé par la peur.

eusebio.

Moi ! j'auraii peur !

CELIO

Montez donc.

EUSEBIO

Je monte, bien que cette éclatante lumière m'éblouisse. J'irais à travers la flamme, et tout le feu de l'enfer ne m'arrêterait pas.

CELIO

Le voilà entré!

RICARDO

Ce doit être quelque idée, quelque illusion produite par une terreur secrète.

CELIO

Ote l'échelle.

RICARDO

Maintenant, il faut l'attendre jusqu'au jour.

CELIO

H faut en convenir, il a de l'audace. Pour moi , j'aurais mieui aimé passer la nuit auprès de ma petite villageoise ; mais je réparerai plus tard le temps perdu.

Us s'éloignent.

SCÈNE III

Le corridor d'un cloître. Une suite de cellules. — H c-sl nuit.

Entre EUSEBIO.

J'ai parcouru tout le couvent sans qu'on m'ait entendu ; j'ai pénétré dans vingt cellules dont la porte étroite était entr ouverte, et je n'ai pu trouver encore Julia. destin! que veux-tu de moi? Où me conduisez-vous, incertaines espérances?... Quel silence! quelles ténèbres ! quelle horreur !... J'aperçois de la lumière dans la cellule voisine, et, si je ne m'abuse, cette religieuse, c'est Julia!... {Un rideau te lève, et l'on aperçoit Julia endormie.) Qu'est-ce donc que le sentiment que j'éprouve?... pourquoi tardé-je à lui parler?... D'où vient cet instinct qui me fait hésiter, tandis qu'un autre instinct secret me pousse vers elle avec une force irrésistible? Qu'elle est belle sous cet humble vêtement!.-. Ne serait-ce pas que chez la femme la beauté c'est la pudeur?. . Et cette beauté merveilleuse, objet désiré de mon amour, produit en moi un étrange effet : par son charme et sa grâce, elle enflamme mes sens, et par sa chasteté elle m'impose le respect. — Julia ! Ah! Julia!

JULIA

Qui m'appelle?... ciel! que vois-je?... N'est-ce pas l'ombre de ma pensée qui s'est réalisée sous mes yeui?

EUSKBIO.

Êtes-vous donc effrayée de me voir ?

JULIA

Et comment n'essaierais-je pas de te fuir ?

EUSBBIO.

Arrêt ci, Julia, arrêtez!

julia.

Que veux-tu, vaine image formée de mes souvenirs, qui apparais à ma vue? N'es- tu pas, hélas! ia voii de mon imagination, le corps de ma fantaisie, le portrait de mon rêve, le fantôme qui représente mes pensées de la nuit?

EUSBBIO.

Ecoute, Julia, je suis Eusebio; je vis et je suis à tes pieds; et si je pouvais n'être qu'un fantôme, une pensée, je serais toujours près de toi.

JULIA

Oui, c'est toi, c'est ta voix, et je me désabuse!... Oui, c'est toi , Eusebio... Ah! j'aimerais mieux que ce ne fût que ton image, en ce lieu que tu profanes... en ce lieu où ma vie se consume tristement!— J'ai peur, je tremble, je succombe!... Que veux-tu?... Que cherches-tu?... Que prétends-tu?... Commentas-tu pu parvenir jusqu ici ?

EUSEBIO

L'amour ose tout, et mes chagrins et tes rigueurs ont enfin triomphé de moi. Jusqu'au moment où tu t'es renfermée en ces lieux j'ai supporté ma douleur, que l'espoir soutenait; mais quand je t'ai vue perdue, j'ai bravé alors et la loi du cloître et le respect que je devais à cet asile. Si je suis coupable , la faute n'en est pas à moi seul ; toi qui l'as inspirée, tu la partages avec moi. Et le ciel ne doit pas s'irriter de mes prétentions; mes droits sont antérieurs aux siens; tu m'avais promis ta foi, et tu ne pouvais plus disposer de toimôme.

JULIA

11 est vrai, je l'avoue, ma volonté fut unie à la tienne dans des temps plus heureux; mais ici j'ai prononcé mes vœux au pied des autels, et je suis devenue l'épouse du Christ à qui j'ai donné ma main et mon cœur. Maintenant, je suis à lui, je lui appartiens : que me veux-tu?... Retire-toi, Eusebio! va, fuis dans ce lieu désert où tu épouvantes le monde, dans ce repaire affreux où tu es sans pitié pour les hommes, sans pitié pour les femmes ! Fuis, te dis-je; et si ton fol amour nourrissait quelque espoir, éloigne-toi plein d'horreur, en pensant que je suis dans un asile sacré.

EUSEBIO

Ta résistance ne sert qu'à m'enflammer; et puisque je suis venu et que j'ai franchi les murs du clottre, et que je suis arrivé jusqu'à toi, sache-le, ce n'est pas l'amour seul qui m'a conduit, c'est une

puissance inconnue, mystérieuse, à qui j'étais contraint d'obéir. Écoute ma prière, sois clémente pour moi, ou bien je dirai que tu m'as fait venir, que tu m'as gardé plusieurs jours dans ta cellule ; et puisque mon malheur me réduit au désespoir, je suis capable, Julia...

JULIA

Arrête, Eusebio... Songe donc... Hélas! j'entends du bruit... on va vers la chapelle... Que faire?... Je crains, je tremble... Si l'on te voyait!... Voilà une cellule qui n'est pas habiléc... Entre là, Eusebio !

eusebio , à part,

mon amour, tu triomphes !

julia, à part. %

mon étoile, n'achève pas ma perte!

Fis sortenl.

SCÈNE IV

Heine décoration qu'à la scène deuxième.

Entrent RIGARDO et GELIO.

R1CARDO

91 est trois heure* ; il tarde beaucoup.

CELIO

Quand on est content, on oublie aisément les heures. Je parie «que le capitaine se dit à présent que le soleil n'a jamais été si matinal, et qu'il s'est levé aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire.

RICARDO

Il se lève toujours trop tôt pour celui qui désire; mais pour celui •qui a obtenu, il se lève souvent un peu tard.

CELIO

Il n'attendra pas sans doute que le soleil se montre à l'orient.

RICARDO

11 est trois heures.

CEUO.

Je ne crois pas qu'Eusebio en dise autant.

RICARDO

C'est bien possible.

CELIO

Sais-tu ce qui m'est venu dans l'idée aujourd'hui ? C'est que Julia l'avait fait appeler.

RICARDO

Il le faut bien; sans quoi se serait-il hasardé à escalader le couvent?

CELIO

N'as tu pas entendu du bruit de ce côté ?

R1CABDo.

Oui.

C1LIO

Eh bien! approche l'échelle.

Entrent par le haut EUSEBIO et JOLI A '.

EtJSBMO.

Laissez-moi, Julia, laissez-moi !

JULIA

Quoi donc! lorsque touchée de tes soupirs, émue de tes prières, vaincue par tes instances, j'offensais Dieu doublement, et comme dieu et comme époux, tu t'enfuis soudain de mes bras, comme si tu dédaignais une victoire qu'heureusement tu n'as pas encore remportée. — Où vas-tu ?

EUSEBIO

Laissez-moi, vous dis-je. Je me suis échappé de vos bras parce que j'ai trouvé je ne sais quelle divinité qui s'y était déjà établie. Vos yeux lancent des flammes, vos soupirs sont de feu, chacune de vos paroles est un éclair, chacun de vos cheveux une foudre, et chacune de vos caresses un enfer, tant m'inspire de terreur cette croix que j'ai vue empreinte sur votre sein. C'est ce signe prodigieux qui m'a soudain glacé d'effroi. Et les cieux ne permettront pas qu'après les avoir déjà tant offensés, je perde le respect que je d" : « à la Croix; car si je la rends témoin de mes fautes, comment osera je ensuite l'appeler à mon secours? Restez donc en religion, ô Ju lia! et ne pensez pas que ce soit de ma part indifférence ou dédain car plus que jamais je vous adore.

julia.

Écoutez, arrêtez, Euscbio.

eusebio, à part.

Voici l'échelle.

JULIA

Arrêtez, ou emmenez-moi avec vous.

Je ne saurais, puisque je m'éloigne de vous sans jouir de cette gloire que je désirais si vivement . . (// trébuche.) Le ciel me soit en aide! je tombe...

It tombe.

RICARDO

Qu'est-ce donc?

EUSEBIO

Ne voyez-vous pas l'air tout rempli de foudres enflammées? Ne voyez-vous pas le ciel tout ensanglanté qui semble s'appesantir sur

1 II faut supposer ici que le théâtre est partagé, pour ainsi dire, en deux étages , et que tandis que Ricardo et Cclio se tiennent dans la partie inférieure, Euseluo et Julia apparaissent dans la partie de la scène la plus élevée.

moi? Si f ai irrité le ciel, comment pourrai-je me soustraire à sa fureur?... Croii divine, croii céleste, je te fais le solennel, serment qu'en quelque lieu que je te voie, je m'agenouillerai dévotement pour réciter un Ave Maria.

Il se relève, el tous les trois s'en vont, eu laissant l'échelle appliquée contre le mur.

JULIA

Je demeure interdite et confuse. C'était donc là ta tendresse, ingrat?... c'était là ta passion, ton amour?... Tu as persévéré avec opiniâtreté jusqu'au moment où, à force de prières et de menaces, tu as pu me soumettre ; et lorsque tu t'es vu mon maître, tu as fui devant ta victoire!... ciel ! je succombe! son mépris me tue, et, pour comble de malheur, je recherche celui qui me tue de son mépris!... Lorsque Eusebio me sollicitait en pleurant, je ne l'écoutais pas; et maintenant qu'il me laisse, c'est moi qui cours après lui!... Nous sommes ainsi faites , nous autres femmes : nous dédaignons qui nous aime, et nous aimons qui nous dédaigne... Ce qui m'afflige, ce qui m'irrite, ce n'est pas de n'être pas aimée, c'est d'être délaissée... Voilà la place où il est tombé. . je veui m'y précipiter après lui... Mais quoi! n'est-ce pas une échelle que je vois là?... Quelle pensée!... 6 mon imagination, modère-toi, car une fois que j'aurai consenti, le crime est consommé... N'est-ce point pour moi qu'Eusebio a franchi les murs du couvent? N'étais-je point fière de voir qu'il eût bravé pour moi tant de périls ? Pourquoi donc hésité-je? quelle crainte m'arrête?... Eh bien! moi, je franchirai ces murs pour sortir, comme il les a franchis pour entrer, et, comme moi sans doute, il se réjouira de voir que pour lui j'ai bravé tant de périls... N'est-ce point là un consentement que je prononce?... Mais si Dieu a retiré de moi sa main, ne me pardon nera-t il pas une faute inévitable à ma faiblesse?... Partons! {Elle descend les degrés de l'échelle.) Je perds le respect que je dois au monde, à l'honneur et à Dieu, lorsque je nie lance les yeui fermés dans cette carrière de folie; je suis un mauvais ange tombé du ciel, je n'ai plus l'espoir d'y remonter, et je n'éprouve point de repentir!... Me voil.i hors de l'asile sacré qui me gardait, et le silence de la nuit, joint à l'obscurité, remplit mon âme de trouble et d'horreur... Qu'est-ce

donc que je prétends, et où vais-je porter mes pas?... Mon imagination effrayée forme dans l'air des apparitions menaçantes, et j'entends comme la voii d'un écho qui m'accuse... Tout-à-1'heure, j'étais résolue, intrépide, et maintenant j'ai peur! mes pieds me semblent enchaînés, je crois sentir peser sur moi un poids immense, et mon sang est glacé dans mes veines... N'allons pas plus loin, retournons au couvent. Là, je confesserai ma faute , et j'en demanderai pardon au ciel; et ce pardon, je l'obtiendrai sans doute; car es sables de la mer n'égalent pas en nombre les péchés que l^ieu

dans sa clémence a pardonnes... J'entends des pas... retironsnous un moment, et ensuite je remonterai sans que Ton me voie.

Bile i*ék>igne.

Entrent RICARDO et CBLIO.

RICARDO

Kusebio, dans sa terreur, a oublié l'échelle... pourvu que nous la retrouvons!... Le jour, va paraître, et il ne faudrait pas qu'on la \\t contra ec mur.

Il« enlèvent ïecbcUe el s'ti tout. Jolit revient à l'endroit où était Tédielle.

JULU.

Maintenant qu'ils sont partis, je pourrai remonter sans être vue... Mais quoi! l'échelle a disparu! .. Peut-être était-elle plus loin.. Mais non, elle n'est pas ici non plus. — ciel! comment faire?... Mais je te comprends, ciel puissant! tu me fermes toute entrée vers toi ; car au moment où, touchée de repentir, je voulais

remonter, tu me rends le retour impossible. — Eh bien! puisque tu m'abandonnes, puisque tu me repousses, j'accepte fièrement ma destinée; et tu verras mon désespoir de femme remplir le monde d'étonnément, le péché même d'épouvante, et l'enfer même de terreur !

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNE I

tJn terrain an milieu tic* montagnes.

Entre G IL, tout oouyert de croix et portant une croix de .grande dimension sur la poitrine.

GIL

Je viens, d'après l'ordre de Menga, couper du bois dans cette montagne ; et pour ne courir aucun danger, j'ai trouvé une bonne invention. On dit qu'Eusebio est dévot à la Croix, et, en conséquence, je suis sorti tout armé de croix depuis la tête jusqu'aux pieds... Mais je parle de lui, et le voilà qui vient!... Comment pourrai-je l'éviter?... Que j'ai peur!... Espérons qu'il ne m'aura pas vu; et pour lui échapper, allons nous cacher, pendant qu'il passe, derrière cette haie d'épines .. {Il te cache derrière un buisson.) Peste! elles piquent!... Mais, vive le Christ! il vaut mieux être piqué par une épine que de risquer toute sa peau, ou d'être méprisé par quelqu'une de ces belles dames qui reçoivent tout le monde, ou d'être Jaloux d'un imbécile.

Entre EUSEBIO.

EUSKBM.

Je no sois où promener mes ennuis... Que la vie est longue, que

ri JOURNÉE III, SCÈNE I. 169

i| la mort est lente à venir pour l'infortuné à qui pèse l'existence !

t~- Julia, que penses-tu de ce que je me suis enfui de tes bras au mo-

* ment où ils allaient m'enlaccr dans leur douce chaîne?... Le prin-

/ eipe de ma conduite n'est pas en moi, il est dans une puissance

supérieure à qui j'ai obéi. Je te souhaitais avec une ardeur indicible,

{'aurais trouvé en toi le bonheur; mais j'ai vu sur ton sein cette

même croix qui est empreinte sur le mien, et je l'ai respectée. —

Ah! Julia, puisque tous deux nous sommes nés marqués de cette

croix, il y a sans doute quelque secret mystère que Dieu seul peut

connaître et comprendre.

Diable! comme ça pique!... Je n'y tiens plus.

EU3EB

11 y a du monde derrière ces branchages. Qui va la?

GIL

Me voilà découvert î... C'était bien la peine!

EOSKBIO.

Je vois au milieu des buissons un homme qui porte suspendu à son cou une croix. Mettons-nous a genoux pour accomplir mon vœu.

GIL

A qui, seigneur Eusebio, adressez-vous cette prière?... Si vous m'adorez, pourquoi m'attachez -vous? et si vous m'attachez, pourquoi m'adorez-vous ?

EUSEBIO

Qui êtes-vous ?

GIL

Quoi! ne reconnaissez-vous pas Gil? Depuis que vous m'avez laissé ici attaché en me confiant un message, j'ai eu beau crier, personne n'est venu me délier.

eusebio.

Je me rappelle cependant que ce n'est pas en cet endroit que je t'ai laissé.

GIL

Il est vrai, seigneur; mais comme j'ai vu que personne ne venait, je suis parti tout de même, et, toujours attaché, je suis venu jusqu'ici d'arbre en arbre. Voilà comment s'explique mon étrange aventure.

eusebio, à part.

Il est naïf, et par lui je pourrai savoir ce qui m'intéresse, {naut.) Gil, je te porte de l'affection depuis que j'ai causé avec toi, et j'entends que désormais nous soyons amis.

GIL

C'est bien dit: et dès lors je ne veux plus m'en retourner au-

Tillage : je préfère rester ici, où nous serons tous des brigandeaux 1 . On dit qu'à ce métier on ne tra?aille pas de toute l'année et que l'on mène joyeuse vie.

ECSEBIO.

Reste donc arec moi.

Eatreot RICARDO et des Brigands qui anèaeot JULIA Têtue en homme

cl masquée.

RICARDO

Au bas du chemin qui traverse la montagne, nous Tenons de faire une capture dont vous serez content, j'espère.

EUSEBIO

C'est bien... tout à l'heure... Tour le moment tous saurez, mes amis, que je viens de recruter un nouveau soldat.

RICARDO

Qui donc?

GII..

Moi, Gil. Ne me voyer-vous pas?

RUSEBIO.

Ce paysan, malgré son air simple, connaît parfaitement loutre pays, la montagne et la plaine, et il nous servira de guide. En outre, il ira au camp ennemi et nous y servira d'espion. Vous pouvez lui donner une arquebuse et un habit.

celio.

Los voici.

cil, à part.

Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureux ! me voilà embriganté '.

eusebio.

Quel est ce gentilhomme qui se cache ainsi le visage ?

RICARDO

Nous n'avons pu lui faire déclarer ni sa patrie ni son nom, et il a dit qu'il ne le dirait qu'au capitaine.

Vous pouvez vous découvrir maintenant que vous êtes en ma présence.

JULIA

Vous êtes le capitaine?

Oui.

Ah ! Dieu !

EUSEBIO

Dites-moi, qui êtes-vous ? et dans quel but étes-vous Tenu ?

1 Ici, au lieu d'employer le mot bandcleros pour dire de» brigands, Gil emploie le mot burioleros qui signifie des marchands de beignets.

* Nous avons fabrique le verbe embrigader pour reproduire le mot envandolear fabrique! par Calderon.

EUSEBIO

JULIA

JULIA

le vons le dirai quand nous serons seuls.

EUSEBIO

Que tout le monde s'éloigne. {Gil et les brigands sortent.) Maintenant nous sommes seuls, et ces arbres seuls nous entendent. Découvrez-vous donc le visage, et répondez-moi : Qui êtesyous? où allez-vous? que cherchez-vous? Parlez.

Pour Rapprendre eu même temps et qui je suis et ce que je veux, tire ton épée; et tu sauras par là que je suis quelqu'un qui est venu te tuer.

EUSEBIO

Je réponds comme je dois à cette provocation, en avouant que ta yoii ne me faisait pas craindre de ta part un semblable dessein.

JULIA

éfends-toi, perfide et lâche, défends-toi! et tu auras bientôt reçu le châtiment que tu mérites.

EUSEBIO

Je ne ferai que me défendre; car je ne vois pas quel intérêt je puis avoir à ta mort, ni de quel intérêt la mienne peut être pour toi. Découvre-toi donc maintenant, je te prie.

JULIA

C'est bien dit ; car dans les vengeances de l'honneur, l'offensé n'est satisfait qu'autant que l'offenseur connaît de qui lui vient son châtiment. {Elle se découvre.) Eh bien ! me reconnais-tu ?

EUSEBIO

Je demeure interdit. Je ne sais à quelle pensée m'arréter. Livré à mille doutes contraires, je suis épouvanté de ce que je vois.

JULIA

Tu m'as vue à présent ?

EUSEBIO

Oui ! et j'éprouve de tels sentimens à ton aspect, que tout ce que j'aurais donné il n'y a qu'un moment pour te voir, je le donnerais maintenant pour ne t'avoir pas vue. Toi, Julia , dans cette montagne?... Toi ici, sçus ce déguisement profane?... Comment donc es-tu venue seule?...

C'est la conséquence de tes mépris et de mon désabusement ; et pour que tu saches bien que rien ne peut arrêter une femme blessée dans sa fierté, écoute : Non seulement je ne me repens pas des péchés que j'ai déjà commis, mais je suis prête à en commettre d'autres. — J'ai quitté le couvent, je suis venue à la montagne, et un berger m'ayaut dit que je suivais une mauvaise route, j'ai craint qu'il ne vînt à me trahir, et m'étant emparée d'un couteau qu'il portait à la. ceinture, je lui ai donné la mort. — Le lendemain, un voyageur qui m'avait prise en croupe sur son cheval ayant voulu

abcoliuDfnl traverser un village où je craignais d'être vue, je l'ai tué aiec ce même couteau. — J'ai patte trois jours et trois nuits dans ce désert, n 'ayant pour toute nourriture que des herbes sautâtes, et pour lit que les durs rochers. — Je suis arrivée à une pauvre cabane dont l'humble toit semblait promettre le repos à mon agitation ; j'ai trouvé là un berger et sa femme qui m'ont donné une hospitalité généreuse; et cependant, voulant empêcher qu'ils ne pu**eut dire m'avoir vue, j'ai tué dans la montagne le berger i|ui m'a* ait accompagnée pour m'indiquer mon chemin, et puis, re- «euaut sur mes pas, j'ai aussi tué sa femme. — EnGn ayant réfléchi que mou t élément seul devait me dénon-

cer, et ayant résolu d'en changer, après diverses aventures, j'ai pu prendre les habits et les armes d'un chasseur que pendant son sommeil j'avais fait passer de >ie à trépas... Voila comme je suis venue jusqu'ici, surmontant tous les obstacles, bravant tous les périls, commettant tous les crimes.

KUSSBIO.

Je te regarde avec crainte, et je l'écoute avec épouvante. O Julia! ce n'est point par mépris que je renonce à toi, c'est par respect pour le ciel qui me menace. Retourne à ton couvent ; car cette croii que tu portes m'inspire une sainte terreur.— Mais quel est ce bruit?

Entrent les Brigands.

niCAEDO.

Capitaine, préparez-vous à vous défendre; car le seigneur Curcio et sa troupe se sont mis en campagne pour vous prendre, et les voilà qui entrent dans la montagne. De tous les villages voisins tout le monde a toulu marcher contre vous, vieillards, femmes, enfans; et lui. pour venger son fils, il a juré qu'il vous punirait pour tous ceui que vous avez fait périr, et qu'il vous conduirait à Sens mort ou \if.

EUSEBIO

Julia, nous parlerons plus tard. Couvrez-vous le visage, et venez avec moi, si vous ne voulez pas tomber au pouvoir de votre père, qui est votre ennemi. {Aux brigands.) Soldats, c'est en ce jour qu'il faut déployer tout votre courage. Qu'aucun de vous ne faiblisse. Songez que nous avons affaire à des hommes qui ont juré notre perte, et que si nous ne mourons pas sur le champ de

bataille, ils i:ous emmèneront dans leurs prisons, déshonorés et réservés à un affreux supplice. Qui donc ne combattrait pas vaillamment pour la tie et pour l'honucur?... Et afin qu'ils ne pensent pas que nous les craignons, marchons à leur rencontre ; car toujours la fortune est du parti de l'audace *.

1 Que tiempre esta la fortuna Dt paru del atrnido.

Il «4 «possible de ne pas voir là une imitation de la sentence de Virgile :

Awlacts fortuna juvat.

RICARDO

Les voici qui arrivent à nous,

EUSEBIO

Préparez-vous donc, et comportez-vous vaillamment; car, vive Dieu ! si j'en vois un qui fuie ou qui recule, c'est lui d'abord que e tue, plutôt encore qu'un de nos ennemis.

curcio, du dehors.

J'ai aperçu caché dans la montagne le trattre Eusebio; mais il ne nous échappera pas ; il est perdu !

une voix, du dehors.

Nous l'apercevons d'ici derrière les arbres.

Les voilà.

Elle sort.

EUSEBIO

Attendez, misérables, et bientôt la plaine ne sera qu'un ruisseau de votre sang. Marchons, vive Dieul

RICARDO

Ces vilains, ces lâches sont en nombre infini.

curcio, du dehors.

Où te caches- tu, Eusebio ?

EUSEBIO

Je ne me cache pas, je vais à toi.

Tous sortent, et l'on entend le bruil des arquebuses.

SCÈNE IL

Un autre coté de la montagne

Entre JULIA

JULIA

J'arrive à peine, et j'entends déjà les cris affreux des combattans, le cliquetis des épées, et le bruit des armes à feu que répètent au loin les échos... Mais que vois-je!... toute la troupe d'Euscbio vaincue, mise en déroute, fuit devant l'ennemi. Allons les rassembler et les ramener au combat pour secourir Eusebio, et je serai ainsi l'étonnenient du monde et des siècles futurs.

Elle sort, et entre G IL, vêtu en brigand.

GIL

A peine, pour me tirer d'affaire, me suis-je enrôlé parmi les brigands, que me voilà par cela même en danger; Quand j'étais laboureur, nous étions les battus ; et aujourd'hui parce que je suis de la bande, c'est son tour. Il faut nécessairement que je porte le malheur avec moi, et c'est au point que si j'étais Juif, les Juifs euxmêmes ne gagneraient pas d'argent '.

' Nous avons traduit ce passage en précisant davantage la ponsce -

Que a ser yo judio, fueran L*fxrjrnci(i'1c$ los judios.

Entrent MENGA, BLA8, TIRSO, et d'autres Paysans,

MENT. A

Suivons-les ! suivons-les !

BLAS

H ne faut pas qu'il en reste tant seulement un en vie.

MENGA.

En voici un qui s'est caché de ce côté.

BLAS

Mort au voleur !

GIL

Songez que je suis...

MINGA.

Nous voyons bien à vos habits que vous êtes un brigand.

GIL

Mes habits sont des drôles qui en ont menti.

MENGA.

Frappe-le 1

BLAS

Donne-lui son affaire.

GIL

Je ne demande rien. Je vous prie seulement de remarquer

TIRSO

Nous n'avons rien à remarquer. N'êtes -vous pas un brigand?

GIL

Mais non : je suis Gil, voué au Christ.

MENGA.

Pourquoi ne l'as tu pas dit plus tôt.

TIRSO

Pourquoi ne parlais-tu pas?

GIL

C'est qu'au contraire, voilà une heure que je me tue à vous crier que je suis Gil.

MENGA.

Que fais tu là?

GIL

Ne le vois-tu pas? j'offense Dieu dans le cinquième commandement *. Je tue à moi seul plus de monde que deux médecins dans les grandes chaleurs de l'été.

MENGA.

Quel est ce costume ?

C'est le diable 1... J'en ai tué un et j'ai endossé ses habits.

MENGA.

Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas taché de sang puisque tu l'as tué?

1 Le cinquième commandement dit : tu ne tueras point.

GIL

Ça s'explique aisément : c'est qu'il est mort de peur. Voilà pourquoi.

MENGA.

Viens avec nous. Nous avons vaincu les brigands, ils fuient, et nous les poursuivons.

GIL

C'est que je suis bien légèrement vêtu, et je tremble de froid.

Us sortent. Entrent en combattant EUSEBIO et CURCIO.

CURCIO.

Enfin, grâces au ciel, nous voilà seuls. Je n'aurais pas voulu remettre à un autre le soin de ma vengeance ; je n'aurais pas voulu que tu mourusses d'une autre main que la mienne.

EUSEBIO

Le ciel ne m'a pas été contraire en cette circonstance, seigneur Curcio, puisqu'il m'a permis de vous rencontrer et de me mesurer avec vous. Et cependant je l'avoue, je ne sais pourquoi, mais vous m'inspirez un tel respect, que je redoute plus votre ressentiment que votre épée. Oui, bien que je pusse craindre votre courage, lorsque je vous regarde je ne crains que vos cheveux blancs.

Je confesse, Eusebio, que votre présence et votre voix apaisent en partie ma colère; mais n'attribuez pas à votre respect pour moi les sentimens de crainte que vous inspire mon courage. Et pour qu'une étoile qui vous est favorable ne me détourne pas de ma vengeance, recommençons le combat; défendez-vous!

EUSEBIO

Non, seigneur Curcio, ne le croyez pas, mon cœur ne saurait éprouver aucune crainte* Mais, j'en conviens, la seule victoire que je désire, c'est de me prosterner à vos pieds pour solliciter de vous mon pardon, et pour y déposer cette épée la terreur de tant d'autres.

CURCIO.

Ne t'imagine pas, Eusebio, que je veuille profiter de l'avantage que tu me donnes. Je renonce également à me servir de mon épée. (// jette son épée.) Luttons ensemble à bras le corps.

Ils se prennent à bras le corps et luttent.

EUSEBIO

Je ne sais comment vous avez produit en moi cet étrange effet; mais je ne sens dans mon cœur contre vous ni haine ni colère ; je suis prêt à verser des larmes d'attendrissement ; et pour vous venger je voudrais me donner la mort. Prenez ma vie, seigneur; vous en êtes le maître, je vous l'abandonne.

CURCIO.

Un homme noble, quelque injure qu'il ait reçue, ne trempe \&-

mais ses mains dans le sang d'un homme qui se rend à kii. Ce serait souiller sa victoire.

une voix, du dehors.

Les voilà de ce côté ! *

Ma troupe victorieuse vient me chercher» pendant que la vôtre fuit en désordre. Je veux vous sauver; cachez-vous. J'aurais beau vouloir vous protéger, ces gens grossiers ne ra'écouteraient pas, et seul vous ne pourriez pas vous défendre contre eux tous.

BUSBBIO.

Moi, seigneur Curcio, bien que je sois sans force contre vous, je n'ai peur de rien au monde; et si une fois je reprends mon épée, vous verrez alors quel est mon courage contre les autres.

Entrent OCTAVIO et tous les Paysans.

OCTAVIO

Depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet de la montagne, tout a été massacré. Le seul Eusebio qui sans doute a fui...

BUSBBIO.

Tu mens, misérable ; Eusebio n'a jamais fui.

TOUS

C'est lui ! — C'est Eusebio! — Qu'il meure 1

BUSBBIO.

Approchez, misérables.

CURCIO.

Attends, arrête, Octavio 1

OCTAVIO

Eh quoi ! seigneur, vous qui devriez nous exciter, c'est vous qui nous retenez 1...

BLAS

Comment soutenez-vous un pareil homme?

Un homme qui a tué tout ce qu'il a pu, qui a ravagé tout le pays, et qui n'a laissé sans les toucher ni un melon ni une fille I

OCTAVIO

Eh bien! seigneur, quelle est votre intention?

CURCIO.

Écoutez. Il vaut bien mieux que nous l'emmenions prisonnier à Sena. —Rendez-vous, Eusebio; je vous promets, foi de gentilhomme, ma protection ; je vous jure que, malgré le passé, je serai voire défenseur.

EUSEBIO

Je me serais rendu au scigueur Curcio; mais je ne me rendrai pas au chef de ces hommes. Tout à l'heure c'était respect; maintenant ce serait crainte.

TOUS

Qu'il meure! qu'il meure!

CURCIO.

Remarquez, mes amis....

OCTAYIO.

Quoi! vous le défendez!... Vous nous trahissez !

cuncio.

Moi, trahir!... On me soupçonne!... Hélas! vousyoyez, Eusebio; je voudrais en vain vous sauver !

Otez-vous de devant moi, seigneur Curcio; ôtez-vous, de grâce, car votre présence me trouble, et voire personne serait le bouclier de ces hommes.

Il sort en se ballant contre tous. Ils le poursuivi-ni. CORCIO.

Oh ! si je pouvais aux dépens de ma vie sauver la tienne, Eusebio!... Le voilà dans la montagne... Il descend vers la vallée... 11 est couvert de blessures... Volons à son secours... car il me semble que ce sang qui coule est le mien. Autrement il ne m'appellerait pas... ou je n'entendrais pas sa voix !

Il sort.

scène in

Même décoration qu'à la première scène de la première journée.

Entre EUSEBIO.

EUSEBIO

Précipité du haut de la montagne, j'ai eu peine à trouver la terre. Bientôt je vais mourir. Et en considérant ma triste existence, ce qui me tourmente et m'afflige, ce n'est point de perdre la vie; c'est de savoir comment avec ma seule vie je pourrai payer tant de fautes!... Voilà que la troupe ennemie, insatiable de vengeance, se met de nouveau à ma poursuite. Puisqu'il m'est impossible d'échapper, je mourrai en combattant... Je ferais mieux peut-être d'aller en un lieu où je puisse demander pardon au ciel ; mais non, arrêtons-nous devant cette croix : ils me donneront

plus tôt la mort, et, cependant, elle me donnera la vie éternelle. (// t'adresse à la Croix.) Arbre sur lequel le Ciel a placé le fruit véritable qui devait nous dédommager de ce fruit trompeur qui le premier perdit les hommes! Fleur charmante du nouveau paradis ! Vigne fertile et toujours verdoyante! Arc brillant de lumière dont l'apparition merveilleuse annonça la paix du monde ! Harpe du nouveau David ! Table d'un second Moïse ! je suis un pauvre pécheur qui réclame ta protection comme une justice, car Dieu n'est mort sur ton bois sacré que pour le salut des pécheurs ; et c'est pourquoi, par cela même que je suis un pécheur, tu me dois (a protection. Croix sainte, que

j'ai toujours adorée avec une dévotion particulière, ne permets" pas, je t'en supplie, que je meure sans confession. Je ne serai point le premier malfaiteur qui, sur toi placé, se soit confessé à Dieu. Et puisqu'un autre Ta fait avant moi, et qu'il a ainsi obtenu la rémission de ses péchés, je profiterai, moi aussi, de la puissance de rédemption que tu possèdes 1 . Lisardo, lorsque offensé par toi j'étais libre de te donner la mort, je te permis de te confesser avant que tu ne rendisses le dernier soupir; et toi, vieux Alberto, tu me promis que je ne mourrais pas sans confession. J'invoque donc votre pitié à tous deux. Songe, Lisardo, que je meurs ; songe, Alberto, que je t'appelle.

Entre CURCIO.

CURCIO.

Il doit être de ce côté.

EUSEB10

Si vous venez pour me tuer, il ne vous sera pas difficile d'achever un homme qui est déjà à demi mort.

CURCIO.

Comment n'être pas attendri en voyant tout ce sang? — Eusebio> rendez votre épée.

EUSEB10

A qui?

CURCIO.

A Curcio.

EUSEBIO

La voici. — Et moi-même, à vos pieds, je vous demande pardon de mes torts. Je ne puis parler davantage ; ma blessure m'en ôte 1» force , et je sens mon ame qui se plonge dans des ténèbres d'horreur.

J'en suis tout ému. — Ne pensez-vous pas qu'il y ait encore des moyens de vous guérir ?

EUSEBIO

Je n'ai de secours à souhaiter que les secours divins... pour mon âme.

CURCIO.

Où est cette blessure?

EUSEBIO

A la poitrine.

CURCIO.

Laissez-moi la toucher de ma main .. Mais, quoi ! quelle est cette marque que j'y sens empreinte? Quelle est cette image que je trouve gravée sur votre sein? En la reconnaissant, toute mon Ame s'est troublée.

' Il y a évidemment dans ce passage une al'nsion au boa larron mort à la droite du

Christ.

EUSEBIO

"Ge sont les armes que me donna cette croii au pied de laquelle je naquis... et voilà tout ce que je sais de ma naissance. Mon père, que je ne connais pas, me délaissa sans doute dans la prévision de ce que je devais être. Mais c'est ici que je suis né.

CURCIO.

Et c'est ici que je devais éprouver une joie égale à ma douleur, effet d'une destinée tout à la fois favorable et cruelle. — Ah ! mon fils! quel bonheur et quel chagrin de te voir! — Oui , Eusebio , tu es mon fils ; j'en avais le pressentiment; et faut-il, hélas! ne te retrouver que pour te voir mourir!... C'est ici que ta mère te mit au jour... Le ciel me punit là où j'ai péché... Et s'il pouvait me rester quelques doutes , cette croix qui est empreinte sur ton sein, et qui est toute semblable à celle de Julia , les aurait bientôt dissipés. Ah! le ciel, en vous marquant tous deux d'une façon si mystérieuse, a voulu que vous fussiez l'étonnement et l'enseignement du monde.

EUSEBIO

Je ne puis parler, ô mon père... Adieu... Un voile funèbre s'appesantit sur moi, et je sens la mort qui m'entratne. Me voilà arrivé au moment solennel. (// appelle.) Alberto !

CURCIO.

Étais-je destiné à pleurer mort celui que j'abhorrais vivant?

eusebio, appelant.

Venez donc, Alberto!

CURCIO.

Situation cruelle !

eusebio , appelant.

Alberto ! Alberto !

Il meuri.

CURCIO.

Il n'est plus!... Ahl dans ma douleur, j'arracherais mes cheveux blancs !

Entre BLAS.

BLAS

Vos plaintes sont inutiles ; et vous avez besoin d'appeler à vous tout votre courage.

CURCIO.

Jamais homme ne fut si malheureux... O destinée cruelle ! ô étoile funeste !

Entre OCTAV10.

OCTAVIO

En ce jour, seigneur Curcio, la fortune vous accable de tous les maux qu'un mortel peut souffrir. Le ciel sait combien il m'en coûte de vous annoncer un nouveau malheur.

CURC10.

Qu'es t-il arrivé?

0CTAVI0. ,

Julia a quitté son coûtent.

CURCIO.

Mon malheur, je l'avoue, est plus grand que je n'aurais jamais pu l'imaginer. — Ce cadavre que tu vois , Octavio , ce froid cadavre , c'est mon fils... et tu m'annonces que ma fille Julia... Crois-tu qu'un mortel puisse supporter tous ces maux réunis?... ciel! donne-moi la force nécessaire, ou délivre-moi d'une si triste vie.

Entre GIL.

Seigneur?

CURCIO.

Eh bien! quoi encore?

GIL

Les brigands que vous ayez mis en fuite reviennent à votre recherche, animés par un démon ou par un homme qui leur cache à eux-mêmes son visage et son nom.

CURCIO.

Après tous mes malheurs, je ne crains plus rien. — Que l'on mette de côté le corps d'Eusébio, jusqu'à ce que je puisse donner à ses restes un tombeau convenable.

TIRSO

Et comment pensez-vous pouvoir l'ensevelir dans un lieu consacré? Ne savez-vous pas qu'il est mort excommunié?

BLAS

A un homme qui est mort de la sorte, ce désert ne sera t-il pas une bien digne sépulture?

CURCIO.

Ces vilains, ces rustres, ils conservent si bien le ressentiment d'une injure, que la mort même ne satisfait pas leur vengeance!

Il sort désespéré.

BLAS

Ce brigand ne doit avoir d'autre tombeau que le corps des bétes féroces et des oiseaux de proie.

UN AUTRE PAYSAN

Précipitons son cadavre du haut de la montagne, afin de le mettre en lambeaux.

TIRSO

11 vaut mieux lui donner une sépulture rustique sous ces branchages. (Les paysans enterrent Eusebio.) Maintenant, comme la nuit baisse, partons .. Toi, Gil, reste ici; et si tu vois venir quelques-uns des fuyards, tu nous avertiras en criant.

Ilssoiionl.

GIL

Us ne sont pas gênés cçux-là ! Ils viennent d'enterrer Eusebio, et ils me laissent ici seul avec lui. — Seigneur Eusebio, rappelez-vous au moins, je vous prie, que j'étais de vos amis. — Mais, qu'est-ce donc? Ou mes sens m'abusent, ou je vois venir de ce côté un millier de personnes.

Entre ALBERTO.

ALBERTO

J'arrive de Rome; et, trompé par la nuit, je me suis égaré une seconde fois dans ces montagnes. Voici rendrait où Eusebio me donna la vie, et j'ai peur que ses soldats ne me fassent un mauvais parti.

eusebio, appelant.

Alberto 1

ALBERTO

Quelle est cette voix étrange qui résonne à mon oreille en répétant mon nom ?

eusebio, appelant, Alberto!

ALBERTO

Voilà qu'on m'appelle encore!... C'est de ce côté, je crois?... Allons voir.

GIL

Dieu trois fois saint, c'est Eusebio!... Jamais peur ne fut égale à la mienne.

eusebio, appelant.

Alberto !

ALBERTO

Il me semble que j'approche. — voix! qui redis ainsi mon nom avec tant d'insistance, — qui es-tu?

EUSEBIO

Je suis Eusebio. — Approche, Alberto; viens de ce côté, où je suis enterré, et soulève ces branchages. Ne crains rien.

ALBERTO

Je suis inaccessible à la crainte.

GIL

Pas moi.

ALBERTO

Te voilà à découvert. Dis-moi, de la part de Dieu, que me veuxtu?

EUSEBIO

C'est de sa part, Alberto, que ma foi t'a appelé, pour que, avant ma mort, tu m'entendisses en confession. 11 y a déjà quelques momens que j'ai rendu le dernier soupir ; mais mon âme n'a pas encore quitté mon corps qu'elle animait, et dont elle dovV.Vtaft-NfeN.%fe i. *A

séparer. (Eusebio te lève.) Viens , Alberto . que je te confesse mes péchés, plus nombreux que les sables de la mer et que les atomes du soleil. C'est la récompense qu'obtient, avec la grâce du ciel, la dévotion à la Croix.

IL

Par Dieu! le voilà sur ses pieds; et afin qu'on puisse mieux le voir, voilà le jour qui commence à paraître. Je vais le dire à tout le monde.

Eusebio et Alberto sortent d'an côté, pendant que, de l'antre, entrent

JULIA et quelques brigands.

JULIA

Maintenant que, fiers de leur victoire, ils reposent imprudemment dans les bras du sommeil, l'occasion est favorable.

UN DBS RRIGANDS.

Les Yoici qui viennent.

GIL

Puisque voici du monde, que tous sachent par moi la plus étonnante aventure que l'on ait jamais vue. Eusebio s'est levé de l'endroit où il était enterré, en appelant un prêtre à grands cris. Mais il est inutile que je vous conté ce que tous vous pouvez voir. Regardez avec quelle dévotion il est agenouillé et se confesse.

CURCIO.

Mon fils!... Dieu puissant, quelles sont ces merveilles? '

JULIA

Qui jamais fut témoin d'un tel prodige?

CURCIO.

Dès que le saint vieillard a eu fait le signe de l'absolution, il est tombé mort pour la seconde fois à ses pieds.

Entre ALBERTO.

ALBERTO

Au milieu de ses grandeurs, que le monde apprenne, par ma voix, le plus étonnant des miracles. Après la mort d'Eusebio, le eiel a laissé son esprit dans son cadavre jusqu'à ce qu'il se fût

confessé : faveur par laquelle Dieu a voulu récompenser la dévotion à la Croix.

Ah ! fils de mon âme, tu n'es plus si à plaindre, puisque, dans ta fin tragique, tu as obtenu une telle gloire. — Plût au ciel que Julia reconnût ainsi ses fautes !

JULIA

Que Dieu me soit en aide ! Que viens-je d'apprendre?... J'étais la prétendue d'Eusebio, et j'étais sa sœur!... Comment cacher l'horreur que je m'inspire à moi-même?... Eh bien! que mon père le sache, qu'ils le sachent tous ceux qui m'écoutent, qu'il le sache le monde entier! je suis Julia, la criminelle et infâme Julia ! Mais

puisque mon péché a été public, ma pénitence sera publique également; et, avec une profonde humilité, je veux sans cesse demander pardon au monde du mauvais exemple, et à Dieu de la mauvaise vie.

CURCIO.

Prodige de méchanceté! Je veux te tuer de mes propres mains, afin que ta mort soit comme ta vie, épouvantable !

' JULIA

Protége-moi, Croix divine, et je m'engage à rentrer au couvent et à faire pénitence de mes fautes.

Au moment où Curcio va pour frapper Jolia, elle embrasse la croix qui est rar la tombe

d'Eusebio et disparaît.

ALBERTO. '

Quel miracle !

CURCIO.

Et sur ce dénouement si étrange, fauteur achève heureusement la Dévotion à la Croix.

L'ALCADE DE ZALAMËA.

EL ÀLCALDE DE ZALAMEA

NOTICE

Dans l'allocution obligée qu'il adresse au public à la fin de ï Alcade de Zalaméa, Calderon nous assure que sa comédie est une histoire véritable. Bien que nous ne connaissions pas la tradition dont il s'est- inspiré, nous n'avons pas de peine à le croire. Et ce n'est pas seulement parce que nous ajoutons une foi entière à la simple assertion du poète ; c'est que l'événement qui fait le sujet de cette pièce a dû en effet se produire à une époque où de longues guerres avaient développé sans mesure l'usage de la force brutale chez une soldatesque effrénée ; c'est qu'il y a dans tout cet ouvrage je ne sais quel air de vérité, qu'on retrouve difficilement dans des drames de pure imagination et qui ne sont point fondés sur une donnée historique.

Si l'on me demandait d'indiquer la qualité particulière qui distingue chacune des pièces de Calderon, je dirais de F Alcade de Zalaméa que c'est la peinture des caractères. A cet égard, de toutes ses comédies celle-ci est à mon sens la plus parfaite. D'a-

bord, pour ce qui est des personnages qui lui étaient fournis par l'histoire, ils revivent dans son drame. C'est bien là, quoiqu'un peu idéalisé, Philippe II, sombre, sévère, taciturne, habitué à voir tout plier sous sa volonté de fer, et inspirant autour de lui un respect mêlé de terreur. C'est bien là aussi don Lope de Figueroa, le vieux soldat d'Italie et* de Flandre, le digne chef de ce Teree fameux qui, selon l'expression d'un historien, faisait trembler la terre sous ses mousquets; rigide observateur de la discipline, mais cachant sous une brusquerie exagérée une bonté réelle. Quant aux personnages qui étaient davantage à la disposition du poète, ils sont également bien peints. Le vieux Pedro Crespo, le héros de la pièce, est l'admirable type du paysan espagnol, plein de sentimens élevés, de loyauté, de franchise ; d'un courage et d'une fermeté indomptables ; d'une imagination poétique et facile, et, en même temps, observateur sagace et doué d'un sens pratique excellent. Le rôle de Juan, son fils, et celui de sa fille Isabelle ne sont pas moins bien tracés. Et le capitaine don Alvar avec son orgueil et sa violence I Et Rebolledo le soldat fanfaron, mutin et sans mœurs 1 Et l'Étincelle, la joyeuse vivandière ! Et Mendo le gentillâtre vaniteux ! Tout cela c'est la nature même. Aussi, combien l'on regrette, en lisant cette pièce, que Calderon n'ait pas exercé plus volontiers son talent caractéristique 1 Quel poète lui eût été su- * périeur? Quel poète même, peut-être, l'eût égalé?

V Alcade de Zalaméa est en outre fort bien composé et rempli de situations intéressantes. On remarquera en particulier les scènes de Pedro Tlrespo avec son fils, avec don Lope, avec le ca-

pitaine don Alvar, à la troisième journée. Cette dernière, surtout, est d'une beauté sublime.

Enfin, le style complète dignement la perfection de l'ouvrage; simple, naturel, rapide, et parfois d'une rare éloquence. Les rigoristes pourraient seulement reprocher au poète, dans deux ou trois détails, de s'être substitué à ses personnages ; et encore dans ces passages, que je n'ai pas besoin d'indiquer au lecteur, remploi du langage vrai était-il bien difficile et bien délicat.

Quelques années avant la révolution, un homme devenu depuis bien célèbre, le comédien Collotrd'Herbois, essaya de transporter sur notre théâtre V Alcade de Zalaméa, qu'il avait imité de l'imitation de Linguet, et qu'il intitula : Le Paysan magistrat. Mais cette pièce est dénuée de tout mérite, et l'on n'en aurait point fait mention sans la célébrité que s'est acquise son auteur.

L'ALCADE DE ZALAMÉA.

PEftSOraiAGES.

LE tOI WfÊlLtm n. JUAH, IOB fil*.

son ton m nomnoA. bo* wejc ©o, gentilkUre.

M» ALTAÏ V'ATAYK, CVpiUiM. H USO, KM Tald.

V* SttSE*T. Vif GREFFIER.

tnotXBOO, soldat. ISABELLE, fille de Cr>spo.

L étucelle , vivandière, Inès, cnnsine d'Isabelle.

peoio cresfo, vieux laboureur, soldats, laboureurs, cortYge.

La scène se passe an village «le Zalaméa * et dans les environs.

JOURNÉE PREMIÈRE

SCÈNE I

Un grand chemin & rentrée du village de Zalaméa. Entrent REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE et des Soldats.

REBOLLEDO.

Que le corps du Christ soit avec celui qui nous fait ainsi marcher d'un endroit à un autre sans nous laisser nous rafratchir!

TOUS

Ainsi soit-il 1

REBOLLEDO.

Sommes-nous donc des Bohémiens pour aller de la sorte? Le beau plaisir de suivre au son du tambour un drapeau qui n'est pas même déployé !

UN SOLDAT

Allons, voilà-t-il pas que tu commences?

REBOLLEDO.

II n'y a qu'un moment que ce maudit tambour a cessé de nous rompre la tète.

UN AUTRE SOLDAT

Il n'y a pas là de quoi te fâcher ; il faut au contraire, selon moi, oublier la fatigue du chemin quand on arrive au village.

Je me moque bien du village quand je suis à moitié mort! Et en supposant que j'y arrive vivant, Dieu sait si l'on nous permettra 4e nous y arrêter. Car tout aussitôt viendront les alcades, qui diront au

1 II y a en Espagne deux villages du nom de Zalaméa, l'un situé dans h province de Siiville, l'autre dans la province d'Eslramadure. Il s'agit ici du second.

commissaire que si l'on peut passer plus loin ils donneront ce qu'il faudra. D'abord le commissaire répondra que cela est impossible, que la troupe est harassée ; mais si le conseil a de l'argent, il nous dira : « Seigneurs soldats S il y a un ordre de ne pas s'arrêter; ne perdons pas de temps, marchons. » Et nous, pauvres malheureux, nous obéirons sans répliquer à un ordre — qui est, en vérité, pour le commissaire un ordre monacal, et pour nous un ordre mendiant 3 . Mais, vive Dieu ! si j'arrive aujourd'hui à Zalaméa et que l'on veuille aller plus loin, on aura beau 'aire et beau dire, on partira sans moi; et après tout, sans me flatter, ce ne sera pas mon premier coup de tète.

PREMIER SOLDAT

Ce ne sera pas non. plus le premier qui aura coûté la vie à un pauvre soldat; surtout aujourd'hui que nous avons pour chef don Lope de Figuoroa, qui, s'il est justement célèbre pour son courage et sa valeur, n'est guère moins connu pour n'être pas tendre de son naturel ; ne faisant que jurer d'une manière effroyable, n'épargnant pas même ses amis, et toujours prêt à vous expédier son inpnde sans autre forme de procès.

REBOLLEDO.

Vous l'avez entendu? — Eh bien, je n'en ferai pas moins ce que j'ai dit.

DEUXIÈME SOLDAT

Un simple soldat ne devrait pas s'y fier.

Pour moi, je me moque de tout. Si quelque chose m'inquiète, c'est pour cette pauvre petite qui accompagne notre personne.

Il montre l'Étincelle.

l'étincelle.

Seigneur Rebolledo, ne vous affligez pas pour moi ; vous le savez, j'ai du poil au cœur, et cette pitié m'humilie. Si je suis venue avec la troupe, ce n'est pas seulement pour marcher avec elle, mais pour supporter bravement toutes les peines du métier. Sans cela, si j'avais voulu mener une vie douce et facile, je n'aurais certes pas laissé la maison du régidor, où rien ne manque; car, durant tout le mois d'exercice, les cadeaux y pleuvent, et alors les régidors n'y regardent pas de si près. Et puisque j'ai mieux aimé venir sous le drapeau, marcher et souffrir avec Rebolledo... Mais à quoi donc pensestu là?

REBOLLEDO.

Vive le ciel ! tu es la perle des femmes.

1 Le soldat [soldado) jouissait alors en Espagne d'une grande considération. Cervantes, Lope de Vega et Calderon, tons trois d'excellente famille, avaient été soldat». Voye* les notes qui suivent la Notice générale.

" Nous avons joué exprès sur le double sens du mot ordre, comme dans l'espagnol. Du reste, un ordre monacal était en Espagne le symbole de l'abondance; tout au conriraire d'un ordre mendiant , qui était la personnification de la misère.

LES SOLDATS

C'est vrai! c'est vrai!... Vive l'Étincelle!

KEBOLLEDO.

Oui, morbleu! vive l'Étincelle ! et surtout si, pour charmer fnr ennuis de la marche, elle veut bien nous régaler d'une petite cYi.ison.

A cette demande je réponds avec les castagnettes.

REBOLLEDO.

Et moi je t'accompagnerai. Escrimons-nous à qui mieux i;iu*i:\ ^ les camarades jugeront.

LES SOLDATS

Vive Dieu! c'est bien dit.

l'étincelle , chantant.

Mirliti! mirliton!

Je suis Tâme de la chanson.

rebolledo , chantant.

Mirliti, mirliton, Je suis l'a me de la chanson.

l'étincelle , de même. ~

Que l'enseigne s'en aille à la guerre , Et que le capitaine s'embarque.

rebolledo , de même.

Tue les Mores qui voudra , Pour moi, je n'ai pas à m'en plaindre.

l'étincelle, de même.

ALlons , que le four chauffe, Et que le pain ne me manque pas.

rebolledo, de même.

Hôtesse, mettez vite une poule au pot, ^ Car le mouton me fait mal '.

PREMIER SOLDAT

Holà ! regardez 1 J'en suis presque fâché, car la chanson me faisait oublier la fatigue ; mais quelle est donc cette tour là-bas? n'estce pas l'endroit où nous allons ?

Serait-ce là Zalaméa ?

l'étincelle.

Le clocher le dit. {Au premier soldat.) Ne regrettez pas tant la chansonnette, nous aurons mille occasions de la reprendre; d'autant que ça m'amuse. 11 y en a qui pour la moindre chose

pleurent; moi pour un rien je chante, et je vous chanterai mille chansons.

1 Huespeda, materne una gallina, Que il earnero me hace mal.

Le mot earnero (mou ion, bélier) prête en espagnol à toutes sortes de plaisanteries. Mais il est possible que Calderon ait voulu tout simplement montrer l'exigence et la délicatesse des soldats, en leur faisant exprimer ce dédain pour une viande <pji est et* Espagne très-est imic.

REBOLLEDO.

Halte ici, les amis ! il est juste d'attendre que le sergent apporte Tordre, et que nous sachions si nous devons entrer par pelotons ou cri corps.

v PREMIER SOLDAT.

Voici le sergent qui arrive. Mais, lui aussi, il attend le capitaine. Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE

Seigneurs soldats, bonne nouvelle : nous restons ici, et nous y avons logement jusqu'à ce que don Lope arrive avec le reste de la troupe qui était à Llerena. Il y a ordre de la rassembler et de ne partir pour Guadalupe que lorsque tout le terce 1 sera réuni. Le colonel ne tardera pas à venir ; et ainsi nous pourrons nous reposer quelques jours de nos fatigues.

REBOLLEDO.

Ma foi ! oui, capitaine, voilà une bonne nouvelle*

tous. Vive le capitaine !

LE CAPITAINE

Déjà les logemens sont désignés; le commissaire distribuera les billets à mesure que l'on entrera.

l'étincelle, à part.

Il faut que je sache au plus tôt pourquoi Rebollcdo chantait tout à l'heure,

Hôtesse, mettez-moi la poule au pot, Car je ne puis souffrir le mouton.

Tout le inonde sort, à l'exception du capitaine et du sergent.

LE CAPITAINE

Seigneur sergent, avez-vous gardé mon billet à moi ?

LE SERGENT

Oui, mon seigneur.

LE CAPITAINE

Et où suis-je logé?

LE SERGENT

Dans la maison d'un laboureur qui est le plus riche de l'endroit, et qui, dit-on, est en même temps l'homme le plus orgueilleux du monde; plus vain, plus fier que ne pourrait l'être un infant de Léon.

LE CAPITAINE

En vérité, cette flerté sied bien à un vilain, — parce qu'il a des écus !

1 Le terec (tertio) équivalait à un de nos régimeos; mais comme, à celle é|>oque !i-s années élaicnt beaucoup moins considérables qu'on ne les a vues depuis ciuqi'aul ans le terce avait, relativement, une bien au lie importance.

LE SERGENT

On assure, seigneur, que c'est la meilleure maison de l'endroit. Du reste, s'il faut tout vous dire, ce n'est pas tant à cause de cela que je l'ai choisie pour vous, que parce qu'il y a aussi la plus belle personne de Zalaméa.

LE CAPITAINE

Que dis-tu?

LE SERGENT

C'est une sienne fille.

LE CAPITAINE

Alors, toute belle et toute vainc qu'elle peut être, elle n'en est pas moins la fille d'un vilain, ayant sans doute de grosses mains et de gros pieds.

LE SERGENT

Personne ne dit cela*

LE CAPITAINE

N'importe! cela doit être.

LE SERGENT

Est-il un passe-temps plus agréable pour celui qui n'a pas le cœur 'engagé et qui ne cherche qu'à égayer son loisir, que la société d'une jeune villageoise simple et timide, qui ne sait comment vous répondre?

LE CAPITAINE

Eh bien! voilà qui, de ma vie, ne m'a jamais amusé, même en passant ; car dès qu'une femme n'est pas mise avec élégance, avec coquetterie, ce n'est plus pour moi une femme.

LE SERGENT

Eh bien ! pour moi, toutes les femmes sont femmes, à commencer par la première venue. Mais allons là-bas ; car, vive Dieu ! sur votre refus, je la prends pour mon compte.

LE CAPITAINE

Veux-tu savoir qui de nous deux a raison? Songe seulement que celui qui adore une beauté dit en la voyant : « Voilà ma dame, » et non pas : « Voilà ma villageoise. » Donc si l'on appelle damo celle qu'on aime, il est clair qu'une villageoise ne peut avoir aucun droit au titre de dame. — Mais quel est ce bruit?

LE SERGENT

C'est un homme qui vient de descendre, au coin de la rue, do dessus un nouveau Rossinante, et qui, par sa figure et sa taille,

rappelle tout-à-fait ce célèbre don Quichotte de qui Miguel Cervantes, a écrit les aventures.

LE CAPITAINE

la bonne figure !

LE SERGENT

Marchons, seigneur, il est temps.

LE CAPITAINE

Sergent, porte d'abord mes effets au logis, et ensuite reviens m'avertir.

Ils s'en vont;

SCÈNE II

Une rue à rentrée de Zalaméa.

Entrent MENDO, genlillatre ridicule , et NUNO.

HENDO.

Comment va le grison ?

NUNO

Pauvre béte 1 il ne peut plus se tenir.

MENDO.

As-tu dit à mon laquais de le promener un instant ?

NUNO

Voilà une agréable ration 1

HENDO.

Il n'y a rien qui délasse autant les animaux.

NUNO

Pour moi, j'aimerais mieux de l'avoine.

MENDOi

Et mes lévriers, as-tu dit qu'on ne les attachât point?

NUNO

Us en seront fort contens, mais pas le boucher 1 .

MENDO.

Assez ; et puisque trois heures viennent de sonner, donne-moi mes gants et un cure-dents.

NUNO

Croyez-vous tromper le monde avec ce cure-dents?

MENDO.

Si quelqu'un osait penser en lui-même que je n'ai pas mangé à mon dîner un faisan, je suis prêt à lui soutenir ici et partout ailleurs qu'il en a menti à part soi.

NUNO

Eh! ne vaudrait-il pas mieux me soutenir moi-même? car enfin je suis à votre service.

MENDO.

Quelles sottises 1... A propos, n'est-il pas arrivé ce soir des soldats dans ce village?

NUNO

Oui, mon seigneur.

MENDO.

Pauvres roturiers ! n'est-ce pas pitié de leur voir toujours des hôtes nouveaux?

1 Parce que ces lévriers affamés iront voler chez lui.

L'ALCADE DE ZALAMEA

NUNO

Ce n'est pas moins pitié, au contraire, d'en voir d'autres qui n'eu ont jamais.

MENDO.

De qui parles-tu?

NUNO

Des gentilshommes de campagne. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi on ne leur envoie personne à loger?

mbndo.

Pourquoi ?

Parce qu'on craint que l'on y meure de faim.

MBNDO.

Dieu fasse paix à l'âme de mon bon seigneur et père ! car enfin il m'a laissé une belle carte généalogique toute peinte d'or et d'azur, qui m'exempte moi et mon lignage de ces corvées.

NUNO

Il aurait mieux valu qu'il vous eût laissé un peu d'argent comptant.

MENDO.

Toutefois, quand j'y pense, et s'il faut dire la vérité, je ne lui ai pas grande obligation de ce qu'il m'a engendré noble; car je n'aurais jamais souffert qu'un autre qu'un gentilhomme m'eût engendré dans le ventre de ma mère.

NUNO

Il vous eût été difficile de le savoir.

MENDO.

Point du tout; rien de plus facile.

NUNO

Comment cela, seigneur?

MENDO.

Mais non ; tu n'entends rien à la philosophie, et par conséquent tu ne connais pas les principes.

NUNO

Il est vrai, mon seigneur, ni les principes, ni le reste, depuis que je mange chez vous ! . Votre table est une table divine, sans commencement, ni milieu, ni fin

MENDO.

Je ne te parle point de cela. Sache que l'être qui naît est la substance de la nourriture qu'ont prise ses parens.

NUNO

Vos parens mangeaient donc? Vous n'avez pas hérité d'eux cette habitude.

1 Nufto jmio mi' le tlmiMo sens du mot principios, qui signifie t principes, commen ttm*<\t t «1 un plat, nuo entrée.

MENDO.

Ensuite ces alimens se convertissent en sa propre chair et en son propre sang... Si doncmon père n'eût mangé que des oignons, j'en aurais aussitôt senti l'odeur, et j'aurais dit : Un moment, s'il vous platt; je ne veux pas être le résultat de la digestion d'un pareil mets.

nuno.

Je conviens à présent que vous avez raison,

MENDO.

Sur quoi ?

NUNO

Sur ce que la faim aiguise l'esprit.

MENDO.

Imbécile ! est-ce que j'ai faim, moi ?

NUNO

Ne vous fâchez point; car si vous n'avez pas faim, la faim peut vous venir. Il est déjà trois heures de l'après-midi, et je suis sûr que, pour enlever les taches, il n'y a pas de pierre blanche qui fût meilleure que votre salive et la mienne.

MENDO.

Et tu crois que cela sufût pour que, moi, j'aie faim? Que la canaille éprouve le besoin de la faim, à la bonne heure ! mais nous ne sommes pas tous de même espèce, et un gentilhomme peut fort bien se passer de dtner.

NUNO

Oh! alors, que ne suis-je gentilhomme!

MENDO.

Mais ne me parle plus de tout cela; nous voici dans la rue d'Isabelle.

NUNO

Pourquoi donc, mon seigneur, aimant Isabelle d'un amour si constant et si dévoué, ne la demandez-vous pas à son père? De cette manière, vous et son père vous auriez enfin chacun ce qui vous manque; vous, de quoi dtner; et lui, des petits-fils gentilshommes.

MENDO.

Ne me parle jamais de cela, Nuno. Eh quoi! l'argent aurait tant de pouvoir sur moi, que je m'abaissasse jusqu'à m'allier à un rustre !

NUNO

Je pensais, au contraire, qu'il n'y avait rien dé plus commode pour un gendre que d'avoir un tel beau-père; car avec les autres, dit-on, un gendre risque plus d'un choc *. Et d'ailleurs, si vous ne voulez pas vous marier, pourquoi toutes ces démonstrations d'amour?

1 Nuno joue ici sur le double sens du mot llano, qui veut dire i • rustre, et 2" terrain uni II nous a clé impossible de reproduire cette grâce.

MENDO.

Eh bien ! sans que je me marie, est-ce qu'il n'y a pas dix coûtons à Burgos où l'on peut la conduire lorsque ma fantaisie sera passée? — Regarde si par hasard tu l'aperçois.

NUNO

Je crains que Pedro Crespo ne vienne à me voir.

MENDO.

Qui s'aviserait de te toucher? N'es-tu pas à mon service? Allons, fais ce que t'ordonne ton maître.

NUNO

J'obéis, quoique je ne m'asseye pas a table avec lui '.

MENDO.

Ces valets ont toujours quelque proverbe à la bouche l

NUNO

Bonne nouvelle l La voilà qui s'avance avec sa cousine Inès, derrière la jalousie.

MENDO.

Dis plutôt que le soleil couronné de diamans se montre aujourd'hui pour la seconde fois a l'horizon.

ISABELLE et INÈS parassent à la fenêtre.

INES.

Viens, ma cousine, viens sans crainte à la fenêtre ; tu verras l'entrée des soldats.

ISABELLE

Ne me parle pas, je te prie, de me mettre à la fenêtre alors que cet homme est dans la rue; car tu sais, Inès, combien il me déplatt de le voir là.

INÈS

C'est de sa part une singulière manie, que de te faire la cour avec tant d'empressement.

ISABELLE

Ce sont là toutes mes bonnes fortunes.

INÈS

Tu as tort, selon moi, de t'en affliger.

ISABELLE

Que veux-tu que je fasse?

INÈS

Il vaudrait mieux t'en amuser.

ISABELLE

Tu veux que je m'amuse de mes ennuis !

MENDO.

Jusqu'à ce moment j'aurais juré, foi de gentilhomme, — et ce serment est sacré, — que le jour ne s'était point levé encore. Qu'y

1 Allusion malig-ne an proverbe espagnol : « Haï lo que manda tu amo, y sientate con el â esa. » Fais ce que t'ordonne ton maître, et lu t'assiéras à table avec lui.

a-t il d'étonnant à cela? Le jour est annoncé par l'aurore, et je vois deux aurores briller à la fois.

Je tous l'ai déjà dit bien souvent, seigneur Mendo, vous dépense! en vain votre galanterie, et vous n'en serez pas plus avancé quand vous viendrez tous les jours soupirer follement dans ma rue et près de ma maison.

MENDO.

Si les jolies femmes savaient combien les embellit la colère, le mépris, le dédain et l'injure, elles ne voudraient jamais d'autre ornement. Sur ma vie, vous êtes adorable; dites, dites-moi tout ce que peut vous inspirer la fureur.

ISABELLE

Puisque vous n'êtes pas plus touché de mes paroles, don Mendo, je vous témoignerai mon ennui d'une autre façon. — Viens , Inès, rentrons , et donne-lui de la fenêtre sur le nez.

Elle ic relire.

INÈS

Seigneur chevalier errant, qui ne cherchez les aventures qu'avec des femmes, parce que vous seriez embarrassé si vous aviez en face d'autres adversaires, - que l'amour vous assiste et vous console!

Elle se retire.

MENDO.

Charmante Inès, la beauté est toujours maltresse d'agir comme il lui platt. — Nuno?

NTJNO.

Quand on est pauvre, on ne doit espérer que des mépris.

Entre PEDRO CRESPO.

CRBSPO.

Eh quoi! je ne puis jamais ni rentrer ni sortir sans voir ce méchant hobereau se promener gravement de long en large dans ma rue!

Voilà Pedro Crespo qui arrive.

MENDO.

Allons de l'autre côté; car ce paysan est des plus matoir

Entre JUAN.

JUAN

Quoi doncl verrai-je toujoui s ce fantôme rôder près de notre porte, avec ses plumes et ses gants?

NUNO

Bon ! voilà que son fils vient par ici.

MENDO.

Tiens- toi ferme et ne te trouble pas.

ciiEsro.

Ah! c'est mon fils!

liL *Jki

an'l»

sa pain* que, de

dm plus in, car

Le vest est pto-

é*va côté, le

■itareUeaent

a Dîea que j'aie

•e ae I jl >nae

sicnre

garçam, qu'as-tu

dire cela; je crains de tous Cacher, de a rwir, M je les ai perdues

tt a" j a fias de mal» si ta as payé-

Jfe a al pas p**« $ttrsfeH» Aussi»

je a avais pas

d'argent

Atob* dacnew» écoute mot U y a deux choses que tu dois touj*ra«$ **fete svjgu*«semeB(: la première, de promettre ce que tu <* i»c*ttitim d» poawiàr tenir: H l'antre, de jouer plus d'argent que I* « *• as pat^taets lot : car. si par un accident quelconque, tu ****** à a* svwtr remplir uni engageaient, ta réputation en souf-

Mv* ^ k <v*$*U e$t digne de tous, et je l'estime pour ce qu'il \4*t; m**k en f>Hv>or, permettra que je vous en donne un autre : * Yvdftv* j >****** d* \V4W*ib à celui qui ne tous demande que de

Hj v sk *w* $W\vn* ^ *$ bw« réplique.

JOURNÉE I , SCÈNE II. t97

Entre LE SERGENT.

LE SERGENT

N'est-ce pas ici que demeure Pedro Crespo ?

CRESPO

Qu'y a-t-il pour votre service?

LE SERGENT

Je porte chez lui les effets de don Alvar de Àtayde. C'est le capitaine de la compagnie qui est arrivée ce soir, et qui prend ses logemens à Zalaméa.

CRESPO

N'ajoutez pas un mot, cela suffit ; car dès qu'il s'agit de servir Te roi ou les chefs de ses troupes, j'offre de grand cœur et ma maison et tout mon bien.* En attendant qu'on lui prépare un appartement, f:osez-là ses effets , et veuillez lui dire qu'il vienne quand il lui flaira, que tout ici est à son service.

LE SERGENT

11 va venir à l'instant môme.

11 sort.

JUAN

Comment, mon père, riche comme vous l'êtes, pouvez-vous voua soumettre à loger ainsi chez vous des gens de guerre?

CRESPO

Et comment veux-tu que je m'en exempte?

JUAN

II n'y aurait qu'à acheter des lettres de noblesse.

CRESPO

Dis-moi, sur ta vie, est-ce qu'il y a ici quelqu'un qui ignore que, si je suis de race honnête, je n'en suis pas moins un simple roturier?... Non certes... Que me servirait-il donc d'acheter du roi des lettres de noblesse, si je ne puis acheter en même temps de nobles ancêtres? Dira-t-on alors que je vaux mieux qu'à cette heure? Non, ce serait une sottise. Eh bienl que dira-t-on? Que je suis devenu noble pour cinq ou six mille réaux ; et cela , c'est de l'argent, ce n'est pas de l'honneur, car l'honneur ne s'achète pas... Veux-tu un exemple à ce propos? en voici un, il est un peu trivial, mais n'importe I Un homme est chauve depuis des années ; à la Gn, il prend perruque... Crois-tu que dans l'opinion de tous ceux qui le connaissent il ait cessé d'être chauve? Nullement. Aussi que dit-on quand il passe ? « Un tel a une perruque fort bien faite.» Que gagnet-il donc à ce qu'on ne voie pas sa tête dépouillée de cheveux, si tout le monde sait qu'il est chauve?

JUAN

Ce qu'il y gagne, mon père? — Il y gagne qu'il se délivre d'une incommodité, qu'il remédie à un mal autant que possible ; qu'il se garantit du soleil, du froid, du vent.

crespo.

Non pas ! je ne veux pas d'honneur postiche, et ma maison restera ce qu'elle est. Vilains étaient mes aïeux et mon père, vilains seront mes enfans. — Appelle ta sœur.

juAn.

La voici !

Entrent ISABELLE et INÈS CRESPO.

Ma fille, le roi, notre seigneur (le ciel le conserve de longues années 1), se rend à Lisbonne, où il va se faire couronner comme roi légitime de Portugal , et, à cet effet, les troupes se dirigent sur cette ville avec tout l'appareil militaire. 11 n'est pas jusqu'au vieux terce de Flandre qui ne soit à cette occasion revenu en Castille. Il a pour chef un certain don Lope qui, dit-on , est le Mars espagnol. Or, nous allons avoir dès aujourd'hui des soldats dans la maison... il importe qu'ils ne te voient pas ; et ainsi, ma fille, retire toi là-haut, sans retard, dans l'appartement que j'occupais.

ISABELLE

Je venais, mon père, vous en demauder la permission. Je n'ignore pas qu'en me tenant ici, je serais exposée à entendre mille propos déplacés. Ma cousine et moi, nous resterons ensemble là-haut sans que personne nous voie, pas même le soleil.

CRESPO

Dieu vous garde ! — Pour toi , Juanito *, tiens-toi ici. Tu recevras nos hôtes de ton mieux, tandis que je vais par la maison chercher de quoi les régaler.

Crcspo sort.

ISABELLE

Allons-nous-en, Inèsl

INÈS

Marchons, ma cousine. Mais c'est, à mon gré, une folie, que de vouloir garder une femme, si elle ne veut pas se garder elle-même.

Elles sortent.

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE SERGENT

Monseigneur, voici la maison.

LE CAPITAINE

Va tout de suite chercher mes effets au corps de garde.

LE SERGENT

Non pas, je vais d'abord savoir des nouvelles de notre petite villageoise.

11 sort.

JUAN

Soyez le bienvenu dans celte maison, seigneur; nous sommes trop

1 Juanito, diminutif de Juan.

heureux d'y recevoir un cavalier aussi noble que vous le paraissez. {A part.) Quel air galant! quelle bonne mine! que j'aimerais l'habit militaire ! -%

LE CAPITAINE

Je suis charmé de faire connaissance avec vous.

JUAN

Vous excuserez si la maison n'est pas plus belle; mon père aurait bien voulu qu'elle fût aujourd'hui un palais. Il est allé vous chercher des provisions, avec le désir de vous traiter le mieux possible, et moi, je vais veiller à ce qu'on dispose votre appartement.

Je suis fort sensible à tant de bonne volonté.

JUAN

Je me mets à vos pieds.

Il sort.

Entre LE SERGENT.

LE CAPITAINE

Qu'y a-t-il, sergent? Aurais-tu déjà vu la villageoise?

LE SERGENT

Vive le Christ! j'ai fouillé dans cette intention l'appartement et la cuisine, et je ne l'ai pas aperçue.

LE CAPITAINE

Sans doute que ce vieux vilain la tient à l'écart.

LE SERGENT

Je me suis îmormé d'elle à une servante, et j'ai appris que son père la tenait dans l'appartement au-dessus, et qu'il lui était défendu de descendre... Le rustre est fort soupçonneux.

LE CAPITAINE

Tous ces rustres sont les mêmes. À quoi cela l'avancer a-t-il, celuici, avec moi? Si j'avais vu sa fille en toute liberté, je n'en aurais fait aucun cas ; mais seulement parce que le vieux a voulu me le cacher, vive Dieu 1 je brûle de pénétrer où elle est.

LE SERGENT

Alors comment nous y prendre, monseigneur? Par quel moyen arriver jusqu'à elle sans exciter de soupçons ?

Je ne veux pas en avoir le démenti... il nous faut trouver une ruse.

LE SERGENT

Il n'est pas besoin de se tourmenter la tête avec des gens de cette espèce ; la première ruse venue sera toujours assez bonne pour eux.

LE CAPITAINE

ir*me vient une idée... écoute.

LE SERGENT

Qu'est-ce? parlez.

L ALC1I>E DE 7JLLAMÉA.

LE CinTAIXE.

1% ferai nwnblmt de... mais non, Yoiri on soldat qui est plus dégaardi, et fn joacra aâeai ce rôle

WOLLEDO et L ÉTINCELLE.

■Aller aa capitaine, et nous verrons si je suis

l'tTDf CELLE.

Soage à hri parier d'aae asaaîère convenable et a? ec mesure ; c'est 4e folies.

rrfte mai aa pe« de ta sagesse.

l' Quoique je n'eu aie pas beaucoup, elle ne te serait pas inutile.

Pendant que je lui parle, attends moi là un moment. (Au Capi-fatiitO le Tenais, monseigneur, tous prier...

LE CâPITAlHB.

Je suis prêt, Ttre Dieu ! à faire pour toi tout ce que je pourrai, Rebolledo, car j aime ta bonne grâce et ton courage.

LE SERCETT.

C'est un excellent soldat.

LE CAPITAINE

Eh bien ! mon brave, de quoi s'agit-il?

REBOLLEDO.

Mon capitaine, j'ai perdu tout l'argent que j 'avais, que j'ai eu et que j'aurai jamais, et me voilà ruiné pour le présent, le passé et l'avenir. Je venais tous prier de dire à l'enseigne de me donner aujourd'hui comme indemnité...

LE CAPITAINE

Achève; que désires-tu ?

REBOLLEDO.

Que l'enseigne me donne la préférence pour tenir le jeu de la compagnie; car enfin j'ai des obligations à remplir, et je suis un honnête homme.

LE CAPITAINE

Gela me semble fort juste, et je ferai dire à l'enseigne que je veux qu'il en soit ainsi.

l'étincelle, à part.

Le capitaine a l'air de consentir... Oh ! si je pouvais me voir à la tête des jeux !

Je me charge de la commission, monseigneur.

LE CAPITAINE

Auparavant, un mot. J'ai besoin de toi pour l'exécution d'un certain projet que j'ai à cœur.

HEBOLLEDO.

Qu'attendez-vous donc? Plus tôt j'en serai instruit, plus tôt il sera exécuté.

LE CAPITAINE

Écoute. Je voudrais qu'on montât dans cet appartement d'en-haut pour voir s'il s'y trouve une personne qui essaie de se cacher de moi.

REBOLLEDO.

Eh bien! pourquoi n'y montez-vous pas?

LE CAPITAINE

Non, il me faut un prétexte, un moyen d'excuse... Je vais faire semblant d'avoir querelle avec toi ; tu fuiras en courant de ce côté; alors, furieux, je tirerai Fépée, et toi, éperdu, tu entreras dans l'appartement de la personne que l'on me cache et que je cherche.

REBOLLEDO.

C'est entendu.

l'étincelle, à part.

Allons, puisque Rcbolledo cause ainsi avec le capitaine, Il est sûr que nous avons les jeux.

rebolledo, jouant la mauvaise humeur.

Vive Dieu ! dire qu'on a accordé ce que je demande à des escrocs, à des poules mouillées, à des misérables! et aujourd'hui qu'un homme d'honneur se met sur les rangs, on le lui refuse !

l'étincelle, à part.

Voilà— t-il pas que sa folie le prend !

LE CAPITAINE

Comment oses-tu me parler de la sorte?

REBOLLEDO.

On a bien le droit de se fâcher quand on a raison !

LE CAPITAINE

Non, tu ne l'as pas, ce droit; baisse le ton, je te prie, et rends grâces au ciel que je ne punisse pas ton insolence.

REBOLLEDO.

Vous êtes mon capitaine, c'est pour cela que je me tais. Mais, jour de Dieul si j'avais en main mon escopette...

LE CAPITAINE

Eh bien ! que me ferais-tu ?

l'étincelle.

Seigneur, calmez-vous! {A part.) Le malheureux! il est perdu.

REBOLLEDO.

Vous me parleriez sur un autre ton.

LE CAPITAINE

Qu'attends-je donc? que tardé-je à tuer cet audacieux, cet insolent?

202 L'ALCADE DE Z.YIAMÉA.

REBOLLEIH).

Je fuis ; mai* c'est seulement par respect pour les insignes du grade.

Tu auras beau fuir, je te tuerai.

l'étincelle, à part.

Hélas ! il a déjà fait des siennes !

LE SERGENT

Calmcz-Yous, seigneur !

l'étincelle.

Écoutez!

LE SERGENT

Un moment ! arrêtez t

l'étincelle.

Ah ! c'est fini, nous n'aurons pas les jeux !

Rebolledo fait. Le capitaine Je pourtuil l'cpée à la main. Entrent JUAN et CRESPO. Juan a une épée.

l'étincelle.

Vite, accourez ! accourez tous !

CRESPO

Qu'est-il donc arrivé?

SCÈNE IU

Une chamorc dans la maison de Pedro Crcspo.

Entrent REBOLLEDO, en courant, ISABELLE et INÈS.

REBOLLEDO.

Mesdames, puisqu'un temple a toujours été considéré comme un asile inviolable, que cet appartement me serve d'asile, car il est le temple de l'amour.

ISABELLE

D'où vient que vous fuyez ainsi ?

INÈS

Pour quel motif avez-vous pénétré ici ?

ISABELLE

Qui vous poursuit? qui vous cherche?

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE

C'est moi qui veux tuer ce drôle ; et, vive Dieu ! si j'en croyais...

ISABELLE

Modérez-vous, s'il vous plaît, seigneur, ne fût-ce que parce qu'il s'est réfugié auprès de moi. Les hommes tels que vous doivent leur protection aux femmes, non pour ce qu'elles sont individuellement, mais parce qu'elles sont femmes. C'en est assez pour vous, étant qui vous êtes.

LE CAPITAINE

Un autre asile, quel qu'il fût, n'aurait pu le sauver de ma fureur; votre rare beauté a seule ce pouvoir ; c'est à votre seule beauté que j'accorde sa vie. Mais considérez, madame, qu'il n'est pas bien à vous, dans cette circonstance, de donner la mort à un homme qui pour vous vient d'accorder la ue à un autre.

ISABELLE

Seigneur cavalier, si votre courtoisie nous a imposé des obligations éternelles, vous en témoignez bientôt le regret. Je vous ai supplié d'épargner ce soldat; mais veuillez laisser à ma reconnaissance le soin d'acquitter la dette que j'ai contractée envers vous.

LE CAPITAINE

Madame, en vous vyant j'ai admiré votre beauté; je vous écoute, et votre esprit me charme. Jamais, jusqu'à ce jour, on n'a vu réunis à ce point la beauté et l'esprit.

Entrent PEDRO CRESPO et JUAN, l'épéc à la main, L'ÉTINCELLE

les suit.

CRESPO

Qu'est-ce donc, seigneur cavalier ? je craignais, je m'imaginais vous trouver prêt à tuer un homme, et tout au contraire...

Isabelle, à part.

Que le ciel me protège!

crespo, continuant.

Je vous trouve disant des douceurs à une femme. 11 faut que vous soyez certes d'un sang bien noble, pour que votre colère puisse s'apaiser si promptement!

le capitaine.

Celui à qui sa naissance impose des devoirs, est tenu d'y soumettre sa conduite; et le respect que je dois à cette dame a fait taire ma fureur.

Isabelle est ma 611e ; et, seigneur, elle est une paysanne et non pas une dame.

L'ALCADE DE ZALAMEA

juân, à part.

Vive le ciel ! tout ceci n'a été qu'une ruse pour pénétrer dans cet appartement. J'enrage au fond de l'Ame que l'on puisse penser que je donne la-dedans ; il n'en sera pas ainsi 1 {Haut.) Seigneur capitaine, vous auriez dû mieux apprécier le désir qu'a mon père de vous Être agréable, et lui épargner une insulte.

crbspo, à Juan.

De quel droit vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas, drôle? et que parlez-vous d'insulte? Si le soldat lui a manqué, n'était-il pas tout simple qu'il courût à sa poursuite?... Ma fille, votre sœur, est fort sensible à la générosité avec laquelle il a traité «e malheureux ; et moi, je le suis également des égards qu'il a eus pour ma fille.

le capitaine, à Juan.

Il est clair que je n'ai pas eu d'autre motif, et je vous engage à mieux peser vos paroles.

JUAN

J'ai bien vu ce qui en est.

CRBSPO.

Ne parlez pas ainsi.

LE CAPITAINE

Qu'il rende grâces à votre présence si je ne le châtie pas comme il mérite.

Un moment, seigneur capitaine ! Moi, j'ai le droit de châtier mon fils si je le veux, et yous, vous ne l'avez pas 1

JUAN

Et moi, je puis tout souffrir de mon père, mais d'un autre je ne souffre rien.

LE CAPITAINE

Que feriez-vous donc?

JUAN

Je défendrais mon honneur, dussé-je y périr.

LE CAPITAINE

Eh quoi! un vilain a donc de l'honneur?

JUAN

Tout comme vous ! car s'il n'y avait pas de laboureurs, il n'y aurait pas de capitaines.

LE CAPITAINE

Vive Dieul j'en ai trop entendu.

Tous trois tirent Pci>ce.

CRESPO

Voyez l je me mets entre vous.

REBoLLEDo.

Vive ie Christ ! Vois-tu, l'Étincelle, il- va y avoir du grabuge.

l'étincelle, appelant.

Holâ 1 la garde! la garde!

rèbolledo, annonçant, Alcsseigneurs, attention ! voici don Lope 1

Enlre DON LOPE, richement velu

DON LOPE

Qu'est-ce donc? la première chose que je vois en arrivant ici, c'est une querelle. «

le capitaine, à part.

Don Lope de Figueroa est arrivé bien mal à propos I

crespo, à part.

C'est que, par Dieu! mon jeune drôle aurait tenu tète à tout le monde.

DON LOPE

Qu'est-ce? que s'est-il passé? parlez; autrement, vive Dieu! hommes, femmes, domestiques, je jette tout par la fenêtre. C'est bien assez pour moi d'être monté jusqu'ici, avec l'enragée douleur que j'ai à cette jambe... que je donne à tous les diables, ainsi soit-il!... Et j'entends au moins que vous me disiez ce qui en est.

crespo.

Ce n'est rien, seigneur.

don lope.

Parlez, dites la vérité.

LE CAPITAINE

Eh bien ! vous saurez, seigneur, que comme je suis logé ici, un soldat...

DON LOPE

Achevez.

LE CAPITAINE

Un soldat, dis-je, m'ayant manqué de respect, m'a forcé à tirer l'épée ; il a fui, et s'est sauvé dans cet appartement ; j'y suis entré à sa suite ; j'y ai trouvé ces deux paysannes ; et leur père ou leur frère, je ne sais trop ce qu'ils sont, se fâchent de ce que je suis entré jusqu'ici.

DON LOrE.

Eh bien ! je suis arrivé fort à propos, et je donnerai satisfaction à tout le monde. Dites-moi, qui est le soldat qui a mis son capitaine dans l'obligation de tirer l'épée ?

REBOLLEDO, à part.

Est-ce que je vais payer pour tous?

ISABELLE

Voilà l'homme qui est entré ici en fuyant.

DON LOPE

Qu'on lui donne deux tours d'estrapade 1 .

!>»i«< ta supplie*» de {'estrapade on élevait '« criminel au liaul d'une longue pièce de

L'ALCADE DE Z AL AME A

REBOLLEDO.

L'ettrapl... Qu'est-ce donc qu'on va me donner, seigneur 1 ?

DON LOPB,

L'estrapade.

REBOLLEDO.

4e ne suis pas homme à être traité ainsi.

l'étincelle.

Ohl comme ils vont me l'arranger de ce coup!

le capitaine, bas, à Rebolledo.

Pour Dieul Rebolledo, tais-toi ; je m'engage à te tirer de là.

rebolledo, bas, au capitaine.

Je n'ai guère envie de me taire ; car si je me tais, on me liera les mains derrière le dos comme à un soldat qui s'est mal conduit. {Haut.) Le capitaine m'a ordonné de feindre une querelle avec lui, afin d'avoir un prétexte pour entrer ici.

CRESPO

Vous voyez maintenant, seigneur, que nous n'avions pas tort.

DON LOPB.

Si fait, vous avez eu tort, et vous avez exposé votre village à être mis sens dessus dessous. — Holà, tambour, à l'ordre! que tous les soldats rentrent au corps de garde, et que personne ne sorte de la journée sous peine de mort!... Et pour que vous ne restiez plus tous les deux sur les difficultés qui se sont élevées entre vous et que vous soyez également satisfaits, {au capitaine) cherchez un autre logement; à compter de ce jour je m'installe dans cette maison jusqu'à ce que nous partions pour Guadalupe, où est le roi.

LE CAPITAINE

Je ne sais qu'obéir à vos ordres.

Le capitaine, Rebolledo, le sergent et l'Étincelle sortent.

crespo, à Isabelle.

Rentrez, ma fille. [Elle s'en va. A don Lope.) Je vous rends mille grâces, seigneur, pour la bonté que vous avez eue d'arrêter cette affaire, car je me serais perdu.

DON lope.

Comment donc vous seriez-vous perdu, dites-moi?

CRESPO

En tuant un homme qui aurait cherché à m'offenser le moins du monde.

DON LOPE

SaYez-vous, vive Dieu ! qu'il est capitaine ?

bois, les mains liées derrière le dos avee une corde qui soutenait tout le poids du corps, cl on le laissait tomber avec raideur jusqu'à deux ou trois pieds de terre.

1 Ira... que han de darme, senor? Estrapade se dit en espagnol trato de cuerda. Ainsi Rebolledo, dans le texte, ne prononce que la première syllabe du mol trato.

CRESFO.

Oui, vive Dieu! mais, quand il aurait été général, s'il eût offensé mon honneur, je l'aurais tué.

DON LOPE

Si quelqu'un s'avisait de toucher le poil seulement du dernier de mes soldats, vive le ciel ! je le ferais pendre.

CRESPO

Et moi de même, si quelqu'un s'avisait seulement d'essayer de porter atteinte à mon honneur, vive le ciel ! je le ferais pendre également.

DON LOPE

Savez-vous qu'étant ce que vous êtes, il y a pour vous obligation de supporter ces charges?

CRESPO

Oui, avec mon argent ; mais avec mon honneur, non. Au roi, je suis prêt à donner mon bien et ma vie; mais l'honneur est le patrimoine de l'Ame, et l'Ame on ne la doit qu'à Dieu !

DON LOPE

Vive le Christ I vous pourriez avoir raison.

CRESPO

C'est que, vive le Christ! je n'ai jamais tort.

Je suis fatigué, et cette jambe, que le diable m'a donnée, a besoin de repos.

CRESPO

Qui vous dit le contraire? A moi le diable m'a donné un lit, et il sera pour vous.

DON LOPE

Et le diable l'a-t-il fait, votre lit?

CRESPO

Sans doute.

DON LOPE

Eh bien! je m'en vais le défaire, car, vive Dieu! je suis fatigué.

CRESPO

Eh bien, vive Dieu ! reposez-vous.

don lope, à part.

Le vilain est têtu, et il jure autant que moi.

crespo, à part.

Le don Lope m'a l'air mauvais coucheur, et nous aurons peine à nous entendre.

206 L'ALCADE DE ZALAMËA.

JOURNÉE DEUXIEME

SCÈNE I

Uni* rw. On voit la maison de Crmpo.

Ëolrenl M ES DO et NUfiO.

MBNDO.

Qui t'a dit tout cela?

NUNO

Tout ça m'a été dit par Ginète sa servante.

MBNDO.

Ainsi, le capitaine, à la suite de cette querelle, vraie ou feint \ qu'il a eue dans sa maison, s'est mis à faire la cour à Isabelle?

NUNO

Et de telle manière, qu'il ne s'allume pas plus de feu chez lui que chez vous. Il ne quitte plus sa porte, et à tout moment il lui ' envoie des messages. Un méchant petit soldat son confident ne fait qu'aller et venir.

MBNDO.

Tais-toi ; en voilà assez. En voilà même trop. Je ne saurais en digérer autant à la fois.

NUNO

Je le crois bien ! avec un estomac aussi affaibli !

MBNDO.

Allons, Nuno, causons sérieusement.

NUNO

Plût à Dieu que ce fût une plaisanterie!

MBNDO.

Et comment lui répond Isabelle?

Gomme à vous. Isabelle est une divinité du ciel, et les vapeurs grossières d'ici-bas n'arrivent pas jusqu'à elle.

mbndo, lui donnant un soufflet.

Voilà pour toi, maraud ? attrape 1

NUNO

Et vous, puissiez -vous attraper un bon mal de dents I car vous m'en avez cassé deux. Mais, après tout, vous avez bienfait; car ces meubles-là sont inutiles à votre service. — Voici le capitaine.

MBNDO.

Vive Dieu! si je ne considérais l'honneur d'Isabelle, je vous l'aurais bientôt expédié.

NUNO

Prenez garde à vous !

Entrent LE CAPITAINE, LE SERGENT et REBOLLEDO.

MENDO.

Éloignons-nous pour écouter. Viens avec moi par ici.

Mendo et Nuno vont de l'autre côlé du théâtre. LE CAPITAINE.

Ce que je sens, ce que j'éprouve, ce n'est pas de la rage, c'est do la fureur.

REBOLLEDO.

Plût à Dieu, seigneur, que vous n'eussiez jamais vu cette jolie villageoise qui vous coûte tant de chagrins !

Que t'a dit sa suivante?

REBOLLEDO.

Vous savez ses réponses ordinaires.

hendo, à Nufio.

C'est décidé, mon cher. Et puisque voici la nuit qui étend au loin ses voiles sombres, je ne dois pas réfléchir davantage au parti que prendra ma prudence. Viens me donner mes armes.

NUNO

Eh quoi! seigneur, quelles autres armes avez-vous, que celles qui sont peintes sur un carreau de faïence bleue l , au-dessus de

la porte de votre maison?

MENDO.

Dans ma sellerie, je pense, nous trouverons quelque chose de convenable.

NUNO

Partons sans que le capitaine nous aperçoive.

Mendo cl Nuno sortent.

LE CAPITAINE

Est-il possible qu'une petite paysanne ait tant de fierté l Ne pas daigner me répondre un mot agréable 1

LE SERGENT

Les femmes de ce genre, seigueur, ne s'éprennent guère des hommes tels que vous ; elles écouteraient plus volontiers un rustre qui leur conterait fleurettes. Vos regrets, d'ailleurs, sont bien gratuits. Ne partons-nous pas demain ? et comment voulez-vous, en un seul jour, ep venir à bout?

LE CAPITAINE

En un jour le soleil éclaire le monde et disparaît ; en un jour on

' Comme Nuno se raille constamment de son maître, il veut dire, «ans doute, que ce* Ini-ci, afin d'épargner la main d'œuvre, avait fait peindre ses armes sur un carreau pro l'i-c à fart tUscomparliineus.

bouleverse un eut; en un jour des pierres se changent en un noble édifice ; en un jour Ton gagne ou l'on perd une bataille ; en un jour la mer s'agite et se calme ; en un jour l'homme natt et meurt : pourquoi donc mon amour ne pourrait-il pas auyi en un jour briller et s'éteindre comme le soleil, traverser une révolution comme un état, s'élever entièrement comme un édifice, éprouver les alternatives de la défaite et de la victoire, se montrer comme la mer orageux et tranquille, et enfin vivre et mourir comme un être doué de sentiment? Et puisqu'un seul jour a suffi pour me rendre si à plaindre, pourquoi un seul jour ne suffirait-il pas pour me rendre le plus heureux des hommes? Serait-ce à dire que le bien est plus difficile à venir que le mal?

LB SERGENT

Quoi? pour l'avoir vue une seule fois vous êtes pris à ce point!

LE CAPITAINE

N'est-ce donc pas assez de l'avoir vue une fois ? Une seule étincelle suffit pour causer un incendie. Un seul moment suffit pour qu'un volcan s'entr'ouvre et lance au loin des torrens de soufre et de flammes. Un seul moment suffit pour que le tonnerre brise et renverse tout ce qu'il trouve sur son passage. Un senl moment suffit pour que le canon éclate en vomissant l'horreur et la mort. Pourquoi donc un moment ne suffirait-il pas aussi à l'amour pour causer les mêmes ravages que l'incendie, le volcan, la foudre, et le eanon ?

LE SERGENT

Ne disiez-vous pas ce matin qu'une paysanne n'était jamais belle à vos yeux?

Oui, et c'est cette confiance qui m'a perdu; car lorsqu'on sait que l'on va eourir un danger, on l'évite en se tenant sur la défensive ; mais si Ton croit n'avoir rien à craindre, on va sans précautions, et Ton est pris au dépourvu. Je m'attendais à trouver une paysanne, et c'est une divinité qui s'offre à ma vue. Il est tout simple que j'aie succombé. Jamais je n'ai rien vu d'aussi parfait, d'aussi divin. Je ne sais ce que je ne ferais pas pour la voir.

REBOLLEDO.

Nous avons dans la compagnie un soldat qui chante dans la perfection, et l'Étincelle, qui est mon prévôt des jeux, est la première femme du monde pour les chansons d'amour. Allons, monseigneur, faire de la musique, chanter et danser sous ses fenêtres. Par ce moyen vous pourrez la voir et même lui parler.

LE CAPITAINE

C'est que don Lope de Figucroa est logé dans sa maison, et je ne toudrais pas l'éveiller.

REBOLLEDO.

Soyez tranquille , sa jambe ne le laisse pas dormir. Après tout,

seigneur* au pis aller, c'est nous qu'on accusera. Il vous est facile de ne pas vous compromettre. Vous n'avez qu'à venir déguisé parmi les chanteurs.

+ LE CAPITAINE

Il y aurait beaucoup à dire à cela; mais la passion l'emporte. Ainsi, tenez-vous tous prêts pour ce soir. Seulement, que je ne sois pas censé en avoir donné l'ordre. — Àh ! Isabelle, que de soucis tu me causes l

Le capitaine el te sergent sortent. •

Entre L'ÉTINCELLE.

Un moment, s'il te platt.

REBOLLEDO.

Qu'est-ce donc?

l'étincelle.

C'est un pauvre diable à qui je viens dé faire une égratignure au visage.

REBOLLEDO.

Et quel a été le motif de la querelle?

l'étincelle.

Il a voulu me tricher, me soutenant pendant deui heures qu'il avait fait un coup que j'avais bien vu qu'il n'avait pas fait. A la fin je me suis fâchée, et je lui ai parlé avec ceei. [Elle montre un poignard.) Mais pendant qu'on le panse chez le barbier, allons au corps de garde, et là, je te raconterai l'affaire.

REBOLLEDO.

J'aime à te voir bien disposée lorsque je suis en train.

l'étincelle. - Tant mieux!... Voici mes castagnettes; que vcui-tu que je chante?

REBOLLEDO.

Ce sera pour ce soir, et la musique doit être complète. Mais ne nous arrêtons pas davantage ; allons au corps de garde.

l'étincelle.

Je veux qu'on se souvienne de moi dans le monde et que l'on parle long-temps de l'Étincelle.

Ils sortent.

SCÈNE IL

Le jardin de Pedro Crespo.

Entront DON LOPE et PEDRO CRESPO.

CRESPO

Mettez ici la table du seigneur don Lope.Cet endroit-ci sera plus r rais. (A don Lope.) Vous souperez là de meilleur appétit, sei-

gneur; car enfin nous sommes au mois d'août, et Ton aime à respirer la fraîcheur du soir.

DON LOPB.

Cet endroit-ci mo semble délicieux.

CRBSPO.

C'est un morceau du jardin où ma fille a l'habitude de venir se distraire. Asseyez-vous, seigneur; l'air qui se joue dans le feuillage de cette treille et le bruit que fait cette fontaine forment un agréable murmure. On dirait un luth d'argent et de nacre dont les cordes sont des cailloux dorés. Pardonnez, seigneur, si vous n'avez ici pour toute musique que celle de ces instrumens , et si je ne vous donne pas en même temps un concert de voix. Mais je n'ai ici pour tous chanteurs que les oiseaux qui gazouillent, et ces chanteurs-là se reposent la nuit, et ne sont pas à mes ordres... Asseyez-vous donc, seigneur, et tâchez d'oublier vos continuelles souffrances.

• DON LOPB.

Impossible!... Cette maudite jambe me les rappelle à chaque instant. Dieu me soit en aide!

CRBSPO.

Qu'il vous soit en aide ! Amen !

Que le ciel me donne delà patience!... Asseyez-vous, Crespo.

CRBSPO.

Je suis fort bien debout, seigneur.

DON LOPB.

Asseyez-vous, vous dis-je.

Puisque vous l'exigez, seigneur, j'obéis; mais en ajoutant que vous auriez dû n'y pas faire attention.

DON LOPB.

Vous ne savez pas à quoi je pense, Crespo?... C'est que hier, sans doute, la colère vous avait mis hors de vous.

CRESPO

Rien n'est capable, seigneur, de me mettre hors de moi.

DON LOPE

Pourquoi donc, alors, vous êtes-vous assis sans que je vous l'aie dit, et même sur le meilleur siège ?

CRESPO

Parce que justement vous ne me l'avez pas dit; et aujourd'hui que vous me le dites, je n'aurais pas voulu m'asseoir. Il faut n'être poli qu'avec ceux qui le sont.

DON LOPE

Hier vous ne faisiez que jurer, gronder, pester, et aujourd'hui vous êtes la réserve et l'urbanité même

CRESPO

C'est que, seigneur, je réponds toujours dans le ton et dan» le

sens de celui qui me parle. Hier vous me parliez vous-même comme vous dites; la réponse devait être à l'unisson de la demande. J'ai pour politique de jurer avec celui qui jure, de prier avec celui qui prie ; je m'accommode à tout. Et c'est au point que

je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit, parce que je pensais à votre jambe ; et même ce matin je me suis trouvé avec des douleurs aux deux jambes; car, comme j'étais embarrassé de savoir de laquelle vous souffriez, si de la droite, si de la gauche, pour ne pas commettre d'erreur j'ai eu mal à toutes deux. Veuillez donc me dire, seigneur, je vous prie, de quelle jambe vous souffrez, afin qu'à l'avenir je n'en sente plus qu'une seule.

don lopb.

N'ai-je pas bien le droit de me plaindre, si depuis trente ans que j'ai fait en Flandre ma première campagne, constamment exposé aux frimas de l'hiver et à l'ardeur de l'été, je n'ai jamais eu de repos et n'ai jamais passé un moment sans souffrir ?

CRBSPO.

Le ciel. vous donne de la patience, seigneur!

DON LOPB.

Ce n'est pas là ce que je demande.-

CRKSPO.

Eh bien ! qu'il ne vous en donne pas»

don lope.

Je m'en moque! Tout ce que je souhaite, c'est que mille démons emportent la patience et moi avec.

CRBSPO.

Amen I et s'ils n'accomplissent pas ce souhait, c'est qu'ils ne font jamais rien de bon.

DON LOPE

Jésus! Jésus!

Qu'il soit avec tous et avec moi !

DON LOPE

Vive le Christ ! je n'y tiens plus.

CRESPO

Vive le Christ! j'en suis fâché.

Entre JUAN , il apporte une table.

JUAN

Seigneur, voici la table.

DON LOPE

Pourquoi mes gens ne viennent-ils pas me servir?

CRESPO

C'est moi, seigneur, qui, sans votre permission, leur ai dit de ne pas venir, et de ne faire dans ma maison aucune disposition pour votre service. Car j'espère, grâces à Dieu, que vous n'y manquerez de rien.

DON LOPI.

Puisque mes gens ne doivent pas venir, faites-moi le plaisir d'appeler votre fille, afin qu'elle soupe avec moi.

CRESPO

Juan, dis à ta sœur de venir à l'instant.

Joan va do cèté de là maison.

Mon peu de santé doit écarter tout soupçon de ce c6té-Iè.

crespo.

Quand bien même, seigneur, votre santé serait telle que je le désire, je n'aurais pas de soupçon. Vous faites injure à mon dévouement, je n'ai aucune inquiétude de ce genre. Si je lui ai recommandé d'abord de ne pas sortir de son appartement, c'était pour qu'elle n'entendit pas des propos trop libres. Mais, seigneur, si tous les soldats étaient polis comme vous, j'aurais voulu qu'elle fut la première à les servir.

don lopb, à part.

Le vilain est très-adroit ou très-prudent.

Enlrenl INÈS et ISABELLE.

ISABELLE

Qu'est-ce que vous ordonnez, mon père ?

CRBSPO'

Ma fille, c'est le seigneur don Lope qui vous fait l'honneur de vous appeler.

ISABELLE, à don Lope.

Seigneur, je suis votre servante.

DON LOPE

C'est moi qui désire vous servir. {A part,) Qu'elle est charmante, et qu'elle a l'air modeste! {Haut.) Je vous invite à souper avec

moi.

ISABELLE

Il sera mieux, seigneur, que ma cousine et mot nous vous servions à table.

DON LOPE

Asseyez-vous.

Asseyez-vous. Faites ce qu'ordonne le seigneur don Lope.

ISABELLE

Tout mon mérite est dans mon obéissance.

Elles s asseyent à table. On entend, venant du dehors, un bruit de guitares.

DON LOPE

Qu'est ceci?

CRESPO

Ce sont des soldats qui se promènent dans la rue en pinçant de la guitare et en chantant.

DON LOPE

Sans cette liberté, les fatigues de la guerre ne seraient pas supportables. Le métier de soldat est par lui-même assez pénible, et il faut detemps en temps les laisser s'amuser.

JUAN

Avec tout cela cette vie me plairait beaucoup.

DON LOPE. '

Vous serviriez volontiers ?

JUAN

Oui, seigneur, tout autant que votre excellence voudrait bien m'accorder sa protection.

une voix, du dehors.

Nous serons mieux ici pour chanter.

rebolledo, du dehors.

Allons 1 une petite chanson en l'honneur d'Isabelle; et pour qu'elle s'éveille, jette une pierre à sa fenêtre.

crbspo, à part.

La sérénade s'adresse à un objet déterminé. Patience 1

une voir, chantant.

La fleur du romarin , Jeune et charmante Isabelle , Est aujourd'hui d'un bleu d'azur, Et demain elle sera changée en miel.

don lope, à part.

Passe pour la musique; mais jeter des pierres contre la maison où je suis logé, c'est par trop insolent. Cependant dissimulons à cause de Crespo et de sa fille. {Haut.) Us sont fous !

CRESPO

Ce sont des jeunes gens l... (A part.) Si ce n'était pour don Lope, je sortirais, et bientôt...

juan, à part.

Si je pouvais attraper la vieille rondache qui est dans la chambre de don Lope...

CRESPO

Où vas-tu, mon garçon?

JUAN

Je vais dire que l'on apporte le souper.

CRESPO

Nos valets l'apporteront.

tous, du dehors.

« Réveillez-vous, réveillez-vous, jeune Isabelle. »

Isabelle, à part. Qu'ai-je donc fait, 6 ciel ! pour encourager cette insolence ?

don lope.

Ceci devient par trop fort, et ne peut plus se tolérer I

Il renverse la table d'un coup de çledk

2IG LAIXADK DE ZALAMÉA.

crhspo.

Oui, c'est trop fort!

Il renversa no siège.

DON LOPE

J'ai perdu patience; car n'est-il pas ennuyeux, dites-moi, de souffrir ainsi d'une jambe ?

CRBSPO.

J'y pensais en ce moment même.

DON LOPB.

En vous voyant renverser la chaise, j'ai cru que c'était tout autre chose.

CRBSPO.

Comme vous aviei renversé la table, et que je ne me trouvais sous la main que cette chaise... {A part.) Dissimulons, honneur!

don lopb, à part.

Que je voudrais être dans la rue ! {Haut.) Mais c'est bien. Je ne «eux pas souper encore, et vous pouvez vous retirer.

CRBSPO.

Comme il vous plaira.

Que Dieu soit avec vous, mademoiselle !

ISABELLE

Que le ciel vous conserve, seigneur!

don lopb , à part.

Ma chambre donne sur la rue, et j'y ai vu suspendue une rondache.

crespo , à part.

Il y a une sortie par la cour, et j'ai ma vieille épée.

DON LOPE

Bonsoir.

CRESPO

Bonsoir. (A part.) Je fermerai la porte sur mes enfans.

don lopb, à part.

J'entends qu'on laisse cette maison tranquille.

Isabelle, à part.

Tous deux cherchent en vain à cacher leur mauvaise humeur.

inès, à part.

Us cherchent à se tromper tous deux.

crespo.

Hé ! mon garçon ?

JUAN

Seigneur ?

crespo.

Votre chambre est par là.

Tous sortent.

scène m

La rue devant la maison de Crespo.

Entrent LE CAPITAINE, LE SERGENT , L'ÉTINCELLE et REBOLLEDO,

avec des guitares, et des Soldats.

REBOLLEDO.

Nous serons mieux ici, l'endroit est plus favorable. Allons, que chacun fasse sa partie.

l'étincelle.

Est-ce que nous recommençons?

REBOLLEDO.

Sans doute.

l'étincelle.

Maintenant je suis contente.

le capitaine.

Elle n'a pas seulement entrouvert sa fenêtre, la petite malapprise!

LE SERGENT

On doit cependant nous avoir entendus.

l'étincelle.

Attendons.

le sergent.

Ce sera peut-être à mes dépens.

REBOLLEDO.

Voyons d'abord quel est celui qui vient à nous.

Ne voyez-vous pas un cavalier armé de pied en cap?

Entrent MENDO , avec sa lance , et NU NO.

MENDO.

Ne vois-tu pas ce qui se passe ?

NUNO

Je ne le vois pas, mais je l'entends,

MENDO.

Qui pourrait, 6 ciel l qui pourrait souffrir tant d'audace?

NUNO

Moi.

MENDO.

Penses-tu qu'Isabelle ouvre sa fenêtre? •

NUNO

Oui, elle l'ouvrira.

MENDO.

Non, elle n'ouvrira pas, drôle.

NUNO

Eh bien 1 elle n'ouvrira pas.

MEtfDO.

Ah 1 jalousie ! peine cruelle 1... Je les chasserais bien tous à coups d'épée ; mais je dois cacher mon mécontentement jusqu'à ce que je sache s'il y a en ceci de sa faute.

mrto.

En ce cas, nous pouvons nous asseoir.

MBNDO.

Oui ; de celte façon je ne serai pas reconnu.

RBBOLLBDO.

L'homme s'est assis. On dirait une âme en peine qui rôde la nuit pour expier ses fautes. Il a un bouclier. — Allons, l'Étincelle,

en avant une petite chanson qui nous ragaillardisse.

l'étincelle.

Je ne demande pas mieux.

Entrent DON LOPE et CRESPO , chacun don côté différent «t l'épéc à

la main.

l'étihcelle, chantant.

Vous connaissez Sampayo, La fleur des Andaloux, Le faraud de meilleure mine, Et le plus célèbre des rufiens.

Un jour il trouva la Criarde ', Le soir à l'entrée delà nuit, Qui causait avec le beau Garlo Dans le eoin d'un cabaret.

Et Garlo, comme vous savez, Est un bon et franc luron Qui n'entend pas la plaisanterie, Et ne se laisse pas marcher sur le pied.

Il tira donc aussitôt son épée, Et frappant d'estoc et de taille.....

Don Lope et Crespo se précipitent sur les chanteurs , l'épée à la main.

CRESPO

Ce fut de cette manière.

11 s'y prit de la sorte. {Les chanteurs fuient dispersés.) Les voilà en déroute. {Apercevant Pedro Crespo.) Mais non ; en voici un qui s'obstine à rester.

CRESPO

Celui-ci qui tient ferme est sans doute quelque soldat,

DOPT LOPK.

Celui-là aura aussi son affaire.

Il y a ici une plaisanterie, une grâce, qui tient en grande partie à la versification et qu'il serait impossible de reproduire. C'est , à peu près , comme si l'Étincelle Tenait de chanter «Il rencontra Vautre jour Gérardi», et que Rebollcdo l'interrompit immédiatement en disant aux autres soldats : « La rime veut que c* fut un mardi. »

CRESPO

Biais je le ferai décamper, lui aussi.

DON LOPB.

Allons, suivez les autres.

CRESPO

Suivez-les vous-même, ou je vous ferai courir.

Ils se oatteot-

don lofe, à part»

Vive Dieu! il se bat bien.

crespo, à part.

Vive Dieu! il n'a pas peur.

JUAN accourt l'épée à la main.

juan, à part.

Pourvu que je le trouve ! {A Crespo.) Seigneur, me voici à votre côté.

DON LOPE

N'est-ce pas Pedro Crespo ?

CRESPO

Moi-même. Et vous, n'étes-vous pas don Lope?

DON LOPB.

Oui, je suis don Lope. Mais quoi! n'aviez-vous pas dit que vous ne sortiriez pas? Voilà un bel exploit!

CRESPO

Je ne vois pas ce que vous avez à dire : vous avez fait tout comme moi.

DON LOPB.

Moi, c'est différent; j'étais offensé.

CRESPO

Et moi, à vous parler franchement, je suis venu me battre pour vous tenir compagnie.

des soldats, du dehors.

Marchons tous ensemble contre ces vilains pour les exterminer*

le capitaine, du dehors.

Prenez bien garde !

Ils entrent tous.

DON LOPE

Un moment! Ne suis-je donc pas ici? Que signifie cette conduite?

Les soldats s'amusaient dans cette rue à chanter doucement et sans bruit ; il s'est élevé parmi eux une dispute, et j'étais Yenu mettre la paix.

DON LOPB.

Don Alvar, je sais parfaitement ce qui en est. Mais puisque voilà le village en révolution, je veux éviter un malheur. En conséquence, comme voici le jour qui paratt, je donne l'ordre que.

mus plus de retard, tous réunissiei la compagnie, et que Tout partiel au plus tôt de Zalaméa. Et qu'on ne recommence plus ; autrement, vive Dieu ! ce sera moi qui rétablirai la paix i grands couds d'épée. F

LE CAPITAINE

Seigneur, la compagnie partira dans la matinée. [A part.) Petite paysanne, tu me coûteras la rie !

crispo, à part.

Don Lope a la tête rire ; nous serons bien ensemble.

DO!f lope, à Crespo.

Venex arec moi. Je ne veux pas qu'on vous trouve seul nulle part.

Ht sortent.

Entrent M ElfDO, et NUftO blessé.

MENDO.

Est-ce que ta blessure est sérieuse, Nuno ?

If UNO.

Quand elle le serait encore moins, elle le serait encore trop pour nxn, et je m'en serais bien passé.

MENDO.

Je n'ai jamais éprouvé un pareil chagrin.

Ni moi non plus.

MENDO.

Je suis furieux. — C'est donc à la tête que tu as reçu le coup ?

nuno.

Oui, dans tout ce côté-là.

On entend btUre le tambour.

MENDO.

Qu'est ceci?

NUNO

C'est la compagnie qui va partir.

MENDO.

A la bonne heure!... Je n'aurai plus ainsi à craindre la rivalité du capitaine.

nuno.

Ils partent dans la journée.

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE

Sergent, tu partiras avant le coucher du soleil avec toute la compagnie ; et, souviens-t'en, lorsque cet astre disparaîtra de l'horizon pour se plonger dans l'océan espagnol, je t'attends à l'entrée de la forêt voisine. Je veux aujourd'hui nattre à la vie au moment où le soleil finira sa carrière.

LE SERGENT

Silence 1 j'aperçois quelqu'un du village.

mendo, à Nufto.

Tâchons de passer sans qu'ils se doutent que je suis fâché. Toi, Nuno, fais bonne contenance.

nuSo.

Cela ne m'est guère possible.

Mendo et Nono sortent.

LE CAPITAINE

Pour moi, je retournerai au village. Quelques cadeaui m'ont valu la protection de sa servante, laquelle doit faire en sorte que je puisse parler à cette belle homicide.

LE SERGENT

Enfin, seigneur, si vous revenez, ne revenez pas seul ; car, voyez vous, il ne faut pas se fier à ces rustres.

LE CAPITAINE

Je le sais. Tu choisiras quelques hommes pour venir avec moi.

LE SERGENT

Je ferai tout ce que vous voudrez. — Mais si, par hasard, dou Lope s'avisait de revenir et qu'il nous aperçût ?

LE CAPITAINE

Mon amour n'a rien à craindre de ce coté. Don Lope lui aussi part aujourd'hui même pour Guadalupe, où il doit rassembler tout le terce. C'est lui qui me l'a dit tout-à-l'heure quand je suis allé prendre congé de lui. Le roi doit s'y trouver. Il est en chemin.

LE SERGENT

Je vais, seigneur, exécuter vos ordres.

H sort.

LE CAPITAINE

Songe qu'il y va de ma vie.

Entre REBOLLEDO.

REBOLLBDO.

Bonne nouvelle, seigneur 1

LE CAPITAINE

Qu'est-ce donc, Rebolledo?

REBOLLEDO.

Vous me devez pour cette nouvelle une bonne étrenne.

LE CAPITAINE

De quoi s'agit-il ?

REBOLLEDO.

Vous avez un ennemi de moins.

LE CAPITAINE

Et lequel? Parle donc?

REBOLLEDO.

Ce jeune garçon, le frère d'Isabelle, don Lope l'a demandé à son père, et il vient avec nous. Je l'ai rencontré dans la rue tout habillé et plein d'ardeur, qui avait l'air moitié d'un laboureur, moitié

d'un soldat... De sorte que nous n'arons plat que le Tiem contre

nous.

UCAPITÂIlfK.

Tout s'arrange à memille; et, surtout, ai jetais bien secondé par celle qui m'a promit pour cette nuit une entrante «Tee elle*

slEBOLLEDO.

Elle tiendra parole.

Ll CAHT ADTE.

Je reviendrai ce toir. Maintenant je rab rejoindre la troupe qui est déjà en marche. Vous m'accompagnerai tout deux.

RKBOTX1DO.

Nous deui? ce n'est pat beaucoup. Mais, Tire Dleol c'est assez contre deui autres, et même contre quatre, et même contra tix.

Le Capitaine sort.

L'ETDfCSLLB.

Et moi, si tu retournes, que devlendrai-je? Je ne serai plut en sûreté; car si celui que j'ai envoyé hier cnex le chirurgien pour se faire recoudre ' me trouvait seule...

REBOLLBDO.

Je ne sais que faire de toi... Dis-moi, est-ce que tu n'aurais pas le courage de m'accompagner ?

l'étincelle.

Pourquoi pas? N*ai-je pas du courage comme un autre? et de plus, un habit de soldat?

RKBOLLBDO.

Ohl quant à l'habit, ce n'est pas là ce qui nous manquera; nous avons celui de ce page qui est parti dernièrement.

l'étincelle.

Eh bien l je le remplacerai.

REBOLLBDO.

Partons, le drapeau est en route.

l'étincelle.

Ah 1 je ne le vois que trop à présent, la chanson a raison: « L'amour d'un soldat ne dure qu'une heure ! »

Ils sortent.

SCÈNE IV

Le devant de la maison de Pedro Crespo.

Entrent DON LOPE, PEDRO CRESPO et JUAN.

DON LOPB.

Je vous suis on ne peut plus reconnaissant de tout ce que tous

1 A cette époque , en Espagne , les chirurgiens cousaient les blessures. Dans une de ses Nouvelle» instructive* {Novelas cjem-

plares) , Cervantes -représente plaisamment un bravo qui a blessé son homme, et qui demande une récompense proportionnée au nombre de points que le chirurgien a faits à la blessure.

ayez fait pour moi, mais principalement d'avoir bien voulu me confier votre 61s. Je vous en remercie du fond du cœur.

CRESPO

Vous aurez en lui, seigneur, un serviteur dévoué.

DON LOPE

Je le prends comme un ami. Sa bonne tournure, son ardeur, son goût pour les armes, m'ont inspiré pour lui un véritable dévouement.

JUAN

Vous pouvez disposer de moi et de ma vie, seigneur. Vous verrez comme je vous servirai avec zèle! comme je vous obéirai en tout!

CRESPO

Seulement, veuillez, je vous prie, l'excuser s'il est un peu gauche pour vous servir. Il a été élevé au village; la charrue, la pelle, la fourche, sont les seuls livres qu'il connaît; et dans ces livres l'enfant n'a pu apprendre ni le bel usagé du monde, ni le langage des cours.

DON lope.

Maintenant que le soleil a perdu de sa force, il est temps que je parte.

JUAN

Je vais voir, seigneur, si l'on amène votre litière.

Il sort.

* Entrent INÈS et ISABELLE.

ISABELLE

Ce n'est pas bien à vous, seigneur, de partir comme cela, sans daigner prendre congé de personnes qui ne désirent rienlant que de vous servir.

DON LOPE

Je ne serais point parti sans vous baiser la main et sans vous prier de me pardonner la liberté que je veux prendre , et que vous me pardonnerez, sans doute, en songeant que ce n'est pas celui qui fait le don qui oblige, mais celui qui auparavant a rendu service. Ce bijou, bien qu'entouré de diamans, n'est pas digne de vous être offert; mais je vous prie de l'accepter et de le porter par égard pour moi.

ISABELLE

Je suis fâché, seigneur, qu'il vous soit venu à l'idée de récompenser aussi généreusement notre hospitalité ; c'est nous-mêmes qui vous avons des obligations pour l'honneur que vous avez bien voulu nous faire.

DON LOPE

Ce n'est pas là une récompense ; ce n'est qu'un léger témoignage d'amitié.

«4 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

A ce titre seul je le reçois. — Permettez, seigneur, que je tous recommande mon frère, puisqu'il a été assez heureui pour que tous l'admettiez au nombre de tos serviteurs.

Entre JUAN. " *D09 LOFE.

Je vous le répète, soyez pour lui sans inquiétude; il est avec moi.

JUAN

Seigneur, la litière est prête.

don lope 9 à Crapo.

Demeurez avec Dieu !

crbspo.

Que lui-même vous garde!

DON LOPE

Adieu, bon Pedro Crespo.

CRESPO

Adieu, noble seigneur don Lope.

DON LOPE

Qui vous aurait dit, le premier jour que nous nous sommes tus ici, que nous deviendrions si bons amis pour la vie ?

CRESPO

Moi, seigneur, je l'aurais dit, si j'eusse pu deviner que vous étiez....

DON lope, Eb ! pour Dieu ! achevez donc. "

crespo, achevant ta phrase.

Un fou de si bonne espèce.

Don Lope s'en ra.

* CRESPO

Pendant que le seigneur don Lope fait ses préparatifs pour monter dans sa litière , écoute , mon fils , ce que j'ai à te dire en présence de ta sœur et de ta cousine. — Grâces à Dieu, Juan , tu sors d'une famille honnête et sans tache, mais tout-à-fait plébéienne. Je te dis l'un comme l'autre : l'un, pour que tu ne conçoives pas une telle méfiance de toi-même que tu n'oses aspirer à l'élever, par ta bonne conduite , au-dessus de ce que tu es ; l'autre pour que tu n'oublies jamais ce que tu dois être. Dans cette double vue , sois toujours modeste, et toutes tes actions seront réglées par la prudence, et tu ne connaîtras pas certains ennuis qui sont le désespoir de l'orgueilleux. Combien d'hommes, qui avaient de nombreux défauts, les ont rachetés par la modestie l et combien d'autres, d'ailleurs très-estimables, se sont fait haïr pour leur orgueil! Sois poli avec tout le monde, sois affable et généreux; car avec des saluts et de l'argent on se fait beaucoup d'amis, et tout l'or des Indes, toutes les richesses qu'enferme le sein des mers , ne valent pas l'avantage d'être aimé... Ne parle jamais mal des femmes, pas même de celles

de la plus basse classe : toutes sont dignes de nos égards ; c'est d'elles que nous sommes nés... Ne te bats point pour des baga-

telles. Toutes les fois que je vois dans les villes des gens qui enseignent à tirer des armes , je me dis à part moi : « Ce n'est point là l'école que je voudrais ; ce n'est paS à se battre avec adresse, avec habileté , avec élégance , que les hommes devraient apprendre , mais à connattre les justes motifs pour lesquels ils doivent se battre ; et s'il y avait un maître qui donnât des leçons de ce genre, tous les pères de famille, j'en suis sûr, lui confieraient leurs enfans. » Avec ces conseils , et l'argent que je t'ai donné pour ton voyage et pour te faire habiller en arrivant , avec la protection du seigneur don Lope, et enfin avec ma bénédiction, j'espère, mon fils, Dieu aidant, que je te verrai un jour dans une meilleure position. Adieu , mon enfant, adieu; car je sens que je m'attendris en te parlant.

JUAN

Mon père, vos paroles resteront à jamais gravées dans mon cœur, et de ma vie elles n'en sortiront. Permettez que je baise votre main. Et toi , ma sœur, embrasse-moi. J'entends partir la litière du seigneur don Lope, et je cours le rejoindre.

ISABELLE

Je voudrais te retenir dans mes bras.

JUAN

Cousine, adieu.

INÈS

Je n'ai pas la force de te rien dire. Mes larmes te parlent pour moi. Adieu.

CRESPO

Allons, pars vite. Plus je te vois, plus je suis fâché que tu nous quittes. Et si je n'avais pas donné ma parole...

JUAN

Que le ciel demeure avec vous tous !

CRESPO

Et qu'il soit avec toi, mon enfant !

ISABELLE

Que vous avez été cruel, mon père !

CRESPO

A présent qu'il n'est plus là, devant mes yeux, je me sens moins affligé... Après tout, que serait-il devenu en restant avec moi? Ne serait-il pas devenu peut-être un fainéant, un mauvais sujet? Il vaut bien mieux qu'il aille servir le roi.

ISABELLE

Je regrette qu'il parte ainsi de nuit.

Voyager de nuit, pendant l'été, ce n'est pas fatigue, mais plaisir ; et il importe qu'il rejoigne don Lope au plus tôt. (A part.) J'ai beau vouloir faire le brave, cet enfant m'a tout aUeiidfu

ISABELLE

Rentrons, mon père, je tous prie.

INES.

Puisque nous n'ayons plus les soldats, restons encore an moment sur la porte, et jouissons de la fraîcheur de la soirée. Lea voisins vont sans doute également sortir de leurs malsons.

CRESPO

A la vérité, je ne désire pas rentrer non plus, moi; car d'ici je vois le chemin qu'a suivi mon enfant, et il me semble que lui-même je le vois marcher. — Inès, apporte-moi un siège.

INÈS

Voilà un petit banc.

ISABELLE

On dit que cette après-dlnée la municipalité a fait l'élection des magistrats.

CRESPO

C'est toujours ici, au mois d'août, qu'ont lieu les élections.

Pedro Crespo, Isabelle et Inès s'asseyent.

Entrent, de l'autre coté, LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO,

L'ÉTINCELLE et des Soldais.

Ne faites pas de bruit. Avance, toi, Rebolledo , et va-t'en avertir la servante que je suis ici.

REBOLLEDO.

J'y vais. Mais que vois-je ? 11 y a du monde devant sa porte t

LE SERGENT

Et moi, aui reflets de la lune qui éclaire leurs visages, il me semble reconnaître Isabelle.

LE CAPITAINE

Ouil mieux encore que la lune , mon cœur me dit que c'est elle. Nous arrivons au moment favorable; et si nous avons du cœur, nous n'aurons pas à regretter d'être venus.

LE SERGENT

Capitaine, permettez-vous un conseil?

LE CAPITAINE

Non.

LE SERGENT

En ce cas , je ne vous le donnerai pas ; faites tout ce que vous voudrez.

LE CAPITAINE

Je m'approche hardiment , et j'enlève Isabelle. Vous , l'épée au poing, empêchez qu'on ne me suive.

LE SERGENT

Puisque nous sommes venus, c'est pour vous obéir.

LE CAPITAINE

Ne l'oubliez pas : le rendez-vous est dans la forêt voisine, à main droite en quittant la route.

REBOLLEDO.

L'Étincelle?

l'étincelle.

Quoi?

REBOLLEDO.

Garde les manteaux.

l'étincelle, à part.

"Quand on va se battre comme quand on va nager, le mieux est de garder les habits.

le capitaine.

Je veux arriver le premier.

CRESPO

Nous avons assez respiré le frais ; rentrons.

le capitaine.

Allons 1 à moi, mes amis!

Il sa précipite sur Isabelle,

Isabelle, éperdue.

Ah! traître!... Que voulez-vous done, seigneur?

LE CAPITAINE

C'est une fureur, un délire d'amour !

11 l'enlève et sort.

Isabelle, du dehors.

Ah! trattre... Mon père !

Ah! les lâches!

Isabelle, du dehors.

Mon père!

INÈS

Je rentre.

CRESPO

Hélas ! vous avez profité de ce que j'étais sans épée, misérables, infâmes, traîtres !

REBOLLEDO.

Retirer-vous, ou vous êtes mort !

CRESPO

Que m'importe la vie quand on m'a ravi l'honneur?... Ah! si j'avais une épée!.... N'ayant pas d'armes, à quoi me servirait de les poursuivre?... et si je vais chercher mes armes, pendant ce temps je les perds de vue !... Que faire, cruel destin? De toute manière le danger est le même.

INÈS rentre avec une épée.

INÈS

Tenez, voilà votre épée.

228 1/ ALCADE DE ZALAMÉA.

CRESPO

Celte épée vient i propos.... Maintenant, je pourrai saturer mon honneur, puisque je puis les poursuivre... Lâchez yotre proie, infimes traîtres!... J'aurai ma fille, ou il m'en coûtera la rie»

LE SERGBXT.

Tous tes efforts seront inutiles; nous sommes en nombre.

CRBSPO.

Mes malheurs sont en nombre aussi ; et tous combattent avec moi !... Mais, hélas ! la terre manque sous mes pas.

Il tombe.

RBBOLLEDO.

Tuons-le.

JJE SERGENT.

Non pas! ce serait par trop dur de lui enlever en même temps la vie et l'honneur... Le mieux est de le lier et de l'emporter dans le plus épais du bois, afin qu'il ne puisse pas donner l'alarme.

ISABELLE, du dôkOTS»

Mon père ! mon père !

CRESPO

Ma fille !

REBOLLSDO.

Emportons-Ie'commc tu as dit.

CRESPO

ma fille ! je ne puis te suivre que de mes soupirs !

On l'emporte.

ISABELLE, du dehOTS.

Mon père!

Ma fille !

crespo, du dehon.

SCÈNE V

Une foret.

Enlre JUAN.

JUAN

Quelle est cette voix?... quels sont ces gémissemens ?... A l'en' trée du bois, mon cheval s'est abattu, et je suis tombé avec lui... J'entends d'un côté de tristes cris, et de l'autre des gémissemens lamentables ; et ces voix étouffées, je ne puis les reconnaître...

Deux nécessités pressantes invoquent mon courage... deux êtres souffrons

m'appellent à leur secours Mais l'un est une femme; c'est elle

qu'il faut d'abord secourir. Je suivrai ainsi le double précepte de mon père : «Tirer l'épée quand le motif est grave, et honorer les femmes. »

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNE I

Une forêt.

Entre ISABELLE.

ISABELLE

Ah 1 puissé-je ne plus voir la lumière du jour, qui ne servirait qu'à éclairer ma honte !... vous, fugitives étoiles, ne permettez pas que l'aurore vienne si tôt vous remplacer dans la plaine azurée du ciel ; son sourire et ses larmes ne valent point votre paisible clarté ; et, s'il faut enfin qu'elle paraisse» qu'elle efface son sourire et ne laisse voir que ses larmes 1... Et toi, soleil, roi des astres, prolonge tou séjour dans le sein profond des mers ; souffre , une fois du moins , que l'empire de la nuit dure quelques heures de plus ; et si tu écoutes ma prière , l'on dira de toi que tu diriges ton cours d'après ta seule volonté, et non d'après un ordre supérieur. Pourquoi voudrais-tu révéler au monde, avec ma triste aventure, le plus noir forfait , la plus atroce violence que le ciel ait

permise pour châtier les humains!... Mais, hélas! tu es insensible à ma plainte; et pendant que je te prie de retarder ta course, je vois ta face majestueuse qui peu à peu s'élève au-dessus des monts ; comme si ce n'était pas assez de tous mes malheurs, et que toi aussi tu voulusses concourir à mon ignominie !. . Que faire ? où aller? Si je laisse mes pas erra n s me ramener à la maison de mon père, quel affront pour ce vieillard infortuné, qui n'avait d'autre joie, d'autre bonheur, que de se mirer dans le pur cristal de mon honneur, désormais souillé d'une tache ineffaçable!... Et si par respect, par pudeur, je m'abstiens de retourner à la maison, ne sera-ce pas autoriser les soupçons de ceux qui penseront que j'ai été complice de mon infamie ; et mon innocence ne me sauvera pas des propos de la méchanceté!... Combien j'ai eu tort de m'échapper en fuyant des mains de mon frère! N'eûtil pas mieux valu que dans sa colère il m'eût donné la mort sans retard, en voyant mon triste sort ?... Je veui l'appeler, je veux qu'il revienne furieux et qu'il m'ôte la vie... Mais j'entends une voix, des cris...

crespo, du dehors.

Ah! tuez-moi... J'accepterai la mort comme un bienfait. La vie est un supplice pour un infortuné.

ISABELLE

Quelle est donc cette voix ? Elle ne prononce que des accens confus, et j ai peine à la reconnaître.

crespo, du dehors.

Tuez-moi ! par pitié, tuez-moi !

ciel! lui aussi, il invoque la mort. H est donc d'autres malheureux pour qui l'existence est insupportable!.... Mais que voisjeî

Une toile se lève, et l'on voit CRESPO, attaché à un arbre.

CRESPO

Si dans ces forêts il se troure quelqu'un dont le cœur ne soit pas inaccessible à la pitié, qu'il vienne me donner la mort..* Mais qu'aije aperçu, grand Dieu 1

ISABELLE

Un homme attaché, les mains liées, au tronc d'un arbre !

CRESPO

Une femme qui conjure le ciel, qui se plaint et gémit !

ISABELLE

C'est mon père!

CRESPO

C'est ma fille!

ISABELLE

Mon père ! mon seigneur 1

CRESPO

Viens, ma fille, approche ; détache ces liens.

ISABELLE

Je n'ose, mon père. Car, si après avoir rendu la liberté à vos mains je vous apprends mon malheur, furieux, vous tuerez une fille indigne qui vous a déshonoré. Sachez d'abord, mon père...

CRESPO

Non, Isabelle, tais-toi ; il est des malheurs qui n'ont pas besoin d'être racontés. Un seul mot les révèle.

ISABELLE

J'ai beaucoup de choses à vous apprendre ; votre vertu s'en irritera, et avant d'avoir tout entendu, vous voudrez vous venger. — Hier au soir, il vous en souvient, j'étais tranquille auprès de vous, je goûtais cette douce sécurité que vos cheveux blancs inspirent à ma jeunesse, lorsque ces traîtres masqués , se précipitant sur moi, m'enlevèrent malgré ma résistance, comme des loups affamés enlèvent une brebis innocente. Ce capitaine, cet hâte ingrat, qui en entrant dans notre maison y avait introduit le trouble et la perfidie, m'a saisie dans ses bras, pendant que des soldats, ses complices, protégeaient son attentat. Puis, il m'a emportée dans cet endroit retiré de la forêt, comme dans un asile assuré; car c'est dans les forêts que tous les crimes trouvent un asile. — Ici même, après avoir deux fois perdu connaissance? j'ai entendu votre voix qui s'est affaiblie peu à peu et a bientôt cessé de ^axwràì à mon oreille. D'à-

'Ai ^ ._... _ . \-- ,M ^ L&L-2LL>^J__^Ji[!!?|?^

bord, ce que j'entendais, c'étaient des paroles distinctes ; mais ensuite, ce n'a plus été qu'un vain son que l'écho lointain répétait confusément. Ainsi, quand on écoute un clairon qui s'éloigne, longtemps encore après qu'il est parti, on entend dans l'air des

vibrations qui vous en rappellent la musique. — Donc l'infâme, vojant que l'on avait cessé de le poursuivre, que je n'avais personne pour me défendre, et que la lune elle-même, toit cruauté, soit vengeance, avait caché dans un sombre nuage cette lumière qu'elle emprunte au soleil, l'infâme voulut, il voulut, le misérable, justifier son amour par d'hypocrites paroles. Qu'il faut être hardi pour passer ainsi, d'un instant â l'autre, de la plus lâche offense â des protestations de tendresse!... Malheur, malheur â l'homme qui veut obtenir un cœur par la violence 1 Comment ne voit-il pas que le véritable triomphe de l'amour est dans l'aveu de l'objet aimé, et que, sans cet aveu, sans le consentement du cœur, on ne possède jamais qu'une beauté froide et morte?...— Que de supplications je lui adressai ! avec quelle véhémence et quelle forée, tantôt fière, tantôt, soumise, j'ai tâché de fléchir son cœur!... Mais, hélas 1 vous fe dirai-je, mon père ? orgueilleux, cruel, grossier, effronté, audacieux, il n'a rien voulu entendre ; il a été sans pitié ; et si ce que ma voix n'ose pas prononcer peut vous être expliqué par l'action , voyez, mon père : je cache mon visage de honte, je pleure amèrement mon malheur, je me tords les mains de colère, je frappe mon sein avec rage : c'est à vous d'interpréter ces démonstrations. ~ Bref, j'exhalais des plaintes inutiles que le vent emportait, et je ne demandais plus de secours au ciel, contente d'invoquer sa justice, lorsque l'aube a paru, et, guidée par sa clarté, je me suis avancée dans la forêt; mais tout-à-coup j'entends du bruit, je regarde, et j'aperçois mon frère. Hélas! tous les malheurs accablent à la fois une infortunée!... Lui, à la lumière incertaine du jour naissant, il voit aussitôt ce qui s'est passé, et, sans dire un mot, il tire l'épée dont vous veniez de le ceindre. Le capitaine, à la vue de ce secours, hélas! tardif, tire aussi son épée, et pare le coup que mon frère lui porte. Pour moi,

tandis qu'ils se battent vaillamment, songeant que mon frère ignorait si j'étais innocente ou coupable, pour ne pas exposer ma vie dans une justification intempestive, je m'enfuis dans les profondeurs de la forêt, mais non sans regarder de temps en temps à travers le feuillage, car, malgré ma fuite, je désirais savoir l'issue de ce combat. Bientôt mon frère eut blessé le capitaine, qui tomba; et, dans sa fureur, il allait lui porter un dernier coup, lorsque les soldats, qui venaient chercher le capitaine, le trouvant en cet état, veulent le venger. D'abord, mon frère essaie de se défendre; mais, les voyant si nombreux, il s'éloigne précipitamment ; et eux , tout occupés de soigner le blessé, ils najgpngent pas à le poursuivre. Ils ont emporté le capitaine dans leurs bras, du côté du village, sans s'inquiéter de son crime, et ne pensant qji'i %& VAî^nk^^t&ssv»

après tout cet malheurs, confuse, honteuse , désolée, j'ai coure à traTers la forêt, en tous sens, au hasard et sans guide , jusqu'à ee que j'aie pu me prosterner à tos pieds. Maintenant que je tous ai conté net disgrâces, prenei TOtre épée , mon père, punissez-moi, frappes-moi ; et si ce n'est pas asses de ce fer pour me donner la mort, enlaces mon cou dans ces liens que je détache en ce moment. Vous avei dorant tous TOtre fille, votre fille déshonorée, tuez-la; et Ion dira de tous que , pour ressusciter votre honneur, vous avez tué votre fille!

CB.BSFO.

Lève-toi, Isabelle, lève-toi ; ne reste pas plus long-temps à genoui... Sans ces événemens. douloureux qui viennent parfois nous éprouver d'une manière si cruelle, nous ne connaîtrions pas

le chagrin, et nous ne saurions pas le prix du bonheur... Ces malheurs sont le partage des mortels ; il faut les accepter avec courage et les imprimer fortement dans son cœur. Allons, Isabelle, retournons vite à la maison, car ton frère est en danger, et nous aurons beaucoup à faire pour le rejoindre et le sauver.

Isabelle, à part.

fortune 1 que médite mon père?... Est-ce de sa part prudence ou dissimulation ?

CRESPO

Marchons, ma fille; car, vive Dieu ! si le besoin de se faire panser a forcé le capitaine à rentrer au village, il vaudrait mieux pour lui, j'imagine, mourir de cette blessure que de toutes celles. queje lui réserve. Je ne serai content que lorsque je l'aurai tué de ma main. Allons, ma fille, allons à la maison.

Entre LE GREFFIER.

LE GREFFIER

Seigneur Pedro Crespo, je viens vous apporter une bonne nouvelle et mon compliment.

CRESPO

Votre compliment!... et sur quoi, greffier?

LE GREFFIER

Le conseil vous a nommé alcade 1 , et, en entrant en charge, vous avez pour étrennes deux grandes affaires. La première, c'est la venue du roi, qui, dit-on, arrive aujourd'hui ou demain; l'autre,

c'est que des soldats viennent de porter secrètement au village, pour le faire soigner, ce capitaine qui était ici hier avec sa compagnie. H est blessé et ne veut pas dire par qui ; mais si l'on peut découvrir cela, ce sera une grande affaire.

1 Dans l'ancienne constitution municigple de l'Espagne, l'Alcade (Alcalde) était à la fois maire , juge de paix , juge de première instance au civil et au criminel , etc. Celte dignité était conférée par l'élection libre du conseil de la commune.

crespo, à part,

ciel! au moment même où je songe à me venger, voilà qu'on me rend l'arbitre de mon honneur en remettant entre mes mains le bâton de la justice !• .. Gomment oserai-je me rendre coupable d'un attentat, en cette heure où je Tiens d'être nommé juge pour poursuivre les délits et les crimes l... Mais tout cela demande de longues réflexions. {Au Greffier.) Je suis très-reconnaissant de l'honneur qu'on vient de m'accorder.

LE GREFFIER

Venez, seigneur, à la salle du conseil prendre possession de votre charge ; et aussitôt vous pourrez procéder aux informations.

CRESPO

Marchons. Vous pouvez retourner chez vous.

ISABELLE

Que le ciel ait pitié de moi! Mon père, dois-je vous accompagner?

CRESPO

Ma fille, votre père est alcade ; il saura vous faire rendre justice.

Ils sortent.

SCÈNE IL

Une maison de Zalaméa.

Entrent LE CAPITAINE , blessé, et LE SERGENT.

Puisque je n'avais rien ou peu de chose, pourquoi m'avez-vous transporté ici?

LE SERGENT

Nous ne pouvions pas savoir ce que c'était avant qu'on vous eût pansé. Maintenant qu'on a vu ce que c'est, il ne faudrait pas exposer votre vie, à cause de la blessure ; mais nous devions avant tout arrêter le sang qui coulait.

LE CAPITAINE

Maintenant que me voilà pansé , ce que nous avons de mieux à faire, c'est de repartir au plus tôt, avant qu'on nous sache au village. Les autres sont-ils ici?

LE SERGENT

Oui, seigneur.

LE CAPITAINE

Éloignons-nous de ces vilains. S'ils apprenaient que je suis ici, nous serions obligés d'en venir aux mains avec eux.

Entre REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

Seigneur, voici la justice qui entre.

234 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

LE CAPITAINE

Qu ai-je à démêler, moi, avec la justice effile 1 1

REBOLLBDO.

Tout ce que je sais, c'est qu'ils tiennent d'entrer ici,

Après tout, c'est ce qui pouvait m'arriyeMe mieux. Cette justice me protégera contre les gens de ce village, et force lui sera de me renvoyer au conseil de guerre ; et là, bien que mon affaire ait du louche, je n'ai rien à craindre.

RBROLLEDO.

Le paysan aura sans doute porté plainte contre tous.

LE CAPITAINE

Je le pense.

crespo, du dehors.

Gardez toutes les portes ; ne laissez sortir aucun des soldats qui sont ici, et si l'un d'eux voulait sortir par force, tuez-le.

Entre CRESPO, le bâton d'alcade à la main*. Le Greffier et les Membres

du conseil l'accompagneut.

LE CAPITAINE

Comment ose-t-on entrer ici?... Mais que vois-je?

CRESPO

Et pourquoi non? la justice aurait-elle donc besoin de permission? Je ne le pense pas.

LE CAPITAINE

La justice, puisque c'est vous qui depuis hier la représentez dans ce pays, n'a rien à démêler avec moi; veuillez" y réfléchir.

CRESPO

Au nom de Dieu, seigneur, ne vous fâchez pas ; je viens seulement*, avec votre permission, remplir une formalité, et il importe que nous soyons seuls.

LE CAPITAINE , GUX SOldatS.

Retirez-vous.

crespo, aux laboureurs.

Retirez-vous également. {Au Greffier.) Mais ne perdez pas de vue

les soldats.

le greffier.

Vous pouvez être tranquille.

Les soldats et les laboureurs sortent.

CRESPO

Maintenant que je me suis servi de ma qualité d'alcade et de représentant de la justice pour vous forcer à m'écouter, je dépose les marques de ma dignité, et je ne suis plus qu'un simple particulier

1 En effet, d'après leurs prérogatives, leurs privilèges [fueros), les militaires n'étaient pas soumis i la justice civile. Il en était de même en France dans le dernier siècle. * Le bâton d'alcade [oara) est noir et surmonté d'une pomme d'ivoire.

qui viens vous exposer ma plainte. (Il dépose le bâton d'alcade.) Et puisque nous sommes seuls, seigneur don Alvar, parlons avec Une entière franchise, en ayant soin cependant que nos chagrins et nos ressentimens, qui couvent au fond de nos cœurs, ne viennent pas à éclater avec trop de violence... — Je suis homme de bien. Si j'avais eu le choix de ma naissance, j'aurais voulu, le ciel m'en est témoin, qu'elle fût sans aucune tache ni défaut /tant mon amour propre eût à souffrir. Toutefois j'ai su mériter la considération de mes égaux ; le conseil municipal et les premiers du pays m'accordent leur estime. Quant à mon bien , il est suffisant, et même, grâces au ciel, je suis le plus riche laboureur qui soit dans la contrée... Ma fille, je le crois, a été élevée le mieux possible, dans une retraite absolue ; elle n'a eu sous les yeux que des exemples de sagesse et de vertu; sa mère — Dieu veuille avoir son âme dans le

ciell — était l'honnêteté même Pour que vous n'ayez aucun

doute à cet égard, il me suffira, je pense, seigneur, de vous dire que je suis riche» et que, malgré cela, personne ne parle mal de moi; que, sans être fier, je ne me laisse jamais manquer, et que nous habitons un petit village où l'on ne se contente pas de remarquer les défauts et les ridicules les uns des autres, mais où l'on se fait un plaisir de les publier... Que ma fille soit belle, seigneur, rien ne le prouve mieux que votre action, et les larmes qu'elle me cause en ce moment, — ces larmes que je répands devant vous avec tant de douleur... C'est de là qu'est venu mon malheur... mais ne vidons pas encore la coupe d'amertume, et réservons quelque chose à mon chagrin... Cependant, seigneur, nous ne devons pas laisser tout faire aux circonstances, nous devons travailler de notre mieux à nous les rendre favorables... Ma douleur, vous le voyez, seigneur, est extrême; c'est au point que je ne puis m'en taire, et Dieu sait que si je pouvais la tenir renfermée dans mon sein, je ne serais pas venu vous trouver, et plutôt que d'en parler je mé résignerais à mon triste sort... Voulant donc, autant que possible, avoir réparation d'un si cruel outrage, et ne pensant pas que la vengeance soit une réparation ; après mille réflexions, je ne vois qu'an parti qui me convienne et qui puisse vous convenir à vous-même. C'est, seigneur, que dès ce moment vous preniez tout mon bien sans qu'il nous reste, à moi et à mon fils, un seul maravédis pour notre subsistance. Mon fils viendra vous prier à genoux d'accepter cette offre, et ensuite nous nous en irons tous deux demander l'aumône, s'il n'y a pas pour vivre d'autre ressource; et si tout mon bien ne vous suffit pas, vous pouvez encore nous marquer tous deux de la marque des esclaves 1 et nous vendre comme tels; ce sera autant d'ajouté à

1 Y si qutreis detde luego Potier una S y un clavo Hoy d lot dos y vsndernos, etc.

mot à mot : « El si vousYoolez .dès ce moment nous maître i tons deux an S et un

136 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

la dot que je tous cède; mais* en retour, seigneur, rendez-nous l'honneur que tous nous avei ravi. Le votre, je crois, n'aura rien à en souffrir; car si tos enfans perdent quelque chose à m'avoir pour aïeul, ils en seront amplement dédommagés par l'avantage de tous avoir pour père. En Castille, dit le proverbe, c'est le cheval qui porte la selle, et la chose est certaine... (Il se jette aux genoux êm capitaine.) Voyez, seigneur, je tous en conjure à genoux, en inondant de pleurs ma barbe blanche et ma poitrine. Et enfin, seigneur, que vous demandé-jet je tous demande l'honneur que vous-même m'avei enlevé; et quoique ce soit mon bien, je tous le demande si humblement et avec tant d'instances, que je ne vous demanderais pas autrement quelque chose qui fût à vous... Songez que je pourrais le reprendre de mes propres mains, et je me contenu, de le recevoir des vôtres.

LE CAPITAINE

Vieillard ennuyeux et bavard, tu as poussé à bout ma patience. Rendez-moi griot, toi et ton fils, si je ne tous tue pas de mes mains; mais la beauté d'Isabelle me désarme. Voulez-vous une réparation l'épée à la main? je ne demande pas mieux. Préférez-vous tous adresser à la justice? vous n'avez aucune juridiction sur ma personne.

cbxspo.

Eh quoi! seigneur, vous êtes donc insensible à mes larmes?

li capitaine.

Les pleurs d'un vieillard ne signifient pas plus que ceux d'un enfant ou d'une femme.

cmsspo.

Quoi! vous refusez toute consolation à une aussi grande douleur?

LE CAPITAINE

N'est-ce pas assez que je te laisse la vie?

CRESPO

Voyez, je suis prosterné a vos pieds, et je réclame en pleurant mon honneur.

LB CAPITAINE

Quel ennui!

ceespo. •

Songez-y, je suis à présent alcade de Zalaméa.

Tu n'as, je te le répète, aucune juridiction sur moi, et le conseil de guerre m'enverra réclamer.

clou, et nom Tendre, etc. - Ces mots, UnaS y un clavo forment une espèce de rébus qui signifie esclavo, esclave. Ce rébus, que les Espagnols emploient dans le langage habituel, semblerait indiquer qu'autrefois en Espagne les esclaves étaient marqués sur quelque partie du corps , d'un S et d'un clou , et que cette marque servait i constater leur condition.

CRESPO

C'est votre dernier mot?

LE CAPITAINE

Oui, insupportable vieillard.

CRESPO

Il n'y a donc plus de remède?

LE CAPITAINE

Il n'en est pas d'autre pour toi que de te taire.

CRESPO

Pas d'autre?

LE CAPITAINE

Non.

crbspo, se relevant.

Eh bien! je jure Dieu que tous me le payerez! {Appelant.) Holà!

Il reprend le bâloo d'alcade.

LE GREFFIER, dtft dehors.

Seigneur?

LE CAPITAINE

Que prétendent donc ces vilains ?

Entrent 1X8 LABOUREURS et LE GREFFIER.

LE GREFFIER

Qu'ordonnez- vous, seigneur alcade ?

CRESPO

J'ordonne que Ton arrête le capitaine.

LE CAPITAINE

Quelle insolence ! Un homme de ma sorte ! un officier du roi ! Cela n'est pas possible.

CRESPO

C'est ce que nous verrons. Vous ne sortirez d'ici que prisonnier ou mort.

LE CAPITAINE

Je vous en préviens, je suis capitaine en activité.

CRESPO

Et moi, par hasard, suis-je alcade en retraite? Rendez-vous prisonnier sur-le-champ.

LE CAPITAINE

Ne pouvant lutter contre vous tous, il faut bien que je me rende ; mais je porterai ma plainte au roi.

CRESPO

Et moi la mienne ; et, comme heureusement il n'est pas loin d'ici, il nous écoutera tous deux. — Remettez cette épée.

Il n'est pas convenable que...

CRESPO

Cela est tout-à-fait convenable, puisque vous êtes orisauiivNu

2*8 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

LE CAPITAINE, rendant SOI» tfptftf.

Traitez-moi avec respect.

crespo, avec ironie.

Oh ! pour cela, c'est trop juste. {Aux laboureurs.) Conduises te, avec respect, à la prison ; mettez-lui, avec respect, les fers aux pieds et une chaîne au cou, et veillez, également arec respect, à ce qu'il ne puisse parler à aucun de ses soldats. Mettez aussi au cachot ceux qui l'ont assisté, parce que bientôt il faudra prendre, arec tout le respect possible, leurs déclarations. {Au capitaine.) Et, ceci entre nous, si je trouve des charges suffisantes, je jure Dieu qu'arec toute sorte de respect je vous ferai pendre.

LE CAPITAINE

Ce que c'est que les vilains quand ils ont le pouvoir!

Les laboureurs «mièneat le capitaine.

LE GREFFIER rentre , amenant REBOLLKDO et L'ÉTINCELLE, qui est

en habits de page.

LE GREFFIER

Ce page et ce soldat sont les seuls que Ton ait pu arrêter ; l'autre s'est sauvé.

CRESPO

Celui-ci est le drôle qui chante; quand ou lui aura passé un nœud coulant autour du gosier il ne chantera plus.

RJEBOLLEDO.

Mais, seigneur, quel mal y a-t-il à chanter?

CRESPO

Aucun, j'en conviens, et j'ai un instrument qui te fera chanter encore mieux. Déclare la vérité.

REBOLLEDO.

Et sur quoi?

CRESPO

Que s'est-il passé cette nuit?

REBOLLEDO.

Votre fille le sait mieux que moi.

CRESPO

Déclare, ou tu vas mourir.

l'étincelle.

Courage, Rebolledo, nie tout hardiment ; et si tu tiens bon, je lanterai en ton honneur un joli couplet.

CRESPO

Et qui chantera un couplet pour tous?

l'étincelle.

A moi on ne peut pas me donner la torture.

CRESPO

Et pourquoi? je serais curieux de le savoir.

l'étincelle.

C'est l'usage... la loi le défend.

Et le motif?

Il est excellent.

Et quel est-il?

Je suis enceinte!

CRESPO

l'étincelle.

CRESPO

l'étincelle.

crespo.

Quelle impudence ! Mais ne nous emportons pas. N'êtes-vous pas un page d'infanterie ?

l'étincelle.

Non, seigneur, de cavalerie *.

crespo.

N'importe ! Décidez-vous à faire vos déclarations.

l'étincelle.

Nous déclarerons tout ce qu'on voudra, et plus que nous n'en savons ; le pis serait de mourir.

CRESPO

Cela vous sauvera tous deux de la torture.

l'étincelle.

Puisqu'il en est ainsi > comme ma vocation est de chanter, je chanterai, vive Dieu î

Elle chante.

On veut me donner la torture.

rebolledo, il chante.

Et à moi que me donnera-t-on ?

CRESPO

Y pensez-vous?

l'étincelle.

Nous préludons, puisque nous allons chanter.

Us sortent.

scène in

La maison de Crespo.

Entre JUAN.

JUAN

Depuis que j'ai blessé le traître, et que j'ai été obligé de m'enfuir à l'arrivée de ses nombreux complices, j'ai parcouru toute la forêt sans pouvoir trouver ma sœur; et c'est pourquoi je me suis décidé à revenir au village et à rentrer dans la maison , où je raconterai

' No sois page de gineta?

— No t senor, sino de brida*

Les capitaines d'infanterie avaient un page qui portait leur gineta, lance courte et élégante, insigne de leur grade. — Nous n'avons pas besoin de dire que l'Étincelle s'amuse.

tout ce qui s'est passé à mon père. Je verrai ce qu'il me conseillera de faire pour sauver en même temps la vie et l'honneur.

Entrent INÈS et ISABELLE.

mas.

Ne te laisse pas aller ainsi à la douleur. Vivre dans an pareil chagrin, ce n'est pas vivre, c'est mourir.

Hélas 1... Et qui te dit, ma chère Inès, que je tienne à la vie?

juan, à part.

Je dirai à mon père... {Apercevant Isabelle.) Mais, que vois-je? n'est-ce pas elle? Qu'attends-je ?

U tire ton poignard.

INES.

Mon cousin ?

ISABELLE

Que veux-tu, mon frère?

JUAN

Te punir d'avoir compromis ainsi ma vie et mon honneur,

IflABICTJg.

Écoute...

JUAN

Non ; vive le ciel ! tu mourras.

Entre CRESPO.

CBJSSPO.

Qu'est-ce donc?

JUAN

Seigneur, c'est tirer satisfaction d'une injure, c'est venger un affront ; c'est châtier celle qui...

CRESPO

Assez! tu t'abuses... Et comment as-tu osé paraître ici?

juan, il remarque le bâton d'alcade que porte son père. Quoi ! vous, seigneur, revêtu de ces insignes ?

CRESPO

Oser te présenter devant moi, lorsque tu viens de blesser un capitaine ?

JUAN

Seigneur, si je me suis porté à cette extrémité, c'a été pour défendre mon honneur et le vôtre.

CRESPO

Allons, Juan, c'est assez.— Qu'on le mène, lui aussi, en prison.

JUAN

Quoi! c'est ainsi que vous traitez votre fils ?

CRESPO

Quand il s'agirait de mon père, je ne me conduirais pas autre-

ment. (A part.) De cette façon j'assure sa vie; et l'on dira que c*est une singulière justice que la mienne.

JUAN

Écoutez du moins ma défense. J'ai blessé un traître, et je voulais aussi tuer ma sœur.

CRESPO

Je le sais. Mais il ne suffit pas que je le sache comme particulier; c'est comme alcade que je dois le savoir, et pour cela il faut que je fasse une information sur l'événement. Jusqu'à ce que l'instruction ait tout éclairci, tu resteras en prison. {A part.) Il me sera facile de le justifier.

JUAN

Il est impossible de rien comprendre à votre manière d'agir. Votre honneur est perdu , et vous faites arrêter celui qui veut vous le rendre , tandis que vous gardez près de vous celle qui l'a compromis !

On emmène Juan prisonnier.

CRESPO

Isabelle, viens signer ta plainte contre celui qui t'a outragée.

ISABELLE

Eh quoi ! mon père, cette offense que vous deviez ensevelir dans un silence éternel, vous ne craignez pas de la rendre publique? Puis* qu'il ne vous est pas permis de la venger, tâchez au moins de la taire. Dispensez-moi, je vous prie, d'une aussi pé-

nible formalité, et croyez bien que j'ai d'autres moyens de réparer mon honneur.

Elle sort.

CRESPO

Inès, donne-moi mon M ton d'alcade. Puisqu'elle ne veut pas se rendre à la douceur, je l'amènerai de force où je veux.

don lope, du dehors.

Arrête, cocher!

CRESPO

Qu'est ceci? qui donc descend devant ma maison?.... qui donc entre chez moi?

Entre DON LOPE.

DON LOPE

C'est moi , Pedro Crespo. J'étais déjà à la moitié du chemin , et je suis obligé de revenir ici pour une affaire qui m'ennuie passablement. Comptant sur votre amitié, je n'ai pas voulu descendre ailleurs que chez vous.

CRESPO

Dieu vous garde, pour l'honneur que vous voulez bien me faire*.

On n'a point vu là-bas votre fils.

L'ALCADE DE Z A LAMÉ A

CRESPO

Vous en saurai bientôt le motif. Mais vous-même, seigneur, daigne» me confier quel motif vous amène ; tous paraisse! bien ému.

don lopi.

C'est une insolence qu'on ne saurait imaginer, une témérité qu'on n'a jamais vue... Un soldat, qui m'a rejoint en route, m'a raconté que... La colère, je l'avoue, me suffoque.

CRESPO

Achevés, seigneur.

don lopb, continuant, . . • Qu'un méchant alcade de ce pays avait fait arrêter le capitaine. Et, vive Dieu! jamais ma maudite jambe ne m'a fait plus enrager ; car elle m'a empêché de venir plus tôt pour punir cet insolent. Par le Christ I je le ferai mourir à coups de bâton.

crbspo.

Eh bien ! seigneur, vous êtes revenu inutilement ; car l'alcade, je pense, ne se les laissera pas donner.

don lopi.

Eh bien ! je les lui donnerai malgré lui.

CRESPO

Je ne vois pas la chose si claire, et votre ennemi ne vous eût pas donné un plus mauvais conseil. — Savez-vous pourquoi l'alcade Ta fait arrêter?

Non ; mais quel qu'en soit le motif, que la partie intéressée s'adresse à moi, et, s'il est nécessaire, on verra que je sais faire couper des têtes comme un autre.

CRESPO

Vous ne comprenez pas bien, seigneur, je le vois, ce qu'est d'ordinaire un alcade dans son village.

don loprv Est-il donc, au bout du compte, autre chose qu'un vilain ?

CRESPO

Un vilain, soit ! Mais si ce vilain se met en tête de faire étrangler le capitaine, vive Dieu I rien ne pourra l'en empêcher.

DON LOPE

On l'en empêchera, vive Dieu! Et si vous voulez en voir l'épreuve, dites-moi donc où il demeure.

CRESPO

Tout près d'ici.

DON LOPE

Qui est-il donc?

CRESPO

C'est moi!

DON LOPB.

Vive Dieu ! je m'en doutais.

auutlJNEE II!, SLEJNE 111. 243

\ îve jjieu ! c'est comme je tous le dis.

DON LOPE

Eh bien l Crespo, ce qui est dit est dit.

CRESPO

Eh bien ! seigneur, ce qui est fait est fait.

DON LOPE

Je suis venu délivrer le prisonnier et punir cet attentat.

CRESPO

Et moi, je le garde en prison pour le crime qu'il a commis.

DON LOPE

Savez-vous bien que comme il est au service du roi, je suis son juge naturel?

CRESPO

Savez-vous bien qu'il m'a enlevé ma fille?

DON LOPE

Savez-vous bien que je suis le mattre de cette affaire?

CRESPO

Savez-Yous bien qu'il m'a lâchement déshonoré dans la forêt voisine?

DON LOPE

Savez-vous bien jusqu'où vont les privilèges de ma charge?

Savez-Yous bien que je l'ai supplié d'arranger cela à l'amiable, et qu'il a refusé ?

DON LOPE

Vous usurpez une juridiction qui ne vous appartient pas.

CRESPO

Il a bien usurpé mon honneur, qui ne lui appartenait pas davantage !

DON LOPE

Je saurai vous obtenir satisfaction, je vous le garantis.

CRESPO

Jamais je n'ai prié personne de faire pour moi ce que je pouvais faire moi-même.

DON LOPE

Il faut absolument que j'emmène le prisonnier ; je m'y suis engagé.

CRESPO

Et moi j'ai terminé ma procédure.

DON LOPE

Que voulez-vous dire avec votre procédure?

CRESPO

Ce sont des feuilles de papier que je couds l'une à l'autre, au fur et à mesure que l'on recueille les déclarations des témoins.

244 L'ALCADE DE ZALAMËA.

J'irai l'enlever dans sa prison.

CRBSPO.

Je ne m'y oppose pas. Je vous préviens seulement que l'ordre est donné que l'on tire sur le premier qui approchera.

DON LOPE

Je n'ai pas peur des balles, elles me connaissent. Mais je ne veux rien aventurer. {Parlant à un soldat qui l'a suivi.) Holà! soldat, courez au plus tôt, et dites à toutes les compagnies qui sont en marche de venir ici en bon ordre, formées en bataillons, tambour battant, mèches allumées.

SCÈNE IV

La place publique deZalaméa. Au milieu du théâtre, au fond, la prison.

une voix, du dehors.

Soldats, voilà la prison où est enfermé le capitaine. Si l'on ne vous le rend pas à l'instant, mettez-y le feu ; et si le village s'insurge, mettez le feu au village.

le greffier, du dehors.

Us auront beau incendier la prison, ils n'auront pas le prisonnier.

soldats, du dehors.

Mort, mort aux vilains !

crespo, du dehors.

C'est ce que nous verrons !

don lope, du dehors.

Il leur est venu du secours... En avant! brisez les portes ! brûlez la prison!

Entrent, d'un coté, DON LOPE et les Soldats, et, de l'autre, LE ROI PHILIPPE II et sa Suite, CRESPO et les Paysans.

LE ROI

Qu'est ceci?... Quoi! au moment où j'arrive je trouve tout en désordre !

DON LOPE

Sire, on n'a jamais vu tant d'audace de la part d'un vilain ; et vive Dieul si votre majesté fût arrivée un moment plus tard, elle eût trouvé ici une illumination générale.

LE ROI

Que s'est-il donc passé?

DON LOPE

Un alcade a fait arrêter un capitaine, et bien que je sois venu le réclamer, on n'a pas voulu le rendre.

LE ROI

Quel est cet alcade?

CRESPO

Sire, c'est moi.

Et que dites-vous pour votre défense?

CRESPO

C'est que par la procédure est prouvé jusqu'à l'évidence un crime digne de mort. 11 s'agit d'une fille enlevée, violée dans un bois, et que le ravisseur n'a pas voulu épouser, malgré les offres et les supplications du père.

DON LOPE

Sire, cet homme qui est l'alcade est aussi le père de la fille.

CRESPO

Cela ne fait rien à l'affaire. Si un étranger venait me demander justice, ne devrais-je pas la lui rendre? Oui, sans doute. Eh bien ! qu'y a-t-il d'étonnant que je fasse pour ma fille ce que je ferais pour tout autre?. . Sans compter qu'ayant arrêté mon propre fils,

j'avais le droit d'être juste envers sa sœur. Qu'on voie si la cause a été bien instruite, qu'on recherche si j'y ai mis de la passion, si j'ai suborné quelque témoin, s'il a été rien changé à leurs déclarations; et après, qu'on me donne la mort.

le roi, après avoir examiné la procédure.

C'est bien jugé. Mais vous n'avez pas autorité pour faire exécuter la sentence; ce droit appartient à un autre tribunal. Rendez donc le prisonnier.

CRESPO

Sire, cela me serait difficile. Comme il n'y a ici qu'une seule audience, c'est elle qui exécute tous les jugemens, et le dernier est exécuté.

LE ROI

Que dites-vous ?

CRESPO

Si vous en doutez, sire, regardez et voyez. — Cet homme c'est le capitaine.

La porte de la prison s'ouvre, et l'on voit le capitaine assis et dans l'altitude d'un homme qui vient de subir le supplice du garrot '.

1 Dans le supplice du garrot (en esp. garrote), le patient était assis sur un tabouret, le dos appuyé à une poutre dressée verticalement, et le bourreau l'étranglait .par le moyen d'un tourniquet attaché à cette poutre. Ce tourniquet étai^un bâton court appelé

garrote, et c'est de là qu'est venu le nom du supplice ; comme de notre mol français garrot est venue 1 expression garrotter.

246 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

LE ROI

Gomment donc avez-vous eu cette audace?

CRESPO

Vous-même, sire, avez dit que la sentence avait élé bien rendue ; il n'y a donc pas eu de mal à l'exécuter.

le roi.

Le conseil n'aurait-il pas su la faire exécuter tout aussi bien ?

CRESPO

Toute votre justice, sire, ne forme qu'un seul corps. Si ce corps a plusieurs bras, quel inconvénient y a-t-il à ce que ma main exécute le jugement qu'une autre aurait exécuté? et qu'importe un léger vice de forme alors que la raison et l'équité sont satisfaites?

LE ROI

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne lui avez-vous pas fait trancher la tète comme étant capitaine et gentilhomme ?

CRESPO

Puisque vous le demandez, sire, c'est que, comme nos gentilshommes se conduisent tous bien, notre bourreau n'a pas pu apprendre sur eux l'art de décapiter. D'ailleurs, ceci regarde le

mort. Quand il réclamera, nous verrons ; jusque là, personne n'a le droit de se plaindre pour lui.

Don Lope, puisque c'est fait, et que la mort a été justement prononcée, nous ne devons pas insister sur le défaut de forme. Faites partir sans délai tous vos soldats ; je suis pressé d'arriver au plus t6t en Portugal. {A Crespo.) Vous, je vous nomme à perpétuité alcade de ce bourg.

CRESPO

Sire, vous seul savez honorer la justice.

Le roi sort.

DON LOPE

Rendez grâces à l'heureuse arrivée de sa majesté.

CRESPO

Par Dieu l quand bien même le roi ne serait pas venu, il n'y avait plus de remède.

DON LOPE

N^eût-il pas mieux valu vous adresser à moi? Si vous m'aviei rendu le prisonnier, je lui aurais fait séparer l'honneur de votre fille.

CRESPO

Elle entrera dans un couvent qu'elle-même a choisi. Son nouvel époux ne regarde pas à la qualité.

DON LOPE

Eh bien ! rendez-moi les autres prisonniers.

crespo, au Greffier.

Qu'on les fasse sortir à l'instant.

Entrent REBOLLEDO et L'ÉTINCELLE.

Je ne vois pas là votre fils. Il est désormais mon soldat, et j'entends qu'il soit libre aussi.

crespo.

Je veux le punir, moi, d'avoir osé blesser son capitaine. Il est bien vrai que son honneur offensé exigeait une vengeance; mais il devait s'y prendre autrement.

DON LOPE

C'est bien, Pedro Crespo. Faites-le venir.

CRESPO

Le voici.

Entre JUAN.

juan, à don Lope, Permettez, seigneur, que j'embrasse vos genoux, comme étant votre esclave à jamais.

REBOLLEDO.

Pour moi, je ne chanterai plus de ma vie.

l'étincelle.

Moi si fait, au contraire; je chanterai toujours quand je verrai l'instrument de tout à l'heure.

CRESPO

Et sur ce, l'auteur finit cette comédie, qui est une histoire véritable, en vous priant de lai en pardonner les défauts.

FIN DE L'ALCADE DE ZALAMEAv

PEOR ESTA QUE ESTABÀ

NOTICE

Peor utâ que eetaba, en français De mal en pu, est l'une des plus célèbres comédies de Calderon. Le titre nous en semble heureusement choisi. Il annonce qu'une fois l'intrigue nouée , la situation des divers acteurs tu s'embarrasser, se compliquer, devenir pire , en un mot , à mesure que l'action avancera, jusqu'au dénouement; et l'attente où l'on est de voir comment le poète sortira de ces difficultés est déjà par elle-même une sorte d'intérêt. C'est du moins le sentiment avec lequel nous avons abordé et poursuivi la lecture de Peor e$td que eetaba.

Si l'on nous demandait de caractériser chacune des comédies de Calderon par les mérites qui lui sont le plus particuliers^ nous dirions que, selon nous, ce qui distingue Peor esta, etc., etc., des autres pièces d'intrigue du fécond dramatiste, c'est la verve et la réflexion. La verve, elle se montre à chaque instant dans le comique et la variété des situations. Depuis la scène qui termine la première journée jusqu'à celle qui précède le dénouement,— où la fille du gouverneur, surprise par don Juan dans la chambre qu'il a prêtée à son ami, l'accuse d'avoir lui-même donné là rendez-vous à une femme, — c'est une suite non interrompue de si-

tuations pleines de force comique et dont pas une ne ressemble à une autre La réflexion, nous la trouvons, et même à un degré éminent, dans le soin avec lequel le poète a motivé, non seulement l'ensemble, mais jusqu'aux moindres incidens et aux moindres détails de son drame. A ne considérer la pièce que sous ce point de vue, il y a là un art qui révèle un grand maître.

La fille du gouverneur est une de ces femmes décidées, résolues, et, pour ainsi dire , amoureuses du péril , que Calderon se plaisait à peindre. Elle a , de plus, cette confiance en elle-même que donnent le bonheur et la fortune. Il est vrai que pour se tirer d'affaire elle ment deux ou trois fois avec une assurance qu'on pourrait appeler de l'effronterie ; mais observons à ce propos que souvent les héroïnes de la comédie espagnole, placées sous la surveillance redoutable d'un père ou d'un frère , et livrées à une passion qu'elles n'osent avouer, n'ont réellement d'autre ressource que le mensonge , et que chez un peuple sincère, mais passionné, un outrage à la vérité est, en pareille circonstance , légitimé par la passion. L'amour romanesque que la fille du gouverneur a conçu pour un homme qu'elle ne connaît pas, Calderon l'a justifié dès le commencement de la pièce avec beaucoup de finesse et d'esprit.

Il nous a paru , sauf erreur, que Calderon avait eu l'intention de faire de don Juan un personnage ridicule. Le rôle qu'il joue aurait pu jusqu'à un certain point autoriser notre opinion ; mais ce n'est pas de là qu'elle nous est venue : elle nous est venue de la prétention que nous avons cru remarquer dans

son langage. 11 se sert presque toujours de grands vers mêlés d'octosyllabiques , au lieu de se servir du vers de romance , et , à l'exception d'un seul passage où Galderpn lui a prêté sa merveilleuse facilité à découvrir des rapports délicats entre deux choses de nature différente (nous voulons parler de la comparaison des soupçons jaloux avec les jeunes garçons qui mènent les aveugles), il s'exprime habituellement d'une manière emphatique qui ne convient guère à sa situation. Du reste, nous devons ajouter que ce ridicule que nous trouvons à don Juan tient uniquement à un défaut de pénétration et de goût. Il est posé dans la pièce comme un homme brave, généreux et plein d'honneur. Galderon n'a que bien rarement avili ses personnages; il semble qu'il respecte en eux le caractère castillan.

Maintenant, qu'une critique nous soit permise. — La première fois que don Juan parait en scène , il confie à don César qu'il se propose de demeurer deux jours à Gaëte incognito, avant de se présenter chez le gouverneur ; il se présente chez le gouverneur des le même jour, et ensuite , le même soir, il revient dire à son ami qu'il s'y est présenté depuis deux jours. Notez bien que ce n'est pas ici et que ce ne peut pas être un mensonge de don Juan ; c'est purement et simplement une licence de Galderon. Galderon a l'habitude de disposer du tempe à sa fantaisie, et, en principe, cette poétique est, à notre avis, tout aussi bonne qu'aucune autre ; mais ce que la raison repousse , c'est que l'auteur dramatique se permette de supputer le temps d'une manière à la fois idéale et positive , suivant le caprice de son imagination et suivant la réalité. Or, c'est là précisément ce que Galderon a fait dans le passage que nous blâmons. Pour éviter cette faute , il eût suffi* au poète de supposer deux jours d'intervalle entre la scène qui se passe chez le gouverneur, au commencement de la seconde journée , et

celle qui se passe ensuite dans la prison , ou mieux encore, de mener franchement don Juan chez le gouverneur dès le premier jour de son arrivée. Nous avons laissé au lecteur le soin de la correction, il n'y a pas dix mots à changer.

Peor esta a été imité en 1707 par Lesage, qui a intitulé sa pièce Don César de$ Ursins. Cette imitation , assez faible, n'est cependant pas dénuée de tout mérite, et l'on y peut entrevoir , dans quelques détails, le futur auteur de Turearei et de Gil Bios.

PERSONNAGES

BON CÉSAR DES UBSIN8. FLER1BA. \ .

> dames.

BON JUAN. LISARDA,)

SCÈNE I

Le vestibule d'ua palais.

Entrent LE GOUVERNEUR et FÉLIX.

Le gouverneur lit une lettre , Félix est en habits de voyage. LE GOUVERNEUR, Usant.

« Ce n'est qu'à vous, à vous seul, mon cher seigneur et ami, que j'ose confier le malheur qui m'accable, parce que si vous n'êtes pas en position d'y porter remède, j*ai du moins la certitude que vous le sentirez vivement. Un cavalier, dont le domestique qui vous remettra cette lettre vous dira le nom, a disparu de

cette ville après y avoir tué un homme. Il emmène avec lui une mienne fille qui a été sa complice, et qui à cette première faute en a ajouté une seconde. On me dit. qu'ils se proposent de passer en Espagne. S'ils se réfugient par hasard à Gaëte comme en un lieu d'asile, veuillez les y retenir et les traiter comme mes enfans. Quoiqu'ils aient gravement compromis mon honneur, faites en sorte, je vous prie, que je ne le perde pas tout entier.» [À Félix,) Oui, je sens vivement cette disgrâce de don Alfonso ; je lui sais même bon gré de se souvenir ainsi de moi en son malheur. Je voudrais bien que ce cavalier vint se réfugier ici; je donnerais pour cela le plus riche de mes joyaux... Si cela arrive, je jure le ciel que je m'arrangerai de façon que l'honneur de mon ami sera sauvé, car c'est une grande obligation qu'un homme impose à un autre quand il le rend dépositaire d'un secret aussi délicat- Puissé-je lui témoigner enfin la reconnaissance que je lui ai vouée pour tous les bons offices que j'ai reçus de lui

1 On appelle alcayde, en espagnol, le gouverneur d'une place et le geôlier d'une prison.

depuis l'époque où nous nous sommes liés en Flandre 1... Dites-moi seulement quel est ce cavalier qui a compromis à ce point la vie et 'honneur de mon ami.

FÉLIX

Monseigneur, il se nomme don César des Ursins, celui qui a tué un homme et enlevé Flerida. Nous ne pouvons pas douter que ce ne soit lui, parce que c'est la beauté de ma maîtresse qui a été cause du défi, et que ce cavalier et ma maîtresse ont disparu le même jour. Je le connais de vue. Si vous désirez que je m'emploie à le chercher, veuillez m'autoriser, en votre qualité de gouver-

neur, à visiter les hôtelleries de la ville. J'ai des renseignemens qui me permettent de croire qu'il doit être caché ici.

LE GOUVERNEUR

Moi-même en personne je le chercherai avec vous. — Quels sont les renseignemens que vous avez ?

FÉLIX

Ce matin, en arrivant à mon logis, j'ai vu passer un de ses domestiques; cela m'a donné l'idée que don César était ici, parce que ce domestique est parti avec lui.

LE GOUVERNEUR

L'avez-Yous suivi?

FEUX

Non, seigneur, il me connaît trop ; mais j'ai chargé un camarade de le suivre et de m'aviser de l'endroit où il le laisserait.

LE GOUVERNEUR

Bien. Allez, et sachez me dire tout ce qu'aura vu cet homme qui a suivi ce domestique. Lorsque j'aurai quelque donnée à cet égard, j'irai l'arrêter. Nous avons besoin de ménagemens. Il ne convient pas, pour le succès même de notre dessein, que j'aille mettre toute la ville sens dessus dessous avant d'avoir de plus amples instructions ; cela ne servirait qu'à l'avertir que nous

sommes à sa recherche, et il se tiendrait davantage sur ses gardes.

FELIX

Ce sont des précautions pleines de prudence... Quand je saurai ce que vous voulez, seigneur, je reviendrai vous voir.

H tort.

LE GOUVERNEUR

Ah ! honneur, honneur d'un père, à quels dangers une fille légère t'expose !

Entrent LISARDA et CELIA.

LIS ARDA

Seigneur ?

Où allez-vous, ma fille?

LISARDA.

Je venais vous voir et savoir en quoi ma tendresse et œl^w^v-

pect ont démérité, que vous sortiez ainsi de la maison mm m'ac-

rorder un souvenir. Qu'avez-vous donc, seigneur? Vous paraiss»

triste.

LE GOUVERNEUR

Ne vous étonnez pas de me voir cette tristesse, quelque étrange qu'elle soit. Je suis père et je crains... — Le voyageur égaré qui rencontre, par une nuit obscure, un piéton dépouillé par les brigands, ne doit-il pas concevoir des craintes? Peut-il ne pas frémir aussi le marinier qui aborde le golfe où un navire s'est brisé contre un rocher perfide ? Et le chasseur impétueux qui a trouyé sur son chemin, au point du jour, un homme déchiré par la dent d'une bête féroce, peut-il ne pas trembler également? Eh bien ! moi, par le moyen de cette lettre, — voyageur j'ai découvert le passage périlleui, marinier j'ai aperçu recueil, et chasseur j'ai vu la béte féroce qui s'apprête à s'élancer sur moi. Car enfin l'honneur, pour celui qui songe a l'honneur avant tout, est une partie de chasse, an voyage, un navire, et il faut prendre garde à recueil, au péril et à la mort.

Il sort.

LISARDA.

Je suis interdite et inquiète... Peut-être, Celia, que mon père aura appris quelque chose, et qu'en me tenant ce langage il aura voulu m'avertir qu'il n'ignore pas les dangers que court son honneur. ~

CELIA

Je ne sais, mais il me semble avoir entrevu, sous ses paroles, an sermon qui allait droit à vous. Je ne doute pas, pour ma part, qu'il n'ait quelque soupçon, et, s'il faut dire la vérité, je ne trouve pas qu'il ait eu tort de vous adresser ce sermon, puisque, au mépris de votre renommée, vous êtes une véritable hérétique, qui voulez introduire une nouvelle secte en amour. Si vous aimiez à la mode de vos aïeux, ou, pour mieux parler, de vos aïeules, vous

n'éprouveriez pas tous ces tourmens que vous éprouvez depuis que vous avez été choisir pour galant un cavalier inconnu qui vit caché mystérieusement. "

LISARDA.

Tu aurais eu raison, Celia, de me gronder sur mon fol amour, si je ne t'avais confié ma première faute; mais à présent, c'est mal à toi; tu en conviendrais toi-même si tu savais tout... Écoute. — La réputation ou la gloire acquise par mon père mérita que sa majesté lui donnât le gouvernement de cette ville. Il vint s'y établir. Moi. naturellement, je vins demeurer avec lui à Gaëte. Ici je ne tardai pas à être bien vue de tout le monde, et si bien vue, qu'à la fin, Celia, j'en souffris; car je ne m'appartenais plus d'aucune façon, je ne pouvais plus, d'aucune façon, disposer de moi. Quand j'allais Quelque part, j'entendais à droite et à gauche murmurer à mon

oreille : Voilà la fille du gouverneur. A l'église il y avait du bruit lorsque j'entrais ; quand j'en sortais, j'étais pressée, entourée par la foule comme un objet curieux ; je ne faisais point un pas que ce ne fût au milieu d'un public qui m'observait, m'épiait et me montrait au doigt pour ainsi dire; si je pleurais, si je riais, il était question sur la place de mon sourire et de mes larmes. Quel ennui I... A la fin, fatiguée de cet empressement, car on se fatigue même de ce qui a d'abord flatté la vanité, désirant de m'affranchir de cette surveillance perpétuelle et d'être à moi davantage, je commençai d'aller me promener, avec mes suivantes, à ces jardins qui sont hors de la ville. Là, à l'abri d'une mante, je pouvais causer avec elles et tout voir en liberté. Un jour que nous nous promenions sur le bord de la mer, j'aperçus mon père qui venait; troublée, je pris la fuite et me réfugiai dans une maison de plai-

sauce qui était proche. Là je trouvai un cavalier qui , me voyant effrayée , et s'imaginant sans doute qu'il y avait plus de mal qu'il n'y en avait réellement, m'offrit aussitôt sa protection et se disposa à me défendre. Reconnaissante de sa conduite, je le rassurai sur mon péril, m'entretins avec lui, et après quelques minutes, je vis qu'il avait non seulement du courage, mais les manières les plus gracieuses et un esprit plein de charme. Je ne te parle pas de sa noblesse: quand on dit d'un homme qu'il est brave et courtois, c'est assez dire qu'il est noble... Il me demanda qui j'étais; à cela je répondis que s'il tenait à ce que je vinsse le voir quelquefois le soir au même endroit, j'irais, en mettant pour condition qu'il ne saurait pas qui j'étais, qu'il n'essayerait pas de me suivre, qu'il ne me prierait pas de me montrer à lui à visage découvert et ne me demanderait pas mon nom; il y consentit, en me jurant une discrétion sans bornes. Depuis, te l'avouerai-je? je suis retournée le voir quelquefois vers la nuit... Il ne sort pas de cette maison de plaisance... S'il y est prisonnier ou s'il y est caché, je l'ignore ; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il s'appelle Fabio. — Et maintenant, pour finir, Gelia, moi qui ne cherchais dans ces rendez-vous qu'une innocente distraction , je me trouve au fond du cœur, pour ce cavalier, un sentiment nouveajtv étrange. Ce n'est pas de l'amour sans doute, oh ! non, ce n'est pas de l'amour ; mais que ce soit de l'amour ou non, je te préviens, Celia, que tous les sermons de mon père n'obtiendront pas de moi que je cesse d'aller voir ce cavalier.

CELIA

Cette folie ne m'annonce rien de bon» Oubliez-vous donc, madame, que les accords de votre mariage sont signés? que le seigneur vôtre père attend ici d'un moment à l'autre votre époui? et

ne savezvous pas qu'hier même il a commandé qu'on préparât, pour l'y recevoir, l'appartement du rez-de-chaussée dont une porte communique avec le vôtre?.., Cette hospitalité généra un peu vos amours.

«- i_. "la.-.

■ l"— tm —

LIS ARDA

SI tous voulez me parler en' secret, nous alfons rester seules.

Quant à moi, madame, si vous l'ave* pour bien, il m'importe peu que l'on sache des à présent une chose que Ton saurait bientôt.

USAI EMU

Puisqu'il en est ainsi, parlez.

FLKftlDA.

Je serai aussi brève que possible.

LIS ARDA

Je tous écoute, avec la plus vif intérêt.

FLERIDA.

Très-belle madame, en qui un esprit si distingué rehausse tant d'attraits, je suis... mais il est inutile que je vous vante ma naissance, la noblesse de ma famille et l'illustration de mon père; car

à quoi bon vanter ces avantages, qui sont comme s'ils n'étaient pas, dans une situation aussi misérable que la mienne? Souffrez donc que je vous dise seulement que je suis une femme, et une femme infortunée ; ee titre me suffira pour trouver auprès de vous la pitié qu'on cœur tel que le vôtre n'a jamais refusée au malheur... Oh! que n'ai-je emporté avec moi quelque gage qui pût vous apprendre ee que je suis! Que ces larmes qui coulent de mes yeuz me soient des témoins qui vous attestent la vérité de mes paroles !... — Je suis née de parens illustres ; je tairai leur nom par égard pour eux ; c'est assez que mes fautes les aient déshonorés là-bas sans que je détruise ici leur renommée. — J'étais jeune et courtisée; parmi beaucoup d'autres, un cavalier qui était mon égal par la naissance, et qui ne devait pas être plus heureux, jeta les yeux sur moi; notre étoile le voulut ainsi. Quand il m'eut rencontrée deux ou trois fois, il se mit à rôder dans ma rue du soir au matin. Le jour il était là comme un héliotrope constamment tourné vers mes fenêtres; la nuit, quand le soleil avait disparu au milieu des ténèbres, il était là encore comme un argus veillant sur son trésor. Son assiduité me plut, je fus touchée de ses soins, et ma liberté lui fut soumise. Vous m'excuserez, je n'en doute pas, car vous êtes femme, et vous savez combien notre vanité est flattée par une secrète adoration. Bientôt, à la laveur delà nuit, je le reçus dans notre jardin; c'est là que nous passâmes bien des raomens fortunés à causer tête à tête au milieu des jasmins et des myrtes. Plus nos entrevues étaient difficiles, plus nous en goûtions tous deux le charme. Mais, hélas ! ce furent ces mêmes rendez-vous qui nous perdirent. Tandis que nous naviguions joyeusement sur l'océan de l'amour, rassurés par un calme décevant, peu à peu s'avançait la tempête... Un vaillant cavalier, sans que je lui en eusse donné lieu, s'occupa de moi; il ne faisait continuelle-

ment qu'aller et venir dans ma rue; mais ne trouvant en moi qu'indifférence et dédain, il vit que ma sagesse ne m'éloû&uA& ^*&

seule de lui, et que l'amour était de la partie. Blessé et furieux, il voulut se venger. Une nuit, — c'était une nuit bien triste, bien plus triste que les autres, car la lune avait caché son front soucieux derrière un voile épais de noirs nuages, — il arriva le premier dans ma rue, frappa à la manière de son rival, et entra au jardin dans le même temps que mon époux arrivait. Celui-ci, voyant entrer un homme chez moi, entre derrière lui et lui demande aussitôt brusquement ce qu'il cherche ; l'autre, sans lui répondre , relève son manteau jusqu'aux yeux et met la main sur son épée. Moi qui les regardais, plus morte que vive, j'allais répondre pour lui, lorsque je les vois qui se joignent, qui s'arrêtent et qui croisent leurs épées, desquelles s'échappent bientôt un rapide cliquetis et de vives étincelles. Dieu voulut, mon sort voulut que notre ennemi fût atteint le premier. «Je suis mort!» dit-il; et il chancela, et il tomba au milieu des fleurs... Après cela, mon époux s'adressant à moi, me dit d'une voix tremblante de colère: «Jouis, ingrate; voilà ton ouvrage! Contemple cet amant qui venait te chercher à une pareille heure! il est baigné dans son sang, il ne respire plus!... Eh bien! tout mort qu'il est, je n'en suis pas plus paisible; il soulève encore dans mon cœur une horrible jalousie !...» Moi, interdite et confuse, je lui parlai comme je pus ; lui, sans daigner m'en tendre, car la jalousie est comme un livre sacré qui ne souffre pas la contradiction 1 , il sortit du jardin, monta sur un cheval qui l'attendait non loin, et disparut. Toutes ces scènes cruelles qui s'étaient succédé en si peu de temps m'avaient brisée. J'étais demeurée à la même place à demi morte, lorsque je fus réveillée, pour ainsi dire, par un bruit qui s'accrut à

chaque instant. D'abord nos voisins qui se rassemblent et murmurent dans la rue, puis nos domestiques qui parcourent, troublés , la maison ; puis mon père infortuné qui s'informe de moj et qui m'appelle par mon nom, à grands cris. Je n'eus pas la force ou l'audace de lui répondre. M'imaginant soudain que le plus sur était de fuir pour éviter sa colère, je sortis de la maison et me retirai, pleine d'angoisses et de terreurs, chez une de mes amies. Je restai là cachée quelque temps ; j'y appris que mon amant tâchait de passer en Espagne. Afin de m'excuser auprès de lui, je partis à sa recherche; mais jusqu'à présent je n'ai pas eu sur lui la moindre lumière ; et remarquant que je marche isolée et faible au milieu p*e dangers de toute espèce, je renonce enfin au fol espoir de le trouver... On m'a parlé de vous, madame ; tout le monde m'a vanté votre bonté, la générosité de votre cœur, et j'ai songé à m'adresser à vous. Vous avez de nombreuses suivantes, recevez-moi parmi elles; vous ne vous apercevrez pas que vous en ayez une de

1 Que ton Alcoran lot telot Que no te dan â disputa.

Mot à mot, la jalousie est on Alcoran, etc., etc.

plus. Protégez ma réputation, madame; dissipez mes craintes, prêtez votre appui à mon malheur; tous êtes femme, ayez pitié d'une femme; et, si vous aimez, que vos amours, à vous, soient heureux 1

LISARDA.

Essuyez vos pleurs, madame; il ne vous appartient pas de pleurer; c'est à l'aurore de répandre la rosée, et elle se fâchera contre vous si vous lui dérobez son office... Je n'ai pas besoin d'autre témoin que votre beauté pour être convaincue de la sincé-

rité de vos discours, et je compatis sincèrement à votre infortune.
— Dites-moi, comment vous nommez-vous?

FLER1DA.

Laura, madame.

LISARDA.

Eh bien ! Laura, puisque vous le désirez ainsi, d'aujourd'hui je vous retiens auprès de moi, non pour servir, comme vous demandez, mais pour être servie. Entrez ; il ne convient pas que mon père vous voie avant que j'aie obtenu sa permission.

FLER1DA.

Que le ciel vous garde , madame l (A part.) Q destinée î il me semble que tu vas cesser enfin de me poursuivre.

Elle tort.

LISARDA.

Pauvre femme !

CBLIA.

Je suis loin de blâmer votre pitié; mais cependant, madame...

us ARDA.

Après, Celia?

Je ne sais pas trop s'il est sage à vous de la recevoir dans votre maison.

LISARDA.

D'où te. vient cette crainte?

CBLIA.

C'est qu'il y a dans le monde plus d'une femme qui est à la fois demoiselle et veuve, petite paysanne et grande dame; qui, sous un air innocent, a beaucoup d'expérience ; qui emploie avec art la ruse et l'intrigue, et habille le mensonge en perfection.

LISARDA.

Voudrais-tu dire par là...

CELIA

L'avenir nous l'apprendra, madame.

Elles sortent

m DE MAL EN PIS.

SCÈNE n

Uijudia.

Eatreat DON JUAN et DON CÉSAR ; ce denier est en habits de voyage.

DON JUAN

Çti été an grand bonheur pour moi, don César, que je me sois arrêté dans cette maison de plaisance» puisque je tous y trouve* Je ne l'espérais pas.

non césar.

C'est ma bonne étoile qui vous a conduit ici. Embrassons-nous de nouveau.

DON JUAN

Mes bras vous enlaceraient si fortement que la mort même ne pourrait leur faire lâcher prise. — Que faites wus ici?

DON CÉSAR

Oh ! ce serait fort long de vous conter tout cela, et fort triste!... 11 se voit bien, don Juan, que yous revend de Flandre, puisque vous ignores ce qui s'est passé.

DON JUAN

J'ai déjà oui dire, mon ami, que vous aviez éprouvé de grands malheurs ; c'est pour cela que je me suis étonné d'abord de vous trouver ici aussi tranquille.

DON CÉSAR

Je ne le suis pas autant que vous croyez, don Juan ; je vis au milieu de soucis perpétuels; si je ne vous eusse pas reconnu, je ne serais pas sorti à votre rencontre. Je me tiens ici caché en attendant une occasion de partir pour l'Espagne ; le maître de cette maison de plaisance a bien voulu la mettre à ma disposition, et je m'y regarde comme en un lieu d'asile. Si l'on m'y venait chercher par hasard, j'ai une barque qui m'attend sur la rivière ; je m'y jetterais, et en ramant je gagnerais bientôt la mer, où je serais en sûreté.

Je me réjouis d'arriver ici en un moment où je puis me flatter de vous servir. Vous saurez, mon ami, que déjà je ne suis pas sans influence à Gaëte. J'y viens, amant fortuné, pour épouser l'illustre Lisarda, jeune personne riche et noble, très-belle et très-charmante, dit-on, par-dessus, et d'ailleurs fille unique de don Juan d'Aragon. Mon beau-père futur est gouverneur de ce pays, et son pouvoir me permettra sûrement de vous être utile à quelque chose.

DON CÉSAR

Ce ne sera pas la première fois que vous m'aurez rendu service; je n'ai pas o ubli^JpBi jpè que je vous dois... Puisse cette union être aussi for^aMMHttuiMibaite 1 puissiez-vous y trouver long-temps la paix ejl^^^^^Bieji laissant là ces complimens et bien d'au-

trcs que mon cœur prodiguerait avec facilité, dites- moi, mon ami, quel projet vous amenait en ce lieu ?

DON JUAN

Ne sachant pas vous y rencontrer, je n'avais pas d'autre but que d'y passer le jour. Je suis venu à Gacte assez mal pourvu de joyaux et de parures, comme un soldat enfin ; et quoique l'équipage d'un soldai ait aussi son prix, ce n'est pas, après tout, celui d'un homme qui veut se marier. C'est pourquoi je me tiendrai deux jours à l'écart en attendant que je me sois fourni de tout ce qu'il me faut, car je ne puis me présenter chez ma future en habit de voyage.

don césar.

Ma bonne fortune est plus complète qjie je ne l'imaginais, puisque je vous aurai ici deux jours caché avec moi.

DON JUAN

C'eût été- un vrai plaisir pour moi. Mais j'ai à Gaête un ami qui est alcayde du fort, et que j'ai averti de mon arrivée. Je lui ai envoyé un message en mettant pied à terre, et j 'attends sa réponse. Pour cette même raison je vous laisse; car il viendra sans nul doute audevant de moi, et il ne convient pas qu'il sache que vous êtes là.

DON CÉSAR

C'est une précaution digne d'un ami tel que vous.

DON JUAN

Demeurez avec Dieu. J'aurai soin de revenir vous voir en secret, et je m'engage à vous servir. Adieu, don César.

DON CÉSAR

Adieu, don Juan.

Dou Juan sort.

Entre CAMACHO.

CAMACHO.

D'où vient, monseigneur, que vous étiez là tout-à-1'heure à vous parler à vous-même, que vous demandiez des comptes à votre âme et à vos sens, et que votre pensée marchait lugubrement à la suite de votre mémoire et de votre intelligence, comme

le diable d'un auto * ? Quelle est la femme, monseigneur, s'il vous plaît, qui vit maintenant dans votre cœur? Est-ce Flerida absente, ou bien la dame mystérieuse qui prétend à l'héritage de la Dame-Revenant ?

DON CÉSAR

Quoique je n*aie jamais aimé beaucoup tes plaisanteries, Camacho, je te l'avoue, elles ne m'ont jamais été aussi à charge qu'à présent.

... Y que intentas

Que ande kecho diablo de Auto el pensamiento Tras la memoria y el entendimiento?

Si dos souvenirs sont exacts, parmi les nombreux autos de Caldcron, il en est un où le démon s'appelle la pensée [el pensamiento).

CAMACHO.

De quoi donc tous fàchez-vous, monseigneur T

don césar.

De ce que tu m'ts demandé quelle est la femme qui ?it dans mon cœur. Peut-il s'occuper d'une autre femme que la belle Flerida?

CA MACHO.

Vous l'aimez à l'excès, j'en conviens; mais pourtant un autre amour tous distrait en ce moment.

DON CÉSAR

Parte que je suis loin d'elle, hélas ?

CAMACHO.

H n'y a pas de quoi soupirer. Tous et toutes nous en faisons autant.

DO!f CÉSAR.

J'ai perdu en une nuit fatale ma patrie et mes amours.

CAMACHO.

Et vous avez commis une faute que tout le monde tous reproche.

DON CÉSAR

De m'être battu, n'est-ce pas?

CAMACHO.

Non, une autre.

DON CÉSAR

Laquelle, alors ?

CAMACHO.

Une autre, monseigneur, qui est bien moins pardonnable que de vous être battu et d'avoir tué votre homme.

DON CÉSAR

Mais laquelle, enfin?

CAMACHO.

D'avoir fui ainsi à la hâte, d'avoir quitté votre patrie sans enlever vos amours.

DON CÉSAR

Fort bien; mais s'ils aiment, ceux qui m'accusent, dis-leur qu'ils entrent chez leur dame et qu'ils la trouvent avec un autre... Puis, dans une circonstance aussi cruelle, il me fut impossible de modérer ma colère et de conserver ma présence d'esprit... Si c'était à recommencer, je me conduirais sans doute autrement, parce qu'on ne commet pas deux fois la même faute; mais je n'avais pas alors ma funeste expérience. — Mais que sera devenue Flerida?

CAMACHO.

J'ai entendu dire à un voyageur qu'on assurait à Naples qu'elle s'était retirée dans un couvent.

DON CÉSAR

Le crois-tu, toi, Camacho ?

CAMACHO.

Moi, monseigneur, je crois tout ce que vous voudrez que je croie.

— Mais à la suite de ce que nous avons dit de cette dame errante du caprice, la voilà qui vient. Ce serait le cas d'appliquer l'ancien proverbe sur le loup de la fable, qui *...

Entrent LISARDA et GELIA, le visage recouvert de leur mante.

En voyant que le soleil se retirait de l'horizon, un secret pressentiment me disait, madame, que vous approchiez de ces lieux; et vous voilà, soleil déguisé, qui venez rendre la joie aux fleurs des champs, qui vous adorent comme leur divinité, qui s'épanouissent d'allégresse à votre vue, et qui de tous côtés vous parlent d'amour.

LISARDA.

Je veux bien croire par politesse, seigneur Fabio, que les fleurs me diraient de jolies choses si elles vous écoutaient, flatteur que vous êtes; car vous avez une galanterie si délicate que vous pourriez enseigner même aux fleurs le langage de l'amour.

DON CÉSAR

Au contraire, madame, ce sont elles qui m'ont appris ce langage depuis que vous venez ici ; c'eût été folie à moi d'avoir la prétention de le leur apprendre. Il n'y a pas une fleur autour de vous qui, vous ayant aimée avant moi , — puisque je n'habitais pas cette campagne, — n'ait su avant moi comment elle vous devait parler; et puisqu'elles vous ont aimée d'abord, je ne suis pas aussi flatteur que vous le dites.

LISARDA.

Si fait, vous l'êtes beaucoup.

DON CÉSAR

A quoi le voyez-vous ?

LISARDA.

A ce que vous m'aimez sans m'avoir vue.

DON CÉSAR

Est-ce qu'il n'y a pas d'amour véritable là où l'on n'a pas vu l'objet qu'on aime ?

Non, seigneur.

DON CÉSAR

Pardon, madame.

1 II y a ici dans le texte un jen de mots intraduisible :

« I aqui lugar acomodado tient

Lo de Lupus in fabula, que quiere

Decir [segun colijo)

Que aszi Lope à tu» famulos lo dixo. •

Littéralement : Et ici peut s'appliquer le proverbe du loup de la fable, qui signifie (à ce que je conjecture), que Lope l'a dit ainsi à ses domestiques. Le jeu de mots | porte sur Lupus et Lope ; Lope, nom d'homme, est la traduction espagnole de Lupus. Il porte, en outre, sur la ressemblance que présentent les premières syllabes de fabula et <?e famulos.

262 DE MAL Efl PIS.

USARDA.

Je tous dit que non.

DOS césar.

Je soutiens que oui, et je le prouve.

L1SARDA.

De quelle manière ?

BO!f CÉSAR.

Ainsi : — Un aveugle peut-il aimer?

LISARDA.

Oui.

non césar.

Eh bien ! moi, j'aime comme un aveugle.

LISARDA.

Cela est impossible.

DON CÉSAR

Comment?

USARDA.

Ainsi : —L'aveugle aime par l'intelligence ; et comme il n'espère pas voir l'objet aimé, il ne désire pas le voir non plus. Si donc l'aveugle pouvait y voir, il n'aimerait pas ce qu'il ne verrait pas. Et maintenant, par la raison contraire, puisque vous n'êtes pas aveugle et que vous pouvez voir, vous ne pouvez pas aimer sans voir.

DON CÉSAR

Vive Dieu! madame, vous vous abusez; car cet amour dont vous parlez a chez moi, comme chez l'aveugle, un principe plus

élevé.

LISARDA.

Y aurait-il un moyen de mè prouver cela?

DON CÉSAR

Oui, madame.

USARDA.

Lequel ?

Le voici : — L'objet principal dans l'amour , c'est l'intelligence, c'est l'âme ; c'est là ce que j'aime en vous, et c'est par là que je vous aime. Si je voyais l'éclat de votre beauté, dès lors mon amour se partagerait entre l'âme et les yeux, et dès lors mon amour serait moins fort, étant ainsi partagé, que s'il était tout entier dans l'âme. — Je vous laisse à juger, madame, s'il serait raisonnable doter de l'âme une moitié de cet amour pour la transporter dans l'organe de la vue.

LISARDA.

Quand bien même l'âme partagerait avec les yeux cet amour, qui est en quelque sorte sa lumière, l'âme n'en aimerait pas moins pour cela ; il y aurait seulement plus d'amour.

DON CÉSAR

Je ne vous comprends pas bien, madame.

L1SARDA.

Voulez-wus que je m'explique?

DON CÉSAR

Oui, de grâce.

LISARDA.

Voici comme : — Un flambeau brille allumé ; si l'on en approche un autre flambeau , il lui communique soudain sa flamme et ne laisse pas cependant de brûler. L'amour est un feu qui brûle dans Tàme ; s'il se communique aux yeux, il ne cessera pas d'être un feu et aussi vif qu'auparavant. Les mêmes yeux qui étaient naguère tristes, voilés et sombres, s'illuminent d'un subit éclat; mais le feu a passé dans l'organe de la vue sans cesser d'être dans l'âme.

CAMAcao, à Celia.

Et vous, adorable suivante, comptez-vous prendre ici le style de votre maîtresse? Dites-moi, ne voulez-vous pas me laisser voir votre visage?

Non.

CAMACHO.

Et si je ne me laissais pas voir, moi non plus?

CELIA

Ce ne serait pas grand dommage.

camacho.

C'est que j'ai beaucoup d'honneur, moi aussi»

CELIA

Vous ayez raison.

camacho, se couvrant le visage de son tnouchoii

Eh bien ! corps de Dieu ! c'est à présent une double mascarade!... Et que le diable vous emporte, amen, si jamais vous vous découvrez!... Et qu'il vous emmène en vous tratnant par votre mante dans quelque coin diabolique!... Et puisse votre mante s'allonger de manière que vous soyez courtisée seulement par le géant Garamante !..♦ Et ensuite en enfer puissiez-vous être parée d'une mante de soufre par les furies de Rhadamante!...

don césar, à Lis arda.

Je suis convaincu, madame, par ce que vous m'avez dit; j'ai eu tort, mille fois tort, de soutenir contre vous une pareille thèse ; mais puisqu'il n'y a pas d'amour véritable sans voir, il n'y aura pas d'impolitesse à moi à ce que j'écarte un peu votre mante.

LISARDA.

Songez à ce que vous allez faire.

DON CÉSAR

Vous me le pardonnerez ; il faut que je vous voie.

LISARDA.

Vous en avez le pouvoir ; mais alors vous risquez de ne pas me voir après, une autre fois.

DON CÉSAR

En vérité, c'est l'aventure de l'Amour et de Psyché qui en ces lieui se renouvelle, mais au rebours; car autrefois, dit-on,

l'Amour se déguisa pour aller voir Psyché , et aujourd'hui c'est Psyché qui se déguise pendant que mon amour se montre à découvert... De grâce, madame, je vous prie, déposez cette mante qui cache à mes yeux vos attraits comme un nuage obscur. Si la beauté est un ciel, à ce qu'on dit communément, souffre? que j'admire, que je contemple le ciel divin de votre beauté. la plus charmante des déesses ! soulevez ce voile importun qui vous dérobe à mes regards !

LISARDA.

Puisque vous employez tant d'esprit à me persuader et que vous me comparez aux déesses, il est bon de vous rappeler qu'on les représente toujours comme entourées de légères vapeurs ; et si vous me pressez, je vous prouverai que je connais mes devoirs de déesse, car je me dissiperai en fumée et ne reviendrai plus.

DON CÉSAR

Eh bien! que vous reveniez ou non, il faut que je vous voie.

LISARDA.

Absolument ?

DON CÉSAR

Absolument.

lisardà, se découvrant* Voyez-moi donc»

Aht madame.

LISARDA.

Vous m'avez vue ?

DON CÉSAR

Oui, madame, et mes yeux sont éblouis de tant d'éclat! Je sais maintenant pourquoi vous refusiez à un faible mortel... (// se fait un grand bruit derrière le théâtre.) Mais quel est ce bruit?

LISARDA.

J'entends une foule de voix confuses.

Entre FABIO.

DON CÉSAR

Qu'est-ce donc, Fabio ?

FABIO

Seigneur, fuyez au plus tôt vers la mer... Ce bruit, c'est le gouverneur qui vous vient chercher.

don césar, à part.

Il aura été averti que j'étais ici»

lisarda, à part.

Mon père 1... Que le eiel me protège!... Quand il me parlait ainsi sur l'honneur, ce matin, c'était un avertissement.

don césar.

Que décider? que faire ?

CAMACHO.

Rendez-vous sans délai à la rivière, et — en avant la rame et le bateau !

Adieu, belle dame.

Quoi! vous partez?

LISARDA.

DON CÉSAR

Je ne puis, madame, attendre davantage. Il importe que je fuie un malheur.

LI8ARDA

Le mien, seigneur, s'accomplira bientôt si vous vous en allez.

DON CÉSAR

Qu'ordonnez-vous ?

LISARDÀ.

Si vous êtes cavalier, ainsi que tout en vous me l'annonce, n'abandonnez pas ainsi une femme qui risque de perdre la vie et l'honneur parce que seulement elle est venue vous voir... Je suis d'un rang plus élevé que vous ne le pensez... Si vous me laissez ici sans secours, je donnerai au monde par ma mort une éclatante instruction... Ce n'est pas vous, c'est moi qu'on cherche... Je suis la 011e de... Je n'ai pas la force d'achever... On enfonce la porte... Hélas! hélas!...

don césar, à part.

Il y a du pire! et je n'imaginais pas qu'il y en pût avoir... Je n'ai plus à songer qu'à mourir... La même faute ne doit pas se commettre deux fois... Il ne faut pas que l'on dise de moi que j'abandonne toujours les dames dans le danger. {Haut, à Lisarda.) Ma-

dame!... je vous donne ma parole qu'on me tuera ici plutôt que votre vie et votre honneur soient compromis. Entrez donc vous cacher, entrez vite, tandis que je reste à vous garder... Vous n'avez rien à craindre, madame... quand on m'aura trouvé, soyez assurée qu'on ne vous cherchera pas; car c'est moi que l'on cherche.

lisarda, fuyant.

Allons, Celia, suis-moi t

CELiA, fuyant.

mon Dieu ! madame, mes pantoufles !

Celia perd ses pantoufle» en fuyant.

DON CÉSAR

Ramasse ces pantoufles, Camacho.

CAMACJ10.

Nom avons fait là de la belle besogne.

Camacho ramasse les pantoufles el courl se cacher. Entre LE GOUVERNEUR, accompagné d'alguazils et de domestiques.

LE GOUVERNEUR

N'étes-vous pas don César des Ursins?

DON CESAR

Jamais un cavalier n'a renié son nom.

LE GOUVERNEUR

Vous allez vous rendre en prison.

DON CÉSAR

J'obéis. — Je vous prie seulement de considérer que je suis noble.

Je sais qui vous êtes. Vous n'avez pas besoin de quitter votre épée ; vous pouvez l'emporter, quoique prisonnier.— 11 doit y avoir ici avec vous une dame. Veuillez faire en sorte qu'elle se présente promptement. On conservera les égards qui lui sont dus, mais il faut qu'elle soit arrêtée aussi.

DON CÉSAR

Une dame, dites-vous?

LE GOUVERNEUR

Oui, une dame.

DON CÉSAR

Une dame ici ?

LE GOUVERNEUR

Il n'y a pas moyen de me le nier, car je suis bien informe, et je sais qu'elle est ici, ici même avec vous.

DON CÉSAR

Mais, seigneur...

LE GOUVERNEUR, UUX algiMZilS.

Cherchez dans la maison.

Plusieurs alguatils entrent dans ta maison.

don césar, à part.

Quelle peut être cette femme qui m'a mis dans une telle situation?

UN ALGUAZIL rentre, amenant CAMACHO.

l'alguazil.

Voici un homme qui était caché là.

Qui êtes-vous ?

CAMACHO.

Je suis l'écuyer de ce chevalier errant.

LE GOUVERNEUR

Pourquoi vous cachez-vous ?.

CAMACHO.

J'ai ce défaut de me cacher, monseigneur; je le fais sans mauvaise intention.

LE GOUVERNEUR

Que tenez-vous là?

CAMACHO.

Monseigneur, des pantoufles.

LE GOUVERNEUR

Je vois de clairs indices de ce que je cherche. — Où est la personne à qui appartiennent ces pantoufles?

CAMACHO.

Devant vous. C'est moi.

LE GOUVERNEUR

Pourquoi les apportez-vous ici?

CAMACHO.

Parce que, monseigneur, si les boucliers de liège sont prohibes par les justes lois du royaume, il n'en est pas de même des pantoufles de liège; au contraire. Le proverbe espagnol, un trèsbeau proverbe, dit : Malheureux le malade qui se trouve en un endroit où il n'a pas de pantoufles ! Or, mon maître étant indisposé, je lui apporte ces pantoufles pour remède, afin qu'il ne soit pas malheureux.

LE GOUVERNEUR

Mauvais plaisant!

DON CESAR

Tais-toi, imbécile!

DEUX ALGUAZUS amènent LISARDA ; elle a le visage couvert

de sa mante.

UN ALGUAZIL

Nous avons trouvé cette dame dans la chambre du fond. Elle ne veut pas se découvrir le visage. Découvrez-vous, madame.

LE GOUVERNEUR, à Volguctzil.

Demeurez tranquille. — [A Lisarda.) Non, madame, ne vous découvrez pas. Je sais que je vous dois toute cette politesse. Excusez-moi si je viens pour vous.

DON CÉSAR

Excusez pareillement si elle ne va pas avec vous. Je suis décidé à mourir plutôt que de souffrir qu'on l'outrage.

LE GOUVERNEUR

Seigneur don César des Ursins, ne parlez pas avec tant d'arrogance ; car, malgré votre courage, il ne vous serait pas aussi facile de la délivrer que de le dire. Je vous pardonne ce mouvement en faveur des sentimens qui m'animent pour cette dame. Je sais qui elle est, et je prétends tenir autant que vous, peut-être, à sa réputation, à son honneur. Son père est tellement mou u&\ ^'^ *&>*

un autre moi-même. Je lent vivement ses peines, et c'est en m considération que je tous passe votre langage ; ear bien que je ne tous coonaisse pas particulièrement, je suis obligé pour loi à ménager de mon mieux Totre honneur.

usarda, à pari.

' il n'a pas besoin de s'exprimer plus clairement. Mon infortune n'est que trop certaine.

DOS césar.

Si j'eusse dit, seigneur, que je prétendais sauver cette dame, malgré tous et vos hommes d'armes, tous auriez le droit de me traiter d'arrogant ; mais je n'ai pas dit cela. — Et maintenant, seigneur, après les atéurances«que tous m'avex données, je n'essayerai pas de la défendre si elle m'en détourne, quoique je n'aie pas peur de la mort. C'est chose si facile pour un caTalier de mourir!

LX GOUVERNEUR

Il Taut mieux que l'affaire s'arrange à l'amiable : avec de la prudence et de la sagesse, nous en Tiendrons à bout. Faites état qu'avant d'avoir en moi un juge, tous y avez un arbitre officieux qui n'interposera son pouvoir qu'avec discrétion et bonté. J'ai par devers moi toutes les instructions nécessaires.

DON CESAR

Mais si je suis le coupable et que vous me mettiez en prison» quelle faute a commise cette dame?

LE GOUVERNEUR

Vous avez trop mauvaise opioion de ma sagacité. Je sais qui elle est, vous dis-je.— Seigneur César des Ursins, suivez moi, vous, à la tour. Quant à cette dame, je lui promets qu'elle sera aussi fêtée dans ma maison que si elle était ma propre fille.

lisarda, à part.

Je n'en puis plus douter, il m'a reconnue. Je n'ai plus d'autre ressource que d'invoquer sa pitié.

don césar, bas, à Lisarda* Qu'ordonnez-vous, madame?

usarda, bas, à don César.

Je me soumets.

don césar, de mêm$.

Alors, puisqu'il vous platt ainsi, je n'ai plus rien à dire. {Au Gouverneur,) Seigneur, j'accepte le parti que vous nous proposez ; madame restera dans votre maison.

LE GOUVERNEUR

C'est convenu. (Appelant.) Holà!

UN ALGUAZIL

Seigneur?

LE GOUVERNEUR

Que deux d'entre vous conduisent cette dame à mon carrosse et l'accompagnent jusqu'au palais. Vous direz de ma part à ma fille

que je la prie de lai tenir compagnie jusqu'à mon retour. (lÀ-tarda sort ; deux alguaxils et les domestiques la suivent. — A don César.) Vous, maintenant, je vais vous mener à la tour.

DON CÉSAR

J'irai partout avec vous, très-honoré et très-content.

Le Gouverneur, don César et les algnazUs sortent. CAMACHO.

Voilà de la courtoisie, j'espère !

Entre CELIA.

Eh bien?

Eh bien! — quoi?

Us sont partis?

Oui, ils sont partis.

CELIA

CAMACHO.

CELIA

CAMACHO.

CELIA

En courant j'arriverai avant eux à la maison.

CAMACHO.

Pour savoir qui est ta maîtresse, n'est-ce pas? Vive le Christ! cela me réjouit.

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Lo palais du gouverneur ; le théâtre représente deux chambres à la fois.

Entrent NICE et CELIA.

NICE

Comment donc reviens-tu seule, Celîa?... qu'as-tu fait de ma maîtresse?... Tu ne me réponds pas! qu'as-tu donc?

CELIA

Ah! Nice, j'arrive à demi morte; sans compter que j'ai tant couru... tant couru...

NICE

Que s'est-il donc passé ?

CELIA

Tu es bien curieuse, vraiment!

NICE

Comme tu le serais toi-même si c'était moi qui eusse accompagné madame, que tu fusses demeurée, et que je revinsse toute seule.

" ■? «*. JT^* p,i,

- ^ «te *ï£: "«* *>,,.

* °> »*ngoa»j p,, <*ua. < """ erc ; *><« ve,7-

?°> •til donc m.^ mcs -

LiSAKD*.

Que veux-tu que je te conte, Nice? Je suis malheureuse ; c'est te dire assez que l'amour et la fortune conspirent contre moi. Mon père ce matin m'a donné à entendre à mots couverts et d'un air affligé qu'il était instruit de ma folle passion. Je n'ai pas voulu le croire. Ce soir je suis sortie; il m'a suivie, m'a trouvée, et...

CELU.

Laissez donc, madame. Comment pouvez-vous imaginer que votre père, pouvant vous retenir sous un prétexte ou sous un autre à la maison, eût préféré se mettre à votre recherche avec une troupe d'alguazils, vous surprendre ainsi en faute devant tant de monde, et rendre lui-même son injure publique?... Non, madame, cela n'est pas possible. Ma seule crainte a été qu'on vous reconnût là-bas ou avant que vous ne fussiez de retour à la maison. Â cette heure que nous y sommes je ne crains plus rien... J'ai peur seulement qu'il ne s'informe de la prisonnière qu'il a envoyée ; car je ne doute pas que, quand il vous a arrêtée, il ne vous ait prise pour une autre.

• LISARDA.

Tu es sotte, Celia; tu ne réfléchis donc pas qu'il a dit : «Je tiens à la réputation et à l'honneur de cette dame autant que si j'étais son père. C'est en sa considération que je vous ménage.» 11 m'a donc reconnue ; car ce ne sont pas là des paroles jetées au hasard. Tu réponds qu'il n'aurait pas voulu que l'on me vtt. Fort bien ; aussi a-t-il commandé qu'on me laissât me couvrir de ma mante. Ne me contredis pas ; je suis sûre qu'il m'a reconnue.

CELU.

Et que comptez-vous faire ?

LISARDA.

Me jeter à ses pieds dès qu'il arrivera, et lui avouer... lui dire que mon ennui a été cause que je suis allée me promener dans ce jardin. — Âpres tout, un père ne tue pas.

Non, madame ; mais quelquefois*.. *

Entre FLBRIDA.

FLERIDA.

Soyez la bienvenue, madame.

LISARDA.

Je viens de visiter une de mes amies. {Bas à Celia et à Nice.) Taisons-nous ; nous ne sommes pas encore assez sûres de sa discrétion ou de son habileté.

t MAL Et FIS.

SCÈSE n.

à liantes W plus nsvampteineat

j'ai m fille Fieà k tour.

avant, permettez que je tout

dans le jardin pour que le sciassent point que que j'attendais en de- Xab il ne icrail pas impossible elle; car il est facile de s'y tromqnia le visage couvert de sa amante et qui ne Jt Faî m»; nuit

je n'ai pas la certitude qu'elle soit ma et attar là-ans le dire à son père sans avoir cette certir* cessait risquer de rammrltrr une date irréparable.

m cocTOLxsxm. votre prudence. Attendez un momenL Je vais l'appeser» et tous ma* mnem da fût.

Je «eux aaeau ma» je

m aocnaxBca.

Que

Va autre iaceaWnîent par rapport à moi.

La «ocnaxixa.

lequel?

faux.

$à amenant ma voyait, eue de vi ner a it que j'ai été à sa pourtant*: elle se fjUMrait de ma fidélité et me détesterait; et je ne veuA pas lire d ét e sté d une personne que je dois servir.

is «ocvnuciua.

Oieament voua assurer alors si c'est elle ou si ce n'est pas elle?

FEUX

$M y avait «a moyen, seigneur, que je la visse sans être vu d'eaK a tténu a is se dissiperait sans danger pour moi.

ut eooviaxiijn.

tjfc te*n! taeX venea avec moi. — Mais non, ma fille est là, votre mataiMW deft être avec alla* Regardes.

félix, regardant à travers la serrure.

Oui, seigneur, c'est bien ma mat tresse, c'est bien elle C'est

celle qui est à la gauche de madame votre 011e.

le gouverneur, après avoir regardé.

Il faut bien que ce soit elle; car celle-là est la*seule que je ne connaisse pas. Les autres sont ma fille et deux de ses suivantes. — Êtes-vous satisfait maintenant ?

FÉLIX

Oui, seigneur, et je pars pour Naples à l'instant même. Demeurez avec Dieu.

Il sort.

SCÈNE in

L'autre chambre.

LISARDA, FLERIDA, CELIA et NICE. Entre LE GOUVERNEUR.

celia, annonçant.

Monseigneur !

FLERIDA, bas à Lisarda.

Si vous lui parlez, parlez-lui en ma faveur. Demandez-lui qu'il vous permette de me recevoir ici.

LISARDA.

Oui, madame.

Priez-le beaucoup.

Oui, madame.

Je m'éloigne un peu.

Voici la crise * !

FLERIDA.

LISARDA.

FLERIDA.

Elle se retire vers le fond du théâtre.

LE GOUVERNEUR

Eh bien 1 Lisarda, vous ne me remerciez pas de l'amie que je vous ai envoyée!... Que dites-vous?... répondez donc.

lisarda, à part.

Je me meurs. {Haut.) Seigneur, si vous avez quelque pitié pour votre fille...

LE GOUVERNEUR

Je vois! vous l'aimez déjà; et remplie de compassion pour elle, vous voulez que je lui pardonne?

LISARDA.

Seigneur, une faute aussi légère mérite d'être pardonnée.

1 II y a dans l'espagnol : Aqui fue Troya ! Ici fat Troie ! — ■ Calderon emploie souvent cette exclamation pour annoncer une situation critique.

LE GOUVERNEUR

Ce n'est pas là une faute si légère.

flerida, à part.

Elle lui parle pour moi sans doute. 11 ne cesse pas de me regarder.

us ARDA.

H ne s'agit pas d'autre chose, seigneur, que d'avoir été dans un jardin, en ayant soin de se couvrir le visage d'une mante

Cette dame, Lisarda, a un père pour qui elle aurait dû conserver plus d'égards.

lisarda, à part.

II me parle avec tant de sagesse et de bonté qu'il me pénètre l'âme. [Haut.) Ne me grondez pas, seigneur, ne me grondez pas ; j'implore votre indulgence à genoux.

Elle s'agenouille.

LE GOUVERNEUR

Ce n'est pas pour vous gronder, ma fille, mais je ne puis vous accorder ce que vous demandez.

LISARDA.

Je vous en prie, mon père.

LE GOUVERNEUR

Non, ma fille, levez-vous.

LISARDA.

Je ne me lèverai point d'ici que je n'aie obtenu votre pardon.

flerida, à part.

Oh! combien je lui dois! elle sollicite pour moi à genoux!

LE GOUVERNEUR

Allons, ma fille, levez-vous. (Il la relève.) Mais ne me demandez pas pardon pour cette dame, ce serait peine perdue; elle ne sortira de cette maison que mariée.

LISARDA.

Oui, seigneur, elle y consent; et, de plus, elle s'engage, si vous le voulez, à ne plus se mettre au balcon, à la fenêtre 1 . Tout ce que je vous demande pour elle, c'est le retour de votre bienveillance.

Pour ma bienveillance, je ne la lui refuse pas ; au contraire, elle la possède tout entière. Pour vous le prouver... voyez, ma fille, de quelle manière je vais la traiter.

Il s'éloigne vers Flerida.

lisarda, à part. t Où va donc mon père?

1 Ventana ni rexa bolverâ à ver.

Vmtana, c'est une fenêtre, en général ; rexa, c'est la fenêtre do r ei-de chaussée, protégée par nnc grille on garnie de barreaux.

flerida, à part.

Comme elle est bonne l elle lui a conté mes chagrins pour m'éviter la honte de les raconter moi-même.

le gouverneur , à Flerida.

Soyez heureusement arrivée en cette maison , madame ; elle sera vôtre autant que mienne. Je ne m'étonne pas du mauvais succès de tos amours; les histoires sont pleines de semblables aventures, aussi tristes , et même plus tristes que les vôtres. C'a été une véritable bonne fortune pour moi qu'après votre naufrage ma maison vous devtnt un port de salut. -Usez d'elle à votre gré, et soyez assurée que vous n'en sortirez qu'honorée et contente. Tout cela se terminera avant peu, j'espère, à la commune* satisfaction ; en attendant, vous demeurerez avec nous comme la fille ou la mattresse de

la maison Lisarda m'a tellement sollicité pour vous, qu'alors

même que je n'agirais pas ainsi à votre seule considération, j'y serais obligé par considération pour elle.

FLERIDA.

Je vous rends mille grâces, seigneur.

lisarda, à paru Que le ciel me soit en aide ! Qu'ai-je entendu?

celia, bas t à Lisarda.

Vous voyez, madame, combien vous aviez tort de présumer que votre père vous eût reconnue , puisqu'il croit que — la prisonnière c'est elle.

lisarda, bas, à Celia.

Tu as raison ; mais comme c'est la première fois que le mal se change en bien, je n'y étais plus. Puisse cette erreur durer !

le gouverneur, à Flerida.

Prenez du courage, madame.

flerida.

Je suis trop heureuse, seigneur...

celia, bas t à Lisarda.

Pourvu qu'elle ne nous perde pas à cette heure ! Elle ferait bien mieux de se taire.

flerida.

Un personnage de votre naissance et de votre mérite ne pouvait

pas manquer d'avoir un cœur généreux Une femme infortunée

est venue se jeter à vos pieds aujourd'hui... Puisque vous savez qui je suis, daignez accorder votre appui à une femme errant dans un pays étranger.

LISARDA.

Eh bien ! Celia, Nice... vous voyez ; le mal s'est converti en bien, et j'ai peine à le reconnaître.

flerida, s'approchant.

Et vous, madame, souffrez que je vous embrasse. {Elle l'embrasse.) Quelle gratitude je vous dois! A votre première bonté

' on «-ten>p s

^Vous faites désirer. Vous ayez causé dans cette maison plus d'un ^•ouci et plus d'une inquiétude.

g* ~ DON JUAN.

■% =■ C'est mon bonheur qui a voulu ces retards, puisque je suis tou- M> ^|ÉHUfl le bienvenu.

f*?* LE GOUVERNEUR.

Ql -Oh t que cet habit militaire tous sied bien !.. comme tous avo7 ... l'air brave et vaillant!... Que j'aime ces aiguillettes, ces plumes!... l — Vous ne dites rien à Lisarda?

H DON JUAN

■f J'arrivais troublé par avance, et, en la voyant, je suis ébloui de

. l'éclat de sa beauté. (A Lisarda.) Excuse», madame. —Si celui

qui a l'honneur de vous parler mérite une faveur si haute, daignez

f m* abandonner un moment cette main si délicate et si blanche, véritable carquois où l'Amour puise ses flèches... La re-

nommée, madame, vous proclame au loin une beauté sans égale, et la renom-

I mée, contre l'ordinaire, n'a pas été généreuse envers vous, car vous pouvez vous plaindre d'elle. Mais non , ce n'est pas la faute de la renommée , c'est la nôtre. Elle vous a proclamée unique, et la réa-

r lité, cette fois, surpasse de beaucoup l'imagination.

LB GOUVERNEUR

Je n'ai jamais oui rien de plus galant... (A Lisarda.) Répondez donc, ma tille, à cette courtoisie.

LISARDA.

J'ai souvent entendu dire, seigneur, que l'Amour était fils de Mars et de Vénus. Je ne saurais en douter à cette heure en voyant qu'un soldat tel que vous a rapporté de la guerre d'aussi gracieuses flatteries.

LE GOUVERNEUR

J'arrête là les complimens. J'ai à coeur que le champ demeure à ma fille.

DON JUAN

Je suis de même avis, seigneur, car personne ne serait assez hardi pour le lui disputer. — Qu'elle est aimable et belle et charmante !

le gouverneur, à don Juan,

Il est juste que vous vous reposiez, vous devez être fatigué de la route. Je vous offre une hospitalité sans façon; vous serez logé en soldat; vous me pardonnerez.

DON JUAN

Je suis trop flatté que vous daigniez m'agréer pour hôte dans la sphère d'un astre divin.

le gouverneur.

Nice! viens avec nous.

Le Gouverneur, don Juan cl Nice sortent.

L1SARDA.

Maintenant que nous sommes seules , Celia , que dis-tu de mon aventure ?

CELIA

Qu'elle s'est terminée plus heureusement que je ne le pensais. Un instant j'ai eu peur. Et monseigneur qui va s'imaginer que c'était elle qu'il avait faite prisonnière l

LIS ARDA

Il s'est bien rencontré qu'il l'ait trouvée dans la maison avant que je l'eusse averti que je l'y avais reçue.

^ . CEUA.

"" Voua voyez, madame, ainsi que je vous le disais, que c'était une folie à vous de croire qu'il vous reconnaissait.

LISARDA.

Ce qu'il y a eu de plus merveilleux et de plus agréable pour moi en même temps, c'a été de voir comme, sans être prévenue, elle répondait à propos.

CEUA.

En ces choses-là, une femme a beau parler au hasard, elle parle toujours avec une justesse parfaite quand il est question d'amour.

LISARDA.

A présent, voilà ma situation qui se complique.

CELIA

Que dites-vous, madame? je ne vous comprends pas.

LISARDA.

Je dis que voilà de nouvelles difficultés qui s'élèvent.

Quoi l madame, les périls que vous avez courus aujourd'hui, l'arrestation de ce cavalier et l'arrivée de votre futur époux, ne vous décident pas à rejeter loin de vous ce caprice insensé?

LISARDA.

Ah ! Celia, que tu connais mal l'amour et ses bizarreries !... Citemoi un seul amour que les obstacles aient découragé; et moi , je t'en citerai mille qui ont grandi et se sont fortifiés par les obstacles.

CELIA

Cela est bon à dire, madame

LISARDA.

Puis, Celia, autre chose encore. D'un côté, je ne dois pas délaisser en prison un homme qui m'a sacrifié sa liberté et qui voulait me sacrifier sa vie ; et d'autre part , si cet homme est celui que cette dame cherche , je ne dois pas avoir la prétention d'établir une rivalité avec elle. Il faut que je sorte de cette cruelle incertitude. A cet effet, tu lui porteras une lettre de ma part , où je lui dirai que, s'il lui est possible de sortir, il me vienne parler cette nuit. Et afin

qu'il ne conçoive aucun soupçon, c'est ici qu'il me viendra voir, comme si j'étais, moi, la prisonnière.

Cbua.

LISARDA.

CBUA.

LISARDA.

CEUA.

Gomment, madame?...

Oui, €elia.

Mais considérez...

Je ne considère rien.

Réfléchissez...

Il n'y a pas à réfléchir.

CELIA

Voulez-Yous vous laisser enlever?

LISARDA.

Veux-tu que je me laisse mourir ?

CEUA.

Mais songez, madame...

LISARDA.

Ne me tourmente pas davantage.

CBUA.

Quels dangers !

Je les Yois.

Et votre vie?

Je n'y tiens pas.

Et votre honneur?

USARDA.

Je ne l'expose pas, mon honneur.

Je vous en prie...

LISARDA.

CELIA

USARDA.

CELIA

Quoi encore?

Vous vous perdrez.

Tant pis I Ah!

En vérité, Salem.

USARDA.

CEUA.

USARDA.

CBUA.

LISARDA.

dUt tu iras seule en pèlerinage à Jéro-

SCÈNE IV

Une duaibre dans la tour.

Entre DOS CESAR.

DO* CRSAft.

Comment cela finira-t-il?

Kntre CAMACHO.

CAMACHO.

Je vous retrouve enfin, monseigneur!

doncésaa.

C'est toi, Camacho?

cahacuo.

Nous voilà bien !

DON CÉSAR

Je ne regrette rien après avoir vu son visage.

CAMACHO.

Que la peste soit de son visage!... J'aurais mieux aimé cent fois qu'elle fût un monstre barbu, et qu'elle eût amené avec elle un autre monstre à barbe, et que vous ne fussiez pas prisonnier, que de voir cet ange malicieux qui vous a livré si gentiment aux mains de la justice.

DON CKSAB.

Ou 'oses-tu dire là?

CAMACHO.

Eh! mon Dieul il y a tant de perfidie, tant de trahison aujourd'hui dans le monde ! Aussi , j'en suis sûr, la première fois qu'elle vint vous trouver, c'était purement et simplement pour vous épier. Ce fut une aventure de chevalier errant. Elles entrèrent toutes deux éperdues, comme si elles eussent fui quelque farouche brigand de grand chemin, et votre dame vous demanda comme à un noble chevalier aide et secours, en vous disant je ne sais quoi. Cessez, cessez donc de vous abuser; je ne connais pas une crédulité pareille à la vôtre. Pour moi, j'ajouterais autant de

foi à ce conte d'une forêt enchantée où l'infante très-circonspecte parla d'une si spirituelle façon avec Esplandian, Belianis, et le Beau-Ténébreux.

DON CÉSAR

Dis-moi donc alors, s'il en était ainsi, pourquoi le gouverneur l'aurait-il arrêtée?

CAMACHO.

Cela est clair, pour vous donner le change.

JOURNÉE 11, SCÈJSE IV. 281

DON CÉSAR

Non, Camacho; je soupçonne autre chose. C'est que cette dame est une femme de haut rang, que quelque mésaventure oblige à se tenir cachée ; car le destin souvent persécute la beauté. Ce qui me confirme dans cette opinion , c'est qu'elle ne voulait à aucun prix écarter sa mante; et si le gouverneur m'a pris en même temps, c'est qu'il aura eu deux avis le même jour. N'as-tu point vu son trouble quand elle allait nous dire qui elle était, et la honte qui a scellé ses lèvres au moment où elle se disposait à nous conter ses malheurs ?

CAMACHO.

Il ne serait pas impossible que vous eussiez raison, après tout. — Et, à ce compte, voilà le grand amour que vous aviez pour Flerida qui est bien loin, n'est-il pas vrai?

Je n'espère pas qu'un premier amour se puisse effacer ainsi du cœur d'un homme. L'expérience nous enseigne qu'une forme ne

se grave pas si aisément là où il y avait une autre forme. Un exemple te fera comprendre cela. Lorsqu'un peintre veut esquisser une figure, si sa toile est libre et nette, il y trace des lignes faciles; mais s'il a esquissé déjà une autre figure sur la toile, il faut qu'il commence par l'effacer, afin que les lignes de la seconde ne se confondent pas avec celles de la première. Tu me comprends maintenant, sans doute. Mon cœur a été une toile libre et nette pour le premier amour; mais si je veux y introduire un autre amour, il faut que j'attende que la première image, l'image céleste et divine qui s'y était empreinte, s'en soit effacée. Et ainsi, à cette heure, quoiqu'un amour nouveau me tourmente l'esprit, — je ne dessine pas, j'efface.

CAMACHO.

J'aurais beaucoup à vous répondre là-dessus si je voulais.

DON CÉSAR

Que répondrais-tu? voyons.

CAMACHO.

Je répondrais... Mais ce n'est pas le moment ; car voilà une femme recouverte de sa mante qui vient nous voir. Il parait que nous n'en avons pas encore fini avec les noires intrigues emmantelées ! .

Enlre GELIA.

CELIA

Écoutez, seigneur Fabio.

1 - Que aun no hemosacabado Con el negro embeleco del tapado. »

Le mol tapado est de l'invention de Calderon. Pour reproduire autant que possible sa plaisanterie, nous nous sommes permis de fabriquer l'adjectif emmanteU.

Soyez la bienvenue, puisque tous venez rendre la vie à un homme demi-mort.

CBLIA.

* Voici pour vous une lettre de cette pauvre prisonnière qui vit bien affligée.

DON CÉSAR

En récompense» voici pour vous un diamant. (Il lui donne une bague,) Il jette un tel éclat et lance de tels feux qu'on le prendrait pour une étoile, s'il était attaché à la voûte du ciel.

Il lit la lettre.

camacho, à Celia.

Montrez un peu ; il me semble bien terne.

CELIA

Non pas ! il est de la plus brillante blancheur.

camacho, offrant une bague de plomb à Celia, Eh bien ! je vous donne, moi, cet autre diamant tout pareil à celui-là, si vous voulez me laisser voir cette figure.

CELIA

Vous n'obtiendrez pas cela.

CAMACHO.

J'en sais le motif.

celia.

Parce que je suis laide, pas vrai?

CAMACHO.

Justement.

Au contraire, c'est que je suis jolie.

CAMACHO.

Si cela était, vous ne vous envelopperiez pas le visage dans une mante comme une âme en peine.

CELIA

Eh bien ! regardez si je suis jolie ou laide.

CAMACHO.

Je ne veux plus vous voir à présent.

CELIA

Allons, pas de façon, regardez-moi.

CAMACHO.

A présent que vous le désirez, moi je ne veux plus.

CBLIA.

Tenez, je vous donne ce diamant si vous consentez à me regarder.

CAMACHO.

Je n'y tiens pas. Je ne les ai jamais aimés, les diamans.

CELIA

C'est votre dernier mot?

CAMACHO.

Ouïs

J'ai fini de lire. {A Celia.) Vous direz à ma belle prisonnière que, suivant son ordre, j'irai la voir celte nuit.

CELIA

Bien, seigneur. — Que le ciel vous garde!

Bile son.

camacho, criant.

Adieu, donzelle ! Vous direz à votre maltresse qu'elle ne soit pas trop orgueilleuse de ce qu'elle sert à effacer.

DON CESAR

Cesse donc de plaisanter.

CAHACHO.

Alors je vous demanderai sérieusement ce qu'on vous dit par cette lettre?

DON CÉSAR

Que j'aille la voir ce soir ; qu'après avoir gagné les suivantes de la fille du gouverneur, elle se hasarde à me recevoir dans sa chambre. On ajoute à cela deux ou trois mille recommandations aussi extravagantes les unes que les autres, comme, par exemple, que je n'emmène personne avec moi, que je ne me confie à personne, et les autres que tu devines.

CAMACHO.

Et vous à cela vous répondez tranquillement que vous irez, comme si vous aviez les clefs de la Tour dans votre secrétaire.

DON CÉSAR

Qui m'en empêchera?

CAMACHO.

Les gardes.

Va, le son de l'or est une douce musique qui endort les plus Yigilans.

Entre DON JUAN.

DON JUAN

Je viens vous apporter des condoléances et recevoir de vous des félicitations, afin que les unes se tempèrent par les autres. Les naturalistes racontent de deux certaines plantes que chacune d'elles, prise à part, est un poison, et que, quand on mêle ensemble leurs sucs, elles se neutralisent ou se corrigent de telle sorte l'une l'autre qu'elles deviennent une nourriture bienfai-

sante. Votre malheur et mon bonheur sont de même deux poisons qui, séparés, nous tueraient tous deux, vous par le chagrin, moi par le plaisir. Et ainsi mêlons nos richesses, tempérons mon bien par votre mal et mon mal par votre bien.

DON CÉSAR

Vous paraissez bien joyeux, don Juan.

DON JUAN

Gomment ne le serais-je pas en voyant en mon pouvoir un bonheur plus grand que je n'aurais pu l'imaginer? car le bien que m'offre l'amour dépasse de beaucoup mon espérance. J'ai demeuré ici caché deux jours * ; car, ainsi que je vous l'ai dit déjà, l'alcaydc de ce fort est mon intime ami ; et pendant ce temps j'ai acheté des joyaux, des bijoux, et je me suis fait faire quatre habits de gala 2 , précautions ordinaires à un homme qui veut se présenter convenablement chez sa future. Quand j'ai eu ce qu'il me fallait, j'ai pris la poste et j'ai mis pied à terre au palais du gouverneur comme si je fusse arrivé à l'instant même. Je vous dis le palais ; j'aurais dû vous dire le palais enchanté, car j'ai vu la en petit les merveilles de la nature. Le printemps y était réduit à une fleur, l'aurore à une perle et le soleil à un rayon ; car ma belle future est à la fois une fleur charmante du printemps, et une perle fine de l'aurore, et un rayon divin du soleil. Que je suis heureux, mon ami, moi à qui un amour bien placé apporte tant de gloire l

DON CÉSAR

Et moi, malheureux mille fois, à qui un amour inexplicable n'apporte que des disgrâces!... Puisque ma peine doit être l'antidote de votre joie, écoutez-moi ; nous ne changerons pas de sujet

de conversation : vous m'avez parlé d'amour, je vous parlerai d'amour également.— J'ai vu dans un jardin délicieux une statue de jasmin couronnée d'oeillets, que le roi des mois, le gracieux mai, avait établie reine des fleurs, et qui avait été reconnue en cette qualité par la noblesse et le peuple des fleurs qui lui avaient acclamé au milieu des chants des oiseaux et du murmure des fontaines... Ne me demandez pas qui elle est, car, alors même que je voudrais vous le dire, cela me serait impossible. 11 y a la toute une histoire sans pareille... Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'elle m'engage par cette lettre, si je peux m'échapper de prison , à l'aller voir cette nuit, et que je lui ai répondu que j'irais, comme si j'avais eu la certitude que l'alcayde me laisserait sortir.

DON JUAN

Puisque je suis venu, don César, n'en doutez pas, vous n'y aurez pas d'empêchement. — Camacho ?

CAMAClIO.

Seigneur?

DON JUAN

Va dire à l'alcayde de ma part que je le prie de venir ici, que j'ai il lui parler.

CAMACHO.

J'y cours, seigneur.

Il sort.

1 Voyez la notice qui précède la pièce. 'L'&pagoo) dit : Met quatro galas

DON JUAN

est fort de mes amis, et il consentira sans peine à vous laisser rtir si je lui promets de vous emmener avec moi.

DON CÉSAR

t Comrae voilà le soleil qui s'enfonce affaibli dans les champs de ►ce i dent, et que la nuit commence à déployer ses ailes brunes, itcs-lui qu'il nous laisse sortir promptement.

DON JUAN

Je ferai à vos souhaits.

Entrent L'ALCAYDB et CAMACHO.

l'alcaydb.

Que me voulez-vous, don Juan ?

DON JUAN

Vous dire que je ne vous ai pas encore quitté, que je suis toujours votre hôte, car je vis où vit don César.

l'alcaydb.

Ce n'est pas bien à vous de m' imposer de nouvelles obligations, lorsque j'en ai déjà tant contracté qui font de moi votre dévoue ' serviteur.

! DON JUAN

S'il en est ainsi, vous permettrez qu'il vienne avec moi pour cette nuit; mon amitié mérite de vous cette faveur.

l'alcaydb.

il y a bien des recommandations de toute espèce, et les plus pressantes, pour qu'il ne sorte pas d'ici; mais il n'y a pas de consigne qui tienne contre vous. Toutefois vous me donnez votre parole de le ramener avant le jour?

don juan.

Je me porte sa caution en vous remerciant, et s'il survient quelque accident, j'entends qu'il coure pour mon compte.

l'alcaydb.

Rappelez-vous bien : pour la nuit seulement.

DON CÉSAR

Avant que l'aube paraisse, vous me reverrez à la prison doublement votre esclave.

l'alcaydb.

A cette condition les portes vous»sont ouvertes. — Que Dieu vous garde !

I* sort.

DON JUAN

Allons, don César, puisque vous êtes libre, conduisez-moi où votre future vous appelle ; je veillerai fidèlement sur votre rendez-vous.

DON CÉSAR

Il n'est pas juste que vous tardiez pour moi de retourner chez votre hôte, où votre future vous attend ; je ne saurais y consentir. Allons chacun de notre côté.

DON JUAN

Comment ne le serais-je pas en voyant en mon pouvoir un bonheur plus grand que je n'aurais pu l'imaginer ? car le bien que m'offre l'amour dépasse de beaucoup mon espérance. J'ai demeuré ici caché deux jours * ; car, ainsi que je vous l'ai dit déjà, l'alcaydc de ce fort est mon intime ami ; et pendant ce temps j'ai acheté des joyaux, des bijoux, et je me suis fait faire quatre habits de gala 2 , précautions ordinaires à un homme qui veut se présenter convenablement chez sa future. Quand j'ai eu ce qu'il me fallait, j'ai pris la poste et j'ai mis pied à terre au palais du gouverneur comme si je fusse arrivé à l'instant même. Je vous dis le palais ; j'aurais dû vous dire le palais enchanté, car j'ai vu là en petit les merveilles de la nature. Le printemps y était réduit à une fleur, l'aurore à une perle et le soleil à un rayon ; car ma belle future est à la fois une fleur charmante du printemps, et une perle fine de l'aurore, et un rayon divin du soleil. Que je suis heureux, mon ami, moi à qui un amour bien placé apporte tant de gloire 1

don cisAiu

Et moi, malheureux mille fois, à qui un amour inexplicable n'apporte que des disgrâces!... Puisque ma peine doit être l'antidote de votre joie, écoutez-moi ; nous ne changerons pas de sujet de conversation : vous m'avez parlé d'amour, je vous parlerai d'amour également.— J'ai vu dans un jardin délicieux une statue de jasmin couronnée d'oeillets, que le roi des mois, le gracieux mai, avait établie reine des fleurs, et qui avait été reconnue en

cette qualité par la noblesse et le peuple des fleurs qui lui avaient acclamé au milieu des chants des oiseaux et du murmure des fontaines... Ne me demandez pas qui elle est, car, alors même que je voudrais vous le dire, cela me serait impossible. 11 y a là toute une histoire sans pareille... Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'elle m'engage par cette lettre, si je peux m'échapper de prison , à l'aller voir cette nuit, et que je lui ai répondu que j'irais, comme si j'avais eu la certitude que l'alcayde me laisserait sortir.

DON JUAN

Puisque je suis venu, don César, n'en doutez pas, vous n'y aurez pas d'empêchement. — Camacho ?

CAMAClIO.

Ik Seigneur?

^| DON JUAN

m,. Va dire à l'alcayde de ma part que je le prie de venir ici, que j'ai ■A lui parler.

W CAMAClIO.

K J'y cours, seigneur.

m ' Voyez la notice qui précède la pièce.

m * L*eapagool dit : Hiu quatro galas

11 sort.

.WWŒE- il

« $'ïl nrw** <r«*+-

AemtctmâtÊMmta patio vwmma «mrt*$* — o** **** v*m

MMJCAX.

future tous appelle; je veillerai fidèlement sur voU* r*ml*ih>m**,

dox c&aiu Il n'est pas juste que tous Uni if t pour mol du» wtottrow rtoM votre hoie, où votre future vous attend ; j* no *«ur«i* y fouiiettlii\ Allons chacun de notre côté.

DON JUAN

Non pas, s'il tous plaît. Il n'est pas juste que je vous tire d'ici pour tous exposer à un danger, et qu'après je tous quitte.

DON CÉSAR

Je désirerais cependant...

DON JUAN

Ne vous en défendez pas, je vous accompagnerai.

don césar, à part.

Cruelle situation!... Ne serait-ce pas à moi une véritable indélicatesse de souffrir qu'il veille sur mon rendez-vous et qu'il trahisse, môme à son insu, un h&te à qui il doit tant?

DON JUAN

A quoi pensez-vous là ?

DON CÉSAR

C'est que, voyez-vous, don Juan...

DON JUAN

Qui vous arrête encore, dites ?

DON CÉSAR

Vous croirez peut-être que je suis un ingrat de me cacher de vous dans mes amours... Vive le ciel! Pylade n'a pas eu plus d'attachement pour Oreste, ni Euryale pour Nisus, que je n'en ai pour vous... Après cette assurance, souffrez que, malgré mon bon vouloir, je ne vous dise pas quelle est ma dame, — car cela m'est, en vérité, impossible, —et permettez que j'aille seul chez elle.

DON JUAN

Je serais importun si j'insistais davantage. {A part.) La ridicule discrétion et la sotte méfiance! [Haut.) Adieu, don César.

DON CÉSAR

Adieu, don Juan.

Bonne chance !

Camacho?

Seigneur?

DON JUAN

M sort.

DON CÉSAR

CAMACHO.

DON CÉSAR

Prépare-moi avec soin un pistolet.

i CAMACHO.

En voici un que j'ai arrangé de mon mieux pendant que vous causiez ; mais voyez s'il est bien en état.

DON CÉSAR

Très-bien; la pierre... la bourre... l'amorce, rien n'y manque

CAMACHO.

Et les ressorts jouent-ils bien?

DON CÉSAR

, Très-bien.

CAMACHO.

C'est que, quand on manie un pistolet, on ne saurait prendre trop de précautions, autant pour soi que pour les autres.

DON C&AR

C'est juste.

Il s'éloigne.

CAMACHO.

Et moi, est-ce qu'il faut que je reste?

DON CÉSAR

Oui, Camacho.

camacho, au parterre.

Que toutes vos seigneuries soient témoins qu'il y a eu un laquais qui n'a pas suivi son mattre ! .

Don César sort par une porte, et Camacho par une autre.

SCÈNE V

La «saison du gouverneur. Une chambre. La auit. Bottent LISARDA et NICE, qui tient«n flambeau.

LISARDA.

NICE

LISARDA.

NICE

LISARDA.

NICE

LISARDA.

Nice?

Madame?

Mon père est-il couché?

Oui, madame.

Et don Juan ?

II repose.

Et notre prisonnière ?

NICE

Elle est sans doute à pleurer dans son lit, car elle passe toutes les nuits à se lamenter et à gémir.

LISARDA.

Ce sont ses larmes qui causent mon inquiétude. Ce cavalier peutêtre... Et Celia, que fait-elle?

1 Todas vuesas tnerœdes Sean testigos que huvo Un lacayo que se quede.

Outre le compliment obligé qui termine toutes ses pièces, Calderon s'adresse souvent au parterre, surtout dans ses comédies de cape et d'épée, par l'intermédiaire du gra etoso. — Cela n'est arrivé, je crois, qu'une seule fois à Molière, dan« l'Avare.

NICE

Elle guette en secret à la porte l'arrivée de ce galant.

LISARDA.

Quand il entrera, traitez-moi Tune et l'autre sans cérémonie. Je ne veux pas qu'il sache qui je suis. Il faut qu'il pense, en me voyant en ce lieu, que je suis la dame qu'on y a mise en prison, et que c'est à cause de lui que le gouverneur m'a arrêtée.

mes.

Nous nous conformerons à vos désirs.

LISARDA.

Ne l'oublie! pas l'une et l'autre.

NICE

J'entends marcher dans le corridor d'un pas craintif.

LISARDA.

Ce sera lui, sans doute.

Entrent GELIA et, derrière elle, DON CÉSAR.

don césar, à part.

Que le silence et les ténèbres de la nuit me soient favorables!

CELIA

Pas de bruit ; ma maîtresse Lisarda n'est pas encore au lit, et le gouverneur couche ici près.

don césar, à part.

Que l'amour me prête ses ailes 1

LISARDA.

Soyez le bienvenu.

DON CÉSAR

Vos yeux ont guidé mes pas comme deux lumières resplendissantes.

LISARDA.

Ma chère Celia, placez-vous, je vous prie, à cette porte qui répond à l'appartement de votre maître, et soyez alerte.

CELIA

N'ayez pas peur.

J r r Elles'éloigne.

LISARDA.

s, Nice, mon amie, tenez-vous du côté de la chambre de tresse.

NICE

Me.

LISARDA.

ignez-vous, ma bonne ?

NICE

je songe que Lisarda, ma maîtresse, est là, il me prend au serrement ..

LISARDA.

'avez rien à redouter en gardant cette porte.

NICE

Il le faut bien. Ma maîtresse Lisarda est un démon... Elle serait femme à se porter à mille extrémités si elle apprenait ce qui se passe chez elle.

Elle s'éloigne.

DON CÉSAR

madame 1 combien mon âme soupirait après l'occasion de tous parler. Je vis dans un labyrinthe d'incertitudes où mon esprit sans cesse s'égare... J'ai beau m'ingénier, il m'est impossible de trouver et même d'entrevoir le motif de ma prison.

LISARDA.

Cependant tous devriez comprendre aisément que Ton cherchait une femme que vous avez enlevée, et qu'on m'a arrêtée à sa place.

DON CESAR

Une femme, dites-vous?

LISARDA.

Oui.

DON CÉSAR

Moi, j'ai enlevé une femme?

LISARDA.

Oui. ,

DON CÉSAR

J'avais avec moi une femme?

LISARDA.

Oui.

DON CÉSAR

Quelque esprit que vous ayez, madame, c'est une mauvaise défaite que vous avez imaginée là pour dissiper mes doutes... Quoi doncl serais-je un homme assez vil ou assez peu digne d'amour pour ne devoir pas inspirer de jalousie?... et si j'avais eu avec moi une femme que j'aurais enlevée, comme vous dites , aurait-elle donc souffert si aisément que je pusse vous parler et vous voir?... Vous, madame, au contraire, pleine de trouble, vous m'avez donné à eutendre qu'il importait que vous ne fussiez pas reconnue, et aussitôt après, vous avez montré une terreur comme je n'en ai jamais vu. Donc vous aviez sujet de vous tenir sur vos gardes ; donc l'on ne vous a pas arrêtée pour une autre ; donc si l'on vous retient encore prisonnière aujourd'hui que l'on doit être désabusé, je suis fondé à croire que c'est probablement quelque cavalier jaloux qui aura voulu par là se venger.

Quoi doncl vous dirai-je à mon tour, aurais-je eu, moi, un galant si méprisable et si vil qu'il eût été capable de venger aussi bassement son injure?... Je ne suis pas, moi non plus, une femme si peu digne d'amour que je ne puisse inspirer de la jalousie ? Croyez-les

LISARDA.

NICE

CELIA

je suis une dame principale de cette ville, et cela n'a pas empêche qu'il ne m'arrivàt le malheur dont vous avei été témoin.

don cisAR.

Je vous crois, madame, mais je voudrais savoir qui vous êtes.

LIS ARDA

Est-ce de votre part une vive curiosité?

DON CÉSAR

Oui, madame, vous n'en doutez pas.

USARDA.

Tenez-vous beaucoup à avoir satisfaction sur ce point?

DON césar.

On ne peut davantage.

LISARDA. '

Eh bien!... asseyez-vous là.

Au moment où don César Ta pour s'asseoir, un mouvement fait partir le pistolet.

Dieu me soit en aide!

Pauvre de moi 1 Je me meurs l Je 8UÎ3 perdue!

DON CÉSAR

Maudit soit le pistolet qui part tout seul !

LISARDA.

Hélas ! grand Dieu !

CELIA

Ah! madame!

NICE

Madame!

le gouverneur , du dehors.

Qu'est ceci ? qui va là ?

LISARDA.

Je n'ai pas la force de répondre.

NICE

Ni moi.

CELIA

Ni moi.

LISARDA.

Ah ! seigneur cavalier !

DON CÉSAR

Comment ne pas se désoler d'un malheur causé par le hasard (

Regarde un peu, Celia... mon père! «

CELIA

A la faible lumière qui est dans sa chambre, il me semble le voir debout qui s'habille.

lis arda. u * Ce sera la fin de ma vie.

don césar.

Que dois-je faire, madame?

LISARDA.

Sautez par cette fenêtre. — Elle donne sur la cour, et la cour mène au portique. — Puis tous ouvrirez. Mon infortune est telle que j'ai bien plus à craindre que vous ne présumez...

, DON CÉSAR

Comment cela ?

LISARDA.

Vous le saurez plus tard. Je vous donne ma parole que je vous apprendrai bientôt qui je suis.

don césar , $' approchant de la fenêtre.

Au risque de me tuer, madame... Mais c'est pour vous.

Il saute par la fenêtre.

LISARDA.

ciel ! sauvez-le !

Entre LE GOUVERNEUR.

Qui donc est sorti d'ici tout à l'heure ?

LISARDA.

Personne... seigneur.

LE GOUVERNEUR

Qu'avez-vous ? d'où vient votre trouble?

LISARDA.

C'est ce pistolet dont la détonation m'a effrayée.

Du bruit au dehors.

LE GOUVERNEUR

Et quel est ce bruit ?

LISARDA.

Moi , seigneur... je ne sais rien.

LE GOUVERNEUR, à part.

Prenons toujours ce flambeau... bien que, si j'ai perdu l'honneur, je n'espère pas que ce flambeau me serve k retrouver l'honneur.

Il sort.

LISARDA.

Retirons-nous d'ici.

NICE

Ahl madame!

CELIA

Quelle imprudence !

Elles sortent.

SCÈNE VI

La cour du palais et le portique.

DON CÉSAR, marchant comme à tâtons.

- DON CÉSAR

Je ne puis trouver cette porte... La nuit est si obscure et si sombre, mon esprit est si plein de trouble et de confusion, que je ne sais plus où je vais au milieu de ces doubles ténèbres.. Fallait-il que pareille chose m'arrivât, et dans la maison du gouverneur!... Quel malheur est le mien!... Je ne trouverai donc pas cette porte !... Je suis bien sous le portique cependant... (II met la main sur une chaise à porteurs.) Qu'est ceci? une chaise à porteurs, si je ne me trompe. C'est sous ce portique qu'on les remise d'ordinaire... Mais voilà quelqu'un... Je n'ai plus d'autre ressource que de m'y cacher... Dans une circonstance aussi critique il faut abandonner quelque chose au hasard.

Il se jette dans la chaise à porteurs.

Entrent, d'un côté, LE GOUVERNEUR, et, de l'autre, DON JUAN; ils ont chacun l'épée à la main , le gouverneur tient un flambeau de la main gauche.

LE GOUVERNEUR

C'est de ce côté-ci que j'ai entendu le brait. Veillez sur la porte ; qu'il ne nous échappe pas.

DON JUAN

Dès que j'ai entendu votre voix , seigneur, je suis sorti de ma chambre.

LE GOUVERNEUR , à part.

Pour augmenter mon embarras.

DON JUAN

Qu'y a-t-il donc?

Ce n'était rien. Je me suis mépris. (A part.) mon honneur 1 dissimulons!... (Haut.) J'ai cru que l'on marchait dans mon appartement; je me suis levé pour voir. J'en ai du regret à présent. J'ai parcouru la maison sans rencontrer personne ; cela ne m'a servi qu'à réveiller ma fille, qui était déjà dans son premier sommeil. Et ainsi, don Juan...

DON JUAN

Vous ne vous êtes pas trompé, seigneur. Quelqu'un aura pénétré dans le palais, j'en ai la certitude; car, d'abord, j'ai entendu des pas qu'on tâchait d'étouffer, et ensuite un bruit pesant comme d'un homme qui se serait précipité d'une fenêtre.

LE GOUVERNEUR , à part.

Je cherche en vain à démentir ma honte... elle n'est que trop certaine!... {Haut.) Maintenant que j'ai fouillé la maison, je suis

désabusé quant à moi... Mais si vous ne Télés pas, prenez cette lumière et parcourez-la de nouveau.

Il donne le flambeau à don Juan.

DON JUAN

Veuillez , seigneur, vous placer à cette porte pour qu'on ne sorte pas ; je vais commencer mes recherches.

LE GOUVERNEUR

Sûrement il n'y a rien ici. *

DON JUAN

On pourrait bien être dans cette chaise à porteurs.

LE GOUVERNEUR

11 est facile de le voir.

Don Juau ouvre la portière, et voit don César, qui lui fait signe de se taire.

don juan , à part.

Que le ciel me soit en aidel Que vois-je?

LE GOUVERNEUR

Y a-t-ii quelqu'un ?

DON JUAN

Non , personne. (A part,) Plût à Dieu!

LE GOUVERNEUR

J'ai vu le reste.

DON JUAN

11 est clair, seigneur, que je me suis trompé ; c'est sans doute le vent qui aura fermé quelque porte. Ainsi rentrez , seigneur.

LE GOUVERNEUR

Allez vous remettre au lit, don Juan, bien assuré qu'il n'est venu personne.

DON JUAN

J'en suis bien convaincu à présent; c'était une illusion; vous pouvez en être aussi persuadé que je le suis moi-même.

LE GOUVERNEUR

Je vais reprendre mon somme, et je vous conseille d'en faire autant.

Il sort.

DON JUAN

Il croit m'avoir trompé, et c'est moi qui le trompe!... nous employons tous deux la même ruse pour nous celer l'un à l'autre notre commun malheur!... — Que le ciel me soit en aide! qu'il m'inspire le parti que je dois prendre dans une aussi triste situation 1... Don César caché ici ! don César dans ma maison ! Et moi je me suis porté caution pour lui! j'ai favorisé moi-même ma honte !... 11 avait. bien raison, il ne pouvait pas me dire quelle était cette dame; non, certes, il ne pouvait pas me le dire, puisque c'était elle!... — J'ai là outragés l'amitié, la confiance et l'honneur; eh bien! pour ces trois outrages une triple vengeance ! que ce poignard le frappe jusqu'à mort dans cet asile où il s'est réfugié... — Mais comment accomplirai-je ma parole de le ramener à la pri-

font.- — Situation horrible t Puis-je tuer un homme confié à ma foi? puis-je épargner celui dont j'ai reçu cette injure?... O eielt dans ces mouvemens contraires, que ne puis-je d'une main lé défendre et le tuer de l'autre t. .. — Mais non, qu'il meure! quand l'honneur est offensé il n'y a plus ni respect humain , ni égards, ni parole... (Appelant.) Don César l

don césar , $ortant de la chaise.

Interdit^et confondu en tous voyant, je youdrais me jeter à vos pieds.

DON JUIN

Suivez-moi , don César, et laissons là des complimens hors de propos.

DON CÉSAR

Où me conduisez-vous ?

DON JUAN

J'irai seul avec vous. Je n'ai que mon manteau et mon épée. Ne craignez rien.

DON CÉSAR

Je ne crains certainement aucune trahison d'un homme de votre naissance et de votre mérite. — Si je vous adresse cette question , c'est pour vous détourner d'une chose dont vous auriez plus tard du regret.

Comment cela ?

J'ai une excuse.

Vous?

Oui.

Dieu le veuille 1

Daignez m'écouter.

Marchons toujours.

DON CÉSAR

Non! vous m'entendrez ici ; mais si nous sortons une fois , je n'aurai plus à vous parler qu'avec l'épée. Ici les explications , et dehors le combat.

DON JUAN

Qu'avez-vous donc à me dire , vous qui avez offensé en même temps mon honneur, mon amitié et ma confiance ?... mon honneur, puisque vous avez osé forcer cette maison ; mon amitié , puisque sachant que je prétends à la main d'une femme, vous la poursuive? et la servez; ma confiance, puisque vous avez trouvé en elle une

DON JUAN

DON CÉSAR

DON JUAN

DON CÉSAR

DON JUAN

médiatrice dont vous vous prévalez contre moi... Voyez maintenant si j'ai raison de me plaindre, lorsque, ami déloyal et ingrat, vous outragez mon honneur, mon amitié et ma confiance!

DON CÉSAR

Si l'un de nous ici est offensé par l'autre, c'est moi, don Juan, moi que vous accusez de trahison, de perfidie, moi qui considère l'amitié comme un autel sacré sur lequel je sacrifie en ce moment les ressentimens de mon âme. Je n'ai pas offensé yotre honneur. Si j'ai osé pénétrer dans cette maison, c'est qu'il y demeure une dame qui a été arrêtée récemment avec moi; cela devait suffire pour que j'y vinsse la voir quand elle m'appelait. Quant à l'amitié, c'a été par délicatesse qu*e je me suis caché de vous; plein de ménagement pour celle qui devait être votre épouse, je n'ai point voulu vous dire qu'il habitât chez elle une femme à laquelle je rendais des soins. Et pour la confiance, j'en ai en vous une telle, que j'ai eu peur de vous déplaire si je vous avouais seulement mon dessein. Et c'est pourquoi soyez satisfait, car c'est vous qui m'accusez à tort.

DON JUAN

Ces explications ne me suffisent pas ; donnez-moi jusqu'à demain pour vous répondre.

DON CÉSAR

Volontiers. Vous me retrouverez là-bas dans ma prison.

DON JUAN

Veuilles m'y attendre.

DON CÉSAR

Donc à Jemain; adieu.

DON JUAN

Adieu donc ; à demain.

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNE I

Le palais du gouverneur. Une galerie.

DON JUAN , seul.

Depuis que la froide aurore s'est réveillée blanche et pâle, en disant au soleil que c'est l'heure qu'il se lève et que le jour paraisse , — je suis enchaîné par mes soucis au seuil de cette porte... Je n'ai pas de meilleur moyen de vérifier mes cruels soupçons... Je parlerai à cette prisonnière avant qu'on lui donne aucune lettre, aucun avis... Il faut que je lui parle avant qu'elle soit prévenue, moi qui voudrais voir, au prix même de ma vie, mon désabusement... Si en l'imaginant je meurs, que je meure en le sachant... et si j'ap-

prends ce que mon inquiétude redoute, je mourrai du remède sans

me plaindre, puisque je dois mourir du mal.-* Voilà Celia , je crois.

Entre CELIA.

DON JUAN

Orna chère Celia!

CKL1À

Vous êtes déjà là, monseigneur, à cette heure?

DON JUAN

Dis-moi, que fait ta maîtresse ?

CELIA

Elle songe à s'habiller.

DON JUAN

Sortira- t-elle bientôt?

CBUA.

Je vais lui aider. M'ordonnez-vous quelque chose pour elle?

DON JUAN

Dis4ui seulement que j'adore, en l'attendant, le seuil de sa porte.

CBLIA.

Vous pouvez y compter.

Elle sort.

DON JUAN

Que de peines, que de tourmens souffre un jaloux! le ne saurai jamais aujourd'hui ce que je yeux savoir... Mais non; que ce désabusement, de la lenteur duquel je me plains, retarde encore de venir! car s'il eût dû m'être funeste, il n'aurait pas tardé à venir un seul instant... — Oh! quand donc serai- je détrompé? quand est-ce que se dissipera mon inquiétude?

Entre LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR

Don Juan?

DON JUAN

Seigneur ?

LE GOUVERNEUR

Que faites-vous là si matin?— Je crois qu'une même pensée nous a éveillés tous les deux avant l'heure. •

DON JUAN

Quelle pensée ?

LE GOUVERNEUR

Vous me cherchez sans doute comme je vous cherche?

Que voulez-vous de moi?

LE GOUVERNEUR

J'ai pour vous une vive tendresse... je songe à ne pas prolonger davantage l'impatience de votre amour... et comme je connais le

ennuis de l'attente , vous serez dès ce soir l'heureux époux de ma fille.

don juan, à part.

Voilà un souci de plus.

LE GOUVERNEUR , à part.

Je m'assure par là s'il a ou non des soupçons.

DON JUAN

Votre intention, seigneur, était de ne m'accorder cette faveur que dans quelques jours; j'attendrai jusque là.

LE GOUVERNEUR

J'avais à terminer certains préparatifs nécessaires en pareille circonstance ; tout est prêt.

don juàn, à part.

Quelle persécution !

le gouverxeur, à part.

II y a encore du pis. — Puisqu'il demande un délai, lui qui avait tant de hâte, il aura vu probablement quelque chose cette nuit. {Haut.) Si vous, don Juan, vous ne dites pas oui aujourd'-hui, moi demain je dirai non.

Il sort.

DON JUAN

Comme il est pressé!... Mais quelle est la femme qui s'approche?... Flerida!... Don César m'a dit que c'était pour elle qu'il était venu... Si je l'interrogeais? ..

Entre FLERIDA.

flerida.

Vous êtes bien matinal , seigneur.

DON JUAN

Oui, et c'est le désir de vous parler qui m'a fait lever si matin.

flerida.

Je suis à vos ordres.

DON JUAN

Avez-vous assez de confiance en moi pour me répondre avec sincérité ?

FLERIDA

Je me fie à votre loyauté entièrement.

DON JUAN

Vous avez raison de vous fier à moi ; car si vous êtes celle que je crois que vous êtes, vous aurez la reconnaissance de mon cœur sauvé par vous. — Déclarez-vous donc à moi sans crainte. Connaissez-vous, dites, don César des Ursins?

FLERIDA.

Ah ! seigneur !

DON JUAN

Parlez ; le connaissez-vous ?

Oui, certef , et plût au ciel, seigneur, que je ne l'eusse connu jamais 1 car c'est à cause de lui que je suis exilée loin de mon pays, de ma famille, et que ma réputation est perdue, détruite!

don juan , à part.

Cette première réponse déjà me soulage. [Haut.) Dites-moi «encore ; lui avez-vous donné quelquefois l'occasion de tous parler la nuit?

FLERIDA.

Moi, seigneur?

DON JUAN

Oui.

FLERIDA.

Hélas l oui, bien souvent, trop souvent pour mon malheur.

don juan, à part.

mon âme, réjouis-toi l {Haut.) Permettez -moi, Flerida, une dernière question.

FLERIDA.

Laquelle?

don juan.

Vous me promettez la même franchise?

FLERIDA.

La même.

don juan. »

Dites-moi : n'étiez-vous pas tous deux ensemble, la nuit, dans un jardin, lorsque...

FLERIDA.

Arrêtez, n'achevez pas!... Oui, nous étions dans un jardin lorsque s'est accomplie cette déplorable tragédie. Nous ne pensions pas, hélas 1 que ces mêmes fleurs, témoins discrets de nos amours...

don juan.

Cela suffît, Flerida ; ne vous appesantissez pas sur d'aussi tristes souvenirs... Vous m'avez rendu la vie et l'âme .. Oh! pardonne, ami fidèle, pardonne-moi une pensée injurieuse! Me voilà détrompé pour jamais!... Ne parlez pas à Lisarda de cette conversation, et demeurez avec Dieu.

Il s'éloigne.

L FLERIDA.

k Un moment, de grâce; où allez-vous de la sorte?

VJL - Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage ; vous m'avez complète- ■L ment rassuré. Il est juste que j'aille voir don César, qui m'attend en K prison.

» FLERIDA.

S Arrêtez !

DON JUAN

Je n'ai pas le temps ; j'y vole.

Il sort.

FLERIDA.

Il va voirdon César, dit-il ! Qu'est-ce que cela signifie?— Il prend des informations sur nos amours, et après il dit qu'il va le voir!... Mais cela est très-facile à comprendre. En m'interrogcant, il a voulu s'assurer que c'était bien moi; mes réponses le lui ont prouvé, puisqu'il a montré tant de joie ; et dire qu'il allait le voir, c'était me dire clairement qu'il était venu de sa part... Il a ajouté que don César est prisonnier; eh bien! allons trouver don César.

Entrent LISARDA et GELIA.

lisarda, à Flerida.

Où allez -vous?

FLERIDA.

Ah! madame, félicitez-moi.

LISARDA.

Sur quel sujet?

FLERIDA.

Comme je n'ignore pas le généreux intérêt que vous me portez et le plaisir que vous aurez de mon heureuse fortune, il faut que vous sachiez, madame, que celui que je cherche est ici prisonnier, et qu'il a appris que j'habite chez vous. la bonne idée que j'ai eue de me réfugier dans votre maison, et que je fus bien inspirée alors!... 11 ne pourra pas m 'accuser de n'avoir pas ménagé ma réputation en son absence!... Je suis folle... je vais voir don César.

Elle tort.

LISARDA.

Voilà un autre chagrin, Ceiia.

CRLIA.

Quel chagrin, madame?

LISARDA.

Hélas! ce n'est que dans la jalousie seulement que celui qui est simple spectateur voit moins de coups que celui qui joue... Quoi donc ! n'entrevois-tu pas de nouveaux soucis pour moi et de nouvelles inquiétudes ? Ne remarques-tu pas toujours qu'après chaque incident qui survient ma situation est pire qu'elle n'était auparavant?

CELIA

De quelle façon, madame?

Écoute. — Le Virgile portugais 1 a dit dans une douce chanson : «J'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mal pire

encore. >> —D'un autre côté, un homme d'esprit a comparé le chagrin

1 Luis de Camoëns.

à une hydre, et il n'a pas eu tort ; car pour un chagrin qui meurt, il en natt deux ; je le sais, moi, par expérience. A peine j'échappe à une crise que j'entre dans une autre. Un jour, je me crus prisonnière; il in arriva si bien que je me tirai de ce péril ; mais à peine en fus je sortie, qu'une dame enlevée a rabattu mon allégresse en réveillant ma jalousie. Et c'est ainsi qu'avec plus de douleur, « j'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mal pire encore.» — Ce cavalier, il est sorti de sa prison et il est venu me voir. Je l'ai interrogé sur mes soupçons. S'il m'a satisfaite ou non par ses réponses, je l'ignore, mais moi je m'en suis satisfaite. Tandis que nous étions à causer tous deux, la poignée de son épée a poussé son arme, et une détonation s'en est suivie, tant le hasard m'est favorable! Ma crainte s'est bientôt dissipée; je me suis flattée qu'il avait gagné la porte sans être aperçu de mon père. Et lorsque je rendais grâces à l'Amour de ce succès, « j'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mai pire encore.» — Cette dame est venue ici à la poursuite d'un homme qui lui avait promis le mariage et qui avait été obligé de fuir à la suite d'une querelle. Cet homme, il est Tenu lui-même, attiré ici par mon étoile qui lui a soumis ma liberté. Il est à la tour, elle est dans ma maison, et elle veut l'aller trouver. Et maintenant, Celia, maintenant que tu connais mes justes inquiétudes, dis-moi si je n'ai pas raison de me plaindre de ma funeste destinée, de m'appliquer les paroles de la douce chanson du poète, et de dire comme lui au ciel et à la terre : « J'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mal pire encore ! »

CELIA

Vous n'auriez pas tort, madame, assurément, s'il n'y avait qu'un seul matador* au monde; mais aujourd'hui on ne voit partout que des matadors ; il y a même un certain jeu de cartes où il y a trois matadors!... — C'est la jalousie qui vous abuse.

LISARDA.

Laisse donc, Celia; oublies-tu que l'on dit de la jalousie qu'elle est an habile astrologue?

CELIA

Non, mais les astrologues les plus habiles ne devinent pas toujours bien.

Entre CAMACBO.

camacho, à part.

C'est bien le cas de dire le refrain : «Entrons ici, qu'il pleut 1...» Vive Dieu ! il faut que le charme où je suis ait une fin.

1 Matador signifie ordinairement, en espagnol, an homme qui en a tue un autre. En français et quelquefois aussi en espagnol, comme dans ce passage, on emploie ce mot dans un sen» ironique, pour dire un homme qui menace de tout tuer. — Au jeu de Vhombre, qui est d intention espagnole (hombre signifie homme), on appelle Matador 1 os trois cartel tapérienret.

LISARDA.

Quel est cet homme qui entre là? II me semble le reconnaître.

CELIA

C'est le domestique du seigneur Fabio.

LISARDA.

C'est lui sans doute qui l'aura prévenue que son maître était prisonnier en cette ville. J'ai à cœur de m'en assurer. Il n'a jamais vu mon visage ; en tenant ma mante...

Voulez-vous que je lui parle?

LISARDA.

Non, peu importe. — (4 Camaeko.) Comment entrez-vous ici sans plus de façon ?

CAMACHO.

Je suis entré en marchant, mes belles dames ; si cela vous a déplu, je sortirai en marchant de la même façon. Je suis parti du pied droit, je repartirai du pied gauche. Et ainsi je m'en irai à peu près comme je suis venu.

LISARDA.

Dites-moi, soldat, qui êtes-vous ?

CAMACHO.

Si je le savais moi-même , ce serait certes peu de chose que de vous l'apprendre ; mais je ne puis vous le dire parce que je ne le sais pas. Un maître que le ciel m'a donné me tient sous un tel charme, qu'à présent, l'unique chose que je sache de moi, c'est que je vais à travers les forêts d'amour, en guise d'écuyer errant, suivant un soleil qui a toujours la face voilée. Pour parler la langue vulgaire, je cherche ici la plus grande trompeuse et la plus grande inventeuse de l'Europe. Si l'une de vous deux est par ha-

sard une dame que l'on tient prisonnière en ce palais, au nom de Dieu, qu'elle le dise ; car je suis venu ici en pèlerinage seulement pour la voir. Mon mattre m'a rompu la tête de l'éloge de sa beauté, et je voudrais la voir pour qu'il me laisse tranquille à l'avenir.

celia , bas, à Lis arda.

Eh bien l madame, l'astrologue a-t-il menti?

lisarda, bas, à Celia.

Non, il cherche la prisonnière, et elle ne se croit pas prisonnière

celia, de môme.

C'est une idée bien subtile.

lisarda, de même.

Il est facile de voir.

CAMACHO.

Eh bien, mesdames?

lisarda.

Quoi! votre mattre vous là vante à ce point?

CAMACHO.

Oui, madame.

LISARDA.

Mais que loue-t-il en elle? sa beauté ou son esprit?

CAMACHO.

L'un et l'autre, madame, ear elle est docteur en l'un et l'autre genre 1 .

Et il la vante beaucoup ?

On ne peut plus.

Souvent?

Toujours.

LISARDA.

CAMACHO.

LISARDA.

CAMACHO.

11 est donc amoureux d'elle?

CAMACHO.

Non, madame; je ne le pense pas du moins; il a un autre amour qui l'occupe davantage : et cette dame d'aujourd'hui, ce n'est pas pour peindre, c'est pour effacer.

us ARDA.

Quoi donc effacer?

CAMACHO.

Je n'en sais rien, moi... Mais il m'a paru que ce mot d'effacer vous avait piquée... Si vous êtes cette dame, dites-le-moi.

lisarda, à part.

Je me meurs. {Haut.) Non, vilain insolent, infime traître, je ne suis point cette dame : je suis la fille du gouverneur , et l'on ne traite pas ici des affaires d'amour. Tant que cette femme sera dans ma maison, n'essayez pas de lui parler, car cette maison est l'asile sacré de l'honneur. Et si vous revenez ici une autre fois, vive Dieu ! je vous ferai jeter par la fenêtre par quatre domestiques.

CAMACHO.

J'en serais bien fâché! — Quatre, madame ? trois suffisent... Que

dis-je, trois? deux suffiraient... Que dis-je, deux? ce serait assez

d'un... Non, pas même un; la moitié d'un, le quart, un bras, une

main, un doigt, un ongle, c'est assez. Et c'est pourquoi je pars

avant qu'ils m'attrapent. Adieu.

Il sort.

1 Todo, que es dama in utro que Como grado de doctor.

Il y a dans ces deux vers une plaisanterie qni est à peu près intraduisible, quoique très-facile à saisir ; elle consiste dans le mélange do mots purement latins, avec d'autres qui sont les mêmes en latin cl en espagnol, ou qui ont une grande analogie dans les deux langues.

LISARDA.

Mon infortune est telle, que, jusque dans les moindres choses, le bien se convertit en mal.

Cela ne signifie rien, pour tous en affecter.

LISARDA*

Non, Celia, il faut que je sache enfin à quoi m'en tenir. J'en avais le projet ce matin déjà. Je lui ai écrit une lettre par laquelle je lui dis que si, par un moyen quelconque, il peut s'échapper aujourd'hui de prison, j'irai le rejoindre où il voudra. J'ai feint dans cette lettre que moi-même je corromprais mes gardes.

CBUA.

A la bonne heure ! *•

LISARDA.

Et en quelque endroit qu'il me donne rendez- vous, j'emmènerai avec moi cette dame : et si mon malheur veut que ce cavalier soit le sien, je renoncerai à ma passion ; et si ce n'est pas lui, mon amour vaincra tous les obstacles.

CELIA

Eh ! madame, vous savez bien que s'il vous voit toutes deux en présence, ce n'est pas elle à qui ce nouveau Paris donnera la pomme, et que vous le quitterez apaisée.

Tu me flattes, Celia.

CELIA

Non, madame.

Entre FLERIDA avec sa mante.

LISARDA.

Où allez-vous donc ainsi, Laura ?

FLERIDA.

Avec votre permission, madame, je vais à une prison où est mon âme.

lisarda, à part.

Non, je ne puis souffrir qu'elle aille le trouver , quand j'ignore encore si c'est lui. (Haut.) Eh quoil suffit-il dans une maison comme la nôtre de prendre sa mante et de dire : Je vais où il me platt?

flerda.

Je suis tellement préoccupée de mes peines, madame, qu'elles ne me laissent pas le loisir de réfléchir avec attention. Puis , je suis bien venue de Naples ici ; il n'y aura rien d'extraordinaire à ce que j'aille d'ici à la tour.

LISARDA.

Ce sont les personnes chez qui vous êtes qui répondent mainte-

nant de votre honneur ; et que dirait mon père, s'il rentrait et qu'il ne tous vit pas?

FLRRIDA.

Je serai de retour ayant son arrivée ; il n'est pas tard, madame.

L1SARDA.

11 faut que vous m'accompagniez cette après-dtnée en visite.

FLERIDA.

Vous voulez que je prenne patience.

LISARDA.

Vous m'êtes nécessaire.

FLERIDA.

Je serai de retour à l'instant. Je ne demande qu'à le voir.

« LISARDA.

Je n'y consentirai pas.

FLERIDA.

Je reviendrai aussitôt.

LISARDA.

Cela est impossible... vous avez beau vous obstiner, vous n'irez pas.

FLERIDA.

Eh bien 1 vous avez beau vous obstiner, vous aussi, quoi qu'il arrive, j'irai.

Entre LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR

Comment! vous vous querellez toutes deux? Qu'est-ce donc?

lisarda, à Flerida.

Vous ferez par force ce que vous n'avez pas voulu faire de gré.

flerida, à Lisarda. Nous verrons.

LE GOUVERNEUR

Eh bien ?

LISARDA.

C'est madame qui voulait sortir de la maison sans vous parler d'abord.

FLERIDA.

Oui, seigneur, parce que je m'en veux aller.

LE GOUVERNEUR

Quoi! suffit-il de dire : Je veux m'en aller?

FLERIDA.

Je confesse que je devais vous demander la permission ; mais puisque vous savez qui je suis et de quelle manière je suis ici, vous comprenez que je désire aller voir mon époux.

LE GOUVERNEUR

Je comprends que vous désiriez le voir : mais ce n'est pas pour que vous le voyiez que vous êtes notre prisonnière.

FLERIDA.

Moi, votre prisonnière?

lisàrda, à part.

Je tremble que tout ne s'éclaircisse.

LE GOUVERNEUR

Vous avez bien peu de mémoire. —Vous ayez donc oublié la scène du jardin?

Non, seigneur, je ne me la rappelle que trop.

LE GOUVERNEUR

N'êtes-vous point revenue de là prisonnière ?

FLERIDA.

Prisonnière? non, seigneur, je me suis présentée chez vous de plein gré.

LE GOUVERNEUR

Quoil je ne vous ai point trouvée là moi-même?

FLERIDA.

Quoil je ne suis pas de moi-même venue ici?

LE GOUVERNEUR, à part.

Elle me mettrait en colère, si je ne considérais qu'elle est la fille de don Alfonse.

flerida, à Lisarda.

Ah ça, madame, expliquez-moi ce mystère.

LISARDA.

Obi, vous êtes prisonnière, à telles enseignes que vous m'avez dit qu'on vous avait trouvée cachée dans une maison.

FLERIDA.

Moi, je vous ai dit cela ? moi !

LISARDA.

De qui l'aura is-je appris autrement?

Je n'y comprends rien, en vérité.

LE GOUVERNEUR, à part.

Elle le nie encore! {Haut.) Je vous laisse avec elle, ma fille... Pour Dieul remettez-la... Quant à moi, j'y perdrais la tête.

Il sort.

flerida, à Lisarda.

Voyons, dites, m'a-t-on amenée prisonnière ?

USARDA.

Non, ma bonne amie, c'était un badinage.

FLERIDA.

Pourquoi me l'avez-vous soutenu alors ?

LISARDA.

Pardonnez-le-moi, Laura, j'y ai été forcée. Je devais songer à moi.

Vous viendrez avec moi cette après-dtnée, et je vous conterai ce qui en est.

FLBRIDA.

Jusque là je vous suis comme votre ombre.

Liurda, Flerida et Gelia sortent.

SCÈNE n

Une ebambre dans la tour.

Entrent DON JUAN et DON CÉSAR.

Je viens vers vous, don César, honteux d'avoir méconnu votre amitié. Mon excuse est que Ton peint l'amour aveugle avec un bandeau sur les yeux, et qu'il se laisse mener par la jalousie. Oui, je compare les soupçons jaloux i ces jeunes enfans qui conduisent les aveugles, s'en font obéir, et leur font accroire toute sorte de mensonges... Mais laissons cela... La réponse que je devais vous rendre aujourd'hui, c'est que je n'ai plus de crainte, plus de doute, et que je vous prie d'agréer mes humbles excuses; — et si vous n'êtes pas satisfait, je vous offre ma poitrine ; vengez-vous, punissez-moi!

DON CÉSAR

J'aurais le droit de me plaindre de vous, don Juan, mais je n'en userai pas. Je ne serais pas un ami, un ami véritable comme je prétends l'être, si je ne vous passais pas un premier tort. J'avoue, d'ailleurs, que la circonstance était délicate, et qu'il a été

généreux à vous de m'épargner en cette occasion... Toutefois, je n'aurais pas souffert d'un autre homme qu'il ne reçût pas mes explications... Mais comment vous êtes-vous désabusé?

DON JUAN

Souffrez, de grâce, don César, pour vous, pour moi, que j'éloigne la conversation d'un sujet qui nous rappellerait à nous deux que je vous ai offensé. Parlons d'autre chose. — Savez-vous que votre prisonnière est belle?

DON CÉSAR

Mais... pas très-belle.

DON JUAN

Si fait, si fait! Mais il est vrai qu'à côté de Ltsarda son éclat pâlit un peu. Il n'est rien d'aussi accompli que Lisarda. Toutes les autres femmes les plus parfaites sont à elle ce que les étoiles sont au soleil.

DON CÉSAR

Alors même qu'elle aurait autant de beauté que vous le prétendez, je doute qu'elle soit aussi spirituelle que la personne en question. Je pourrais, don Juan, vous lire une lettre... mon joli masque honteux m'a écrit... Il n'y aura pas d'indiscrétion, puisque nous avons mis en commun nos biens et nos maux.

DON JUAN

Vous me feriez beaucoup de plaisir.

DON CÉSAR

Je l'ai peut-être trop vantée... mais n'importe.

Entre CAMACHO.

CAMACBO.

Grâces à Dieu , je me suis tiré d'un mauvais pas! Ce n'est pas sans peine ni sans peur.

DON JUAN

Qu'est-ce donc?

Quelle peur, dis-tu?

don césar.

CAMACHO.

Il me semble que j'ai à mes trousses une fenêtre et quatre domestiques. J'ai voulu aller voir tout-à-1'heure votre prisonnière , pour m'assurer par moi-même si elle est aussi bien que vous ne cessez de me le répéter, et j'ai trouvé i sa place la fille du gouverneur, un vrai diable, qui, furieuse d'apprendre le motif de ma visite, m'a dit : « Ce n'est pas ici une maison où l'on vienne rendre des messages, et si vous y remettez le pied une seconde fois, j'ordonnerai à quatre domestiques de vous jeter par la fenêtre. » Je n'en ai pas entendu davantage...

Je la reconnais bien là; elle est aussi sage que belle. — Mais lisons la lettre. Voyons donc un peu cet esprit si merveilleux.

DON CÉSAR

Ce n'est qu'un petit billet, mais charmant. Écoutez. (Il Ut.) « Si vous pouvez gagner vos gardes comme j'ai gagné mes sur-

veillantes, j'irai vous voir ce soir, mais à trois conditions : la première, que vous aurez la précaution de tenir prête une chaise à porteurs à la porte de l'Église-Major; la seconde, que vous aurez à votre disposition une maison où je vous puisse parler; et la troisième, que vous laisserez chez vous le pistolet.»

DON JUAN

Elle écrit fort bien vraiment; mais il me semble qu'elle a conçu là un projet téméraire et difficile à exécuter.

CAMACHO.

Écoutez un conte à ce propos. — Un jour un paysan s'en allait portant une corde, un pieu, une poule, un oignon, une marmite et une chèvre. Chemin faisant, il rencontre une grande coquine. Celle-ci l'appelle et lui dit :«Gil, viens çà, causons un peu aujourd'hui dans ce pré. — Je ne puis, dit-il, avec cet attirail ; je perdrais tout cependant. — A quoi, elle: Que tu es bétel tu ne sais donc pas t'arranger! que portes-tu là, voyons? — Regarde : un oignon, une marmite, une chèvre, une poule, une corde et un pieu.

— Voilà bien de quoi être en peine! Fiche le pieu en terre, puis attaches-y la chèvre par un pied arec la corde; puis, pour contenir la corde davantage, mets dessus la marmite, et dans la marmite mets la poule, et par-dessus la poule et la marmite, mets l'oignon. Ainsi tu n'auras rien à craindre, et tu seras bien sûr de retrouver après, l'oignon, la poule et la marmite, le pieu, la corde et la chèvre. ..» Lorsqu'une femme veut, il n'y a pas d'obstacle qui tienne ; elle est capable de l'impossible.

Pas trop mal.

CAMACHO.

Je crois bien !

DON CÉSAR

Tais-toi.

DON JUAN

Kt enfin que comptez-vous faire?

DON CÉSAR

C'eût été avec beaucoup de plaisir que je serais allé lui parler si c'eût été de nuit ou si l'alcfiyde m'eût permis de sortir. Je trouverais bientôt un endroit commode pour la voir.

CAMACHO.

Mais, ma foi! vous êtes aussi embarrassé que mon paysan, et plus que lui encore.

DON JUAN

Je me charge d'obtenir la permission de l'alcayde et je vous offre mon appartement ; vous n'y courez aucun risque, parce que la porte en donne sur une autre rue. Vous sortirez d'ici en carrosse et dis poserez tout comme le désire celte dame.

CAMACHO.

A merveille ! Vous prenez si bien vos mesures qu'on dirait que vous avez étudié la leçon de ma fillette.

DON JUAN

Va, Camacho, arrête une chaise; voici la clef de mon appartement, et arrange tout pour le mieux. Allons, va, ne tarde pas.

CAMACHO.

En vérité, je me fais à moi-même l'effet d'un cuisinier ; car les cuisiniers accommodent les ragoûts sans les manger, et même quelquefois sans y goûter.

Il sort.

DON CÉSAR

Vous me donnez là de précieuses marques d'amitié.

DON JUAN

C'est en réjouissance de mon bonheur d'aujourd'hui.

DON CÉSAR

Je vous devrai ce bonheur ; mais rien n'égalera ma reconnais* sance.

JOURNÉE III , SCÈNE If. 309

DON JUAN

Vous ne pouvez être qu'à demi content de moi. Vous vouliez voir votre dame la nuit, et... Mais voici le gouverneur qui entre.

Entre LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR

Quoi 1 vous ici, don Juan ?

DON JUAN

Oui, seigneur, je suis prisonnier moi aussi.

LE GOUVERNEUR

Vous!... comment cela?

DON JUAN

Puisque mon ami est prisonnier, je puis dire avec raison que je le suis également.

Bien 1... — Mais à ce compte nous sommes tous prisonniers, car tous nous désirons servir don César.

DON CÉSAR

Je me tais, seigneur, et par là je crois vous mieux montrer ma gratitude. La parole est impuissante à exprimer les émotions de l'âme. Ainsi je me contente de vous dire : Que Dieu augmente et prolonge votre vie!

LE GOUVERNEUR

Voudriez-Yous, don Juan, me laisser avec don César? nous avons beaucoup à parler ensemble.

DON JUAN

Je m'empresse de vous obéir.

don césar, à part.

Hélas! quelle occasion je perds!... si encore je pouvais la retrouver ce soir! {Bas, à don Juan qu'il retient.) Vous voyez ce qui

se passe, don Juan. Il pourra se faire que la dame soit déjà à m'attendre avec mon valet chez vous. Allez-y, entrez, car je sais qu'elle aura le visage recouvert de sa mante, — et dites-lui qu'il m'est impossible de l'aller voir. Ajoutez que je meurs de désespoir et de douleur.

DON JUAN

Comptez-y.

DON CÉSAR

A propos, don Juan, puisque vous savez qui elle est, n'ayez pas l'air avec elle de le savoir.

DON JUAN

Soyez tranquille.

nsoru

LB GOUVERNEUR

Asseyez-vous là, don César.

DON CÉSAR

Je tous obéis, seigneur, comme c'est mon devoir.

IUt'i LB GOUVERNEUR.

Vous saurez, don César, que j'ai été en ma jeunesse le grand ami de don Alfonse Colona ; je Tiens donc tous parler, non pas en juge, mais conduit près de tous par l'intérêt que je porte k sa personne et à son honneur. Lui-même a exigé mon entremise en cette occurrence. Donc, mon ami, en homme sage, faisant de né-

cessité vertu, a sollicité là-bas votre pardon ; il l'a obtenu et tous l'envoie sous ce pli. Il se flatte qu'après cela tous consentirez à rétablir son honneur. 11 dit enfin que, pourvu que tous reveniez auprès de lui marié avec sa fille, vous pouvez y retourner sans nul souci, qu'il tous recevra à bras ouverts comme le père le plus tendre.

DON CÉSAR

Vous agissez, seigneur, comme celui que vous êtes, et tous m'imposez des obligations éternelles. La jalousie rut cause d'une fureur insensée ; je suis complètement désabusé aujourd'hui ; et ainsi j'appartiens désormais tout entier à la belle Flerida, et je suis prêt à lui donner ma main.

LB GOUVERNEUR

Alors ce ne sera pas plus tard que cette nuit.

DON CÉSAR

Est-ce que tous avez procuration pour cela ?

LE GOUVERNEUR

A quoi bon, si vous êtes ici présens l'un et l'autre?

Quoi! Flerida ici!... Gomment donc, de grâce?

LE GOUVERNEUR

Vous n'y songez donc pas! Oubliez-vous qu'elle est en ma maison?

DON CÉSAR

Je l'ignorais, seigneur.

LE GOUVERNEUR

Allons donc! ne l'ai-je pas trouvée avec vous le jour que je vous arrêtai?

DON CÉSAR

Quel bizarre malentendu! Vous vous trompez, seigneur, en croyant que cette dame est Flerida. Vive le ciel ! ce n'est pas elle.

LE GOUVERNEUR

Comment un sien valet qui l'a vue m'aurait-il menti? Comment le dirait-elle pareillement?

DON CÉSAR

Vous aurez sans doute chez vous une autre prisonnière.

LE GOUVERNEUR

Non pas ! je n'ai que cette dame qui était avec vous au jardin.

DON CÉSAR

Eh bien ! vous êtes dans l'erreur, elle n'est pas Flerida.

Ma patience est à bout!... — Mais, — bien qu'elle nie qu'elle soit prisonnière, — si elle-même confesse, avec d'amers regrets, les divers incidens de ses amours et qu'elle en donne le détail, elle ne peut pas m'abuser?

don cisAR.

Les mêmes signalemens, les mêmes indices pourraient convenir à une autre femme.

LE GOUVERNEUR

Gela est impossible. D'ailleurs, un valet qui l'a suivie l'a vue, je dis vue de ses yeux.

DON CÉSAR

Alors le valet en a menti.

LE GOUVERNEUR

Vous me feriez perdre l'esprit.

DON CÉSAR

Conduisez moi vers elle, et si elle déclare devant moi être Flerida, à l'instant même je l'épouse.

LE GOUVERNEUR

C'est bien, venez.

don césar, à part, ciel ! tirez-moi de cette intrigue inexplicable !

LE GOUVERNEUR, à part.

Secourez-moi, grand Dieu, au milieu de tant d'ennuis!

don césar.

Enfin, dites-vous, c'est elle qui était cachée dans le jardin ?

Eh oui! cent fois oui.

don césar.

Eh bien! ce n'est pas Flerida.

LE GOUVERNEUR

Eh bien!... De mal en pis!

Ils sortent.

SCÈNE in

Une chambre dans le palais du gouverneur

Entrent L1SARDA et FLERIDA , le visage recouvert de leurs mantes;

CAMACHO les accompagne.

CAMACHO.

C'est ici la maison, mesdames. J'ai traversé la ville en tous sens afin que vous ne fussiez pas suivies. Je gagerais que vous ne savez pas où vous êtes.

L18ARDA

II est bien impossible que nous le sachions, étant Tenues recouvertes de nos mantes dans une chaise à porteurs dont les rideaux étaient tirés, et de laquelle nous ne sommes descendues qu'à l'entrée de cette pièce.

CâMACHO.

Mes ordres sont d'aller fermer la porte du dehors dès que vous serez arrivées. Demeurez ici. Cette chambre hospitalière est celle d'un jeune homme qui a du goût, et vous pouvez vous amuser à la regarder. Adieu, mesdames.

Il sort.

flbrida , à part.

Je n'ai pas dit un mot afin de n'être pas reconnue par Camacho. Maintenant je ne doute plus que don César soit ici, puisque ses valets y sont. — Mais pourquoi Lisarda va-t-elle ainsi recouverte de sa mante? Pourquoi, lui, se conduit-il à mon égard avec tant de mystère?... Qu'est-ce que cela signifie?... Dieu veuille que cela finisse bienl

LISARDA.

Respirons un peu ici, Laura. Personne ne nous voit. {Elle relève sa mante, reconnaît la chambre et se trouble.) Que le ciel me protège !

FLBRIDA.

D'où vient votre surprise, madame?

LISARDA.

Je n'en sais rien, Laura. —Je me meurs!

FLBRIDA.

Qu'avez-vous?

LISARDA.

Ce que j'ai !... j'ai que je suis dans ma maison, quand j'espérais me cacher pour une entrevue que je dois avoir, vous présente, avec un homme. Cette chambre que vous voyez est celle de don Juan. Vous qui êtes depuis peu à la maison, vous n'y êtes jamais entrée et ne pouvez la connattre; mais, moi, je la reconnais bien... L'appartement a une porte qui donne sur une autre rue... Comme je suis venue sans regarder où j'allais et que la chaise nous a montées jusqu'ici, j'ai été prise au piège... Hélas ! hélas! je suis perdue! Et je ne puis me plaindre de personne! je suis perdue, et par ma faute!... Laissez-moi bien m'assurer que ce n'est pas une vaine illusion, que c'est la vérité... Mais non, je ne me trompais pas... le mal qui nous arrive n'est jamais que trop réel!... ces sièges, ces tableaux, ce secrétaire, ce miroir, ces tentures, ce sont bien les nôtres! c'est bien dans ma maison que je suis!... ciel! 6 Dieu! — Mais pour cela je ne me rendrai pas lâchement à la fortune... S'il y a remède à tout, il y en a un sans doute à cela... Une porte de cette hambre donne dans mon appartement. S'il y avait là quelqu'un

qui pût nous ouvrir, nous sortirions d'ici ; c'est l'essentiel. Après, il nous sera facile de nous excuser d'avoir manqué au rendez-vous. Et quand même... il n'importe. — Voyez un peu à travers la serrure, Laura, je vous prie.

FLERIDA.

Je vois Celia, madame, qui travaille assise près d'une fenêtre donnant sur le jardin.

LISARDA.

Écartez-vous un peu, que je l'appelle. (Appelant.) Tst! tst! Celia!... Tst! tstl Celia!... (A Flerida.) Elle ne nous voit pas, et ne sa-

chant de quel côté on l'appelle, elle tourne autour de la chambre comme une folle... (Appelant.) Par ici, Celia, par ici!

celia, du dehors.

Qui m'appelle? qui est-ce?

LISARDA.

C'est moi, Celia. Je te dirai après ce qui en est. Ouvre-moi cette porte au plus tôt, si tu peux.

celia, du dehors.

Mon mattre doit en avoir la clef sur son secrétaire. Attendez un moment. Je cours la chercher.

LISARDA.

Fais vite. — Oh! puisse-t-elle revenir à temps 1

FLERIDA.

Il sera trop tard.

Pourquoi?

FLERIDA.

J'entends ouvrir l'autre porte, et l'on entre. C'est*™ homme !

LISARDA.

C'est don Juan!... que le ciel me soit en aide!... — Laura, ôtez-moi cette mante, et vous, couvrez-vous bien le visage... Quelque chose que je dise, ne me démentez pas, ne me trahissez pas. Sauvezmoi la vie et l'honneur !

Entre DON JUAN.

don juan, à part.

Elle n'est pas dans la première pièce; elle aura voulu visiter tout l'appartement. {Apercevant Lisarda.) Quoi! madame, c'est vous?

LISARDA.

Oui, seigneur don Juan, c'est moi ! Comme cette dame vous attendait, je n'ai point voulu qu'elle fût seule, et je suis venue, en entrant par cette porte qui donne chez moi, lui tenir compagnie jusqu'à votre arrivée. Vous êtes, sur ma foi ! un galant comme il y en a peu. Vous épousez une dame, et vous en courtisez une autre !

DON JUAN

Mais, madame...

LISARDA.

Taisez-vous, ne cherches pas à tous excuser.

Mais, madame, je ne...

LISARDA.

Vous n'éies qu'un cavalier discourtois, qu'un amant ingrat et infidèle.

DON JUAN

Est-ce que vous connaissez cette dame ?

L1SARDA.

Je n'ai pas besoin de la connaître ; elle ne m'a pu offensée.

DON JUAN

Eh bien! écoutez et sachez...

LISARDA.

Ne cherchez pas i vous excuser, don Juan. Je ne suis pas si éprise! Ce n'est pas la jalousie qui m'anime, c'est le sentiment d'un juste orgueil blessé. Vous recevez, dans ma maison et presque sous mes yeux, une femme voilée!... Elle entre ici dans une chaise à porteurs dont les rideaux sont tirés, suivie d'un écuyer à pied !.. Elle est accompagnée jusqu'à cette chambre par un valet que mes gens ne connaissent pas et qui, sans doute, vous sert de messager dans vos bonnes fortunes 1... Je sais tout.

DON JUAN

Mais, madame...

LISARDA.

Assez.

DON JUAN

Apprenez, je* vous prie...

Finissons.

DON JUAN

C'est un de mes amis, madame, qui...

LISARDA.

Cela est trop vieux, trop usé... Vous voulez me laisser entendre, n est-ce pas, que c'est un de vos amis qui vous a emprunté votre chambre pour parler à une femme, service que les cavaliers se rendent mutuellement? Voilà une belle excuse !

DON JUAN

Pour Dieu, madame, écoutez!

LISARDA.

Quand une femme écoute des explications, c'est qu'elle veut être satisfaite. Moi, je ne veux pas l'être. Donnez-moi donc cette clef.

DON JUAN

Cette dame ne sortira pas que vous ne sachiez d'abord...

LISARDA.

Je n'ai rien à savoir. Éloignez-vous de ce côté. {A FUrida.) Al-

Ions, madame, partez, et félicitez-vous de ce que je suis celle que je suis. (Bai,) Pardonnez-moi, ma chère amie, j'y suis forcée.

tlerida, bas* à Lisarda.

Je vous admire.

don juan, à part.

cruelle loi de l'amitié!... [À Lisarda.) Eh bien ! madame, cette dame ne sortira pas que vous n'ayez entendu de sa bouche ma justification.

Vous ne m'y contraindrez pas , j'espère.

don juan, à Flerida.

Alors, vous, madame, dites si vous me connaissez, dites qui est votre amant, ou, vive Dieul je dirai moi-même qui vous êtes.

LISARDA.

Il faut que votre cause soit bien mauvaise, pour vous emporter de la sorte 1

Madame !

Que veux-tu ?

J'ai ouvert.

Entre CELIA.

cblia, bas, à Lisarda.

lisarda, bas 9 à Celia.

cblia, de mime.

lisarda , de même.

Un peu tard, mais c'est bien.

cblia, de même.

Qu'y a-t-il donc ?

us arda, de même.

Rien... Devine-le. [Haut, à don Juan.) Vous voyez, la porte était ouverte.

Je ne le nie pas non plus. — Hélas ! voilà du monde qui vient. C'est votre père ! Tout ce que je vous demande, madame, c'est de ne pas me perdre auprès de lui.

lisarda, à part.

11 faut d'abord songer à soi.

Entrent LE GOUVERNEUR, DON CÉSAR et CAMACHO.

LE GOUVERNEUR

Qu'est ceci donc? J'ai entendu vos voix en rentrant, et cela m'a engagé à venir voir ce qui se passait. — Vous ici, ma fille?

LISARDA.

Je suis venue ici.

LE GOUVERNEUR

Dans quel but?

LA VIDA ES SUENO

NOTICE

La Vie est un songe, l'une des pièces les plus célèbres de Galderon , fut imprimée en 1640 par les soins de don Diègue Galderon , frère atné de notre poète. Cet ouvrage appartient donc à la première moitié de sa carrière.

Les anciens ont proclamé , depuis bien des siècles , que la vie n'est qu'un rêve. Pindare a même dit, je crois, que c'était le rêve

d'une ombre. Mais le développement de cette pensée revenait de droit à un poète chrétien et catholique.

Si je ne me trompe sur l'intention de Galderon , il a voulu montrer dans cette pièce l'irrésistible puissance de la destinée , ou , pour mieux parler, de la Providence. Nous ne sommes point maîtres de nos actions; une volonté supérieure nous mène malgré nous, et tout le mal que nous faisons pour nous y soustraire est un mal inutile. Mais il n'en est pas de même du bien que nous pouvons faire : il nous servira à nous-mêmes ; il nous sera compté dans une autre vie , qui n'est pas un rêve.

La pensée a peine à considérer, sans une sorte de vertige , la profondeur de ce drame, qui lui-même, comme un rêve étrange, frappe fortement l'esprit, et laisse dans l'âme une longue impression.

Cette pièce, fort sérieuse , a aussi une partie comique. Rien de plus charmant, à notre avis, que la première scène de la troisième journée, où Clairon est pris pour un prince ; et ce qu'il y a d'admirable , c'est de voir comme cette scène bouffonne rentre dans le sens général de la pièce.

La Vie est un songe fut, dans le siècle dernier, imitée par Boissy , et de notre temps cette pièce a été traduite en allemand par Schlegel.

basilio , roi de Pologne.

sigismond, prince.

astolfe, duc de Moscovie.

clotaldo, vieillard.

PERSONNAGES

claibon , valel bouffon.

estrella ', infante.

ROSAURA , dame.

SCÈNE I

Un site sauvage. Des montagnes. Une caverne.

On voit paraître, sur le haut d'une montagne, ROSAURA, vêtue en homme, portant des babils de voyage; elle commence à parler en descendant la montagne.

ROSAURA.

Impétueux hippogriffe 2 , aussi rapide que le vent, arrête-toi I Pourquoi , v éclair sans flamme, oiseau sans plumes, poisson sans écailles, et quadrupède sans instinct naturel, — pourquoi donc Remporter et t* élancer, le mors aux dents, au milieu du confus labyrinthe de ces rochers dépouillés?... Arrête, te dis-je, arrête-toi sur cette montagne, où les animaux sauvages auront aussi leur phaéton. Pour moi je ne veux pas aller plus avant, et terminant mon voyage où m'a conduite le destin, désespérée, je descends les hauteurs escarpées de ce mont sourcilleux qui brave le soleil... Pologne! ce n'est pas là une attrayante hospitalité que celle que tu m'offres, puisqu'au moment où je mets le pied sur ton sol, tu permets que je le rougisse de mon sang. Hélas ! mon sort ne me promettait pas davantage, et qui jamais eut pitié d'un malheureux?

Entre CLAIRON} il descend par le même côté.

CLAIRON

Vous pourriez bien dire deux, s'il vous platt, et ne pas m' oublier quand vous vous plaignez ; car si nous sommes deux qui avons quitté notre pays pour chercher les aventures, deux qui sommes arrivés jusqu'ici à travers toutes sortes de folies et de disgrâces, et deux encore qui avons dégringolé du haut de la montagne, — il n'est pas juste que j'aie partagé les périls et qu'ensuite je ne sois plus compté pour rien.

1 Estrella signifie étoile.

* ffipogrifo violento Que corriste parejas con el viento, etc., etc.

Je ne te comprends point dans mes plaintes, Clairon, afin de ne pas l'enlever le droit que tu as à tes propres consolations en pleurant ton infortune; car, cocaïne disait un philosophe, on éprouve tant de plaisir à se plaindre, que pour pouvoir se plaindre on devrait presque chercher le malheur l .

CLAIRON

Le philosophe qui disait cela était un vieil ivrogne. Si je le tenais, je lui donnerais quelques douzaines de soufflets et autant de coups de pied, et ensuite il pourrait se plaindre tout son soûl... Mais, madame, dites-moi, qu'allons-nous faire tous deux, seuls, à pied, à cette heure, en ce lieu désert, et au moment où le soleil disparaît de rhoritoo?

ROSAURA.

Quelle singulière et triste aventure!... Toutefois, si mes sens ne s'abusent, si mes yeux ne sont pas trompés par mon imagination, il me semble qu'à la clarté incertaine du jour qui finit , j'aperçois là bas un édifice.

CLAIRON

Vous avex raison, ou bien mon désir et mon espoir en ont menti.

ROSAURA.

Je vois, au milieu des âpres rochers, une habitation si étroite, si basse, et d'une architecture si grossière, que Ton dirait un roc détaché qui a roulé du haut de la montagne.

CLAIRON

Approchons-nous, madame, et au lieu de regarder ce petit palais, prions les personnes qui l'habitent de vouloir bien nous y recevoir.

ROSAURA.

La porte en est ouverte... Hais quoi! le regard, en plongeant dans ce sombre lieu, n'y découvre que la nuit.

On enlend un brail de chaînes.

ciel ! qu'entends-je?

ROSAURA.

Je ne sais quel sentiment m'a rendue immobile, tremblante et glacée.

CLAIRON

N'est-ce pas le bruit dune chaîne? Que je meure s'il n'y a pas là un galérien ! Ma peur ne m'a jamais trompé.

siGiSMOND, dans la caverne.

Hélas l malheureux I... hélas l infortuné !

ROSAURA.

Quelle triste voixl... J'éprouve une nouvelle peine et de nouveaux tourm ens *

i Le pMo*p* e T» * * l •* •*» * e cruU » de la façon de CaWcr ° o,

CLAIRON

Kl moi de nouvelles craintes.

ROSAURA.

Clairon ?

4 CLAIRON

Madame?

ROSAURA.

Fuyons les périls de cette tour enchantée.

Je voudrais bien, madame; mais je n'ai pas même assez de courage pour fuir.

ROSAURA.

Mais a'aperçois-je pas une faible lumière, une pâle clarté, une sorte d'étoile vacillante dont l'éclat incertain et irrégulier augmente encore, s'il est possible, l'obscurité de cette ténébreuse habitation ? — Oui , à ses reflets , je distingue, quoique de loin , un cadavre vivant qui est enseveli dans cette sombre prison... Et pour augmenter mon effroi, cet homme , qu'éclaire une triste lueur, porte pour vêtement une peau de bête, et il est chargé de fers. — Fuyons, ou du moins, puisqu'il ne nous est pas possible de fuir, écoutons d'ici ses plaintes.

Entre SIGISMOND ; il est enchaîné et couvert de peaux de bêles.

SIGISMOND

Hélas! malheureux!... hélas! infortuné!... ciel! je voudrais savoir au moins, dans mon malheur, quel crime j'ai commis contre toi en naissant ! Est-il juste à toi de me traiter aussi cruellement, puisque mon seul crime est d'être né? et si cela devait m'être imputé à crime, ne devais-tu pas m'empêcher de naître? car, pour justifier ta rigueur, tu n'as rien autre à me reprocher... Est-ce que le reste des êtres animés n'ont pas eu naissance ainsi que moi? et si tous ainsi que moi ont eu naissance, pourquoi donc jouissent-ils de privilèges qui m'ont été refusés ?. . L'oiseau naît, et à peine estil une fleur qui a des plumes et un bouquet qui a .des ailes, que, revêtu de sa parure charmante, il s'élance de son nid bientôt oublié, et fend d'un vol léger les plaines de l'air. Et moi qui ai plus d'âme, j'ai moins de liberté !... La bête sauvage naît, et dès que sa

peau est marquée de ces taches égales qui y semblent tracées par le plus habile pinceau, elle traverse Les forêts en bondissant, et pressée par la nécessité, déchire sans pitiéf tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Et moi, avec de meilleurs instincts, j'ai moins de liberté!... Le poisson natt, et à peine est-il sorti du limon et des algues marines où il fut déposé, — à peine, couvert d'écaillés, peut-il se mirer sur les eaux, que, poussé par son caprice et la température de l'humide élément, il parcourt en tous sens l'immensité des mers. Et moi, avec plus d'intelligence, j'ai moins de liberté!... Le ruisseau

natt, couleuvre argentée qui se détache parmi les fleurs, et à peine est-il sorti de son berceau parfumé, 4 qu'il se déroule en longs plis avec un doux murmure, et traverse en chantant la plaine qui s'ouvre devant lui. Et moi, avec une vie plus complète, j'ai moins de liberté!... Aussi, quand j'y songe, mon sera se soulève d'indignation, et comme un volcan, il est prêt à lancer feu et flamme. Quelle justice, quelle raison, quelle loi permet donc de refuser à un homme le doux privilège , le droit précieux que Dieu accorde au ruisseau cristallin, au poisson, à la bête sauvage, à l'oiseau 1 ?

ROSAURA.

Ses paroles m'ont inspiré tout à la fois de la crainte et de la pitié.

SIGISMOND

Qui donc a écouté mes plaintes?... Est-ce vous, Clolaldo?

CLAIRON

Dites que oui.

ROSAURA.

Non, ee n'est pas lui ; c'est un infortuné qui dans ces tristes lieux avait entendu vos gémissemens.

SIGISMOND

Eh bien! tu vas mourir; car je ne veux pas qu'il existe personne qui soit instruit de ma faiblesse ; et seulement parce que tu m'as entendu, je vais te presser entre mes bras robustes et te mettre en pièces.

clairon.

Pour moi je suis sourd, et par conséquent je n'ai pas pu vous entendre.

ROSAURA.

Si tu as en toi quelque chose d'humain, me voilà à tes pieds, épargne-moi.

SIGISMOND

Je ne sais par quelle secrète puissance, mais ta voix m'attendrit et ta présence me trouble. Qui es-tu ? — Car bien que je ne connaisse rien du monde, puisque cette tour, ou, pour mieux dire, cette caverne, a été jusqu'ici mon berceau et mon tombeau ; bien que depuis ma naissance je n'aie jamais vu que cet affreux désert, où je n'ai qu'une misérable existence aussi monotone et aussi triste que la mort ; bien que je n'aie jamais parlé à aucun être vivant, si ce n'est à un homme qui partage ma disgrâce et qui m'a donné quelques renseignemens sur le ciel et sur la terre, sur

le cours des astres, sur l'art de gouverner les états ; bien qu'à vrai dire, — ce qui cause ton effroi, — je sois un homme parmi les bêtes sauvages et une bête sauvage parmi les hommes, et que tu puisses à bon droit m'appeler un monstre; — toi seul, sache-le, tu as suspendu ma colère,

1 Rosaura, dans les Trois effets de l'amour, est dam la même situation que SigUmond, et, comme lui, elle compare sa destinée à celle de tout les objets qui l'entourent, mais dans des vers qui ont moins de grâce et d'harmonie.

adouci ma tristesse, et charmé mon oreille et ma vue. Chaque fois que je te regarde, je t'admire davantage, et à mesure que je te regarde je désire davantage te regarder. Je ne comprends pas que mes yeux se fixent ainsi sur toi, car en te voyant je meurs d'envie de te voir» 1 . Mais n'importe,*iaisse-moi te voir, et que je meure! car si à te voir je ressens un tel effet, que ressentirais-je donc à ne te voir pas ? Ne serait-ce pas une douleur cruelle, une fureur, une rage pires que la mort? car, après avoir vécu si malheureux, ne seraitce pas horrible de mourir au moment du bonheur?

ROSATJRA.

Je te regarde avec effroi et t'écoute avec admiration, sans savoir ni ce que je puis te dire ni ce que je dois te demander... Je te dirai seulement que le ciel m'a conduit aujourd'hui en ces lieux afin sans doute que je fusse un peu consolé, si toutefois c'est pour un malheureux une consolation que de voir un homme plus malheureux encore... On raconte d'un certain sage, qui était si pauvre qu'il n'avait pour toute nourriture que les herbes qu'il pouvait cueÛiir, qu'un jour, comme il disait à part soi, « est-il un homme plus pauvre et plus misérable?» et comme, là-dessus, il avait re-

gardé en arriére, il eut réponse à sa question ; car il aperçut un autre sage qui ramassait soigneusement les feuilles qu'il jetait 3 . Moi, de même, j'allais par le monde me plaignant de la fortune, et tandis que je disais à part moi , « est-il un mortel plus maltraité du sort ? » toi, plein de pitié, tu m'as répondu; car ma conscience me dit que tu ramasserais mes peines pour en faire ton allégresse. Si donc, par hasard, mes chagrins peuvent être pour toi un soulagement, une consolation, veuille en écouter le récit, et prends-en ce que j'en aurai de trop. Pour commencer...

CLOTALDO, du dêhOTS.

Gardes de cette tour qui, soit paresse, soit lâcheté, avez laissé pénétrer deux personnes dans la prison...

ROSAURA.

J'éprouve une nouvelle inquiétude.

SIGISMOND

C'est Clotaldo, mon gardien. Ài-je à redouter de nouvelles disgrâces?

clotaldo, du dehors.

... Avancez, accourez sans retard, et, sans qu'elles puissent se défendre, arrêtez-les ou tuez-les.

tous, du dehors.

Trahison 1 trahison!

1 Qjos hidrêpieos creo Que mis qjos deben ter, etc , etc.

Mot à mot : lies yeux, je crois, doivent être hydropiques; car, etc., etc. • Je soupçonne que ce philosophe est le même que le précédent.

Gardes «le cette tour, qui nous avex laissé entrer ici, puisque \c choix nous est donné, contentez-rous de nous arrêter ; ce sera le

plus COSMDOde.

Eatrcal CLOTALDO et des Soldais.

ClliMa l»e*l n pistolet. Tow In soldats Ml le visage couvert.

CLOTALDO.

Couttci-tous tous le visage ; car il importe, tant que nous serons ici, que personne ne nous voie.

CLAIRON

11 parait qu'on Ta masqué dans ce pays?

CLOTALDO.

tous qui, par ignorance sans doute, avez franchi les limites de ce lieu retiré, contrairement au décret du roi qui défend à qui que ce soit de Tenir Toir celui qui Tit prisonnier parmi ces rochers, — rendez-vous, rendex tos armes, ou bien ce pistolet que je tiens va partir, en vomissant deux balles dont chacune donnera la mort à l'un de tous.

SIGISMOND

Avant que ces personnes reçoivent de toi la moindre injure, tyran farouche et cruel, je me serai moi-même donné la mort au

moyen de ces fers... Oui, j'en jure par le eiel, tout enchaîné que je suis, je me déchirerai avec les mains, avec les dents, et je me briserai contre ces durs rochers, plutôt que de leur voir subir un outrage dont mon cœur serait désolé.

CLOTALDO.

Ne sais-tu pas, Sigismond, que ta destinée est telle qu'avant même ta naissance tu fus, par la loi du ciel, condamné à mourir? Ne sais-tu pas qu'au milieu de ces rochers tu ne peux te livrer qu'à une fureur impuissante? Pourquoi donc fais-tu entendre ces provocations? [Aux soldats.) Qu'on le remène dans sa prison et que la porte en soit fermée sur lui.

Les soldats font rentrer Sigismond dans la caverne.

sigismond, du dehors.

Vive Dieu! vous avex raison de m'ôler la liberté; car, semblable au géant de la fable, j'aurais entassé rochers sur rochers pour vous attaquer tous ensemble.

CLOTALDO.

C'est peut-être parce qu'on avait prévu la violence de ton caractère que tu souffres tous ces maux.

ROSAURA.

Puisque la fierté à ce point vous offense et vous irrite, il serait insensé à moi de ne pas vous demander humblement la vie qui est à vos pieds. Laissez-vous toucher de pitié en ma faveur, si vous no

voulez pas qu'on dise que vous traitez avec une égale rigueur et celui qui est fier et celui qui est humble.

clairon.

Et si ni la Fierté ni l'Humilité,— ces personnages si importais et si écoulés dans les autos *, — ne peuvent toucher votre cœur, moi qui ne suis ni fier ni humble, mais un milieu «ntre les4eui, je vous prie de vouloir bien nous protéger.

CLOTALDO.

Holà!

DES SOLDATS

Seigneur ?

CLOTALDO.

Otez-leurà tous deux leurs armes, et bandez leur les yeux, afin qu'ils ne voient pas où on les emmène.

Voici mon épée. C'est à vous seul que je la remets, car vous êtes ici le chef; et je ne voudrais pas la rendre à un homme moins considérable.

CLAIRON

Pour la mienne, je puis vraiment la rendre au premier venu. {Aux soldats*) Tenez, prenez.

rosaura.

Et si je dois mourir, je veux, en reconnaissance de cette grâce, vous laisser ce gage d'un grand prix, à cause du héros qui l'a portée. Gardez-la bien, je vous le recommande ; car si je ne sais pas précisément quel secret est attaché à cette épée, je sais qu'elle enferme de grands mystères, et je savais que je pouvais compter sur elle pour venir en Pologne me venger d'un affreux outrage.

clotaldo, à part.

Saints du ciel ! qu'est ceci ? Mes ennuis, mes peines, mes chagrins pouvaient donc augmenter 1 {A Rosaura,) Qui te l'a donnée, cette épée?

rosaura.

Une femme.

CLOTALDO.

Son nom?

ROSAURA.

Je dois le taire»

CLOTALDO.

Dis-moi donc au moins sur quoi tu te fondes pour penser qu'il y ait un secret en cette épée?

rosaura.

La personne qui me l'a donnée m'a dit : « Pars pour la Pologne, et tache , par ruse et adresse, que les nobles et les principaux du

1 En effet, l'Humilité et l'Orgueil (la Humlidad et la Soberbia) jouent souvent an rôle dans les •utos de Calderon.

pays te voient cette épée ; car, par ce moyen, tu trouveras auprès de l'un d'eux secours et protection» Mais, dans l'idée que ce seigneur était peut-être mort, on n'a point voulu me le nommer.

clotaldo, à part.

Que le ciel me protège! qu'ai-je entendu? 11 m'est impossible de dire si une pareille aventure est la vérité ou une Action. C'est bien là l'épée que je laissai à la belle Violante en promettant que celui qui me la rapporterait me trouverait avec le dévouement d'un fils et la tendresse d'un père... Que dois-je donc faire dans une situation si difficile, alors que celui qui m'apporte cette épée qui doit être si puissante sur moi, arrive frappé d'une sentence de mort?... Quelle position cruelle! quelle affreuse destinée! inconstance de la fortune!... C'est mon fils! c'est bien lui ! ce gage me le garantit et mon cœur me l'assure ; mon cœur qui tressaille de joie dans ma poitrine, comme pour s'élancer vers lui ; mon cœur qui (semblable au prisonnier, lequel, entendant du bruit au dehors et ne pouvant s'échapper, se précipite à la fenêtre, afin de voir ce qui se passe) , dans l'impuissance où il est de sortir de mon sein, monte vers mes yeui, qui sont en quelque sorte la fenêtre de mon âme, et s'en échappe en des larmes pleines de douceur... Que faire, grand Dieu ? que faire ?... Le conduire au roi? hélas! c'est le conduire à la mort. Le soustraire aux yeux du roi? je ne le puis comme loyal vassal... D'un côté l'amour paternel m'implore, d'un autre côté la loyauté me commande... Mais pourquoi hésiter? la fidélité que je dois au roi ne doit-elle point passer avant ma tendresse pour mon fils? Que ma loyauté ne subisse donc aucune atteinte, et qu'il advienne de mon fils ce que le sort voudra...

D'ailleurs n'a-t-il point dit toutv à l'heure qu'il venait se venger d'un outrage ? Or l'homme outragé n' est-il pas un infâme? or un infâme peut-il être mon fils, peut-il être formé de mon sang?... Mais, d'autre part, s'il lui est arrivé quelqu'un de ces malheurs auxquels nous sommes tous exposés, — car l'honneur est chose si délicate qu'un souffle le ternit et qu'une parole l'enlève, — que pouvait faire de plus-l'homme le plus généreux, que de venir, à travers tant de périls, chercher réparation et vengeance? Oui, c'est mon fils, C'est mon sang; je le reconnais à son courage, à sa valeur... C'est pourquoi, dans l'incertitude où je suis, le seul parti que j'aie à prendre, c'est d'aller au roi et de lui dire : « Voilà mon fils, tuez-le. » Qui sait? peut-être le roi se laisse r a- 1- il toucher en ma faveur, et alors, mon fils vivant, je l'aiderai à se venger ; et si le roi, constant dans ses rigueurs, le condamne à mourir, il mourra du moins sans savoir que je suis son père. (A Rosaura et à Clairon.) Suivez-moi, étrangers, et soyez persuadés qu'il est des hommes aussi malheureux que vous; car, en songeant à notre situation respective, je ne sais lequel vaut mieux de vivre ou de mourir.

Ils sortCBt.

SCÈNE n

Le vestibule du patata.

Entrent, d'un coté, ASTOLFE et des Soldats , et, de l'autre, l'Infante

ESTRELLA et ses Dames.

Bruit de tambours et de trompettes.

ASTOLFE

À votre apparition, noble madame, les trompettes et les tambours font entendre leurs sons belliqueux, les oiseaux commencent leurs cbants joyeux, et les fleurs balancent amoureusement leurs têtes charmantes. Les trompettes et les tambours vous saluent comme Pallas, les oiseaux comme l'Aurore, et comme Flore les fleurs. Et en effet vous êtes Pallas dans la guerre, Aurore pour l'éclat dont vous brillez, et Flore pour le charme dont vous embellissez le printemps ; et, outre tout cela, vous êtes la reine qui régnez sur mon âme.

ESTRELLA

Si les paroles doivent toujours être en harmonie avec les actes, vous avez eu tort de m'adresser tous ces beaux complimens, que dément cet appareil guerrier auquel j'aurais voulu me soustraire.. Toutes ces flatteries sont, à mon sens, en complet désaccord avec votre conduite. Et remarquez, je vous prie, qu'il n'appartient qu'aux bêtes sauvages, aussi perfides que cruelles, de caresser au moment où elles tuent.

ASTOLFE

Vous êtes bien mal instruite de mes sentimens, noble Estrella, puisque vous doutez de la sincérité de mon hommage. Veuillez m'écouter, je vous en conjure. Eustorgue, troisième du nom, roi de Pologne, étant mort, eut pour héritiers Basilio et deux filles de qui vous et moi nous sommes nés... Je ne veux point vous fatiguer à vous conter rien qui soit hors de propos... De ces deux filles, Clorilde, qui aujourd'hui repose en paix dans un séjour

meilleur, était l'a!- • née et fut votre mère ; Recisonde, la cadette, — que Dieu conserve mille années, — se maria en Moscovie, et c'est d'elle que je suis né. Maintenant, pour venir à un autre point, Basilio, qui touche déjà à la vieillesse, après avoir toute sa vie dédaigné les plaisirs et négligé les dames pour l'étude, est devenu veuf sans enfans, et vous et moi nous prétendons lui succéder. Vous, vous dites en votre faveur que vous êtes fille de la sœur aînée; moi, je^ réponds que je suis, il est vrai, le fils de la sœur cadette, mais que, comme homme, je dois être préféré. Nous avons soumis le différend à notre oncle; il nous a répondu qu'il voulait nous réconcilier, et dans ce but il nous a invités tous deux à nous trouver aujourd'hui en ce lieu même. Voilà avec quelle intention je suis venu ici; j'aime mieux vivre en paix avec vous que de vous faire la guerre, et il est mal à vous de me la déclarer... Oh ! veuille l'amour, ce dieu plein de sa^s^o^

le vulgaire, dont les prédictions s'accomplissent si souvent, ne se soit pis trompé dans les acclamations avec lesquelles il nous a reçus tous deui ! Puissiez-vous en effet être reine, mais l'être de mon consentement et de ma volonté 1 Puisse notre oncle, pour que votre gloire soit complète, vous donner sa couronne, votre mérite vous attirer un triomphe si flatteur, et mon amour mettre à vos pieds un empire !

BSTRELLA.

Mon cœur ne vous cède pas en générosité ; car je ne serais contente d'avoir l'empire du monde que pour vous en faire hommage. Et cependant, je crains bien que mon amour ne vous trouve ingrat. Car, dites-moi, ce portrait que je vois suspendu sur votre poitrine, ne dément-il point vos discours ?

ASTOLFB.

Je puis vous donner aisément satisfaction à cet égard... (Bruit de tambours. \ Mais ce n'est pas le moment; ce bruit m'annonce que le roi sort avec son conseil ! .

Entrent LE ROI BAS1LIO et sa fente.

BSTRELLA.

. Sage Thaïes...

ASTOLFB.

Docte Euclide....

BSTRELLA.

... Qui connaissez le cours des astres...

ASTOLFB.

... Qui avez apprécié l'influence diverse des étoiles ...

BSTRELLA.

... Permettez que je vous presse dans mes bras.

ASTOLFB.

... Souffrez que je me prosterne à vos pieds.

LE ROI

Embrassez-moi, mes enfans; et puisqu'en venant ici vous m'avez montré tant de déférence, et que vous me témoignez de tels senti mens, croyez bien qu'aucun de vous n'aura lieu de se plaindre, croyez bien que vous serez satisfaits l'un et l'autre;

seulement, ayant à vous confier mes désirs et mon projet, je vous demande un moment de silence. Pour ce qui est de votre approbation, vous me la donnerez après, si vous êtes contens. Écoutez-moi donc avec attention. — Vous savez ôjéjà, mes enfans, et vous aussi, noble cour de Pologne, parens , amis , et vassaux , que ma science m'a mérité dans le monde le surnom de docte, et que nos peintres, nos statuaires, rivaux de Timante et de Lysippe, ont reproduit mille fois mon image pour immortaliser celui qu'ils appellent le grand Basilio. Vous sa—

1 Que sale ya

El rcy ton su parlemente..

vez aussi que la science dont je m'occupe le plus, et pour laquelle je professe le plus d'estime, ce sont les mathématiques, science au moyen de laquelle j'enlève au temps et à la renommée le privilège de m'apprendre les choses encore inaccomplies ou inconnues ; car lorsque je vois présentes sur mes Tables * les nouveautés des siècles futurs , n'est-ce pas comme si j'accompagnais le temps lui-même dans sa marche éternelle? {Montrant le ciel.) Cette voûte azurée, sur laquelle se promènent mes yeux, que le soleil illumine de ses rayons et que la lune éclaire la nuit d'une douce lumière, ces orbes de diamant, ces globes de cristal, ces astres, ces étoiles, voilà la plus chère étude de ma vie, voilà le livre précieux sur lequel le ciel a tracé clairement en lettres d'or notre destinée à tous , soit heureuse , soit malheureuse. Ces livres , je les lis aujourd'hui avec tant de facilité, qu'avec mon seul esprit et sans nul secours étranger, je les suis à toute heure dans leurs rapides mouvemens... Mais plût au ciel qu'il ne m'eût pas été donné de les comprendre , et qu'ils eussent prononcé contre moi le trépas le plus affreux ! car ne vaut-il pas mieux pour un in-

fortuné mourir prématurément dans une sanglante tragédie, que de trouver sa perte dans sa propre science, et de devenir ainsi l'homicide de lui-même?... Vos regards me demandent le sens de ces paroles ; je vais vous l'expliquer, en requérant de nouveau votre silence et votre attention. — De Clo tilde , mon épouse, j'ai eu un fils infortuné, dont l'enfantement fut accompagné d'étranges prodiges. Sa mère, lorsqu'elle le portait dans son sein, — triste sépulture des hommes qui précède la vie de même que l'autre suit la mort, comme si Dieu nous eût voulu placer entre deux tombeaux , — sa mère , en dormant, avait rêvé mille fois qu'il sortait de ses flancs un monstre à figure humaine, impétueux et farouche , qui en naissant lui donnait la mort. Le jour de l'accouchement arriva, et le présage s'accomplit; car ces songes, que le ciel nous envoie , pourvu qu'on sache les interpréter, ne nous trompent jamais. Au moment où l'enfant naquit et où fut tiré son horoscope, le soleil, taché de sang, venait de provoquer la lune au combat ; les deux astres luttèrent avec un acharnement sans égal ; et à la fin l'on vit l'éclipsé la plus complète, la plus horrible que le soleil ait subie depuis celle qui signala la mort du Christ. On eût dit que cet astre était arrivé à son dernier paroxysme, et qu'il allait disparaître à jamais dans ce sombre incendie. Les cieux s'obscurcirent, les édifices tremblèrent sur leur base, les nuées laissèrent tomber une pluie de pierres, et les fleuves coulèrent rougis de sang... C'est au milieu de tous ces prodiges que naquit Sigismond; et en naissant il montra ce qu'il serait, puisqu'il donna la mort à sa mère, lui témoignant ainsi sa reconnaissance. Pour moi, j'interrogeai mes livres , je consultai les astres , et là je vis que Sigis-

1 N 008 n'avons pas besoin de dire qu'il s'agit ici de tables astronomique».

mond serait l'homme le plus intraitable , le prince le plus cruel et le monarque le plus impie ; que sa cour serait une école de perfidies et de vices; que les peuples se lèveraient contre lui ; et qu'emporté par sa fureur, il ajouterait è tous ses crimes, — je ne le dis ici qu'avec honte, — de me renverser du trône, et de me faire prosterner à ses pieds... Quel homme n'est point disposé à se croire menacé dans l'avenir, surtout quand ses propres études le lui annoncent? Donc, croyant è ces présages funestes et aux malheurs que m'annonçaient les destins, je résolus de renfermer la bête sauvage qui venait de naître» pour voir si le sage peut éviter l'influence des étoiles. En conséquence, je fis publier que l'infant était mort en naissant; l'on construisit une tour au milieu des rochers de ces montagnes , qui sont d'une telle élévation, que la lumière du jour ne peut que difficilement y pénétrer ; et des édits publics défendirent, sous les peines les plus graves, que personne entrât dans une certaine partie de la montagne. Cest là que vit enfermé le triste et malheureux Sigismond , qui , dans ce lieu , ne connaît que le seul Clotaldo, et n'a jamais vu, jamais entendu un autre homme. Cest Clotaldo, l'unique témoin de ses misères, qui lui a enseigné les sciences et l'a instruit dans la foi catholique... Maintenant voici trois choses. D'abord, ma chère Pologne, c'est que j'ai pour toi tant d'amour, que je veux te délivrer de l'oppression d'un tyran ; car il ne serait pas un bon roi celui qui mettrait son pays en un si grand péril. En second lieu, je considère que si je prive mon sang des droits que lui ont accordés les lois divines et humaines, c'est agir contre la charité chrétienne, car rien ne m'autorise à être moi-même un despote afin d'empêcher un autre de l'être, et de commettre un crime afin que mon fils n'en commette point. Enfin, et en dernier lieu, je vois que j'ai eu grand tort de donner un tel crédit à de malheureux

pronostics; car, bien qu'il ait de mauvaises inclinations, peut-être les aurait-il surmontées ; d'autant qu'après tout, la planète la plus puissante peut bien faire incliner d'un côté ou d'un autre notre libre arbitre, mais ne peut pas le diriger d'une manière fatale et irrésistible. Cest pourquoi, au milieu de tous ces doutes et de toutes ces incertitudes , je me suis arrêté h un parti qui va bien vous surprendre: demain, sans plus tarder, je veux que Sigismond, tout en ignorant qu'il est mon fils et votre roi, s'asseye sur mon trône royal, pour vous gouverner en mon lieu et place, et que tous vous acceptiez son gouvernement et lui juriez obéissance. Par là j'obtiens trois avantages qui correspondent aux trois difficultés que j'ai dites. D'abord, c'est que si l'habitant des montagnes se montre prudent, sage et bon, et qu'il démente son funeste et redoutable horoscope, vous posséderez à la tête de l'état votre roi légitime. En second lieu, s'il est orgueilleux, intraitable et cruel, et qu'il s'abandonne sans frein à tous les vices , alors j'aurai largement accompli mes obligations; je pourrai le déposer en usant du

pouvoir qui m'appartient ; et quand je le ferai remener à sa prison, ce ne sera plus cruauté, mais châtiment. Enfin, en troisième lieu, mes vassaux, si le prince est tel que je viens de dire, mon affection vous donnera des rois plus dignes de porter la couronne et le sceptre : ce seront mes neveux, qui, réunissant et confondant leurs droits par un heureux mariage, obtiendront l'empire qu'ils ont mérité. Voilà ma prière comme père, mon avis comme savant, mes conseils comme ancien, mes ordres comme roi ; et s'il est vrai, ainsi que l'a dit l'Espagnol Sénèque, qu'un roi n'est que l'esclave de ses sujets» voilà mon humble supplique comme esclave K

ASTOLFE

S'il m'appartient, seigneur, de vous répondre comme étant celui qui est le plus intéressé en cette affaire , je vous invite au nom de tous à faire revenir Sigismond, car nous devons lui céder puisqu'il est votre fils.

tous. .

Oui, seigneur, rendez-nous notre prince; nous le demandons pour roi.

LE ROI

Je vous suis reconnaissant, mes vassaux, de l'attachement que vous me témoignez. Accompagnez à leur appartement ces deux soutiens de mon empire. Demain vous verrez Sigismond.

TOUS

Vive le grand roi Basiliol

Tous se retirent à 1* suite cTAslolfe cl d'Estrclla» Le Roi demeure seul, et entrent CLOT AL DO, ROSAURA et CLAIRON.

CLOTALDO.

Puisse vous parler, seigneur?

LE roi.

Soyez le bienvenu, Clotaldo.

CLOTALDO.

11 ne peut pas en être autrement, seigneur, lorsque je viens a vo* pieds. Et cependant le destin a été pour moi bien cruel , puis-

qu'il m'a fait enfreindre vos lois et vos ordres , à mon insu , contre ma volonté.

LE ROI

Qu'est-ce donc?

CLOTALDO.

ILélas! j'en suis réduit là, qu'un événement qui aurait dû être pour moi le plus grand sujet de joie n'est qu'une disgrâce et un malheur.

LE ROI

Expliquez-vous.

1 Slncque a-i-il bien dit cela? Il est permis d'en douter. S'il l'a dit en effet, il nous serait impossible d'indiquer dans lequel de ses livres.

CLOTALDO.

Ce beau jeune homme que vous voyez devant tous a pénétré par mégarde dans la tour où te prince est renfermé , et ce jeune homme». .

LE ROI

Soyei sans inquiétude, Clotaldo. Si cela fat arrivé un antre jour, je n'aurais pas été content, je l'avoue; mais à présent que j'ai révélé ce secret , il m'importe peu que ce jeune homme le connaisse. Venez me voir dans un moment ; j'ai à vous conter beaucoup de choses, et je veux vous confier une mission du plus haut intérêt, en vous avertissant d'avance que vous allez jouer un

des principaux ?ôles dans un événement jusqu'ici sans exemple. Quant à ces prisonniers, j'excuse votre négligence et je leur pardonne»

H sort.

CLOTALDO.

Vivez, vivez mille siècles, grand roi ! (A part.) Le ciel a eu pitié

de mon sort Maintenant que la nécessité ne m'y forée pas, je

ne dirai point qu'il est mon fils. (Haut.) Étrangers, vous êtes libres.

ROSAURA.

Je vous baise les pieds mille fois.

CLAIRON

Et moi aussi, avec beaucoup de politesse 1 .

ROSAURA.

Vous m'avez donné la vie, seigneur; et puisque je n'existe que par vous, je veux être à jamais votre esclave.

Je ne vous ai point donné la vie; ear un homme bien né, quand il a reçu un outrage, ne vit plus ; et puisque vous êtes venu, drtes-vous, avec le projet de vous venger d'un outrage, je n'ai pas pu vous donner la vie que vous n'avez pas apportée en vous-même; ear une vie infâme n'est pas une vie. {À part.) Certes, ces paroles doivent exciter son courage.

ROSAURA.

Oui, bien que vous m'ayez donné la vie, j'avoue que je ne vivrai point jusqu'à ce que je me sois vengé ; mais bientôt ma vengeance sera complète , bientôt j'aurai rétabli mon honneur, et alors vous me permettrez de dire que je vous dois la vie.

CLOTALDO.

Prenez cette épée, que vous portiez avec vous; elle suffira, je le

1 .... Tus pies beso Mil vêtes. — Yyolos piso ; Que una letra mas S menât No reparan dos amigos.

Jeu de mots intraduisible, qui porte sur la ressemblance des verbes beso et piso. Littéralement : Je vous baise les pieds mille fois. — St moi je marche dessus ; car, pour une eitre de plus ou de moins, on n'y regarde pas de si près entre amis*

sais, à votre vengeance; — car une épée qui a été à moi (je parle ainsi à cause qu'elle a été un moment entre mes mains) saura vous venger.

ROSAURA.

Je ceins de nouveau cette épée en votre nom ; et sur cette épée, je jure que je me vengerai , quand bien même mon ennemi serait encore plus puissant qu'il n'est.

L'est-il beaucoup?

ROSAURA.

Il Test à un tel point que je ne puis vous le dire ; non pas que je ne fusse prêt à confier plus encore à votre prudence, mais afin que votre protection et vos bontés ne se tournent point contre moi.

CLOTALDO.

Au contraire, me faire cette confidence, ce serait me mettre entièrement dans vos intérêts ; et de la sorte, je ne pourrais servir, à mon insu, votre ennemi. {A part.) Obi que ne puis-je savoir son nom!

ROSAURA.

Tant de bonté a droit à toute ma confiance. Eh bien ! sachezle donc, mon ennemi n'est rien moins qu'Astolfe, duc de Moscovie.

clotaldo , à part,

ciel ! quelle douleur I Je ne pouvais rien imaginer de plus triste. {Haut.) Vous n'y avez pas assez réfléchi, ce me semble. Puisque vous êtes né Moscovite , le seigneur légitime de ce pays n'a point pu vous outrager. Renoncez donc à des projets conçus dans la colère , et retournez dans votre famille.

ROSAURA.

Vous avez beau dire; quoiqu'il soit mon prince, il a pu m'outrager.

CLOTALDO.

Il ne l'a point pu , vous dis-je, alors même qu'il vous eût porté la main au visage.

ROSAURA.

Il m'a plus outragé encore.

Parlez donc ; car tout ce que vous me direz est au-dessous de ce que j'imagine.

ROSAURA.

Eh bien! soit... Mais je ne sais quel respect vous m'inspirez, de quelle vénération et de quelle crainte vous remplissez mon cœur; et j'ose à peine vous confier que ces vêtemens ne sont point ceux que je devrais porter. Si donc je ne suis point ce que je parais être, et puisque Astolfe est venu épouser Estrella, jugez par là s'il a pu m'outrager. Je vous en ai dit assez.

Rosaura et Clairon sortent.

CLOTALDO.

Écoute! arrête Quel est ee confus labyrinthe où je me trouve

perdu et où ma raison marche sans guide? Mon honneur est outragé,

mon ennemi est puissant, et je suis son vassal que le ciel me

montre le chemin! Mais, hélas! je ne l'espère point; car pour l'homme plongé dans cet abîme ténébreux» tout le ciel n'est qu'un présage, et le monde entier qu'un prodige.

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Une chambre dans le palais.

Entrent LE ROI et CLOTALDO,

CLOTALDO.

Vos ordres, sire, sont exécutés.

Conte-moi, Clotaldo, comment tout cela s'est passé*

CLOTALDO.

Le voici, seigneur : nous avons employé le breuvage composé que vous nous aviez dit de préparer en mélangeant les vertus de certaines herbes ; il a, en effet, un tel pouvoir, une telle force, qu'il peut enlever complètement à un homme sa raison, lui ôter ses sens et ses facultés, et le mettre, pour ainsi dire, dans l'état d'un vivant cadavre. Il n'y a plus à douter que cela soit possible, après que l'expérience l'a démontré tant de fois; il est certain que la médecine est pleine de secrets naturels; il n'y a ni animal, ni plante, ni pierre, qui n'ait en soi une qualité déterminée ; et si la méchanceté des hommes a pu trouver mille poisons qui donnent la mort, pourquoi donc, en corrigeant la violence de ces poisons, ne leur donnerait-on pas le pouvoir d'endormir? Mais le doute n'est plus permis aujourd'hui, car il a contre lui-même la raison et l'évidence. Donc, pour en venir au fait, muni d'un breuvage composé d'opium et de jusquiame, je suis descendu dans la prison où est renfermé Sigismond. Afin de ne pas exciter sa défiance, j'ai commencé par causer avec lui des connaissances diverses que lui a enseignées la nature, laquelle l'a formé à sa divine école, au milieu des oiseaux et des botes sauvages; et voulant élever son esprit à la hauteur de vos desseins, j'ai pris pour thème le vol orgueilleux de l'aigle, qui, dédaignant les régions moyennes de l'air, monte rapide jusqu'à la région du feu, où il parait un éclair empenné, une comète au brillant plumage. J'ai vanté la fierté de son vol en disant : «C'est, enfin, le roi des oiseaux» et c'est sans doute celui auquel vous donnez la préfé-

rence. » Il n'en fallut pas davantage. A peine eus-je abordé ces idées de domination et de majesté, qu'il prit la parole d'un air plein d'orgueil, car, en effet, son sang le porte et l'excite à de grandes choses, et il s'écria : « 11 est donc vrai que, même dans la république turbulente des oiseaux, il y a aussi et des chefs qui gouvernent et un peuple qui obéit l Pour moi, puisque nous en sommes sur ce sujet, je voqs avouerai qu'en y pensant, mes malheurs me sont une consolation. Si j'obéis, c'est par force ; jamais volontairement je ne me serais soumis à un homme. » Le voyant animé outre mesure et dans une agitation qui ressemblait à de la fureur, je lui offris l'apozème, et à peine la liqueur eut-elle passé du vase dans sa poitrine, que ses forces s'affaissèrent et que le sommeil s'empara de lui ; une sueur froide coula sur tous ses membres ; et c'est au point que si je n'avais pas su que ce n'était là qu'une apparence de mort, j'aurais mis en doute qu'il fût vivant. Sur ces entrefaites, arrivèrent les personnes à la prudence et au courage desquelles vous avez confié cette entreprise; on le plaça dans une voiture, et on l'a conduit ainsi jusqu'au palais, où toutes choses étaient préparées d'une manière digne de son rang. Maintenant on vient de le coucher dans votre lit, et pour se conformer à vos ordres, on veille avec soin sur son sommeil, en attendant qu'il sorte de cette léthargie. Et si en vous servant aussi fidèlement, j'ai mérité de vous une récompense, permettez-moi, sire, de vous demander, si je ne suis pas trop indiscret, quelle a été votre intention en faisant ainsi conduire auprès de vous Sigismond.

LE roi.

Clotaldo, je trouve votre curiosité fort légitime, et par conséquent je veux la satisfaire. — Sigismond, vous ne l'ignorez pas ,

est menacé, par l'influence de son étoile, de toute sorte de disgrâces et de malheurs tragiques. Je prétends éprouver si le ciel ne pourrait pas s'être trompé, si le jeune homme qui nous a donné tant de preuves d'un caractère intraitable, ne pourrait pas , avec le temps, s'humaniser, se calmer, et si l'on ne pourrait pas le dompter à force de prudence et de sagesse; car enfin l'homme n'a pas été créé pour obéir aux étoiles. Voilà l'épreuve que je prétends faire, et pour eela, j'ai voulu qu'il fût amené en un lieu où il saura plus tard qu'il est mon fils, et sera en position de montrer ses qualités. S'il a assez de magnanimité pour triompher de ses mauvais penchans, il régnera; mais s'il cède à ses dispositions mauvaises, s'il est cruel et despote, il retournera en prison. ..Vous me demanderez peut-être, maintenant, quelle était la nécessité, pour faire cette expérience, de l'amener ici endormi? A cette question voici encore ma réponse : Si on lui eût appris dès aujourd'hui qu'il était mon fils, et que demain on le reconduisit à sa prison, il est certain, avec son caractère, qu'il serait au désespoir; car, sachant sa naissance, comment se consolerait-il î C'est pourquoi j'ai voulu qu'au besoin il eût la ressource de se dire que tout ce qu'il avait vu n'était qu'un songe. Nous y trouverons

deui avantages : d'abord, de pouvoir étudier son caractère, et, en second lieu, de lui procurer la consolation dont je vous ai parlé. Et après tout, si, quand il aura commandé ici, il se revoit en prison, et qu'il s'imagine qu'il a rêvé tout ce qui s'est passé, il aura raison, Clotaldo ; car dans ce monde , pour tous tant que nous sommes, vivre c'est rêver.

clotaldo. •

Il me sembte, seigneur, qu'il y aurait à cela bien des choses à redire ; mais ce n'est pas le moment. Je reconnais à certains

signes que le prince s'est réveillé et qu'il vient de ce eôté.

LE ROI

Je me retire. Vous, son gouverneur, tâchez de dissiper le trouble où il doit être, et apprenez-lui la vérité.

CLOTALDO.

Vous me permettez donc de la lui dire?

LE ROI

Oui, car peut-être en sachant ce qui le menace, il fera plus d'efforts pour se vaincre.

Il sort.

Entre CLAIRON.

clairon, à part.

Moyennant un droit d'entrée de quatre coups de hallebarde que j'ai, non pas donnés, mais reçus d'un vilain hallebardier qui a la barbe aussi rouge que sa livrée, je pourrai voir à mon aise tout ce qui va se passer. 11 n'y a pas de meilleure fenêtre que celle qu'on porte avec soi sans être obligé de demander de billet. Pour avoir è toutes les fêtes une excellente place sans payer, il suffît d'un peu d'effronterie.

clotaldo, à part.

C'est Clairon, le valet de cette pauvre infortunée , qui , bravant tous les périls, est venue en Pologne venger mon outrage. {Haut.) Eh bien! Clairon, qu'y a— t— il de nouveau?

clairon.

Il y a, seigneur, que votre générosité, disposée à prendre fait et cause pour Rosaura, lui a conseillé, à ce qu'il parait, de revêtir les habits de son sexe.

clotaldo.

Et je lui ai donné ce conseil dans la crainte que l'on ne vint à concevoir une mauvaise opinion de sa conduite.

clairon.

11 y a qu'elle a changé de nom, qu'elle se fait passer pour votre nièce, et qu'à compter d'aujourd'hui elle a obtenu l'honneur d'être placée comme dame auprès de la princesse Estrella.

clotaldo.

Je suis bien aise qu'elle se soit conduite avec autant de sagesse*

CLAIRON

Il y a encore qu'elle attend le moment où vous pourrez rétablir son honneur.

CLOTALDO.

Elle a raison ; car c'est le temps qui nous donnera tôt ou tard l'occasion favorable.

CLAIRON

Il y a qu'en cette qualité, — de votre nièce, — elle est traitée , régalée, fêtée comme une reine. Il y a finalement que moi, qui

suis venu avec elle, je me meurs de faim et personne ne se souvient de moi ; personne ne pense que je suis Clairon, et que si un tel clairon se met à sonner, il pourra tout apprendre au roi, à Àstolphe et à Est relia. Car Clairon et valet sont deux choses qui gardent difficilement un secret, et si je romps une fois le silence, il pourra se faire que Ton chante pour moi ce refrain si connu : «Clairon qui sonne au matin ne fait pas plus de train '. »

CLOTALDO.

Tes plaintes sont fondées, et j'y ferai droit. Mais , en attendant, sois fidèle.

Voici le seigneur Sigismond.

Entrent SIGISMOND , des VALETS qui lui présentent des vêtemens, et

des MUSICIENS qui chantent.

SIGISMOND

Que le ciel me soit en aide ! Que vois-je ? Je doute si je veille, et j'éprouve une sorte de crainte... Moi dans un palais somptueux! moi au milieu du brocart et de la soie! moi, je suis entouré de valets si riches, si brillans! moi, j'ai dormi et me suis éveillé dans un lit si parfait! moi, j'ai, pour me servir, tant de gens qui m'offrent des vêtemens!... Est-ce un rêve? non, je suis éveillé... Ne suis-je donc pas Sigismond?... ciel! instruis-moi de la vérité, et apprends-moi ce qui se passe ; dis-moi ce qui est arrivé pendant mon sommeil, et par quelle aventure je me trouve en ees lieux... Mais pourquoi m'en inquiéter? Je veux me laisser servir, et advienne que pourra !

PREMIER VALET

Il parait tout surpris et tout triste.

DEUXIÈME VALET

Qui ne le serait à sa place?

CLAIRON

Moi.

deuxième valet, bas, au premier.

Parle-lui donc, à présent.

1 Clarin que rompe el albor '

No suena mejor.

338 LA VIE fcST UN SOÎVGK.

premier valet, à Sigismond.

Voulez-vous que l'on recommencée chanter?

S1G1SMOND.

Non, c'est assez.

DEUXIÈME VALET

Comme vous paraissez tout pensif, nous avons voulu vous distraire.

8IG1SMOXD.

Mes chagrins n'ont pas besoin de distraction, et la seule musique que j'aime, c'est la musique militaire.

CLOTALDO.

Que votre altesse, monseigneur, me permette de baiser sa main! Je tiens a honneur de lui témoigner ainsi le premier mon obéissance.

sigismond, à part.

N'est-ce pas Clotaldo?... Comment donc celui qui me traitait si mal dans ma prison, meparle-t-il avec tant de respect? Que m est-il donc arrivé de nouveau ?

CLOTALDO.

Au milieu du trouble où vous met votre nouvelle position, votre raison doit flotter incertaine ; eh bien! je veux, s'il est possible, dissiper tous vos doutes. — Vous saurez donc, seigneur, que vous êtes prince héritier de la couronne de Pologne. Si l'on vous a tenu renfermé si long-temps, ça été pour obéjr à un destin fatal qui menace cet empire de toute sorte de périls pour l'époque où vous prendrez en main le sceptre royal. Mais on a espéré que, par votre force morale, vous surmonteriez, les étoiles, car un homme généreux doit les vaincre; et pendant que vous étiez plongé dans un profond sommeil, on vous a tiré de la tour où vous étiez et l'on vous a porté au palais. Votre père et mon roi viendra vous voir , Sigismond , et c'est de lui que vous apprendrez le reste.

Eh quoi! misérable, infâme, trattre, qu'ai-je encore à apprendre? et maintenant que je sais qui je suis, n'en est-ce pas assez pour montrer dès ce moment et ma fierté et mon pouvoir? Comment avezvous pu trahir votre pays jusqu'à m'emprisonner,

jusqu'à m'enlever, contre tout droit et toute raison, le rang qui m'était dû?

CLOTALDO.

Infortuné que je suis!

SIGÏSMOND.

Vous avez manqué à la justice, vous avez abusé le roi, vous m'avez traité avec une rigueur cruelle; et ainsi 9 la justice , le roi et moi , nous vous condamnons , pour vos crimes , à mourir de mes mains.

CLOTALDO.

Seigneur...

SIGISMOND

Que personne ne cherche à m'arrêter ; ce serait une peine inutile. Et, vive Dieu 1 si quelqu'un d'entre vous se met devant moi, je le jette par la fenêtre.

deuxième valet.

Fuyez, Glotaldol

CLOTALDO.

Hélas! malheureux, pourquoi montrez-vous tant d'orgueil, sans savoir que vous êtes au milieu d'un rêve?

Il SOI t.

DEUXIÈME VALET

Remarquez, seigneur. . .

Otez-vous... *'

DEUXIÈME VALET

Il n'a fait qu'obéir au roi.

SIGISMOND

Il ne devait pas obéir au roi en une chose qui n'était pas juste; et d'ailleurs ['étais son prince.

DEUXIÈME VALET

11 n'a point dû examiner s'il faisait bien ou mal.

SIG1SMOND.

Il parait que vous cherchez quelque chose, puisque vous osez me répondre.

CLAIRON

Le prince parle fort bien, et vous vous conduisez fort mal.

DEUXIÈME VALET

Qui vous a donné la permission de venir ici ?

clairon.

C'est moi qui l'ai prise.

SIGISMOND

Dis-moi, qui es-tu, toi?

CLAIRON

Je suis un homme qui aime à se mêler des affaires des autres, et jp ne crains personne en ce genre : j'ai fait mes preuves.

sigismond.

Dans ce monde tout nouveau où je me trouve, toi seul m'as plu.

Je serais trop heureux, seigneur, de plaire à tout ce qui s'appelle Sigismond.

Entre ASTOLFE.

ASTOLFE

Heureux mille fois, 6 prince ! le jour où vous vous montrez à la Pologne, et où vous remplissez ce pays d'une splendeur inaccoutumée, en sortant, comme le soleil, du sein des monts. Que votre noble front puisse porter long-temps la couronne royale !

S1G1SM03D

Dieu tous garde!

ASTOLFE

Je me tacherais d'un accueil aussi froid, si tous me eoooaisnez; mais tous ne savei pas qui je sais, et c'est là yotre excuse. Je sais Astolfe, duc de Moscovie, et yotre cousin : nous postons traiter d'égal à égal.

SIGISMOHD.

Eh quoi ! en tous disant : Dieu tous garde 1 je ne tous fais pas an bon accueil ? Eh bien ! puisque cela ne suffit pas à votre rang, à votre naissance, et que vous n'êtes pas content, la première fois que je tous reverrai, je dirai : « Que Ifieu ne tous garde pas ! »

i DEUXIÈME VALET, à Aitolfô.

Que Totre altesse ne s'en offense pas; il traite avec tout le monde comme un homme qui a été élevé dans les montagnes. (A Sigismond.) Seigneur, ménagez davantage le prince Astolfe.'

81GISMOND.

Il m'a ennuyé avec ses belles phrases, et il ne m'a pas moins ennuyé avec son chapeau qu'il a gardé sur sa tète.

DEUXIEME VALET

C'est un grand prince.

8IGISMOM).

Je suis encore plus grand.

DEUXIÈME VALET

11 est bon que vous ayez l'un pour l'autre plus d'égards que n'en ont entre eux les autres seigneurs de la cour.

SIG1SMOND.

De quoi vous mêlez-vous, s'il vous platt?

Entre ESTRELLA.

ESTRELLA

Que votre altesse, monseigneur, soit la bienvenue dans ce palais qui est fier de la posséder ; et qu'elle y vive avec bonheur et avec gloire, non pas des années, mais des siècles.

8IGISMoND, à Clairon, Dis-moi maintenant, toi, quelle est cette charmante femme? Quelle est cette noble beauté? Quelle est cette divinité céleste qui se montre à mes yeux avec un tel éclat?

clairon.

Seigneur, c'est votre cousine Estrella.

8IGISMoND.

Dis plutôt le soleil 1 . (A Estrella.) Je vous remercie, madame, de votre compliment ; mais je ne l'accepte et je ne suis le bienvenu que parce que je vous ai vue ; car c'est l'unique plaisir, la seule

1 II MO fout [*•• oublier que «(relia signifie étoile.

joie que je trouve en ce lieu.— Permettez-moi, je vous prie, de baiser votre main plus blanche que la neige.

ESTRELLA

Cela n'est pas convenable.

astolfe, à part.

S'il lui prend la main, je suis perdu.

DEUXIÈME VALET

Je connais les secrets sentimens d' Astolfe, et je veux le servir. (A Sigismond.) Songez, seigneur, qu'en présence du prince As-

tolfe, il n'est point juste que votre altesse...

SIGISMOND

Ne vous ai-je point dit de ne pas vous mêler de mes affaires?

DEUXIÈME VALET

Je vous dis ce qui est juste.

SIGISMOND

Ne m'ennuyez pas. Je ne trouve de juste que ce qui est selon mon bon plaisir.

DEUXIÈME VALET

Il n'y a qu'un moment, seigneur, vous disiez qu'il ne faut obéir à son prince qu'en ce qui est juste.

SIGISMOND

Vous devez aussi m'avoir entendu dire que je jetterais par la fenêtre le premier qui m'ennuierait.

DEUXIÈME VALET

On ne traite pas ainsi un homme de ma sorte

SIGISMOND

Vive Dieu ! je vais vous prouver le contraire.

Il l'enlève dans ses bras et coHrt rcrs le balcoa. ASTOLFE.

Qu'est-ce donc ?

ESTRELLA

Empêchez-le tous.

Elle sort.

sigismond, revenant.

Le voilà dans la mer, Vive Dieu! je lui ai montré que cela n'était pas si difficile.

ASTOLFE

Mesurez un peu mieux votre conduite. S'il y a loin d'une bête sauvage à un homme, il n'y a pas moins de distance des montagnes à un palais.

Il s'éloigne.

SIGISMOND

Prenez garde ! si vous avez tant de présomption, votre tête risque de se gonfler et de ne plus tenir dans votre chapeau.

Astolfe sort.

Rnlre LE ROI.

LE ROI

Que s* est-il donc passé ?

SIGISMOND

Ce n'est rien ; j'ai jeté seulement par la fenêtre un homme qui m'ennuyait.

clairon , bas à Sigismond.

Sachei que vous parlez au roi.

LR ROI.

Comment I dès le premier jour de votre arrivée, vous tuez un homme !

SIGISMOND

Il me soutenait que je ne le ferais pas; j'ai voulu lui prouver que cela m'était possible.

LE ROI

Je suis désolé, prince, de ces commencemens. Je pensais vous trouver averti et luttant contre l'influence des étoiles, et votre premier acte n'est rien moins qu'un homicide l Comment pourrai-je vous presser sur mon sein avec tendresse et bonheur, en ce moment où vous venez de donner ia mort à un homme? Qui peut voir sans un trouble secret un poignard rougi de sang et récemment souillé d'un meurtre ? Qui peut voir, sans être douloureusement ému, la place où un de ses semblables a péri d'une façon tragique? quelque force que l'on ait, il est impossible de surmonter ces instincts naturels. Aussi, quoique je fusse venu pour vous embrasser, je m'en abstiens ; je craindrais de me voir dans vos bras.

SIGISMOND

Je me passerai de vos embrassemens comme j'ai fait jusqu'à ce jour. Que m'importent, après tout, les caresses d'un père qui m'a traité avec tant de rigueur, qui m'a éloigné d'auprès de sa

personne, qui m'a fait élever parmi les bétes sauvages et m'a renfermé comme un monstre! Que m'importent les caresses d'un homme qui, après m'avoir donné le jour, a cherché ma mort par tous les moyens les plus cruels!

LE ROI

plût à Dieu, hélas! que je ne t'eusse point donné le jour, comme tu me le reproches ! je ne serais pas témoin de tes déportemens, je n'entendrais pas tes injures.

Si vous ne m'aviez pas donné le jour, je ne me plaindrais pas de vous, et je ne me plains que parce qu'après me l'avoir donné vous tvez'voulu me rôter. Donner est quelquefois noble et généreux; mais vouloir ôter ce qu'on a donné est la marque d'un cœur vulgaire, d'une âme sans grandeur.

JODUNÉE II, SCÈNE 1. 343

LE ROI

Cest ainsi que tu me témoignes ta reconnaissance pour l'avoir tiré de prison et t'avoir fait prince?

SIGISMOND

Et comment pourrais-je vous être reconnaissant? Que me donnezvous donc? Me donnez-vous autre chose que ce qui m'appartient, et ce que la mort vous forcera bientôt de quitter? Vous êtes mon père et mon roi ; donc votre pouvoir, votre fortune, vos titres, tout cela me revient de droit naturel ; et loin que je sois votre obligé, c'est moi, au contraire, qui pourrais vous demander compte de ce que vous m'avez privé si long-temps de mon rang et

de ma liberté. Ainsi, remerciez-moi de ce que je ne vous fais pas payer ce que vous me devez.

lb nou

Insolent et barbare, tais- toi... Le ciel a tenu sa menace, et je vois en toi tout ce qu'il avait annoncé ; mais, bien que tu saches à présent qui tu es, et que tu te voies en un lieu où tu ne reconnais pas de supérieur, je t'en avertis, prends-y garde, sois humble, doux, humain ; car autrement, bien que tu te croies éveillé, tu t'apercevrais peut-être que tu n'as fait qu'un rêve.

Il sort.

SIGISMOND

Que dit-il? Qui! moi, je rêve, bien que je me croie éveillé!... Non je ne rêve point, car j'ai conscience de ce que j'ai été et de ce que je suis... Aussi a-t-il beau se repentir, il ne peut plus revenir sur le passé. Je sais qui je suis, et il a beau soupirer, se désoler, crier, il ne peut empêcher que je ne sois l'héritier de sa couronne. Quand je me suis laissé emprisonner, j'ignorais qui j'étais; mais à présent, je sais qui je suis, et je sais que je suis un composé d'homme et de bête sauvage.

Entre ROSAURA , sous des habits de femmes rosaura, à pari.

Je viens ici rejoindre la princesse, avec la crainte de rencontrer Astolfe. Clotaldo désire qu'il ne me voie pas et ne sache pas qui je suis; il dit que cela est pour moi de la plus haute importance, et je me confie à sa prudente affection, d'autant que je lui dois déjà l'honneur et la vie.

clairon.

De tout ce que vous avez vu ici, monseigneur, qu'est-ce qui vous platt le plus?

SIGISMOND

Rien ne m'a étonné, je m'attendais d'avance à tout cela ; une seule chose aurait pu me causer de l'admiration, c'est la beauté de la femme que j'ai vue... Je lisais un jour, je ne sais plus dans quel livre, que l'être qui doit le plus de reconnaissance à Pieu, c'est

l'homme, parce qu'il est un petit monde ; mais je pense à présent, moi, que c'est la femme, parce qu'elle est un ciel en abrégé, et qu'il y a aussi loin de l'homme à elle que de la terre au ciel ; — et cela est d'autant plus vrai de celle-ci...

rosaura, à part.

Le prince est ici ; retirons-nous.

SIG1SHOND.

Arrêtez, femme! écoutez! Ne réunissez pas ainsi dans le même moment, par votre apparition et votre disparition subites, l'orient et l'occident ; songez que si vous fuyez, le jour fuit avec tous, et que le monde est replongé dans les ténèbres... Mais que vois-je ?

ROSAURA.

Moi aussi, j'ai peine à en croire mes yeux.

3 'ai déjà vu cette beauté.

ROSAURA.

J'ai vu cette grandeur, cette pompe daw un état bien misérable et prisonnière.

sigismond, à part.

Maintenant je vis, je respire. — (A Rosaura.) Femme, — car il n'est pas de mot plus doux pour la bouche de l'homme, — femme, qui êtes-vous? Je ne puis voir vos traits, et il me semble que je vous ai déjà vue et que je vous dois mon adoration et ma foi. Qui êtesvous, femme divine?

rosaura, à part.

Il m'importe qu'il ne sache pas qui je suis. (Haut.) Je suis une dame infortunée de la princesse Estrella.

8JGISMOND.

Ne dites point cela, dites plutôt que vous êtes ce soleil dont la flamme fait vivre cette princesse, car elle s'éclaire de la splendeur de vos rayons 1 . J'ai vu dans le royaume des fleurs que la rose les gouvernait, et elle était leur reine comme étant la plus charmante. J'ai vu, au milieu des minéraux les plus riches, le diamant que tout le monde préférerait, et il était leur roi comme étant celui qui avait le plus d'éclat. J'ai vu dans la voûte azurée où les étoiles tiennent leur cour, que l'étoile de Vénus marchait la première parce qu'elle est de toutes la plus belle. J'ai vu, dans les plus hautes sphères, le soleil qui avait rassemblé les planètes et qui les présidait parce qu'il est la lumière du jour. Pourquoi donc lorsque, parmi les fleurs, les minéraux, les étoiles et les planètes, la plus belle est préférée, pourquoi servez-vous une beauté qui vous est inférieure, vous qui êtes le soleil, l'étoile de Vénus, le diamant et la rose?

1 Encore uno allusion au sens du mot estrella.

Entre CLOTALDO ; il s'arrête derrière la tapisserie. clotàldo, à part.

C'est à moi qu'il appartient de soumettre l'indomptable Sigismond, puisque je l'ai élevé. Mais que vois-je, ô ciel ?

rosaura, à Sigismond, Je suis confuse de vos louanges ; mon silence vous répondra mieux que je ne le ferais. Lorsque la raison se trouve intimidée, celui qui parle le mieux, seigneur, c'est celui qui se tait.

sigismond.

De grâce, ne vous éloignez pas. Songez que pour moi votre absence, comme je vous l'ai dit, c'est l'obscurité, ce sont les ténèbres.

ROSAURA.

Je demande à votre altesse cette permission.

sigismond.

Puisque vous vous en allez de vous-même, vous n'avez rien à demander.

ROSAURA.

Eh bien ! accordez-moi ce que je vous demande.

SIGISMOND

Prenez garde de lasser ma courtoisie et de me rendre grossier et brutal; car tout ce qui me résiste irrite ma patience.

ROSAURA.

Votre penchant à la colère et à la fureur pourrait être plus fort que votre patience ; mais il n'oserait ni ne pourrait, j'espère, surmonter les égards que vous me devez.

SIGISMOND

Ne serait-ce que pour vous montrer que je le puis , je suis capable de perdre le respect que je vous dois ; car je suis porté à faire tout ce qu'on me dit être au-delà de mon pouvoir. Aujourd'hui j'ai précipité de cette fenêtre un homme qui me disait que je ne le pourrais pas. Prenez donc garde que, pour voir si je le puis, je ne jette aussi votre honneur par la fenêtre

Il s'obstine. Que faire? Comment empêcher que sa fureur insensée n'attente aussi à l'honneur de ma fille?

ROSAURA.

Ce n'est pas en vain que l'on craignait que votre tyrannie ne préparât à ce royaume infortuné d'affreux scandales ! ce n'est pas en vain que l'on redoutait de vous des crimes, des trahisons, des assassinats!... Eh! que pourrait-on attendre d'un homme qui n'a d'humain que le nom, qui est plein d'un orgueil farouche, impitoyable, et qui a été élevé parmi les bêtes sauvages?

SIGISMOND

Je voulais vous empêcher de prononcer ces injures, et c'est pour cela que je vous parlais avec courtoisie, pensant que je commandait

ainsi vos égards ; mais si je suis un barbare quand je vous traite comme je faisais tout à l'heure, je veux que vos reproches soient plus vrais et mieux fondés, vive Dieu! — Holà! qu'on nous laisse seuls, qu'on ferme cette porte, et que personne n'entre.

Clairon sort.

rosaura , à part.

Hélas! je me meurs. {A Sigitmond.) Considérez, seigneur...

SIGISMOND

Je suis un tyran, et vous espérez me fléchir?

clotaldo, à part.

Quelle affreuse position! je ne puis plus y tenir; et il faut que je me montre à lui et que je m'oppose à sa fureur, dût-il me donner la mort. (// s'approche.) Arrêtez, seigneur.

sigismond.

Eh quoi! tu m'oses provoquer de nouveau, vieillard insensé? Tu ne crains pas ma colère? Comment a#-tu pénétré jusqu'ici?

J'ai entendu les accens d'une voix qui vous implorait, et je suis accouru pour vous prier d'être plus généreux, plus humain, si vous voulez régner, et de ne pas vous montrer aussi cruel en vous fiant sur ce que vous commandez ici à tous ; car , peut-être , ce n'est qu'un songe.

S1G1SMGHD.

En me parlant ainsi de mes illusions , tu excites ma rage. Je vais voir, en te tuant, si je suis bien éveillé ou si je rêve.

Au moment où il tire son poignard, Clotaldo relient son bras et s'agenouille.

CLOTALDO.

Ah! sans doute, par co moyen, je sauverai ma vie.

SIGISMOND

Ote ta main de dessus la poignée de ma dague.

CLOTALDO.

Jusqu'à ce qu'il vienne du monde qui puisse contenir votre fureur, je ne dois pas vous lâcher.

ROSAURA.

ciel !

SIGISMOND

Lâche-moi, te dis-je, vieillard insensé, ou je t'étouffe dans mes bras.

Ils luttent.

rosaura, appelant.

Au secours ! accourez ! on tue Clotaldo !

Elle sort.

Entre ASTOLFE, au moment où Clotaldo tombe à terre, et il se met entre

lui et Sigismond.'

ASTOLFE

Qu'est-ce donc, prince? Ne craignez-vous pas de souiller vos

JÔtiftNÉE II, SCÈNE I. 347

armes en les baignant an sang d'un vieillard?... Que votre brillante épée rentre dans son fourreau.

SIGISMOtftJ.

Quand elle sera teinte de son sang infâme...

ASTOLFB.

Il doit trouver à mes pieds un refuge ; ma venue doit lui servir à quelque chose.

SIGïSMOUt).

Elle vous servira à mourir. Vous m'aurez donné l'occasion de me venger du déplaisir que vous m'avez causé ce mâtin.

ASTOLFE

Si je tire l'épée, ce n'est pas pour vous insulter, mais pour défendre ma vie.

Asiolfe et Slglsmond se battent.

Entrent LE KOI, ESTRELLA cl leur suite.

CLOTALDO.

Ne l'offensez pas, seigneur*

LE ROI

Pourquoi ces épées?...

ESTRELLA

Astolfe! ô ciel! quelle douleur î

LE ROI

Que s'est- il done passé?

ASTOLFE

Rien, seigneur, grâce à votre arrivée.

S1G1SMoND

11 s'est passé beaucoup d'événemens, seigneur; et entre autres choses, j'ai voulu tuer ce vieillard.

LE ROI

Quoi ! vous n'avez pas plus d'égards pour les cheveux blancs ?

CLOTALDO.

Seigneur, ne lui faites point de reproches; il n'y a eu aucun mal.

sigismoxd, au roi.

Il est plaisant à vous de me demander des égards pour des cheveux blancs î Vous même quelque jour, malgré vos cheveux blancs, je vous verrai à mes pieds ; car je ne suis pas encore vengé de l'indigne traitement que vous m'avez fait subir.

Il sort.

LE ROI

Avant de voir ce moment, tu retourneras endormi dans un lieu où tu croiras à ton réveil que tout ce qui t'est arrivé, étant un bien de ce monde, n'était qu'un rêve.

Le Roi el Clolaldo sortent. Restent Est relia et Aslolfe. ASTOLFE.

Hélas! quand le destin annonce des malheurs, le plus souvent iJ>

s'accomplissent; il est aussi infaillible pour le mal qu'incertain pour le bien, et s'il annonçait toujours des événemens funestes, il ne se tromperait jamais. Sigismond et moi nous en sommes la preuve, Estrella, quoique d'une manière différente. Pour Sigismond, la destinée a prédit de tristes et sanglans malheurs, et elle a dit vrai, tout arrive ; mais pour moi, à qui elle avait promis le bonheur, la joie, le plus beau triomphe, et qui ai vu avec tant d'espérance, madame, l'éclat d'une beauté auprès de laquelle pâlit le soleil, — pour moi la destinée s'est trompée ; ou, du moins, sa prédiction, par le résultat, se trouve mêlée de vérité et de mensonge ; car elle m'a laissé entrevoir des faveurs, et maintenant je ne vois plus que dédains.

ESTRELLA

Je ne doute pas que toutes ces galanteries et ces belles paroles ne partent d'un cœur sincère; mais elles s'adressent, sans doute, à une autre femme dont vous aviez le portrait suspendu à votre cou lorsque vous m'êtes venu voir ; c'est pourquoi elle doit seule entendre ces gracieux complimens, et seule vous en récompen-

ser. Ce n'est pas une bonne recommandation en amour que les soins que l'on a rendus à une autre dame.

Entre ROSAUR A ; elle s'arrête derrière la tapisserie.

rosaura, à part.

Grâces à Dieu, mes malheurs sont au comble ! Après ce que je vois, je n'ai plus rien à craindre.

ASTOLFE

Je ne porterai plus sur mon sein ce portrait, puisque votre ima*e règne seule dans mon cœur. — Je vais le chercher. — (A part.) Que Rosaura me pardonne cet outrage; mais l'absence rend infidèles les hommes et les femmes.

Il sert.

rosaura, à part.

Je craignais d'être vue et n'ai rien pu entendre.

estrella, appelant.

Astrea!

Rocaura se montre.

ROSAURA.

Madame!

ESTRELLA

Je me réjouis que ce soit vous qui vous soyez présentée; j'ai à vous confier un secret.

ROSAURA.

C'est trop d'honneur, madame, pour celle qui vous obéit.

ESTRELLA

Depuis le peu de temps que je vous connais, Astrea, je me suis

attachée à vous on ne peut plus ; aussi je veux vous confier une chose que je me suis bien souvent cachée à moi-même.

ROSAURA.

Je suis votre esclave.

ESTRELLA

Pour vous dire cela en peu de mots, vous saurez que mon cousin Âstolfe doit m'épouser, — si toutefois la fortune permet que ce bonheur me dédommage de tous mes chagrins. J'ai été affligée de lui voir porter au cou le portrait d'une dame; je le lui ai avoué avec douceur, il a été sensible à ma remarque, ii m'aime, et sort à l'instant pour m'aller chercher ce portrait. Or, pour des raisons que vous devinez sans peine, il m'en coûterait de recevoir ce portrait de ses mains ; demeurez ici à l'attendre, et quand il arrivera, priez-le de ma part qu'il vous le remette. Je ne vous en dis pas davantage ; vous avez de l'esprit, vous êtes charmante, et vous devez savoir ce que c'est que l'amour.

Elle sort.

ROSAURA.

Plût a Dieu qu'il n'en fût pas ainsi!... Que le ciel me soit en aide! Existe-t-il une personne assez sage, assez prudente, pour prendre un parti raisonnable dans une situation aussi difficile?... Est-il une personne au monde à qui le ciel inclément envoie autant d'ennuis et de chagrins?.... Que faire au milieu de ce trouble, où je ne vois point la conduite que je dois tenir, et où je n'aperçois ni soulagement ni consolation?... Quand une fois on a éprouvé un malheur, tous les malheurs arrivent à la suite, et il semblerait qu'ils s'engendrent les uns des autres. Un sage disait que les malheurs étaient lèches, parce qu'un ne va jamais seul. Moi je dirais plutôt qu'ils sont braves, car ils vont toujours en avant, ne reculent jamais ; et quand on marche avec eui, on n'a pas à craindre qu'ils vous laissent en chemin et vous abandonnent. Je le sais, moi qui, dans tous les événemens de ma vie, les ai sans cesse trouvés à mes côtés, moi qui n'en ai jamais été délaissée, moi qu'ils accompagneront fidèlement, j'en suis assurée, jusqu'à la mort... Hélas.! que faire en cette circonstance? Si je dis qui je suis, Clotaldo, qui a bien voulu m'accorder sa protection, peut s'en offenser; d'autant qu'il m'a dit qu'il attendait de mon silence la réparation de mon honneur... Si je ne dis pas à Astolfe qui je suis ej qu'il me voie, il saura bientôt à quoi s'en tenir; car si ma voix, si mes regards essaient de le tromper, mon âme n'en sera pas capable, et, révoltée, elle accusera de mensonge mon regard et ma voix... Que faire? quel est mon but? Hélas! j'aurais beau me préparer, quand viendra l'occasion j'agirai selon l'instinct de ma douleur; car c'est la douleur qui gouverne un cœur malheureux. Laissons donc, laissons agir ma douleur suivant l'inspiration du moment. — Mais, ô ciel! puisque voici déjà l'occasion et le moment, protége-moi, soutiens-moi ! i. 20

Entre A8TOLFB ; il lient à la main un portrait.

AtTOLFC.

Voici, madame, le portrait... Mais, grand Dieu!

*o*au*a.

D'où vient l'étonnemeut de ?otre alteate?

ASTOLTM.

De ce que je voua vois et de ce que je vous entends, Rosaura.

ROSAUMA.

Moi, Rosaura!... votre altesse eit dans l'errear; elle me prend sûrement pour une autre. Mon nom est Astrea, et je ne mérite point de vous causer un pareil trouble.

ASTOLFI.

Ne cherche! pas davantage à me tromper ; mes sentiment ne m'abusent point; et si je voua parle comme à Astrea» je tous aime comme Rosaura.

ROSAURA.

Je ne comprends point votre altesse, et, par conséquent, il m'est impossible de lui répondre. Je vous dirai seulement que la princesse Kstrella m'a commandé de vous attendre en ce lieu, de tous demander de sa part ce portrait, et de le lui porter au plus tôt. C'est la princesse qui l'ordonne, et je dois lui obéir *.

ASTOLFB.

Non, Rosaura, malgré tous vos efforts, vous ne pourrez pas m'abuser. Vous même vous ne savei pas dissimuler, et vous devriez au moins mettre vos regards d'accord avec vos paroles ; car

comme vos yeui démentent ce que vous dites, il est impossible de tous croire.

ROSAURA.

Je n'ai qu'un seul mot à vous dire, prince: c'est que j'attends le portrait.

ASTOLFE

Puisque vous voulez continuer cette fiction, je vous répondrai en conséquence. Vous direz à l'infante, Àstrea , que j'ai trop d'estime et de respect pour elle pour lui envoyer un simple portrait, et que je trouve plus gracieux et plus convenable de lui envoyer l'original. Vous n'avez donc qu'à vous présenter devant elle , et elle verra ce qu'elle veut voir.

ROSAURA.

Quand on désire vivement une chose, on ne consent jamais volontiers à en accepter à la place une autre qui, même, aurait plus de valeur. J'attendais de vous un portrait, et l'original a beau valoir davantage, je n'en veux pas. Que votre altesse me donne donc ce portrait, car je ne puis m'en aller sans cela.

1 Antre allusion au sens de eitrella. Mot à mot : Môme daas les choses de moindre importance, comme elles sont toujours à mon dommage, c'est mon étoile qui les veut.

ASTOLfft.

Je ne vous le donnerai pas.

ROSAURA.

Alors je le prendrai.

ASTOLFB.

Vous ne réussirez pas.

ROSAURA.

Vive Dieu ! il ne tombera pas aux mains d'une autre femme.

ASTOLFB.

Vous êtes bien impérieuse.

ROSAURA.

Et vous, bien perfide.

ASTOLFE

Assez, ma Rosaura.

Je ne suis point à vous ! vous mentez!

Ils luttent en se disputapl le portrait.

Entre ESTRELLA.

RSTRELLA.

Astrea? Astolfe? qu'est ceci?

ASTOLFB, à part.

Ciel ! la princesse 1

rosaura, à part.

amour ! inspire-moi pour que je puisse avoir ce portrait. {Haut.) Si vous désirez savoir ce qui s'est passé, madame , je puis vous le dire.

astolfe, ba$ t à Ro$aura,

Que prétendez-YOus?

ROSAURA.

Vous m'aviez ordonné d'attendre ici le prince Astolfe et de lui demander de votre part un portrait. Demeurée seule, et préoccupée de l'ordre que vous m'aviez donné, je me suis rappelé que j'avais par hasard sur moi un portrait. J'ai voulu le voir, pour me distraire un moment par cet enfantillage; il m'est échappé de la main, il est tombé par terre. Le prince qui est entré en ce moment l'a relevé ; et comme sans doute il vous apportait l'autre d'assez mauvaise grâce et à contre-cœur, il aurait voulu vous donner celui-ci à la place ; mais comme c'est le mien, après avoir vainement employé la prière, je cherchais dans mon dépit à le lui arracher. Vous n'avez qu'à demander au prince ce portrait, vous verrez que c'est le mien.

ESTRELLA

Astolfe, laissez-moi voir ce portrait.

ASTOLFE

Madame...

BSTRELLA.

En vérité, il est ressemblant.

ROSAURA.

N'est-ce pas la mien?

BSTRELLA.

Qui en doute t

ROSAURA.

Maintenant demandez-lui l'autre.

BSTRELLA.

Prenez le vôtre, et allez-vous-en.

rosaura, à part.

Maintenant j'ai mon portrait, advienne que pourra!

Elle sort.

ESTRRLLA.

A cette heure donnez-moi l'autre portrait que je tous ai demandé. Car, bien que je ne compte plus vous revoir ni vous parler jamais, je ne veux pas qu'il reste en votre pouvoir, par cela seul que j'ai eu la sottise de vous le demander.

astolfe, à part.

Comment sortir de cette situation embarrassante? (Haut.) Je voudrais, belle Estrella, obéir à vos ordres; mais cependant il m'est impossible de vous donner ce portrait, parla raison que je...

ESTRELLA

Vous êtes un amant bien mal appris et bien grossier. Eh bien ! je n'en yeux plus, de ce portrait ; car je ne veux plus me souvenir que j'ai pu vous le demander.

Elle sort.

ASTOLFE

Écoutez! arrêtez !... Que Dieu me soit en aide, Rosaura !... Comment donc suis-je venu en Pologne pour me perdre et te perdre en même temps !

11 sort.

SCÈNE H

Même décoration qu'à la première scène de la première jourace.

On voit de nouveau SIG1SMOND enchaîné et couvert de peaux de bête ; il dort couché à lerre. Entrent CLOTALDO, CLAIRON et DEUX VALETS.

CLOTALDO.

C'est bien, laissez-le où il est. Son orgueil est revenu finir au lieu même où il s'est développé.

UN VALET

Je vais attacher la chaîne comme elle était.

CLAIRON

Ik O Sigismond l ne vous réveillez pas, pour voir votre sort si diffé- ^■fent et votre fortune évanouie; pour voir que votre feinte gloire Votait qu'une ombre de la vie et qu'une lueur de la mort.

CLOTALDO.

Un homme qui parle si bien et si facilement doit être placé en un lieu où il pourra parler à son aise {Aux valets,) Tenez, saisissezvous de celui-là, et enfermez-le dans la tour.

Moi, monseigneur? Pourquoi?

CLOTALDO.

Parce qu'il faut enfermer soigneusement un Clairon qui sait des secrets de cette importance et qui pourrait faire du bruit.

CLAIRON

Est-ce que j'ai par hasard, moi, voulu donner la mort à mon père?... Est-ce que j'ai jeté d'un balcon, moi, un pauvre Icare sans défense? Est-ce que, moi, je rêve et dors?... Pourquoi donc m'enfermer?

CLOTALDO.

C'est que vous êtes Clairon.

CLAIRON

En ce cas, je ne veux plus être désormais que le plus ignoble des instrumens à Yent ; je ne suis plus qu'un cornet à bouquin, et je promets de me taire.

Les valets emportent Clairoo, et Clolaldo reste seul. Entre LE ROI, enveloppé dans son manteau.

LE ROI

Clotaldo?

CLOTALDO.

Quoi! sire, c'est aitisi que vient Yotre majesté?

LE ROI

Une folle curiosité de voir comment se comporte Sigismond m'a, hélas ! conduit jusqu'ici.

CLOTALDO.

Vous le voyez de nouveau réduit à son premier et misérable état.

LE *RoI

Âh ! prince malheureux et né dans un fatal moment ! {A Clotaldo.) Approchez pour l'éveiller, maintenant que l'opium qu'il a pris a perdu sa force.

CLOTALDO.

Sire, il est tout agité et il parle.

LE ROI

11 rêve sans doute... Â quoi peut-il rêver? Écoutons.

sigismond , rêvant.

Le meilleur prince est celui qui punit les méchans. Que Clotaldo meure de ma main , et que mon père me baise les pieds !

CLOTALDO.

Il me menace de me tuer.

LE EOI.

Il voudrait n'infliger un traitement ignominieux.

CLOTAUK).

Il pense à m'ôter la fie.

Ll KOI.

H se propose de roc fouler aui pieds.

sigismond, rivant.

Que ma valeur sans égale se déploie enfin sur le vaste théâtre do monde, et que l'on voie le prince Sigtsmond se venger et triompher do son père. [Il t'éveille.) Mail, hélas 1 où suis-je ?

lb moi, à part.

II ne faut pas qu'il me voie. [A Clotaldo.) Vous savez ce que vous avez à faire ; je m'éloigne et yous écoute.

H s'éUigne.

SIGISMOND

Est-ce moi? est-ce bien moi? Me voilà donc prisonnier et enchaîné? Cette tour sera donc mon tombeau ?... Sans doute. — Dieu me soit en aide! Que de choses j'ai rêvées!

clotaldo, à part.

11 me faut lui parler et lui ôter tout soupçon... {Haut.) C'est donc l'heure de vous réveiller?

SIGISMOND

Oui, c'est l'heure et le moment,

CLOTALDO.

Vous dormirez donc toute la journée!... Depuis que nous avons suivi lentement des yeuz l'aigle qui fendait le ciel d'un vol rapide, vous n'avez donc pas changé de place ? et «sus ne vous êtes pas éveillé?

SIGISMOND

Non, Clotaldo; et même en ce moment il me semble que je sommeille. Et je n'en suis pas étonné; car si je rêvais lorsque je voyais des corps réels et palpables, ce que je vois maintenant doit être faux et incertain; et si je voyais en dormant, il est tout simple qu'éveillé je rêve.

CLOTALDO.

Dites-moi donc ce que vous avez rêvé.

SIGTSMOND.

En supposant que tout cela n'ait été qu'un rêve, voici, Clotaldo, ce que j'ai vu dans mon rêve. Je me suis éveillé, et, par une illusion cruelle, je me suis vu dans un lit brodé de fleurs si brillantes et si fraîches qu'on les eût dites tissues par le printemps. Là, une foule de nobles prosternés devant moi m'appe-

laient leur prince, et me présentaient les vêtemens les plus somptueux et les plus riches. Et vous, vous avez changé en allégresse le calme de mon âme en réapprenant mon bonheur : je n'étais pas un prisonnier comme à présent, j'étais prince de Pologne

CLOTALDO.

Et m'avez-vous bien récompensé pour la nouvelle ?

SIGISMOND

C'était une singulière récompense! Vous me paraissiez un traître, et par deui fois, furieux contre yous, j'ai voulu vous donner la mort.

CLOTALDO.

Quoi I vous me traitiez avec tant de rigueur?

SIGISMOND

De tous j'étais le maître, et je me vengeais de tous. Seulement j'aimais une femme, et» pour ceci, ce n'était pas un songe; car si tout le reste a disparu, ce sentiment est encore dans mon cœur.

Le roi s ri.

clotaldo, û part.

Le roi a été ému de l'entendre. {Haut.) Comme nous avions en

dernier lieu parlé de cet aigle, une fois endormi, vous avez rêvé

domination et empire ; mais, môme dans un rêve, Sigismond, yous

auriez dû respecter celui qui vous a élevé avec tant de peine ; car,

même en rêve, il est beau et utile de faire le bien.

SIGISMOND

Il dit vrai. — Réprimons donc ce naturel farouche, ces emportemens, cette ambition, pour le cas où je viendrais encore à rêver. Il le faut et je le ferai ; puisque je surs dans un monde si étrange que vivre c'est rêver, et que je sais par expérience que l'homme qui vit rêve ce qu'il est, jusqu'au réveil. — Le roi rêve qu'il est roi, et il vit dans cette illusion, commandant, disposant et gouvernant; et ces louanges menteuses qu'il reçoit, la mort les trace sur le sable et d'un souffle les emporte. Qui donc peut désirer de régner, en toyant qu'il lui faudra se réveiller dans la mort?... Il rêve, le riche, en sa richesse qui lui donne tant de soucis ; — il rêve, le pauvre, sa pauvreté , ses misères , ses souffrances ; — il rêve , celui qui s'agrandit et prospère; — il rêve, celui qui s'inquiète et sollicite; — il rêve, celui qui offense et outrage ; — et dans le monde, enfin, bien que personne ne s'en rende compte, tous rêvent ce qu'ils sont. Moimême, je rêve que je suis ici chargé de fers, comme je révais naguère que je me voyais libre et puissant. Qu'est-ce que la Yie? Une illusion. Qu'est-ce que la Yie? Une ombre» une fiction. Et c'est pourquoi le plus grand bien est peu de chose, puisque la vie n'est qu'un rêve et que les rêves ne sont que des rêves *.

1 Shakspeare, à la lin du quatrième acte de la Ttmpéte, fait exprimer à Prospéra les mêmes idées, et je ne sais vraiment pas leqael des deux poètes est le plus éloquent.

JOURNÉE TROISIÈME

SCENE I

Un« prison.

Entre CLAIRON.

On m'a renfermé, pour ce que je fais, dani une tour enchantée. Que me fera-t-on pour ce que j'ignore, si pour ce que je sais l'on me lue?... Se peut-il qu'un homme plein de vie, et qui mangerait si volontiers, en soit réduit à mourir de faim !... C'est au point que j'ai pitié de moi... Chacun dira : « je le crois bien» » et en effet cela est facile à croire ; car pour moi ce silence est en désaccord avec mon nom — de Clairon, et je ne puis me taire... Ma seule compagnie en ce lieu, —je frémis, de le dire, — ce sont les araignées et les rats : ne voilà-t-il pas de jolis moineaux !... Par suite de mes rêves de cette nuit, j'ai ma pauvre tète pleine de visions fantastiques, de trompettes, de ruses, de processions, de croix, de flagellans ; et de ceux-ci les uns montent, les autres descendent, et plusieurs se trouvent mal en voyant leurs compagnons couverts de sang... Pour moi, à vrai dire, si je me trouve mal, c'est de ne pas manger; et de plus, il est assez dur de se voir en une prison où l'on n'a , le jour, pour tout régal que le philosophe Nicomède, et, la nuit , que le concile de Nicée ... Si le silence est saint, j'aurai du moins pout moi, dans le nouveau calendrier, saint Secret, puisque je jeûne à son intention; et, cependant, il faut avouer que j'ai bien mérité mon châtiment, puisque j'ai gardé le silence étant yalet, ce qui est un horrible sacrilège.

Bruit de tambours et de elairons, et cris au dehors.

un soldat, du dehors.

Voici la tour où il est enfermé. Enfoncez la porte et entrez.

clairon.

Vive Dieu ! c'est moi que l'on cherche, car on dit que je suis enfermé ici. Qu'est-ce donc qu'on me veut?

un soldat, du dehors.

Entrez! entrez l

Entrent un grand nombre de soldats.

UN AUTRE SOLDAT

II est ici.

CLAIRON

11 n'y est pas.

TOUS

Seigneur?

CLAIRON

Ils sont ivres, je crois.

PREMIER SOLDAT

Vous êtes notre prince. Nous ne voulons pas de prince étranger; nous ne voulons obéir qu'à notre seigneur légitime. Permettez-nous de baiser vos pieds.

TOUS

Vive notre grand prince!

CLAIRON

Vive Dieu! c'est pour de bon... Ne serait-ce pas la coutume en ce pays de prendre chaque jour un homme, de l'élire prince, et puis de l'emprisonner?... 11 faut bien que cela soit, car je ne vois pas autre chose. Eh bien ! je vais jouer mon rôle.

TOUS

Donnez-nous vos pieds.

CLAIRON

Cela m'est impossible ; car j'en ai besoin pour mon usage personnel, et il ne serait pas convenable de voir un prince sans pieds.

DEUXIÈME SOLDAT

Tous nous l'avons dit à votre père lui-même : nous ne reconnaissons que vous seul pour notre prince, et nous ne voulons pas de celui de Moscovie.

Vous avez donc manqué de respect à mon père ? Je vous reconnais là.

PREMIER SOLDAT

C'a été loyauté de notre part.

CLAIRON

Oui, vous êtes de braves gens, et je vous pardonne.

DEUXIÈME SOLDAT

Venez rétablir votre pouvoir. Vive Sigismond!

TOUS

Vive I vive Sigismond 1

clairon, à part.

Ils m'appellent Sigismond ? Ce n'est pas mauvais. On appelle ainsi tous les princes de contrebande *.

Entre SIGISMOND.

SIGISMOND

Qui donc a prononcé le nom de Sigismond ?

clairon , à part.

Seulement il est triste d'être un prince affamé !

1 Comme les dramalistes espagnols ont donné souvent à leurs princes ce nom de Sigismond , Clairon (le graeioso) veut dire, je crois, qu'on appelle Sigismond tous les princes de comédie.

m u »il f.ht rs son^e.

»" est moi.

ittiilmi solmt. à Clairon.

Comaaeat door. misérable imposteur, te faisais—tu passer po:r

Je le nie ! re ont fat moi qui me suis dit Sigismond . c'est vou* qui n'avez ensigismonde l ; et par conséquent la faute en est a vous. non a moi.

rai vit* soi dit.

Noble priser Ngismond. la bannière que vou» voyez est la vôtre. M non t irn-w îuti* acclamer comme notre seigneur légitime-. V-irr rirrr le crand roi Rasilio. craignant que le ciel n'accomplie une prrdiriion qui le menace de «e voir vaincu et humilié par vous, prétend vws ùitr le dnùt de lui succéder et le transmettre au prince AtU-Ife. duc de Moscou ie. Il a dans ce but assemblé ses états. 3Iais le peu (le. qui sait fort bien qu'il a un roi légitime, ne veut pas qu'un étranger le gouverne; et c'est pourquoi, dédaignant noblement un horoscope funeste, il est tenu tous chercher dans cette prison» vous drlurer. et ious offrir son aide pour que vous repreniez à un tyran lotre couronne et «utre sceptre. Venez donc : une armée nombreuse de bannis et de plébéiens assemblée dans ce désert vous attend et t*us appelle. N'en tendez- vous pas leurs cris et leurs acclamations?

soldats, du dehors.

Vive, vive Sigismond !

SIGISMOXD.

Qu'est-ce donc, grand Dieu!... Vous voulez qu'une fois encore je rfAe des grandeurs qui s'évanouiront le lendemain! Vous voulez qu'une fois encore mes yeui aperçoivent je ne sais quelle vaine apparence de majesté et de pompe qui va disparaître au moindre souffle! Vous voulez qu'une fois encore je m'expose à un pareil désenchantement, et que je coure ces dangers inséparables du

pouvoir! i. cela ne peut pis être, cela ne sera pas... Regardez-moi désor- -wnme an homme soumis à sa fortune; et puisque je sais itenant que la vie n'est qu'un rêve, disparaissez, vains fantômes, qui. pour n'abuser, avez pris une voii et un corps, et qui n'avez en réalité ni corps ni voix ! Je ne veux point d'une majesté fan tas- . tique, je ne veut point d'une pompe menteuse, je ne veux point de I r** illusions qui tombent au premier souffle, — semblables à la fleur I

i «Mité de forger ce mot pour reproduire l'espagnol r«otrM fuitUit lot que MiSigimwtdutrit.

« IcedoMUMi uâot nuettro.

délicate de l'amandier, que le plus léger souffle emporte au loin, et qui laisse alors, tristement dépouillées ces branches dont ses couleurs charmantes faisaient le gracieux ornement. — Je vous connais à présent, je yous connais, et je sais que vous abusez de même tout t homme qui vient à s'endormir. Vos mensonges ne peuvent plus m'é- I garer, et je me tiens sur mes gardes, — sachant bien que la vie n'est qu'un songe.

DEUXIÈME SOLDAT

i Si vous croyez que nous voulons vous tromper, tournez les yeux I vers ces hautes montagnes, et voyez-les couvertes d'un peuple qui ▼ous attend, prêt à vous obéir.

SIG1SMOND.

Déjà, l'autre fois, j'ai vu cela aussi distinctement que je le vois à cette heure, et cependant ce n'était qu'un songe.

DEUXIEME SOLDAT

Toujours, noble seigneur, les grands événemens sont annoncés à l'avance, et c'est pour cela sans doute que yous avez rêvé ce que tous voyez en ce moment.

SIG1SMOND.

Vous avez raison ; c'était sans doute l'annonce de ce qui devait être ; et d'ailleurs, puisque la vie est si courte, ô mon âme, livronsnous à un nouveau rêve. Mais que ce soit avec prudence, avec sagesse, et de manière à n'en sortir qu'au moment favorable. Le désenchantement sera moindre, dés que nous y serons préparés : car on se rit des inconvéniens qu'on a prévus. C'est pourquoi, bien persuadés que même le pouvoir le plus réel n'est qu'un pouvoir emprunté, et doit revenir tôt ou tard à celui à qui il appartient, jetons-nous hardiment dans cette entreprise. — Mes vassaux, je vous suis reconnaissant de votre fidélité, et vous aurez en moi un homme dont la prudence et le courage vous délivreront du joug étranger. Que l'on sonne l'alarme et marchons! je veux vous montrer au plus tôt ma valeur. Dés ce moment, je me soulève contre mon père, et je prétends que mon horoscope s'accomplisse en le mettant à nés pieds. {A part.) Mais quoi! si je m'éveille auparavant, pourquoi parler d'une chose qui ne sera point réalisée ?

TOUS

Vive, Yive Sigismond 1

Entre CLOTÀLDO.

CLOTALDO.

D'où vient tout ce bruit?

SIGISMOND

Clotaldo !

CLOTALDO.

Seigneur! (A part.) Je redoute sa colère.

clairon, à part.

Je parie qu'il va le jeter du haut en bas de la montagne.

Il fort.

CLOTALDO.

Je me prosterne devant tous, monseigneur, résigné à mourir..

SIGISMOND

Levez-vous ! — levez-vous, ô mon père l Veuillez être mon guide, mon confident, mon conseil, Yoas qui, depuis ma naissance, m'avez élevé si fidèlement I Embrassez-moi. •■

Que dites-vous? j

SIGISMOND

Que je rêve et que je Yeux faire le bien, car on ne perd jamais le prix du bien que l'on a fait, même en rêve.

CLOTALDO.

Puisque vous vous êtes promis de bien faire, seigneur, je ne vous offenserai certainement pas en vous montrant que c'est là aussi mon intention... Vous voulez déclarer la guerre à votre

père? Je ne puis vous conseiller ni vous seconder contre mon roi. Me voilà à. yg* pieds, tuez-moi! 1

SIGISMOND. -V

Insolent! traître ï ingrat! {A part.) Mais non, ô ciel I calmoflfc-nous ; car je ne sais pas encore si je suis éveillé ou si je rêve. (HdÇf.) Clôtaldo, je vous sais gré de votre noble conduite. Allez servit te roi. Nous nous retrouverons sur le champ de bataille. [Aux ioldà&t.) Vous, sonnez l'alarme. î&.

CLOTALDO. ;3V ;

Je vous baise les pieds mille fois. S- -

Il MÇt.

SIGISMOND. *■

Allons, Fortune, marchons vers le trône; et si je dors, ne me ré* veille pas, et si je veille, ne me replonge pas dans le sommeil 1 — Mais que tout cela soit une vérité ou un rêve, l'essentiel est de se bien conduire : si c'est la vérité, à cause de cela même; et si c'est un rêve, afin de se faire des amis pour le moment du réveil.

Tout, sortent au bruit du tambour.

SCÈNE IL

La cour du palais.

Entrent LE ROI BASILIO et ASTOLFE.

LE ROI

Peut- on, Astolfc, arrêter un cheval emporté? Peut-on retenir un fleuve qui coule avec rapidité vers la mer? Peut-on maintenir un rocher qui va rouler du haut d'une montagne?... Eh bien ! tout cela serait plus facile que d'apaiser le yulgaire une fois sorti de la mo-

dération et du devoir. Rien ne le prouve mieux que ce peuple partagé en deux partis contraires, et qui fait retentir les échos des montagnes des noms répétés d'Àstolfe et de Sigismond. Ces lieux affreux, rendus plus affreux encore par la présence de ce peuple en fureur, seront le théâtre de quelque sanglante tragédie dont nous menace la fortune.

ASTOLFE

Seigneur, que toute fête soit remise à un autre jour ; renvoyons à un moment plus favorable le bonheur que vous m'aviez promis. Si la Pologne, que j'espère plus tard gouverner, se refuse à mon autorité, c'est sans doute afin que je commence par mériter cet honneur. Donnez-moi un cheval, et je descends parmi les insurgés, aussi prompt que l'éclair qui précède le tonnerre.

Il sort.

LE ROI

Il n'y a aucun moyen d'empêcher ce que veulent les destins , et ce qu'ils ont annoncé doit s'accomplir. Il est impossible d'éviter ce qui doit être, et vouloir s'opposer à son malheur ne sert qu'à le hâter. Quelle affreuse loi ! quel sort funeste! quelle déplorable disgrâce que de tomber dans le péril en voulant le fuir ! Et moi ,

hélas ! avec mes précautions, je me suis perdu et j'ai causé la ruine de mon pays !

Entre ESTRELLA.

ESTRELLA

Si par votre présence, noble seigneur, vous n'essayez d'arrêter le tumulte que causent dans la ville les deux partis qui la divisent, vous verrez bientôt tout votre royaume à feu et à sang. Déjà les maux qu'ils ont causés sont immenses, et l'on ne voit et n'entend partout que lamentables malheurs et tragédies horribles. Encore quelque temps, et tous les plus beaux monumens de ce royaume désolé ne pourront plus servir à un peuple détruit, que de tombeaux.

Entre GLOTALDO.

CLOTALDO.

Grâce à Dieu! j'arrive vivant à vos pieds.

le noi.

C'est vous, Clotaldo ! Qu'est devenu Sigismond ?

CLOTALDO .

Un peuple déchatné et furieux a pénétré dans la tour et en a fait sortir le prince, qui, se voyant libre, a annoncé fièrement que la prédiction des astres allait s'accomplir.

LE ROI

Qu'on me donne un cheval ! Je veux en personne réduire un fils ingrat ; je veux, en personne, défendre mon trône, et mon

épée va réparer l'erreur de ma science.

Il sort.

ESTRELLA

Eli bien! moi aussi, je marche au combat à vos côtés; je prétends illustrer mon nom dans les batailles et rivaliser avec la déesse l'allas.

Elle sort, el l'on sonne l'alarme.

Clolaldo va pour sortir, mais entre ROSAUH A , qui le relient.

ROSAURA.

Itien que votre valeur murmure de ce retardement, écoutez-moi. — Vous savez que je suis venue pauvre et abandonnée en Pologne, et que j'ai trouvé auprès de vous protection et pitié. Vous m'avez commandé de vivre dans le palais sous ces vêtemens, qui ne sont pas les miens, de ne pas laisser voir ma jalousie, et de me cacher du prince Astolfe. 11 m'a vue, à la fin, et cependant, épris de la princesse, il doit, celte nuit, lui parler dans le jardin. Je m'en suis procuré la clef, vous pourrez y pénétrer; et si votre courage tous le permet, il vous sera facile de venger mon honneur par la mort du perfide.

clotaldo.

Il n'est que trop vrai, Rosaura; dès que je vous ai vue, je ne sais quel instinct m'a porté à faire pour vous tout ce qui était en mon pouvoir. Mon premier soin a été de vous engager à changer d'habits, afin qu'il fût moins facile au prince Astolfe de vous reconnaître. En même temps, je pensais aux moyens de rétablir

votre honneur; et cet honneur m'est si cher, que je ne craignais pas de penser à la mort du prince. Mais voyez le jeu du sort 1 Tandis que je méditais sa mort, Sigismond a voulu me tuer moi-même; sur quoi le prince est accouru, et sans s'occuper de son propre péril, il a pris ma défense avec une rare générosité. Dites-moi donc, comment pourrais-je à présent donner la mort à qui je dois la vie? Comment me conduire, partagé entre vous deux? Lequel des deu\ dois-je seconder? A l'un j'ai donné la vie ; je l'ai reçue de l'autre. Si je suis engagé par ce que j'ai donné, je ne le suis pas moins par ce que j'ai reçu. Et c'est pourquoi, en de telles circonstances, mon affection ne sait à quel parti s'arrêter, et je me sens neutralisé par deux forces contraires.

ROSAURA.

Pour un homme tel que vous, je n'ai pas besoin de vous le dire, autant il est noble de donner, autant il est indigne de recevoir. Ce principe posé, c'est à moi que vous devez de la reconnaissance, et non au prince Astolfe; car à moi vous avez donné, et de lui vous avez reçu; et tandis que moi, je vous ai fourni l'occasion de vous conduire noblement, lui, il est cause que vous avez commis un acte indigne de vous. Donc, puisque vous m'avez donné à moi ce que vous avez reçu de lui, vous avez à vous plaindre de lui et vous êtes mon obligé ; et c'est pourquoi, dans cette situation , vous me devez votre reconnaissance et vous devez défendre mon honneur.

JOURNÉE III, SCÈNE Iï. 363

H est noble de donner, mais la reconnaissance est le devoir de celui qui reçoit. Or, si, en donnant, je me suis montré généreux, je dois me montrer reconnaissant de ce que j'ai reçu. Laissez-moi

donc mériter tout à la fois la réputation d'homme généreux et celle d'homme reconnaissant.

ROSAURA.

De vous j'ai reçu la vie, et en me la donnant, vous m'avez dit vous-même qu'une vie déshonorée n'était point la vie. Donc, vous ne m'avez rien donné, puisque ce que vous m'avez donné n'était point la vie ; et si, comme vous en êtes convenu tout à l'heure, la générosité passe avant la reconnaissance, commencez par vous montrer généreux ; vous serez ensuite reconnaissant.

CLOTALDO.

Eh bien! je serai généreux avant tout. Je vous donne toute ma fortune, Rosaura; retirez-vous dans un couvent. Par ce moyen, qui me semble heureusement trouvé , nous évitons un crime, et vous avez un asile sûr et paisible. Lorsque le royaume est déjà si divisé, et si malheureux par ses divisions, un homme noble ne doit pas les augmenter; et en vous proposant ce parti , en même temps que je demeure fidèle à mon roi, je me montre généreux envers vous et reconnaissant envers le prince. Décidez-vous donc, je vous prie, à l'accepter ; car je ne ferais pas plus pour vous, vive Dieu ! alors même que je serais votre père.

ROSAURA.

Quand bien même vous seriez mon père, j'aurais peine à souffrir cette injure; et puisque vous n'êtes pas mon père, je ne la souffrirai pas.

CLOTALDO.

Que comptez-vous donc faire ?

ROSAURA.

Tuer le duc.

Eh quoi! une femme qui ne connaît point son père aurait tant de courage ?

ROSAURA.

Certainement ~

CLOTALDO.

Qui peut vous l'inspirer ?

ROSAURA.

Le soin de ma réputation.

CLOTALDO.

Songez donc que bientôt...

ROSAURA.

Mon honneur brave tout.

CLOTALDO.

ROSAURA.

CLOTALDO.

ROSAURA.

CLOTALDO.

Le prince Astolphe sera votre roi et le mari d'Estrella.

Vive Dieu ! cela ne sera pas.

CLOTALDO.

Vous ne pourrez pas l'empêcher.

ROSAURA.

Peut-être!

Renoncez à ces projets.

Jamais!

Vous succomberez.

Cela est possible.

CLOTALDO.

Et vous risquez de vous y perdre.

ROSAURA.

Je le crois comme vous.

CLOTALDO.

Que cherchez-vous donc ?

ROSAURA.

Ma mort.

C'est dépit.

C'est honneur.

C'est folie.

. C'est valeur.

C'est colère.

C'est fureur.

CLOTALDO.

Comment ! votre passion ne peut rien entendre?

Non.

CLOTALDO.

Qui vous secondera?

ROSAURA.

Moi.

CLOTALDO.

Rien ne peut vous détourner?

CLOTALDO.

ROSAURA.

CLOTALDO*

ROSAURA.

CLOTALDO.

ROSAURA.

ROSAURA.

Rien.

CLOTALDO.

Voyons donc s'il n'y aurait pas d'autre moyen...

ROSAURA.

C'est le seul moyen de me perdre.

Elle sort*

Eh bien! si tu veux absolument ta perle, — attends-moi, ma fille; nous nous perdrons ensemble.

il son.

SCÈNE III

Un lieu retiré dans la campagne.

On bat le tambour, des Soldais défilent dans le lointain. Entrent SIGISMOND,

couvert de peaux de bête, et CLAIRON.

SIGISMOND

Si Rome triomphante, comme à son premier Age, me voyait en ce jour, comme elle saisirait avec joie l'occasion de mettre à la tète de ses armées une bête sauvage dont le courage irrésistible aurait bientôt conquis le monde!... Mais ne laissons pas s'élever si haut nos pensées orgueilleuses, et ne désirons pas tant la gloire humaine, si nous devons regretter de l'avoir obtenue quand elle

se sera évanouie. Moins cette gloire sera grande, moins nous la regretterons, quand nous l'aurons perdue.

On entend le bruit du clairon.

CLAIRON

Sur un cheval rapide et fougueux, qui, à lui seul, représente les quatre élémens, — car son corps, c'est la terre; son âme, c'est le feu; son écume, c'est l'eau, et son souffle, c'est l'air; — donc, sur ce monstre composé, qui a la forme d'un cheval, et qui vole plutôt qu'il ne court, arrive vers nous une femme guerrière.

SIGISMOND

Elle a un éclat qui m 'éblouit.

CLAIRON

Vive Dieu ! c'est Rosaura.

Il sort.

C'est le ciel qui me l'envoie.

Entre ROSAURA , portant une épée et une dague.

ROSAURA.

Généreux Sigismond, de qui la majesté héroïque sort enfin des ténèbres où elle était ensevelie, et qui, semblable à cet astre dont les rayons brillans éclairent au loin les monts et les mers, vous levez enfin sur la Pologne, dont vous êtes le bienfaisant soleil; je viens vous prier d'accorder votre protection à une femme malheu-

reusc, qui, par cela même, a, pour l'obtenir, deux titres, dont no •eut suffit pour lui mériter l'assistance de tout homme de cœv. Voilà trois fois que je me présente à vos yeux, et cependant tous ne pouvez pas savoir qui je suis, car chaque fois, je me suis présentée a vous sous un costume différent. La première, vous ayez pu penser que j'étais un homme, dans la prison où vous étiez enfermé, et où j'oubliai mes chagrins en voyant votre malheur; la seconde, voua m'avez parlé comme à une femme, à cette époque où votre grandeur ne fut qu'une ombre et passa comme un rêve; enfin, vous me \oyez aujourd'hui, pour la troisième fois, dans un équipage qui participe de celui des dcui sexes, car je porte les habits d'une femme et les armes d'un homme... Et pour que votre pitié m'acrorde une protection plus complète et plus efficace , veuillez entendre, je vous prie, le récit de mes tragiques infortunes. — Je suis née, à la cour de Moscovic, d'une mère noble, qui devait être fort belle, car elle fut bien malheureuse. Elle attira l'attention d'un perfide que je ne nomme point, parce qu'il m'est inconnu. Ma mère, persuadée par ses propos galans , et croyant à la parole qu'il lai donnait de l'épouser , eut la faiblesse de céder , faiblesse qu'elle pleure encore aujourd'hui, car il ne tarda pas à l'abandonner, en lui laissant son épée que je porte à mon côté, et qui ne tardera pas h sortir du fourreau... mariage!... ô mystère profond, impénétrable!... Je naquis, et je fus la vivante image de ma mère, non pas sans doute pour la beauté, mais pour l'infortune et le malheur. 11 est inutile, après cela, que je vous raconte avec détail ma disgrâce. Tout ce que je puis vous dire, c'est que celui qui m'a enlevé l'honneur et qui en triomphe aujourd'hui avec orgueil , c'est le prince Astolfe... Hélas! en prononçant ce nom, je sens mon cœur se soulever de colère et d'indignation... Oui, c'est lui qui, oubliant et ma confiance et les joies qu'il avait

trouvées près de moi (car lorsqu'on n'aime plus, on perd jusqu'à la mémoire de l'amour), c'est lui qui m'a délaissée, pour venir en Pologne, où il prétend à l'empire et à la main d'Estrella... Trompée, offensée, jouée ainsi par un homme, je demeurai triste, désolée, morte et livrée, pour ainsi dire, à toute la confusion de l'enfer. Je ne parlais à personne de ce qui m'était arrivé; mais mon silence parla plus haut que je n'aurais voulu; et ce fut au point qu'un jour ma mère, me prenant à l'écart, crut devoir me parler seule à seule. Je ne vous dirai point que je lui confiai mon aventure : non, mon secret sortit de mon cœur impétueusement et à la hâte, comme si je l'eusse délivré de la prison où je le renfermais. Je vous avouerai même que je n'eus pas trop de honte avec elle ; je savais qu'elle avait passé par une semblable disgrâce, et cela m'encourageait à lui conter la mienne. Hrcf, ma mère m'écouta avec une indulgente bonté, et me consola par la confidence de ses propres chagrins ; mais elle ne voulut pas qu'à son exemple, j'attendisse du temps la réparation à laquelle

J'avais droit, pensant que, comme elle, je l'aurais attendue vainement; elle me conseilla de chercher par moi-même à rétablir mon honneur, en venant à la poursuite de celui qui m'avait abandonnée. Donc, après m'avoir fait revêtir des habits d'homme, lesquels lui semblaient mieux convenir à mon entreprise, elle dépendit de la muraille une vieille épée... (elle tire son épée) c'est cette épée dont je vous parlais tout à l'heure et qu'il est temps de sortir du fourreau... elle me la donna en me disant : «Rends-toi en Pologne , et fais en sorte que les seigneurs les plus nobles te voient cette épée ; quelqu'un d'eux, en la voyant, t'accordera sa bienveillance et sa protection. » Je vins donc en Pologne ; et je n'ai pas besoin de vous dire qu'à peine y fus-je arrivée, mon cheval, qui avait pris le mors aux dents, m'emporta

jusque près de l'endroit où vous étiez enfermé et où vous fûtes si étonné de me voir. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que Clotaldo, qui d'abord s'était passionné pour ma cause, qui avait demandé ma grâce au roi, et qui m'avait placée comme dame auprès d'Estrella pour qu'il me fût plus facile d'empêcher son mariage , — Clotaldo, persuadé maintenant qu'il importe au bien du royaume qu'Astolfe épouse la princesse , me conseille de renoncer à mes prétentions, ce qui est contre mon honneur. Pour moi, noble et vaillant Sigismond, joyeuse de ce qu'enfin sorti de cette horrible prison où s'écoulait tristement votre existence, vous avez pris les armes contre un père tyrannique et cruel, je viens vous offrir mon concours; je viens, nouvelle Pallas, offrir à un nouveau m Mars mon bras et mon épée. Marchons donc, noble et vaillant héros, marchons sans retard ; car il nous importe à tous deux d'empêcher ce mariage : à moi, pour que le prince n'épouse pas une autre femme ; à vous, parce que la réunion de leurs royaumes et de leurs forces vous rendrait plus difficile la victoire... Femme, je viens vous prier de m'aider à recouvrer mon honneur; homme, je viens vous exciter à recouvrer votre couronne... femme, je viens attendrir un cœur qui ne peut pas être insensible à ma prière; homme, je viens vous servir de mon courage et de mes armes. Et c'est pourquoi, pensez-y bien, si vous veniez à m'inspirer de l'amour comme à une femme, pour défendre mon honneur, comme un homme, je vous donnerais la mort; car si, pour la faiblesse et la plainte, je suis une femme, je suis un homme pour venger mon honneur.

sigismond, à part.

ciel 1 si tout cela n'est qu'un rêve, donne-moi le pouvoir d'en conserver le souvenir, car j'aurais peine à me rappeler tout ce que

j'ai entendu dans ce rêve!... Que Dieu me soit en aide! Comment sortir de toutes ces difficultés qui m'assiègent, ou comment en distraire ma pensée?... Quelle peine! quel doute! Si cette grandeur où je me suis vu un moment n'a été qu'un rêve, comment se fait-il que cette femme m'en donne des renseignemens si précis? C'a donc été la vérité et non pas un rêve... Et si cela est la vérité, — autre.

embarras non moins grand, — comment donc ma vie l'appelle-t-elle un rêve ? Est-ce donc à dire que la gloire de ce monde ressemble tant à un rêve, que la plus véritable n'est qu'un mensonge, et que la plus fausse a quelque chose de vrai? Y a-t-il de Tune à l'autre si peu de différence que l'on puisse se demander si ce que l'on voit est vérité ou mensonge? sont-elles si semblables que l'on puisse hésiter entre les deux? Eh bien 1 s'il en est ainsi, et si la grandeur, si le pouvoir et la majesté doivent s'évanouir comme des ombres, sachons mettre à profit le moment qui nous est donné, et jouissons de ce rêve... Rosaura est en mon pouvoir, mon Ame adore sa beauté; profitons de l'occasion; que mon amour n'écoute que les désirs qui le transportent. Ceci est un rêve; eh bien! rêvons du bonheur, le malheur viendra assez tôt... Mais quoi l mes paroles mêmes m'entraînent dans des idées bien différentes l... Si tout cela n'est qu'un rêve, si tout cela n'est que vaine gloire, quel homme, pour la vaine gloire de ce monde, perdra ainsi follement une gloire divine? Est-ce que le bonheur passé n'est pas un rêve? est-ce qu'en se rappelant les plaisirs qu'on a goûtés, on ne finit pas toujours par se dire à soi-même : j'ai rêvé tout cela ?... Eh bien ! puisque voilà mes illusions tombées, et puisque je suis désormais convaincu que Je désir n'est chez l'homme qu'une flamme brillante qui convertit en cendres tout ce qu'elle a touché, — poussière légère qui se dissipe au moindre

vent, — ne pensons donc qu'à ce qui est éternel, et à cette gloire durable où le bonheur et la grandeur n'ont ni fin, ni repos, ni sommeil... Rosaura a souffert dans son honneur, il est de mon devoir de le lui rendre et non pas de le lui ôter ; et, vive Dieu ! je veux le recouvrer plutôt encore que ma couronne... Fuyons une occasion pour moi si dangereuse. (Aux soldats.) Sonnez l'alarme. [A part.) 11 faut que je livre bataille avant que le soleil éteigne ses rayons de flammes dans les eaux de l'Océan.

ROSAURA.

Eh quoi! seigneur, vous vous éloignez, et ma douleur n'a pas encore obtenu de vous une seule parole! Pourquoi ne laissez-vous pas tomber sur moi un seul regard? pourquoi détournez-vous le visage?

S1GISMOND.

Rosaura, le devoir m'ordonne de vous traiter ainsi, afin que je

puisse plus tard vous montrer toute ma compassion. Ma voix ne

vous répond pas pour que mon honneur vous réponde ; je ne vous

parle pas pour que mes actions vous parlent en ma place, et je ne

vous regarde pas, parce qu'on est obligé de ne point s'occuper de

votre beauté lorsqu'on veut s'occuper de votre honneur.

il son.

ROSAURA.

Que signifie cette énigme, ô ciel ? N'avais-je pas assez de mes chagrins? et devait-il y ajouter avec ces paroles équivoques?

Entre CLAIRON.

CLAIRON

Ah ! madame, je vous retrouve enfin !

ROSAURA.

Eh bien! d'où viens-tu, Clairon?

CLAIRON

J'ai été enfermé dans une tour, où ma mort a été sur le tapis ; on l'a jouée aui cartes, et j'ai été assez "heureux pour avoir quinola 1 . Je puis, grâce à cela, vous apprendre une nouvelle.

ROSAURA.

Laquelle?

CLAIRON

Je sais le secret de votre naissance; et, en effet, le seigneur Clotaldo... (On entend un bruit de tambours,) Mais quel est ce bruit?

ROSAURA.

Qu'est-ce que cela peut être? ?

CLAIRON

Une armée sort de la ville pour combattre celle du fier Sigismond.

ROSAURA.

Pourquoi ne suis-je pas à ses côtés? Ne serait-ce pas une indigne lâcheté? Marchons, et ne donnons pas au monde un scandale de plus!...

Elle sort.

voix, du dehors.

Vive notre roi !

Vive notre liberté !

D AUTRES VOIX

CLAIRON

Oui, vive le roi et la liberté en même temps! et qu'ils vivent contens tous deux! Pour moi, quelque chose qui arrive, j'ai résolu de ne pas m'en affliger; et me mettant à l'écart au milieu de tout ce tapage, je veux aujourd'hui, comme Néron, me moquer de tout et ne prendre nul souci... Si fait, je me soucie encore d'une chose, c'est de moi; et, caché ici, je veux voir toute la fête; l'endroit est favorable, la mort ne viendra pas me chercher derrière ces rochers ; je fais la figue à la mort 3 .

1 Le jeu de quinolas consiste à rassembler quatre caries, une de chaque couleur ; et celui qui a le plus de points gagne la partie.

* Faire la faue, c'est montrer le pouce entre les deux doigts voisins en fermant le poing, en signe de mépris. Notre vieux Régnier a dit :

- Faisait la figue au nex du pédant d'Alexandre. »

On entend le bruil des tambours, le cliquetis des armes, el entrent LE ROI,

CLOTALDO et ASTOLFE , fuyant. .

LE ROI

Fut-il jamais un roi plus malheureux? fut-il jamais un père aussi persécuté ?

Votre armée, de toutes parts vaincue, fuit au loin en désordre.

ASTOLFE

Et les trattres sont maîtres du champ de bataille.

LE ROI

Dans les luttes de ce genre, ce sont les vainqueurs qui ont le droit pour eux, et les trattres, ce sont les vaincus. Fuyons donc, Clotaldo, fuyons le traitement cruel que nous réserve un fils inhumain.

On eniend une décharge d'armes à feo, Clairon tombe blessé. CLAIRON.

Que le ciel me soit en aide !

ASTOLFE

Quel est ce malheureux soldat qui vient de tomber tout sanglant à nos pieds?

CLAIRON

Je suis un pauvre malheureux qui, pour avoir voulu me préserver de la mort, suis allé la chercher; je la fuyais et elle m'a atteint, car il n'y a pas d'endroit où elle ne pénètre ; d'où il se peut conclure que plus on veut éviter ses coups, plus on s'expose à les recevoir. Aussi, retournez, retournez au combat; on est plus en sûreté au milieu du feu et des armes que derrière la plus haute montagne, puisque le destin est si puissant et si irrésistible qu'il se fait partout un chemin. C'est pourquoi, vainement vous espérez par la fuite vous soustraire à la mort. Songez-y bien, vous mourrez si Dieu a décidé que vous devez mourir.

Il tombe hors de la scène.

LE ROI

Songez-y bien, vous mourrez si Dieu a décidé que vous devez mourir!... Hélasl 6 ciell comme il établit bien l'ignorance et la faiblesse de l'homme, ce cadavre qui parle ainsi par la bouche d'une blessure dont le sang qui s'en échappe, comme un langage plein d'éloquence, nous enseigne si bien que toutes les dispositions de l'homme sont impuissantes contre une force et une volonté supérieure. En effet, moi qui voulais épargner d'affreux désastres à mon pays, ne l'ai-je pas moi-même remis aux mains de ceux dont je le voulais délivrer?

CLOTALDO.

Bien que la destinée connaisse tous les chemins, seigneur, et qu'elle trouve derrière les plus épais rochers celui qu'elle cherche, il n'est pas chrétien de dire qu'on ne peut pas se préserver de sa ri-

gucur. On le peut, croyez-moi, et l'homme sage triomphe souvent de la destinée. Si donc vous n'avez pas ici toute la sécurité nécessaire, faites tout ce qu'il faut pour vous sauver.

ASTOLFE

Sire, Clotaldo vous parle tout à la fois avec la prudence de l'âge mûr et avec la résolution de la jeunesse. Dans le bois épais qui couvre cette partie de la montagne, est un cheval plus rapide que le vent; montez-le et fuyez; moi, pendant ce temps, je protégerai votre fuite.

LE ROI

Si Dieu a décidé que je devais mourir aujourd'hui, et si la mort me cherche, je veux l'attendre ici et la voir face à face.

On sonne l'alarme, et entre SIGISMOND, à la tête de ses troupes.

UN SOLDAT

C'est dans les détours de la montagne et parmi les hautes bruyères que le roi s'est caché.

SIGISMOND

Suivez-le, et fouillez le bois avec soin, en regardant tous les arbres.

Fuyez, seigneur!

LE ROI

Pourquoi ?

ASTOLFE

Quelle est votre intention ?

LE ROI

Laissez-moi, Astolfe.

Que voulez-vous?

CLOTALDO.

LE ROI

Je veux recourir au seul moyeu de salut qui me reste. (Il s'avance vers Sigismond et s'agenouille.) Me voilà, prince, à vos pieds, que je couvre de mes cheveux blancs. Prenez ma couronne, prenez mon rang et mes titres, traitez-moi en captif; qu'enfin, par ma disgrâce, la prédiction du destin et la volonté du ciel s'accomplisse.

SIGISMOND

Nobles hommes de Pologne, qui voyez avec étonnement ces événemens merveilleux, faites silence, écoutez votre prince: — Ce que Dieu a déterminé dans 4 ses conseils, ce qu'il a écrit de son doigt sur les tables azurées du ciel, ce qu'il a annoncé dans ce livre magnifique au moyen des astres et des étoiles qui en sont les lettres d'or, — ne ment et ne trompe jamais ; celui qui ment, celui

qui trompe, c'est celui qui les étudie dans de mauvais desseins et qui prétend les expliquer. Mon père, ici présent, par crainte de mon mauvais

naturel, a fait de moi, en quelque sorte, une béte sauvage ; quand bien môme, grâce à la noblesse d'un sang généreux, je serais oé modeste et docile, une pareille éducation aurait suffi à me donner des mœurs féroces ; n'était-ce pas là un singulier moyen de me rendre doui et humain?... Si Ton disait à un homme : a Une béte féroce doit te donner la mort, » ne serait-il pas insensé d'en réveiller une qu'il trouverait endormie? Si Ton disait à un homme: « Cette épée que tu portes à ton côté doit être la cause de ta mort,» ne serait-il pas plaisant qu'il espérât se sauver en la tirant do fourreau et en la tournant contre son sein? Si l'on disait à on homme : « Tu dois périr et demeurer enseveli sous les flots, » comprendriez-vous que cet homme se lançât à la mer, alors qu'en furie elle élève jusqu'au ciel, les unes sur les autres , les montagnes de seseaui courroucées?... La même chose lui est arrivée qu'à l'homme qui, menacé d'une béte féroce, la réveille; et à l'homme qui, craignant une épée, la tire contre lui-même ; et à l'homme qui, devant périr dans les flots, se lance à la mer au milieu de la tempête... Et quand bien même,— écoutez-moi, je vous prie! — quand bien même mon naturel eût été une béte féroce endormie, ma fureur une épée sans tranchant, et ma cruauté un temps calme et tranquille, ce n'est point par l'injustice que l'on triomphe de la fortune ; au contraire, par l'injustice, on ne fait que l'irriter ; et pour la vaincre, il faut s'armer de sagesse et de modération. Rappelez-vous aussi qu'il n'est pas possible de se mettre à l'abri du malheur qui doit venir; il faut attendre qu'il arrive, et alors, agir suivant les conseils de la prudence... Donc, qu'il vous serve de leçon ce spectacle étrange, prodigieux, hor-

rible, qui frappe vos yeux en ce moment ; car qu'y a-t-il de plus étrange, de plus prodigieux, de plus horrible, que de voir abattu à mes pieds mon père et mon roi?... Le ciel avait prononcé la sentence, il a voulu s'y soustraire, il ne l'a point pu ; le pourrai-je, moi qui suis plus jeune, moi qui lui suis, à un si haut degré, inférieur en science et en mérite? {Au roi.) Levez-vous, seigneur, donnez-moi votre main ; vous devez être convaincu maintenant que vous n'avez pas interprété comme il fallait la volonté du ciel... Pour moi, je m'humilie devant vous, et, sans essayer de me défendre, j'attends votre vengeance.

LE ROI

Mon fils, une conduite si généreuse vous donne à mes yeux une nouvelle existence, et vous êtes désormais l'enfant de mon cœur. A vous, mon fils, le titre que je portais, à vous mon sceptre et ma couronne ; vos beaux faits vous établissent roi.

TOUS

Vive, vive Sigismond I

SIGISMOND

Puisqu'il m'est permis aujourd'hui de songer à des victoires, il en est une que je dois chercher avant tout : c'est celle que je rem-

porterai sur moi-même. — Àstolfe, donnez sans retard la main à Rosaura; tous savez que cette réparation est due à son honneur, et je l'attends de vous.

ASTOLFE

Seigneur, j'ai contracté, je l'avoue, des obligations à son égard; considérez , cependant, qu'elle-même ignore qui elle est, et qu'il serait indigne de moi d'épouser une femme qui...

CLOTALDO.

Arrêtez, n'achevez pas. ..Rosaura est aussi noble que vous, Astolfe, et mon épée le soutiendra dans le champ. Elle est ma fille : c'est tout dire.

ASTOLFE

Que dites-vous?

CLOTALDO.

J'attendais, pour découvrir ce secret, que je l'eusse vue honora* blement établie. Je ne puis entrer en ce moment dans de plus longs détails; mais enfin, elle est ma fille.

ASTOLFE

Puisqu'il en est ainsi , je ne me refuse plus à tenir ma parole .

Maintenant, pour qu'Estrella ne regrette pas tant la perte d'un si noble prince , je veux lui donner de ma main un mari qui ne le cède en rien à Astolfe, soit par la fortune soit par le mérite. (A Estrella.) Donnez-moi la main.

ESTRKLLA.

Je ne m'attendais pas à tant de bonheur.

SIGISMOND

Quant à Clotaldo, qui a servi mon père si fidèlement, j'espère ravoir toujours pour ami, et je lui accorde d'avance toutes les grâces qu'il peut souhaiter.

UN DES PERSONNAGES

Si vous récompensez ainsi un homme qui ne vous a point servi, — à moi qui ai causé le soulèvement du royaume et qui vous ai «tiré de prison, — que me donnerez-vous?

SIGISMOND

La prison; et afin que tu n'en sortes qu'à ta mort, je t'y ferai soigneusement garder. Une fois la trahison accomplie, on n'a plus besoin du traître.

LE roi.

Nous sommes tous dans l'admiration.

ASTOLFE

Quel changement s'est opéré en lui !

ROSAURA.

Quelle sagesse et quelle prudence!

SIGISMOND

Pourquoi donc montrez-vous cet étonnement?... PuisQ^i^^'^^-^sv

songe qui m'a réformé, je crains de me réveiller et de me voir une seconde fois dans ma triste prison. Autrement, je ne me plaindrais pas du rêve que j'ai fait ; car j'ai appris par là que tout bonheur en ce monde passe comme un songe , et je veux profiter du mien pendant qu'il en est temps... (Au public.) En vous demandant pour nos fautes l'indulgence et le pardon que l'on doit attendre des nobles cœurs.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/chefsdoeuvredut01barcgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.